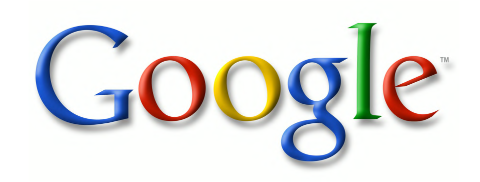
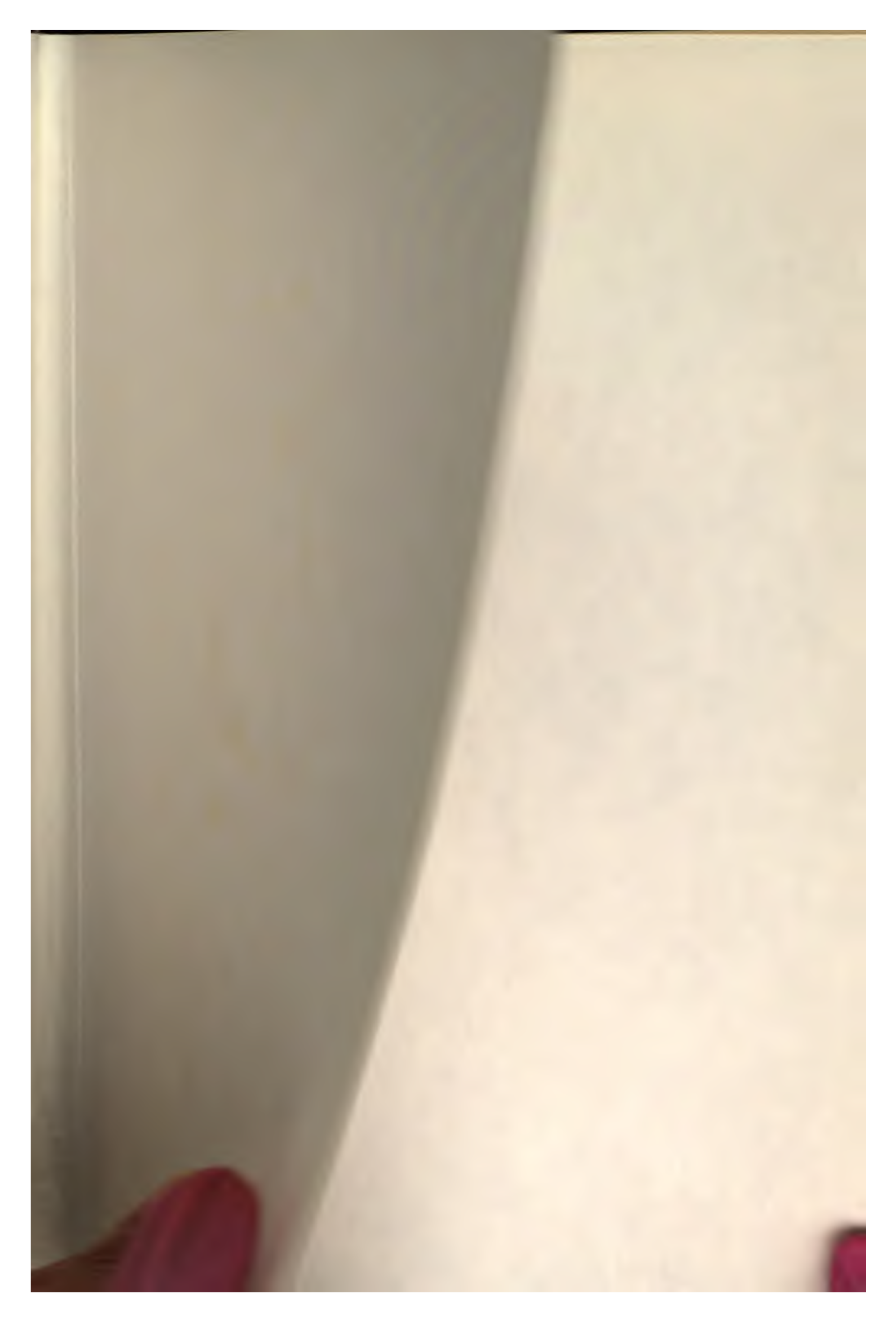



STANFORD UNIVERSITY
LIBRARIES

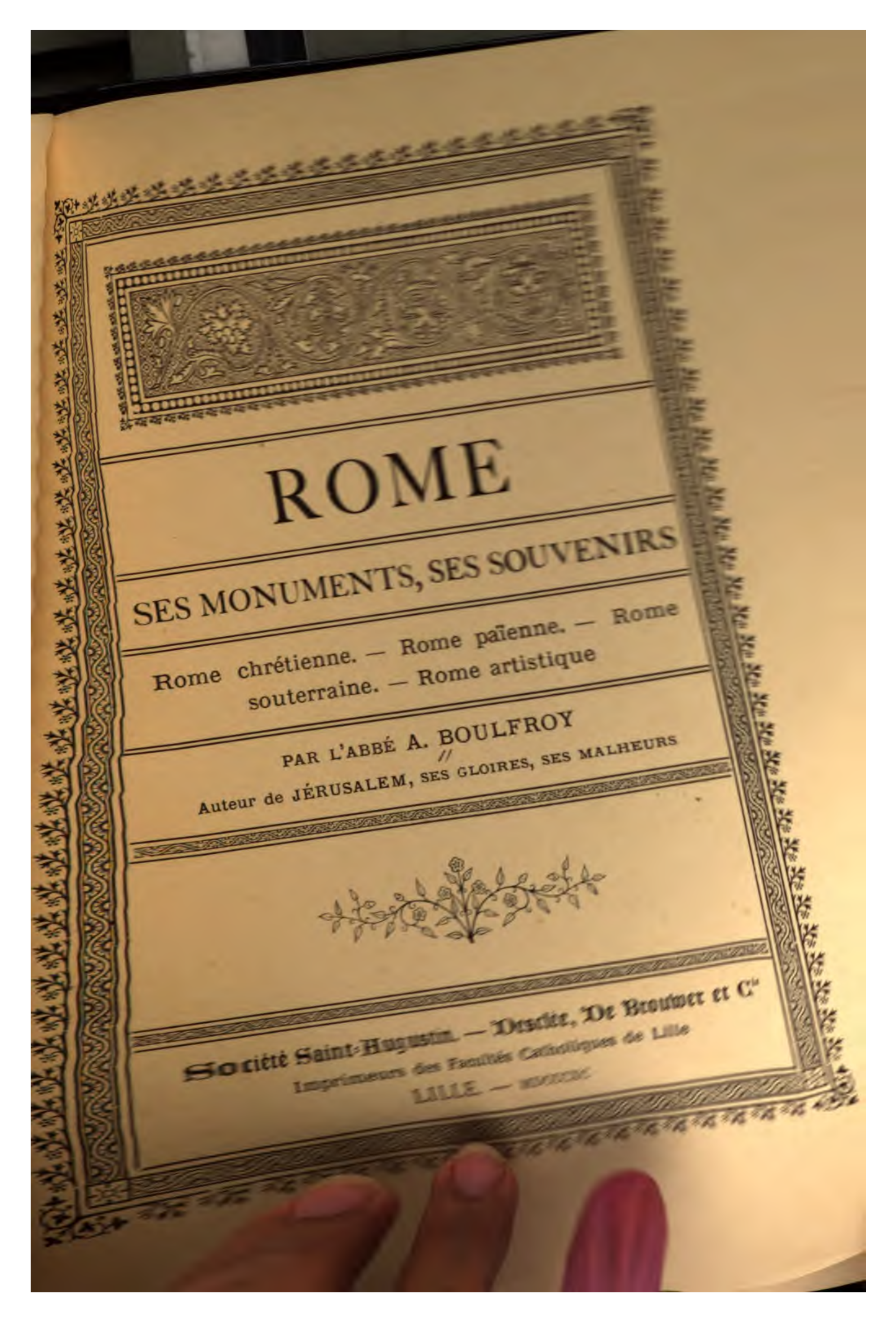



STANFORD UNIVERSITY
LIBRARIES



ROME

SES MONUMENTS. — SES SOUVENIRS



ROME

SES MONUMENTS, SES SOUVENIRS

Rome chrétienne. — Rome païenne. — Rome souterraine. — Rome artistique

PAR L'ABBÉ A. BOULFROY

Auteur de JÉRUSALEM, SES GLOIRES, SES MALHEURS

Société Saint-Augustin. — Desclée, De Brouwer et Cie

Imprimeurs des Facultés Catholiques de Lille

LILLE. — [illegible]

ÉVÊCHÉ
DE
BEAUVAIS,
NOYON & SENLIS.

Beauvais, le 5 février 1890.

Monsieur le Curé,

Je m'empresse de vous adresser mes félicitations au sujet de l'ouvrage que vous avez composé sur la Ville éternelle. Ce travail vous a été inspiré par un vif sentiment de foi et un amour ardent du Saint-Siège. Aussi je fais des vœux pour le succès de ce livre qu'une érudition solide et variée, de grandes vues et un style élégant recommandent aux hommes de goût.

Tous vous liront avec profit. Ceux qui ont pu visiter Rome sentiront se raviver en leur âme les impressions saintes qu'éprouve tout chrétien dans la ville des Papes ; ceux qui n'ont pas eu ce bonheur pourront, en lisant vos belles pages éclairées par de splendides gravures, parler de Rome comme d'une ville qu'ils connaissent et qu'ils aiment, parce que vous savez la faire connaître et la faire aimer.

Recevez, cher Monsieur le Curé, l'assurance de mes sentiments affectueux et dévoués en N.-S.

✠ *JOSEPH-MAXENCE,*
Evêque de Beauvais, Noyon et Senlis.



ROME

SES MONUMENTS. — SES SOUVENIRS.

PRÉFACE.

Amor mihi Roma
Roma mihi amor.



ROME est une ville unique au monde, une ville grave, tranquille et fière comme ses habitants. Son histoire est ineffaçablement empreinte dans sa physionomie. Nulle part, les rapports intimes entre le cadre et le tableau, les hommes et les choses, les monuments et les mœurs ne sont plus frappants ; nulle part, les regards et l'esprit du visiteur ne se reposent sur une plus complète harmonie. Dès l'instant qu'on la voit, on lui devient ami. Aucune cité ne possède le privilège d'exercer une attraction aussi puissante, et de provoquer des attachements aussi durables.

N'est-elle pas la tombe des apôtres, l'arène des martyrs, la demeure des Papes ? N'est-elle pas l'ossuaire le plus complet du christianisme, le gigantesque reliquaire des plus merveilleux souvenirs, et la custode de ce qu'il y a de plus grand et de plus saint sur la terre ?

N'a-t-elle pas été la première cité du globe par le prestige que lui donne l'histoire ? Ne peut-on pas encore l'appeler avec Virgile : la plus belle des choses, *rerum pulcherrima Roma ;* avec Athénée : l'abrégé du monde ; avec les anciens Romains : *Urbs*, la ville par excellence ? C'est qu'en effet, elle a été le berceau des héros, la capitale du plus magnifique des empires ; et elle est encore le temple des arts, avec ses forums, ses thermes, ses fresques, ses tombeaux, ses musées et ses églises incomparables.

Rome est la seule ville commune et universelle, la ville métropolitaine des nations chrétiennes, au dire de Montaigne, la cité de l'âme, comme l'appelle Byron, la mère-patrie de tout disciple du Crucifié, enfin le patrimoine commun et inviolable de tous les peuples.

L'art et la religion l'ont entourée d'une auréole de gloire et de splendeur incomparable. Doyenne d'âge de toutes les villes, elle forme une chaîne ininterrompue des destinées qui ont agi sur l'histoire des peuples. Toutes les époques ont marqué leur empreinte sur ce centre du monde; les génies les plus nobles des deux continents datent de l'heure bénie où ils ont reçu, à son contact, comme un nouveau baptême intérieur et une rénovation intellectuelle.

Rome n'est pas seulement un lieu d'études et de pèlerinage pour le savant, l'artiste et le croyant. Elle était jusqu'à présent un asile et comme une oasis de calme et de tranquillité, un réconfort à toutes les lassitudes de l'âme. Au milieu de ce monde moderne, dévoré par la fièvre de l'or et du plaisir, Rome apparaissait comme le cloître béni où le Tasse, fatigué des agitations de son siècle, venait chercher la paix, comme un centre ncomparable d'influences vivifiantes auquel nul homme cultivé ne pouvait demeurer insensible. Hélas ! la Révolution a accompli son œuvre néfaste ; et les *Buzzuri* sont à l'œuvre pour transformer la cité des Papes en une capitale vulgaire et banale comme les capitales modernes. L'entrée des Piémontais dans la Ville Éternelle a été le signal de toutes les audaces, de toutes les *désaffectations*, en même temps qu'elle a bouleversé brusquement les mœurs et les coutumes de la vie romaine.

Seule, entre toutes les villes, Rome aurait dû, ce semble, pouvoir repousser victorieusement de son sein cette Révolution cosmopolite qui, depuis cent ans, a fait le tour du monde ; mais les principes modernes, les aspirations nationales, le vœu des populations réclamaient, dit-on, l'*Italie une et intangible*, rêve insensé que Proudhon lui-même condamnait, dont la Papauté est victime aujourd'hui, mais dont le dénouement, — nous n'en saurions douter, — fera l'opprobre de ceux qui en jouissent et la gloire de ceux qui en souffrent.

« Nous sommes ici sur la terre du combat, dit Lacordaire, et Dieu s'y est soumis le premier. » Contemplons donc avec indignation, mais sans découragement, les Piémontais à Rome comme les Turcs à Jérusalem. Si les deux villes saintes sont en proie aux mécréants, Dieu a marqué une heure pour leur délivrance. Il faut savoir attendre, espérer et prier.

La Rome antique et monumentale ne peut pas se séparer de la Rome catholique. La dynastie des Papes seule peut transmettre intact à la postérité ce dépôt précieux et sacré de la Rome historique. Quoi qu'on dise et quoi qu'on fasse, le Vatican n'a rien perdu de son prestige ni de son autorité. Rome est encore et sera toujours le siège de toutes les

grandeurs et de toutes les vertus. Semblable à l'Épouse du Cantique des Cantiques, elle reste immaculée, elle continue à juger sans qu'elle trouve de juges, à commander sans qu'on cesse de lui obéir, et, forte de son éternité, à présider aux funérailles de ses insulteurs.

Deux royautés ne brillent-elles pas au front de Rome, deux royautés sœûrs qui lui viennent de Dieu ? Mais l'une par l'intermédiaire des hommes, l'autre par sa mission spirituelle et les splendeurs de sa destinée. Tandis que celle-là subissait, au cours des siècles, les fluctuations de la politique humaine, celle-ci demeurait vivante et impérissable pour le salut du genre humain. Rome était, en effet, destinée à continuer l'œuvre de Rédemption comme Jérusalem à l'inaugurer. Et si elle n'avait pas eu la gloire de porter le berceau de l'Église, elle devait en posséder le trône contre lequel l'enfer verra se briser à jamais les efforts de sa haine. Aussi, le césarisme décrépit, ne pouvant supporter l'éclat de cette nouvelle couronne, prit-il un jour la fuite pour porter sa cour sur les rives du Bosphore, abandonnant la place à cette mystérieuse puissance marquée au front du sceau divin. Tous les peuples l'acclament et se jettent dans ses bras. Et Rome les accueille un à un, les serre contre son cœur, leur insuffle la vie surnaturelle dont elle a le mystérieux dépôt, et pour cette vie donnée, reçoit en échange l'obéissance et l'amour. « Ce fut vers Rome désormais, dit Mgr Gassiat, que se tournèrent tous les regards pour en recevoir la lumière ; vers elle que tous les cœurs s'ouvrirent pour recueillir la rosée qui rafraîchit et vivifie. A la place des tributs d'argent et de sang qu'il fallait envoyer à la vieille métropole, ce sont les hommages de la prière, de la gratitude et de la tendresse qui, d'un pôle à l'autre, viennent reconnaître son sceptre et le bénir. Quand il faut couronner un front d'homme, Rome le couronne ; quand il faut le flétrir, Rome le flétrit. Rome parle et l'Europe prend les armes ; Rome fait un signe et l'Europe est désarmée. Que des esprits inquiets, remuants ou pervers inspirent le doute ou prêchent l'erreur, Rome prononce, et plus belle resplendit la vérité : « *Roma locuta est, causa finita est.* »

En même temps que cette mission divine exaltait la ville des Papes au-dessus de toute cité, et ceignait son front d'une couronne immortelle, les siècles et les hommes lui en tressaient une autre, qui n'était pas moins incontestable, bien qu'elle dût être plus contestée. Et cependant, qui donc oserait raisonnablement nier que c'est grâce à sa royauté temporelle, que Rome est devenue la créancière de l'Europe tant en révisant la constitution des peuples au moyen âge, qu'en encourageant les lettres et les arts,

en primant tous les travaux de l'intelligence, aussi bien qu'en accumulant dans son sein les chefs-d'œuvre de tous les siècles ? A ce point de vue, il est vrai de dire que l'histoire de Rome résume l'histoire du genre humain, et on peut la lire à livre ouvert sur ses monuments. Certains feuillets, il est vrai, déchirés par la main du temps, jonchent le sol de leurs débris. Il reste toutefois des pages entières que le zèle des Pontifes a ravies au limon et aux décombres, et en si grand nombre, qu'on se demande si la main tutélaire des Papes n'a pas fait pour exhumer et conserver Rome païenne autant que les empereurs pour la créer. Aussi bien, que de volumes ne faudrait-il pas pour dresser l'inventaire des richesses architecturales renfermées dans la Ville Éternelle ! Qui décrira, comme ils se doivent, ses palais, ses basiliques, ses fontaines, ses chefs-d'œuvre en tout genre ? Quelle plume pourra rédiger le catalogue des merveilles entassées dans ses musées, des trésors de science accumulés dans ses bibliothèques, des génies qu'elle a formés dans ses écoles, des héros et des saints qu'elle a prêtés à l'univers entier ?

Le temps et la guerre ont encombré de ruines, il est vrai, les vallées de la ville aux sept collines. Temples, thermes, colonnes, aqueducs, arcs-de-triomphe, gisant çà et là sur le sol, y confondent leurs débris ; à travers les enceintes et les tombeaux a passé la charrue dispersant les ossements de tant de grands hommes dont l'histoire exaltait notre enthousiaste jeunesse. Mais ce qui reste aujourd'hui de la Rome impériale et républicaine est dû à la sollicitude de la Rome pontificale. Voyez plutôt la transformation glorieuse opérée par les Papes, sur presque tous les lieux profanés autrefois par le crime ou par l'orgueil. Le bronze de saint Pierre a remplacé la statue de Trajan, au sommet de la colonne rostrale de Duilius, vainqueur de Carthage. Une belle église occupe le lupanar où sainte Agnès avait été traînée, une autre a été édifiée à l'endroit où Virginie fut poignardée par son père pour la préserver des outrages d'un décemvir. On offre le Saint-Sacrifice dans l'obscur cachot où fut étranglé Jugurtha, et où périrent détenus les apôtres saint Pierre et saint Paul, avant de marcher, l'un à la *décollation*, sur le chemin d'Ostie, l'autre à la crucifixion, sur le mont Janicule. Castor et Pollux ont fait place aux saints Cosme et Damien. La colonnade de Saint-Pierre occupe les jardins de Néron, l'apôtre qui porte le glaive a détrôné Trajan, et le pêcheur de la Palestine a remplacé le triomphateur des Parthes. Un chemin de croix avait été établi dans les gradins de l'amphithéâtre-colosse de Vespasien, et jusqu'à ces derniers temps, les enfants de Dieu

avaient la consolation d'arroser de larmes, au souvenir du Calvaire, l'arène abreuvée du sang de plus d'un million d'hommes, esclaves ou chrétiens, immolés aux féroces caprices d'un peuple sans entrailles. Alexandre Sévère introduisit un jour dans le Panthéon, sorte d'Olympe terrestre, la statue du Sauveur, et d'elles-mêmes les idoles croulèrent : c'était la dernière convulsion du paganisme et la prise de possession du vrai Dieu !

Dédié par un empereur à tous les dieux, et par un Pape à tous les saints, « le Panthéon qui concentrait toutes les forces de l'idolâtrie, dit M. de Maistre, devait réunir toutes les lumières de la foi. Le Christ y est entré suivi de ses évangélistes, de ses apôtres, de ses martyrs, de ses confesseurs, comme un roi triomphant entre, suivi des grands de son empire, dans la forteresse de son ennemi vaincu et détruit. » En effet, le Christianisme allait asseoir, au milieu de Rome déchue de sa grandeur, le principe d'une domination nouvelle dont n'avait jamais approché la puissance de Rome païenne. L'idée prêchée par un pauvre pêcheur galiléen, que Néron fit traîner au supplice, laissa dans la capitale du monde un gouvernement impérissable : celui de la foi.

Les arts devaient surtout subir l'influence du Christianisme, s'inspirer des pompes de son culte, de la poésie de ses mystères. C'est sa magnificence qui féconda tant de beaux génies, et fit de Léon X le Périclès de son siècle. Aussi la puissance exercée par la métropole chrétienne est encore plus durable que ses monuments de marbre et de bronze. Rome est sans conteste un des plus grands centres de l'intelligence humaine. « Il y a ici, écrivait l'ambassadeur de France à M. de Talleyrand, un écho qui répète les secrets du monde entier. »

Rome, c'est l'arche de Noé donnant asile à tous les chefs-d'œuvre comme à tous les héros, à toutes les gloires comme à tous les malheurs, et demeurant ainsi la vie de l'esprit, des souvenirs, de la liberté, de la parole et, partant, le centre du monde. Ce Vatican n'est-il pas la bouche de Dieu enseignant le genre humain ? Toutes ces richesses artistiques n'ont-elles pas été soigneusement relevées de terre pour perpétuer le souvenir de leurs auteurs ? Qu'est-ce qui leur donne ce cachet d'ineffable grandeur, si ce n'est le souvenir du sang précieux qui les a arrosées, sang fécond, sang immortel, dont chaque goutte brille au pied de ces merveilles du génie humain comme une étoile au firmament, embaume l'air comme la fleur à côté de la ronce, reliques sacrées, tombeaux féconds, où les sources de la vie sont intarissables ?

Rome est un nom plein de mystère, nom mélancolique comme une ruine ou un soupir du cœur, consolant comme l'espérance, doux comme le pardon, terrible comme la vengeance. *Roma* signifie force ; le mot retourné en anagramme fait *amor*, amour. Et de fait, personne ne prononce ce mot avec indifférence ; il est entouré ou d'amour ou de haine. Depuis Brennus et Camille, Attila et Charlemagne, Cialdini et Lamoricière, tous ceux qui sont venus planter leur drapeau devant le Capitole y ont été conduits par l'amour ou la haine. C'est la cité devant laquelle flottent les drapeaux de la contradiction, de la ruine et du salut.

Jusques à quand donc verra-t-on l'étendard de l'envahisseur déployer ses couleurs sur les tours du château Saint-Ange ? Quand l'auguste captif du Vatican retrouvera-t-il la liberté de répandre ses bénédictions et ses largesses dans les rues de sa bonne ville de Rome et de sentir en retour le cœur de son peuple battre d'amour et de reconnaissance ?

C'est le secret de Dieu, et l'heure s'en fait bien trop attendre au gré de nos désirs.

Quoi qu'il en soit, à l'heure actuelle on essaie d'étouffer la demeure du Pape au milieu des édifices officiels du gouvernement usurpateur, en environnant le Vatican d'une zone de nouveaux quartiers. Si une fois la ville compte un million d'habitants, on ne pourra, disent les *Italiens*, nous demander de quitter Rome, parce que, restituée au pouvoir des Papes, elle retomberait au rang d'une ville purement ecclésiastique et entraînerait l'effondrement d'innombrables fortunes particulières ; et, ajoutent-ils, beaucoup de catholiques, par un motif d'intérêt, demandent avec nous le maintien de la capitale à Rome. Ainsi s'explique la hâte fiévreuse que l'on met à construire et à démolir. On accumule des constructions immenses et informes pour italianiser la cité des Papes et rendre impossible tout retour de la domination pontificale. Et pour cela, on ruine la ville ancienne en la remplaçant par une Rome qui est une honte pour l'art. Le passage des *Italiens* dans la Ville Éternelle n'aura été qu'une invasion de barbares sacrilèges repaganisant tous les grands monuments, *truquant* les ruines comme les Suisses leurs glaciers et leurs cascades. Néanmoins, dans son ensemble, Rome garde encore jusqu'ici l'aspect sévère et recueilli qui semble protester contre ces transformations qu'on lui inflige. On dirait vraiment que cette ville de Dieu et des anges se refuse à devenir la capitale vulgaire d'un État moderne.

Child Harold prétend avoir entendu les pâtres de la campagne romaine chanter ce refrain sur un air triste et monotone :

Roma, Roma, Roma,
Non è più come era prima !

Que doivent-ils donc chanter maintenant ?

Au frontispice des couvents on a remplacé les armes du Pape par l'écusson de Savoie, et à la porte des monastères une sentinelle, l'arme au bras, vous crie : « Qui va là ? » Dans les cloîtres, au lieu du *susurrement* de la sandale monastique, on entend le cliquetis des armes ou les jurons des soldats. Les pieux échos habitués à redire les *Ave* des fils de Saint-Dominique ou de Saint-François, gémissent au bruit des crosses de fusils tombant lourdement sur les dalles. Les maisons religieuses, si chères à toutes ces familles conventuelles spoliées et bannies, sont converties en casernes, en ministères, en bureaux de police et d'administration. Ah ! si le Dante, le poète au vers qui stigmatise et qui brûle, pouvait voir ce spectacle navrant, comme il redirait encore : « *Le badie sono fatte caverne*, les abbayes ne sont plus que des cavernes. »

Tant il est vrai que la conservation de la Rome artistique et monumentale est inséparable de la possession de Rome par les Papes. La Papauté a été le principe générateur de la Rome chrétienne ; elle seule peut la conserver et la léguer intacte aux générations futures. Rome ne saurait devenir la capitale exclusive d'une nationalité. Elle est le siège de la Papauté, cette institution cosmopolite et universelle, propriété collective et commune du monde catholique. Tous les peuples y ont leurs églises et leurs établissements nationaux ; elle renferme dans son sein la maison-mère de tous les ordres religieux, de cette milice qui se recrute par tout pays et qui combat sur toute plage.

« Ce sont les Papes, dit le marquis de Ségur, qui ont attiré, fixé à Rome par leurs largesses et leurs tendresses augustes et Raphaël, le divin jeune homme, et Michel-Ange, le sublime vieillard ; qui, de Giotto à Ingres et à Flandrin, ont protégé et inspiré tous les princes de l'art. Ce sont eux qui lui ont valu la visite des souverains et des grands hommes, des orateurs et des poètes, de Charlemagne à Lamoricière, de Pétrarque à Châteaubriand, et ce concours universel des pèlerins de toutes nations qui lui ont apporté de siècle en siècle le tribut de l'admiration, de l'amour et de la richesse du monde entier. »

Rome a été faite par les Papes ; mais avec les ressources du monde catholique. Saint-Pierre, centre culminant de la Ville Éternelle, œuvre la plus grandiose du génie humain, a été érigé, cimenté dans chacune

de ses pierres par l'obole de tous les fidèles ; ce n'est pas seulement le plus beau temple de l'univers, mais encore le symbole le plus vivant et le plus magnifique de l'universalité et de la fécondité du catholicisme. On en peut dire autant de tous les monuments de la Rome chrétienne ; aucun peuple n'a le droit de les exproprier à son profit, parce qu'ils sont l'œuvre et la propriété communes de tous les peuples chrétiens. Il y va de l'intérêt du catholicisme et de la civilisation elle-même ; car Rome représente une valeur idéale d'un prix infini, et si on la laisse se déprécier, ce sera une perte irréparable pour l'humanité. Veut-on conserver à cette ville unique son cachet sublime et séculaire ? Veut-on que la postérité puisse goûter et admirer comme nous cet incomparable chef-d'œuvre poli et repoli pendant des siècles entiers ? Eh bien ! qu'on la rende à ceux qui ont consacré à l'embellir leurs talents et leurs trésors, à ses antiques et légitimes successeurs, aux Papes.

D'ailleurs le Pape est la vie de Rome en même temps qu'il en est le seul roi légitime, de même qu'il est le *Saint de la terre* et le roi des âmes. Otez le Pape de la Ville Éternelle, vous n'avez plus qu'une ville morte. Rome devient une nécropole habitée par des fantômes et une ruine visitée par des ombres.

Ouvrez plutôt l'histoire et voyez. Un jour, au commencement du XIVe siècle, un vieillard vénérable et doux prenait, au milieu des fidèles en pleurs, la route d'Avignon. Un triste pressentiment serrait tous les cœurs : la Papauté quittait pour soixante-dix ans Rome, cette ville de laquelle le Pape pouvait dire en toute vérité :

Rome n'est plus dans Rome, elle est toute où je suis.

Cependant la capitale délaissée se meurt de tristesse et d'ennui, et elle conjure le Pontife-Roi par la bouche de Pétrarque de mettre un terme à son veuvage et à son deuil. « Me voici, lui faisait dire le poète, me voici suppliante et malheureuse à vos pieds sacrés que j'embrasse, et c'est à vous que je m'adresse, à vous, mon seigneur, mon époux, mon chef, mon père, à vous qui seul gouvernez le monde et que toute la nation vénère à genoux. Je suis Rome, mais, ô mon Père, reconnaissez-vous mon visage flétri, ma voix défaillante, mes membres sans vigueur, sans beauté ? Non, vous absent, il n'est plus pour moi de beaux jours ! Moi dont le front superbe touchait naguère au ciel, moi qui voyais à mes pieds la terre entière, aujourd'hui, veuve de mon époux, j'ai perdu ma gloire. Souvenir qui m'accable, désespoir qui me

tourmente ! Oh ! si je pouvais vous montrer mes sept collines arrachées de leurs fondements, mon sein déchiré par mille blessures, à moins d'avoir un cœur de marbre, vous pleureriez. Du moins, voyez de loin les temples de Dieu élevés avec tant d'efforts menacer ruine, les autels dépouillés et silencieux où fume à peine un peu d'encens. Voyez combien sont rares les étrangers qui visitent ces murs, combien pauvre est le prêtre qui vient au sanctuaire. O Père, pitié, pitié ! Vous, seul espoir de ma vie, bouclier qui m'abritez contre la foudre, port salutaire où ma nef fatiguée par tant d'orages aime à se réfugier........ Mais déjà ne vois-je pas les chars étincelants, les blancs coursiers, le brillant cortège qui vous environne ? Debout, j'écoute d'une oreille attentive si, du côté de l'Étrurie, n'arrive pas un messager pour me dire : « Il vient... Celui que tu aimes est de retour. » On sait qu'Urbain V se rendit enfin à ces supplications émues et quitta Avignon pour conduire l'Église de Dieu errante et fugitive dans l'antique cité romaine, qui avait perdu avec son bien-aimé Pontife, sa beauté, ses charmes, son attrait, sa couronne.

Ah ! c'est que le Pape est la plus auguste représentation de Dieu dans ce monde. Comme les grandeurs terrestres sont petites en face de cette majesté qui remplit l'univers tout entier ! Comme les puissances de la terre sont faibles en présence de ce royal captif qui tient en mains les clefs du royaume des cieux ! Et comme on comprend bien la sagesse du grand empereur Constantin se sentant trop petit pour vivre à côté de la Papauté, et transportant la capitale de son immense empire sur les bords de la mer Noire, pour laisser aux Vicaires de JÉSUS-CHRIST la ville qu'ils avaient conquise par leurs bienfaits, qu'ils remplissaient de l'éclat de leur puissance spirituelle, et dont la tranquille possession devait providentiellement servir à assurer la liberté de leur bienfaisante autorité.

La ville œcuménique que le monde a créée sur les collines éternelles pour que le Pontife de la foi catholique pût librement gouverner. et enseigner, du haut de la chaire de Pierre, ses frères répandus dans l'univers entier, ne peut pas être abaissée à n'être plus que le théâtre vulgaire où paradent quelques fantoches de commande. L'épouse des Papes ne peut être la fiancée d'un roi d'aventure. « Les envahisseurs piémontais ont beau enlaidir de leur mieux la ville auguste, afin de ne pas s'y trouver trop dépaysés, dit M. Émile Ollivier, elle a dans ses paysages, dans ses basiliques, dans son dôme rayonnant, dans les

silences imposants de sa solennelle campagne, dans les bruits mystérieux qui s'entendent à travers ses ruines vibrantes, elle a dans ce qu'elle dit, aussi bien que dans ce qu'elle fait, dans ce qu'elle montre et dans ce qu'elle inspire, une indomptable vitalité de grandeur et de beauté, qui défie le vandalisme de tous les plans régulateurs. Les Piémontais auront beau tenter de faire Rome petite, afin d'y paraître grands, Rome restera grande et les Piémontais ne cesseront pas d'y paraître petits. Le roi d'Italie n'a qu'un moyen de se réconcilier avec le Pape : c'est de sortir de Rome comme il y est entré, armes et bagages, par la porte Pie. S'il osait, il s'y déciderait, car sa femme et lui dorment mal au Quirinal, dit-on; mais la secte qui le soutient en le terrorisant ne le lui permet pas. Elle lui impose pour mot d'ordre: *Roma intangibile*. Or, la réponse à la *Roma intangibile*, c'est le Pape irréconciliable. »

Depuis que Rome est Rome, elle a eu souvent l'étrange destinée de compter dans ses murs plusieurs villes prêtes à s'entr'égorger, et les Papes, malgré leur prestige, n'ont pas toujours pu la préserver de ce dualisme. Aujourd'hui, comme Rébecca, elle porte dans son sein deux peuples frères, mais ennemis, qui vivent l'un dans l'autre et se demandent avec anxiété lequel des deux triomphera.

Mais pourrions-nous douter que l'histoire du passé sera celle de l'avenir, et que la victoire doit rester à la fin à celui qui a entendu l'indéfectible promesse du Maître : *Tu es Petrus et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam et portæ inferi non prævalebunt adversus eam?* Ce n'est point en vain que Dieu a voulu que sur les ruines du colosse romain, un monde nouveau se pressât autour de la croix, et que la vieille Rome dépouillât dans le tombeau l'enveloppe païenne qui la recouvrait, pour revêtir la robe glorieuse de l'épouse du Christ.

Ressuscitée en quelque sorte, et renouvelée par Celui qui l'a choisie pour remplacer Jérusalem, et devenir la capitale de son empire terrestre, cet empire élevé sur la ruine des autres et auquel Daniel a prédit une destinée impérissable [1], Rome est sans contredit la Ville Éternelle. — Si Jérusalem ne peut renaître, Rome ne peut mourir. Jérusalem traîtresse et cruelle à son Roi, objet d'éternel opprobre, s'est vue condamnée à la désolation et à la mort: on dirait une reine découronnée, renversée sur les débris de son trône, au milieu des fragments de son sceptre et de son diadème, *cecidit corona capitis*. Rome, accueillante au Vicaire du Christ ressuscité et immortel, a indirectement participé à cette vie qui ne meurt

1. Daniel, ch. 7, 8, 14 et 27.

plus. Jérusalem était destinée à être le théâtre de la Rédemption, et, l'œuvre accomplie, elle devait disparaître; tandis que Rome et son empire ont été créés, selon l'expression du Dante, pour le successeur de Pierre, et s'il était possible que le Pape abandonnât définitivement Rome, Rome n'ayant plus de raison d'être, disparaîtrait de la face du globe. Feuilletez les annales du monde, vous y verrez deux efforts perpétuels des impies: l'un pour relever Jérusalem et donner ainsi un démenti au *Galiléen*, l'autre pour anéantir la Rome pontificale. Il y a des siècles et des siècles que ces tentatives perverses se continuent et, certes, si le doigt de Dieu n'était là, les efforts humains auraient dû aboutir, car les bras et les ressources n'ont pas manqué pour reconstruire la cité de David; et, d'autre part, de formidables armées et de puissants ennemis se sont rués sur la cité de Pierre. Sans l'arrêt divin, Jérusalem serait aujourd'hui debout, et sans le secours d'En-Haut, Rome serait depuis longtemps dans la poussière. Mais l'une ne peut renaître, pas plus que l'autre ne peut mourir; celle-là est la cité de la mort, celle-ci la cité du Vicaire de Celui qui est *la voie, la vérité et la vie*. Jérusalem redit l'éternel sanglot du Calvaire, Rome atteste le triomphe de la vie sur la mort: *Mors illi ultra non dominabitur*.

Par une disposition merveilleuse de la Providence, Rome, héritière des bénédictions de Jérusalem, et résidence du pontife de la loi nouvelle, repose, de même que Sion, sur une tête d'homme mystérieusement enfoncée et trouvée dans ses fondations, comme pour signifier qu'elle devait être un jour la tête de l'humanité. Jérusalem et Rome sont comme les deux yeux étincelants du monde dans lesquels se reflète le ciel, et les deux mystérieux points d'appui où Dieu a posé le levier qui a soulevé le monde et l'a fait sortir du vieil orbite de la servitude et du vice. L'une proclame l'histoire de la Rédemption, l'autre résume l'histoire de l'Église. Ce sont les deux villes de l'alliance, et comme deux sœurs qui portent au front le cachet indélébile de leur parenté. Le Golgotha est devenu par le sacrifice de l'Homme-Dieu le véritable autel du salut; les collines de Rome arrosées du sang d'un million de martyrs sont comme les autels majeurs de l'Église. Le corps du Seigneur enseveli dans une excavation rocheuse au pied du Calvaire y resta trois jours et ressuscita ensuite; l'Église romaine, corps mystique du Christ, se confia pendant trois siècles à la discrétion des Catacombes, puis se leva triomphante et pleine de vie. Chacune des deux sépultures est restée glorieuse et bénie pour affirmer aux générations les plus reculées, l'une, le grand mystère

de la Rédemption, l'autre la divinité de la société mystique établie sur Pierre.

Oh! Rome, il faut y être ou y avoir été pour comprendre ce qu'on y éprouve. Placé entre les ruines solennelles du monde païen et les splendeurs du monde chrétien, entre les souvenirs du peuple-roi et ceux des grands serviteurs de Dieu, entre le cadavre gisant du vieux monde et l'âme ardente du monde nouveau, le voyageur ressent les impressions les plus variées; il comprend, ou du moins il étudie mieux que partout ailleurs ce travail gigantesque de transformation que l'humanité a subie sous l'influence des idées chrétiennes, et il contemple avec ravissement le grand Réparateur auquel aboutit le passé et d'où part l'avenir, de même qu'il salue avec amour le Pontife vénéré qui, du haut du trône d'où il domine le monde, ou bien du haut de la Croix, autre trône d'où il le domine encore, attire à lui tous les peuples pour les faire enfants de Dieu.

Et, certes, si tous les siècles sont venus rendre hommage aux Pontifes romains, nul autre, sans doute, n'a été plus fertile que le nôtre en dévouements illustres, en témoignages sublimes; et dans ce XIXe siècle même, nulle année n'a égalé sous ce rapport celle au déclin de laquelle nous écrivons. L'histoire racontera comment, à l'occasion des noces d'or de Léon XIII, d'un pôle à l'autre, l'univers s'est ému; elle enregistrera le récit de ces fêtes splendides, de ces *hosanna* sans fin, de ces foules enivrées d'amour au pied du Père commun des fidèles; et elle dira que jamais prince de ce monde n'a été l'objet de pareilles ovations, n'a suscité tant de désintéressement, n'a obtenu tant de respect, tant d'obéissance, tant d'affectueuse vénération. Et si les rois, les cardinaux, les évêques, les moines, les prêtres, ont voulu lui offrir des hommages, des vœux, des souvenirs; si les orateurs, les artistes, les écrivains, les poètes lui ont, tour à tour, offert le tribut de la parole, du pinceau, de la plume ou de la lyre; si les fidèles des deux hémisphères, courbés sous sa main bénissante, l'ont acclamé dans un enthousiasme qui restera mémorable, c'est qu'ils ont vu dans cet *homme blanc*, au front nimbé par la puissance, le malheur et la gloire, un pontife que la terre écoute et que le ciel regarde, que l'humanité appelle *mon père*, l'Église *mon chef*, Rome *mon roi*, et Dieu *mon lieutenant*.

Aussi le 31 décembre 1887 et le 1er janvier 1888, anniversaires demi-séculaires, l'un de l'ordination sacerdotale de S. S Léon XIII, l'autre de sa première Messe, resteront-ils désormais historiques.

Le jubilé du Pape, si joyeux pour tout l'univers catholique, et dont la première idée a jailli d'une inspiration française, a montré que la Papauté même temporelle qu'on croyait vaincue est plus victorieuse que ses vainqueurs. Pour ceux-ci, gênés et troublés dans leurs palais usurpés, jaloux et honteux de ce pacifique triomphe, ils ont été contraints de rendre extérieurement à leur victime un hommage officiel par le nécessaire déploiement de leur police et de leurs troupes.

Ils ont en outre pu entendre de loin l'écho des chants de joie et d'espérance, des acclamations triomphantes au Pape-Roi, qu'ont fait retentir dans Saint-Pierre plus de 40,000 assistants de tout pays, de toute langue et de toute condition, lorsque le premier janvier, Léon XIII, entouré des ambassadeurs ordinaires et extraordinaires de toutes les puissances, escorté de 44 cardinaux et de 400 évêques ou prélats, est venu, pour la première fois depuis 17 ans, célébrer solennellement la messe à l'autel de la Confession ; et, dominant, comme une apparition d'en haut, cette foule immense, donner à la *Ville et au Monde*, près de la statue parée du Pêcheur, la solennelle bénédiction papale. Et ce n'était qu'un acte isolé et plus splendide d'un enthousiasme d'ailleurs unanime; à la même heure, dans l'univers entier, des centaines de millions de catholiques s'associaient d'intention à cet élan universel et filial. On peut dire que, à ce moment, tous les cœurs chrétiens étaient tournés vers Saint-Pierre. Tous étaient là représentés non seulement par leurs frères, heureux témoins de ce spectacle incomparable, mais encore par leurs propres offrandes.

Car partout, évêques et fidèles, peuples et souverains, enflammés d'une noble émulation, avaient rivalisé de générosité. On s'était ingénié partout à préparer, à faire expédier au Vatican des dons d'une variété surprenante et d'une merveilleuse richesse. Les arts, les sciences, les métiers sont venus à Rome, comme autrefois les Rois Mages à Bethléem, apporter leur tribut au représentant du Roi des rois. Et des îles les plus lointaines, comme des contrées civilisées, ont afflué d'innombrables présents, dont la matière brute seule a été évaluée par le fisc italien, — jaloux de les voir passer en franchise, comme des dons destinés à un souverain, — à près de 40 millions. Ils furent donc, par leur valeur même intrinsèque, et surtout par leur prix artistique, de splendides témoignages d'affection et de respect, de dévouement et de piété filiale pour le Souverain Pontife, pauvre et prisonnier dans son propre palais.

Dans ces grandioses et touchantes démonstrations, l'Amérique n'est

pas restée en arrière de la vieille Europe, l'Asie et l'Afrique l'ont suivie, voire même l'Océanie. Et cet admirable concert n'est pas le fait exclusif des catholiques. Tous les empereurs, rois, princes et présidents, sauf le nouvel Hérode, le roi de l'Italie spoliatrice, ont eu à cœur d'y mêler leurs hommages : *Reges Tharsis et insulæ munera offerent ; reges Arabum et Saba dona adducent.* Des souverains hétérodoxes, comme l'empereur et l'impératrice d'Allemagne, la reine d'Angleterre, le président des États-Unis d'Amérique et le czar de toutes les Russies ; d'autres qui ne sont pas même chrétiens, comme le sultan de Turquie et le shah de Perse, le mikado de Japon et l'empereur de Chine, ne se sont pas montrés les moins empressés à faire présenter au vénéré Jubilaire leurs félicitations et leurs présents. Tous ces hommages s'adressent au Pape illustre qui force par sa sagesse, ses mérites et ses vertus, l'admiration de tous ; mais en même temps au souverain qui, dépouillé, pauvre et désarmé, reste néanmoins le chef nécessaire des rois eux-mêmes, et l'arbitre suprême, invoqué et reconnu comme tel jusque par les puissances non catholiques, entre autres naguère par la toute-puissante Allemagne.

Tous ces dons magnifiques, tous ces chefs-d'œuvre variés de l'industrie, du talent, de la science et des arts ont fourni les éléments d'une incomparable Exposition, où chaque nation avait groupé les produits de ses richesses et de sa piété filiale. Parmi ces objets, écrivait de Rome, M. Cornély, « les uns disent la richesse et le bon goût de leur donateur, d'autres la naïveté et l'indigence touchante de leur expéditeur. Mais tous proclament la foi, l'amour, le souvenir, le dévouement. Il y a, ajoutait-il, quelque chose de touchant et d'émouvant à assister à ce déballage et à voir arriver ensemble, par exemple, une cathédrale en or qui pèse 250,000 francs, envoyée par un riche chapitre ; un tonneau de fromages de Gruyère, don d'un hameau perdu dans les Alpes ; une douzaine de pauvres torchons ourlés par une pauvre ouvrière, et le connaissement d'un navire à voiles chargé de tonnes de sucre qu'un planteur exotique expédie au Souverain-Pontife. Quand le père de famille reçoit de tous les siens des témoignages matériels d'affection, il ne mesure pas sa joie, son attendrissement et ses bénédictions à la valeur pécuniaire de chaque objet. Ainsi fera le Père universel de Rome quand il parcourra toutes ces salles encombrées, dans lesquelles seront représentés tous les rangs de la société chrétienne et tous les degrés de la hiérarchie humaine, depuis le monarque jusqu'à l'artisan, le géant de la Patagonie.

comme le nègre de l'Afrique; où la religieuse cloîtrée coudoiera dans son tribut un grand rabbin qui s'est fait représenter par une Bible précieuse à la reliure enrichie de pierreries. »

L'éminent publiciste recherchait ensuite la raison de cette apothéose de la Papauté, les moyens vraiment miraculeux par lesquels elle était parvenue à remporter une telle victoire sur l'indifférence, le matérialisme et l'esprit révolutionnaire. Et il attribuait ce merveilleux succès à deux Papes, à Pie IX et à Léon XIII, dont l'un avait été le David et l'autre le Salomon de ce grand œuvre. Qu'a fait Pie IX, disait-il? « Il a trempé dans le bain fortifiant de ses propres larmes l'Église dont il avait la garde. Il l'a unifiée, il en a soudé les éléments séparés, au feu de son cœur d'apôtre. Il en a fait une troupe magnifique, indomptable et mobile. Il a accumulé en elle des trésors inépuisables d'énergie et de courage. Pie IX a restauré une force et Léon XIII a appliqué cette force. Pie IX a radoubé la barque de Pierre qui venait de subir le choc de toutes les révolutions et les dernières oscillations de l'océan, qui s'apaise, soulèvent doucement la barque victorieuse et insubmersible que dirige Léon XIII. »

Voilà donc l'œuvre de deux Papes, et voilà le grand et pacifique triomphe qu'il a plu à Dieu de manifester à la Papauté dans la personne de celui qui doit être un flambeau dans le ciel, *lumen in cœlo*, et à l'Église dans la personne de son chef.

Nous avons vu ces choses, nous avons assisté à ces solennités sans pareilles, et nous avons respiré tout à l'aise en des jours bénis ce qu'on a si bien nommé le *parfum* de Rome. Pèlerin de Terre-Sainte, nous avions ambitionné de déposer nos larmes et nos prières sur le tombeau glorifié de saint Pierre, après avoir eu l'indicible bonheur de couvrir de nos baisers et de nos adorations le sépulcre *glorieux* du Christ. Rome est surtout intéressante à visiter après Jérusalem. La Ville Éternelle est comme le complément de la Ville Sainte. Toutes deux hélas! sont souillées par le pied de l'étranger, mais le chrétien, s'il en souffre, n'en est point scandalisé. Sa vénération n'en est que plus profonde et sa ferveur plus grande, en parcourant ces lieux visités par Dieu même et ses saints : *Adorabimus in loco ubi steterunt pedes ejus.*

L'art nous émeut sans doute par ses merveilles incomparables, mais nous sommes encore plus ému par les traces des saints. Ce que nous avons cherché dans la capitale du monde catholique, c'est avant tout le courage que nos ancêtres, les martyrs, ont déployé pour vaincre le paga-

nisme et triompher des turpitudes de l'ancien monde ; c'est assez dire dans quel sens nous écrivons.

Toutefois n'y a-t-il point quelque témérité à venir parler à nouveau d'un tel sujet si souvent traité et par des plumes illustres ? Suivant une expression aussi juste qu'heureuse, il est des choses qu'on peut redire sans cesse sans les répéter jamais : le cœur ne se lasse pas de parler ou d'entendre parler de ce qu'il aime. Et puis ne peut-on pas dire avec vérité de la cité des Papes ce qu'un docteur disait de la Vierge surnommée la cité de Dieu, *civitas Dei : « De Româ nunquam satis »* ?

Nous parlerons donc de la Ville Éternelle avec l'amour d'un fils, *con amore*, avec l'ambition aussi de la faire admirer et aimer davantage. Puissions-nous susciter à quelques-uns le désir de faire à leur tour ce pèlerinage *ad limina apostolorum* dont on revient meilleur et plus heureux ! Puissions-nous encore raviver dans quelques âmes la dévotion au Pape, dévotion « qui, selon le P. Faber, forme une partie essentielle de la piété chrétienne, parce que, dit-il, le Souverain-Pontife est la troisième présence visible de JÉSUS-CHRIST parmi nous, et que le Pape doit être pour nous, dans toute notre conduite, ce que le Saint-Sacrement est dans toutes nos adorations. »

Et maintenant va, mon livre, avec confiance. Si modeste sois-tu, tu auras, Dieu le veuille, ta part d'apostolat à exercer et ta mission à remplir. Les lieux d'où tu viens et les choses que tu racontes te feront trouver, je l'espère, un accueil favorable. Va, fils de mon âme, vers ma mère et vers les amis qui m'ont accompagné de cœur aux pieds du Pontife-Roi, va leur redire les merveilleuses beautés de Rome et partager avec eux les si douces émotions du pèlerin.

Et daigne la Madone, tant aimée des Romains, consentir, dans sa tendresse, à bénir pour jamais le cœur, la plume et la dextre de celui qui veut vivre et mourir en enfant soumis de l'Église et de son chef infaillible!

Dextram scriptoris benedicat Mater amoris [1]!

La Morlaye, 31 décembre 1888.

1. Que la Mère d'amour bénisse la main de l'écrivain !





CHAPITRE I. — L'aller.

La Corniche. — Gênes. — Pise. — Sienne. — Florence. — Assise.



OUT chemin mène à Rome. C'est vrai ; mais comme la route de la Corniche est celle qui donne la plus brillante idée de l'Italie par la somptuosité des monuments et la noblesse des souvenirs, suivons-la. De Paris à Lyon, c'est l'espace d'un rêve ; après s'être endormi le soir sur les bords de la Seine, on se réveille le matin sur les rives du Rhône. Antique Rome des Gaules, les pèlerins qui vont à la Rome du Pape te saluent ! Ils te souhaitent pour toujours dans l'avenir ce qui fait ta gloire dans le passé : piété envers Marie, dévouement à la foi chrétienne.

Le Mont Blanc se dresse gigantesque, au fond de l'horizon, le front paré de neiges éternelles. Que de souvenirs historiques, archéologiques, enfouis dans cette vallée du Rhône ! que de ravissantes collines, que de riants tableaux aperçus au vol ! A peine si on a le temps de saluer au passage Vienne *la belle*, Valence où mourut Pie VI, le pèlerin apostolique, *peregrinus apostolicus*, Avignon avec son antique château des Papes. Voici Tarascon, patrie adoptive de sainte Marthe, l'amie si pleine de sollicitude du divin Sauveur; plus loin Arles, ce musée en plein air, si célèbre par ses antiquités romaines.

Prés sauvages des Cévennes, glaciers irisés des Alpes, manoirs féodaux fièrement campés sur les flancs escarpés des montagnes, gracieux hameaux cachés dans l'anfractuosité des rochers, coquets villages assis au bord de l'eau, bosquets de platanes, d'oliviers, de cyprès, de figuiers et de pins, champs émaillés de fleurs aux vives couleurs, tout cela est comme une féerie pour l'homme du Nord.

Après l'immense plaine de la *Crau*, le pays change d'aspect. C'est un don particulier à la France de réunir dans son sein les beautés variées de tous les climats. Par ses provinces du Nord et de l'Est, elle rappelle l'Angleterre et l'Allemagne ; puis, après avoir déroulé toutes les variétés, toutes les nuances, elle devient Espagne, vers les Pyrénées ; et sur ses côtes méditerranéennes, l'Orient vient s'asseoir avec son cortège de lumière, de parfums et de classiques souvenirs. La Provence est une sorte d'Hellénie gauloise.

Enfin après les noires profondeurs du tunnel de la *Nerte*, la montagne s'entr'ouvre, et au fond d'un golfe immense apparaît l'antique *Massilia*. La vieille cité phocéenne est d'une beauté austère et d'un aspect tout différent de nos villes du Nord et du centre. Assise aux pieds des Alpes de Provence, elle semble tourner le dos à la terre pour ne regarder que la mer d'où lui viennent ses richesses et sa gloire. Les allées ombreuses du Prado, les somptueuses bastides abritées sous les élégants parasols des pins d'Italie et surtout le fameux port de la Joliette



MARSEILLE. — Vue des hauteurs de N.-D. de la Garde.

donnent à la ville un air imposant de grandeur. D'innombrables vaisseaux de toute forme, de tout pays, dorment là sur leurs ancres. Des rochers bleuâtres au front couronné de tours et de forts veillent en sentinelles avancées à la sûreté de la France; d'innombrables petites barques aux blanches voiles glissent au milieu des îlots, sillonnant les flots comme une troupe d'alcyons effrayés. Enfin plus loin, la mer s'enfuit à l'horizon, déroulant sa vaste ceinture, du sol bien-aimé de la patrie aux plages désirées d'Italie et de Terre-Sainte.

Notre-Dame de la Garde est bien là sur son promontoire, protégeant d'une main la cité maritime, et de l'autre bénissant les équipages qui rentrent au port ou qui prennent la haute mer. C'est une joie profonde pour le voyageur catholique de voir ainsi nos grandes villes de France sous la protection publique et hautement proclamée de la très sainte Vierge. La grande parole de saint Bernard est donc toujours vraie : « *Regnum Galliæ, regnum Mariæ* ». Et ce n'est pas là une exagération d'amour-propre national : Marie a constamment défendu son royaume au spirituel et au temporel.

Après Toulon, Fréjus, Saint-Raphaël, on pénètre dans la pittoresque chaîne de l'Estérel, et tout à coup se déploie un ravissant panorama : à droite, le golfe de la Napoule ; à gauche Grasse bâtie en amphithéâtre; en face Cannes l'élégante; dans le lointain, les fameuses îles de Lérins et entre autres Saint-Honorat, l'île des Saints, la pépinière des évêques, le bijou de la Méditerranée provençale.

Voici Nice, l'Éden des stations hivernales, avec son climat exceptionnel, sa plage admirable, ses arbres toujours verts qui marient aux flots bleus leurs feuilles avivées par un soleil d'Italie. On la nommait autrefois *Nizza la casta*, Nice la chaste. Aujourd'hui n'est-elle pas jusqu'à un certain point *Nizza la guasta*, Nice la gâtée ?

La route qui relie Nice à Gênes jouit d'une réputation cosmopolite; les touristes et les poètes l'ont célébrée à l'envi. Elle justifie bien son nom : c'est la *corniche* d'un mur grandiose formé par les rochers qui surplombent la Méditerranée. Le sentier de pâtres, devenu voie romaine, a été élargi par les Français et tout un jour et toute une nuit on suit les sinuosités de ce chemin sans égal qui tantôt côtoie le rivage où les orangers, les cédrats, les palmiers croissent dans une atmosphère parfumée, et qui tantôt s'élève vers les hauteurs alpestres couvertes de sapins sévères. Et alors, tout là-bas, à des milliers de pieds au-dessous, la mer étend dans l'immensité son mobile azur qui se confond au loin avec celui du ciel ; et l'on voit se dessiner ses contours en golfes, en ports, en caps qu'a jaunis, dorés le soleil.

Mer classique de la poésie et des grands souvenirs, salut ! Tu baignes tous les rivages historiques, l'Italie, la Grèce, l'Asie mineure, la Syrie, la Palestine, l'Égypte, l'Afrique, l'Espagne, la Gaule. « Tu as porté toutes les civilisations, toutes les grandeurs, toutes les décadences de l'ancien monde. Homère a chanté sur tes rivages ; Démosthène a ému tes flots de sa puissante éloquence ; sur tes promontoires, Pythagore et Platon racontaient l'harmonie des mondes. Et puis surtout, incomparable honneur ! tu fus le grand chemin de Dieu aux premiers âges du

christianisme. Pierre, le pêcheur de Galilée, Paul, le faiseur de tentes, apôtres des temps primitifs, Docteurs de l'orient et de l'occident, ont passé sur tes flots bleus, porteurs de l'Évangile et de la civilisation chrétienne. Maintenant encore tu es la mer catholique : c'est toi qui conduis à Rome les pèlerins du monde entier, servante des serviteurs de Dieu [1] ».

Pour nous, pressés d'arriver, roulons le long de la plage à travers ces nombreux tunnels qui se succèdent de Nice à Gênes comme les anneaux d'une chaîne sans



MENTON.

fin vous laissant voir par éclaircies une échappée de mer, une gracieuse colline, un village pittoresque, que vous croyez toucher, dont vous voulez jouir et qui vous échappent sans cesse comme l'eau des lèvres de Tantale.

Admirons pourtant au passage Villefranche au fond d'une baie charmante, séjour temporaire de Charles-Quint et refuge de Villiers de l'Isle-Adam, grand-maître de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem. Accordons un regard à Monaco, la capitale de cette monarchie en miniature dont les sujets sont les plus heureux des

1. P. Rigaud.

hommes : les monégasques ne paient pas un sou d'impôt, chose rare et digne de remarque en notre siècle. Fuyons Monte-Carlo dont le nom évoque tant de désastres et tant de désespoirs :

Menton est la perle des rivages méditerranéens. « Partout, dit Reclus, on aperçoit la verdure. Près du rivage, celle des citronniers, des orangers, des arbres exotiques ; plus haut, celle des oliviers, plus haut encore, sur les pentes supérieures, celle des pins. Le climat est si uniforme que dans certains hivers la température la plus basse est de 8°, tandis qu'en été la chaleur tempérée par la brise marine est moins élevée qu'à Paris. On peut dire ici sans métaphore :

Crescono le frutta
Sotto la man che coglie.

Les fruits croissent sous la main qui les cueille.

Après avoir franchi le pont Saint-Louis qui marque la limite internationale, il faut arrêter à Vintimille pour y subir les minutieuses investigations de la douane.

Voici Bordighera, fameux par ses bois de palmiers qui fournissent chaque année ces palmes superbes dont on se sert à Rome, le dimanche des Rameaux, Bordighera que son aspect oriental a fait surnommer la Jéricho de l'Italie. La famille Bresca qui jouit de ce privilège le doit au courage, pour ne pas dire à l'audace de l'un de ses ancêtres, qui se trouvait sur la place de Saint-Pierre au moment où l'on élevait le magnifique obélisque qui la décore. En voyant les cordes des cabestans se détendre sous le poids de l'immense monolithe et prêtes à s'enflammer par suite du frottement, le jeune Bresca s'écria de toutes ses forces : *Acqua alle corde*, mouillez les cordes ! On suivit ce conseil, et l'obélisque qui commençait déjà à fléchir, remonta de lui-même par le seul effet de la tension des cordes mouillées et se posa majestueusement sur le piédestal qui lui était préparé. Le jeune marin de Bordighera fut néanmoins arrêté, le pape Sixte-Quint ayant défendu sous peine de mort de proférer la moindre parole, durant la périlleuse opération. Conduit devant le Souverain-Pontife, le jeune Bresca, qui était venu à Rome pour y vendre des palmes, obtint non seulement grâce de la vie, mais reçut encore en récompense de son courage et de son opportune suggestion, le privilège pour lui et ses descendants de fournir chaque année les palmes nécessaires à la chapelle pontificale pour le jour des Rameaux.

San-Remo, qu'on rencontre ensuite sur le littoral, doit son nom à un évêque de Gênes, saint Romolo. *Port-Maurice* nous rappelle saint Léonard, l'illustre missionnaire qui y naquit vers la fin du XVIIe siècle. Comment traverser *Savone* sans adresser un souvenir à Pie VII, de vénérée mémoire, qui y fut retenu captif par Napoléon ? Hélas ! le Vicaire de JÉSUS-CHRIST est aujourd'hui prisonnier dans son propre palais. La Révolution triomphante voudrait ensevelir l'illustre vieillard dans le Vatican, mais c'est en vain. Jamais Pape n'a été en relations plus intimes avec le cœur de l'humanité.

Tout ce que nous voyons revêt un aspect nouveau qui nous rappelle que

christianisme. Pierre le pêcheur de Galilée, Paul le faiseur de tentes, apôtres des temps primitifs, Docteurs de l'orient et de l'occident, ont passé sur tes flots bleus, porteurs de l'Évangile et de la civilisation chrétienne. Maintenant encore tu es la mer catholique : c'est toi qui conduis à Rome les pèlerins du monde entier, servante des serviteurs de Dieu [1] ».

Pour nous, pressés d'arriver, roulons le long de la plage à travers ces nombreux tunnels qui se succèdent de Nice à Gênes comme les anneaux d'une chaine sans



MENTON.

fin vous laissant voir par éclaircies une échappée de mer, une gracieuse colline, un village pittoresque, que vous croyez toucher, dont vous voulez jouir et qui vous échappent sans cesse comme l'eau des lèvres de Tantale.

Admirons pourtant au passage Villefranche au fond d'une baie charmante, séjour temporaire de Charles-Quint et refuge de Villiers de l'Isle-Adam, grand-maître de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem. Accordons un regard à Monaco, la capitale de cette monarchie en miniature dont les sujets sont les plus heureux des

1. P. Rigaud.



hommes : les monégasques ne paient pas un sou d'impôt, chose rare et digne de remarque en notre siècle. Fuyons Monte-Carlo dont le nom évoque tant de désastres et tant de désespoirs :

Menton est la perle des rivages méditerranéens. « Partout, dit Reclus, on aperçoit la verdure. Près du rivage, celle des citronniers, des orangers, des arbres exotiques ; plus haut, celle des oliviers, plus haut encore, sur les pentes supérieures, celle des pins. Le climat est si uniforme que dans certains hivers la température la plus basse est de 8°, tandis qu'en été la chaleur tempérée par la brise marine est moins élevée qu'à Paris. On peut dire ici sans métaphore :

Crescono le frutta
Sotto la man che coglie.

Les fruits croissent sous la main qui les cueille.

Après avoir franchi le pont Saint-Louis qui marque la limite [illegible] il faut arrêter à Vintimille pour y subir les minutieuses [illegible] de la douane.

Voici Bordighera, fameux par ses bois de palmiers [illegible] année des palmes superbes dont on se sert à Rome le dimanche des Rameaux. Bordighera que son aspect oriental a fait surnommer [illegible] famille Bresca qui jouit de ce privilège le doit au courage [illegible] l'audace de l'un de ses ancêtres qui se trouvait sur la place [illegible] moment où l'on élevait le magnifique obélisque qui la décore [illegible] cordes des cabestans se tendre sous le poids de l'immense [illegible] à s'enflammer par suite du frottement, le jeune Bresca [illegible] *Acqua alle corde* [illegible]

[illegible]

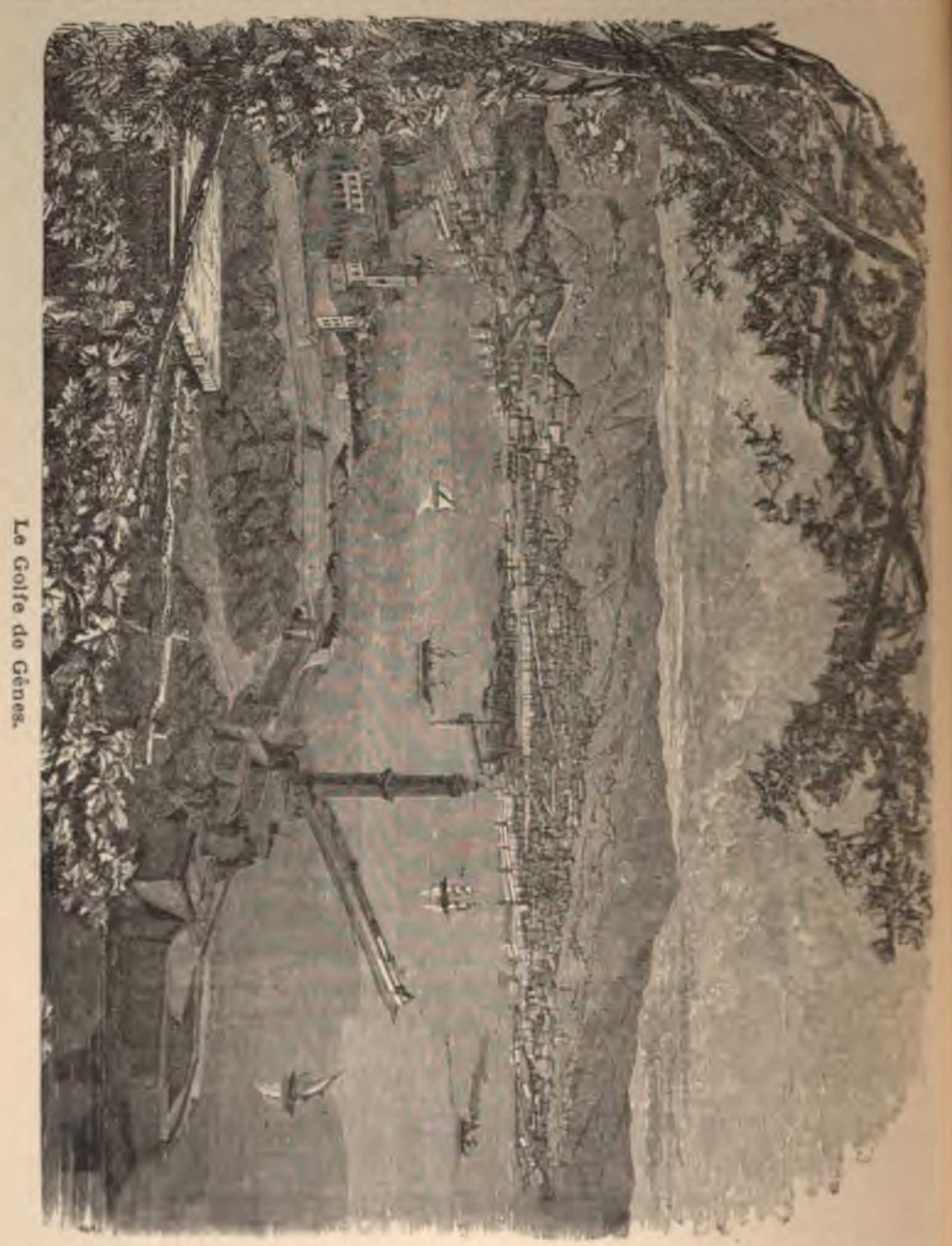
Le jeune marin de Bordighera fut [illegible] défendu sous peine de mort de proférer [illegible] opération. [illegible] à Rome pour [illegible] privilège pour [illegible] saires à la [illegible]

San-Remo [illegible] de Gênes [illegible]

[illegible]



nous ne sommes plus en France. Nos clochers hauts et pointus sont devenus des campaniles, petites tours carrées avec la cloche apparente couverte d'un



Le Golfe de Gênes.

léger toit. Les plus simples maisons de campagne sont coloriées au dedans comme au dehors ; c'est la gaieté d'une vie expansive, c'est en même temps

un souvenir de l'antiquité. L'Italie, petite-fille de la Grèce, égaie comme elle ses demeures par d'élégantes et fraîches décorations.

Nous voilà à *Gênes*, la cité des Ligures, dont l'origine remonte à l'an 700 avant J.-C. Successivement soumise à la domination des Romains, des Lombards et de Charlemagne, elle recouvra son indépendance au commencement du XIe siècle et devint bientôt la première puissance commerciale de l'Occident. Les Croisades furent pour elle une source de prospérité par les comptoirs qu'elle établit dans le Levant. Pise et Venise essayèrent longtemps, mais en vain, de lui disputer l'empire de la mer. Cette ville gouvernée par des comtes, des podestats et des doges dont quelques-uns sont restés célèbres, a donné à l'Église des Saints et des Papes. L'un de ses archevêques, Jacques de Voragine, a bien mérité de l'hagiographie par sa *Légende dorée*. N'oublions pas surtout l'homme de génie qui a doté le monde civilisé d'un nouveau continent, Christophe Colomb attestant lui-même comme pour revendiquer par avance pour Gênes un honneur que devaient se disputer une quinzaine de villes : « *Della quale cettà di Genova io sono uscito e nella quale sono nato.* »

Colomb est pour la Ligurie ce que Jeanne d'Arc est pour la France. Tous deux appartiennent au même siècle et ont reçu du ciel une mission providentielle. Jeanne, en rendant notre patrie à son roi légitime, l'a soustraite au joug de l'anglicanisme; Christophe Colomb, par ses découvertes, a donné tout un monde à JÉSUS-CHRIST. Puisse l'Église les placer bientôt tous deux sur ses autels, et répondre ainsi au vœu de l'univers catholique! Les regards du voyageur qui entre à Gênes sont dès l'abord attirés par le splendide monument que ses compatriotes ont érigé au pacifique conquérant. L'Amérique est représentée aux pieds du héros qui a inauguré l'histoire moderne par la découverte du Nouveau-Monde. La Religion, la Science, la Force, la Sagesse, ornent le piédestal.

Une autre gloire de Gênes, c'est sainte Catherine. Entre tous les trésors que possède la cité de marbre, nous aimons particulièrement l'humble chapelle où reposent les restes de l'illustre veuve. Depuis quatre siècles, la sainte est là couchée dans une magnifique châsse d'argent, ornée de cristaux, à travers lesquels on peut apercevoir ses traits que la mort a respectés. Sur ses lèvres a été posée une rose, doux emblême, qui rappelle les charmes de son cœur et la suavité de sa parole.

La cathédrale de Saint-Laurent posssède le *Sacro Catino*, vase précieux trouvé à la prise de Césarée, et qui aurait servi à Notre-Seigneur pour manger l'Agneau pascal avec ses apôtres, et aussi le plat d'agate sur lequel fut apporté à la belle vindicative, Hérodiade, la tête de saint Jean-Baptiste. Cette cathédrale, bâtie en assises alternatives de marbre blanc et noir, est plus sobre d'ornements que les autres églises de la ville, où l'accumulation des marbres, des peintures et des dorures nuit peut-être au caractère religieux. A l'Annonciade, en particulier, on est plus étonné qu'émerveillé de cette profusion de richesses.

Gênes *la Superbe* est presque tout entière dans les rues *Balbi*, *Nuova*,

Nuovissima, bordées de palais d'une grande architecture : palais Durazzo, palais Balbi, palais Rouge, palais Doria, aux vestibules ornés de colonnes en marbres rares, de vases de porphyre, de bustes en bronze, de statues antiques, aux terrasses élégantes, aux escaliers majestueux qui semblent faits pour le défilé d'une cour. Et ces palais sont des musées dont les plafonds sont peints par des artistes célèbres, les galeries décorées avec magnificence, et où ont été rassemblées les œuvres des plus illustres maîtres : Corrège, Véronèse, le Guide, l'Albane, le Titien, le Tintoret, Rubens, Van Dyck, etc.

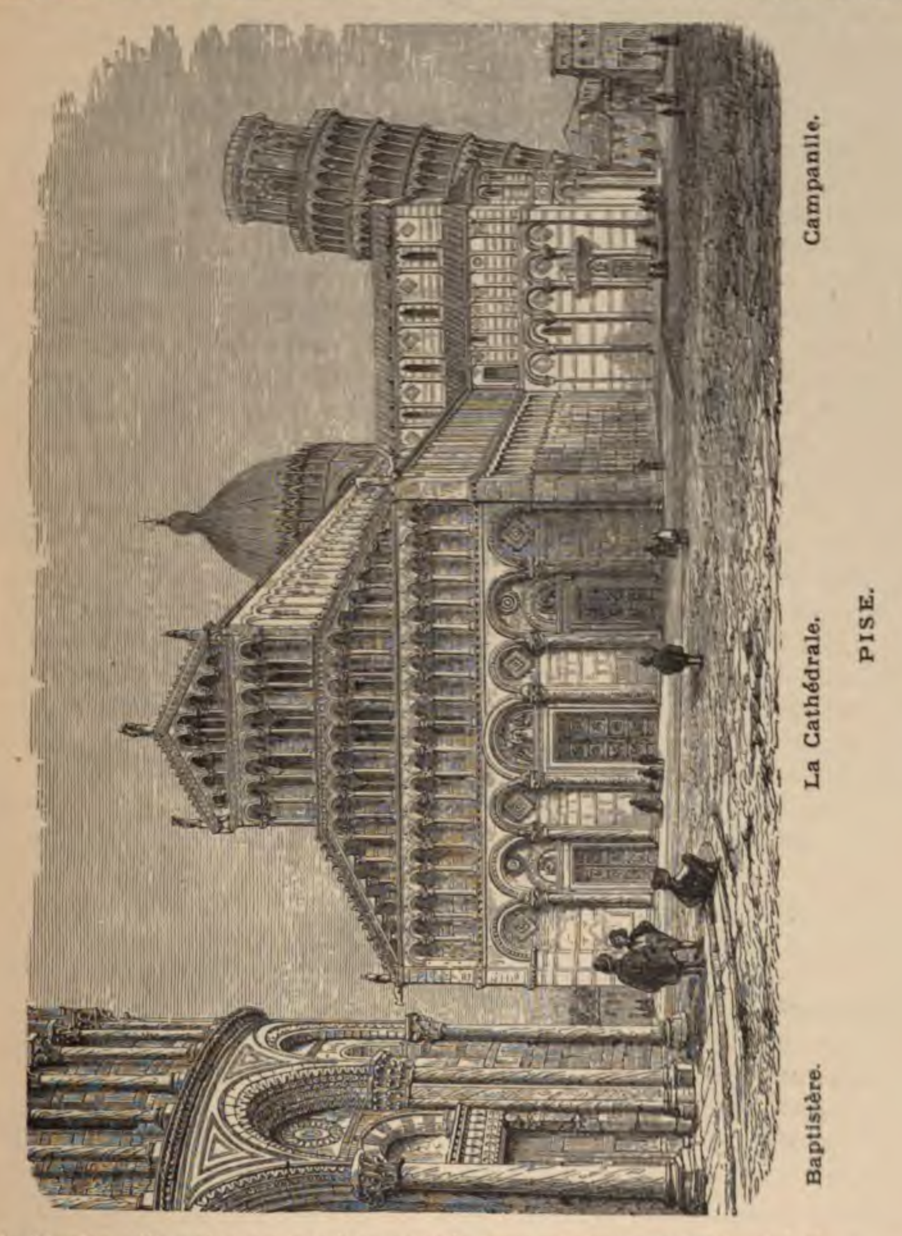
La cité des morts n'est pas moins étonnante que la cité des vivants, en ce pays des merveilles. On n'a pas l'idée en France de la richesse des mausolées qui ornent le *Campo-Santo* de Gênes. Les scènes les plus attendrissantes y sont représentées en personnages de grandeur naturelle. Le marbre de Carrare subit là, sous le ciseau de l'artiste, des transformations merveilleuses. Tantôt c'est une noble Gênoise abimée dans sa douleur,tantôt une fillette qui s'élève radieuse du milieu d'un bouquet de roses si fraiches qu'on serait tenté de les cueillir ; plus loin le marbre devient un voile de fine gaze, passant léger et transparent sur le visage d'une jeune fille, sans cacher les larmes qui s'échappent de ses yeux. Statues éplorées ou résignées, orantes à la pieuse attitude, anges au vol puissant, ancres d'une immortelle espérance, croix que la douleur étreint, barques légères emportant pour la céleste patrie toute une famille d'émigrants : tous ces monuments sont des poèmes qui vivent, respirent, croient, espèrent, parlent à ceux qui sont ici-bas, de ceux qui sont là-haut. Voilà l'œuvre du génie éclairé par la foi. Ne demandez pas aux tombeaux grecs ou romains de semblables créations ; ils étaient impuissants à parler de l'éternelle vie, ceux qui ne l'apercevaient qu'à travers les grossières erreurs du paganisme.

Depuis Gênes jusqu'à la Spezzia, la voie ferrée est peut-être unique au monde : elle traverse quatre-vingt-neuf tunnels et plusieurs viaducs, dans une espace de quatre-vingt-douze kilomètres, pendant que les vagues écumantes viennent expirer sur les brisants qui la protègent au midi ; nous entrevoyons seulement la ville et le port de la Spezzia, le *portus Lunæ* des anciens. Cette rade, la plus belle et la plus sûre de l'Europe, est pour l'Italie ce que Toulon est pour la France, du côté de la Méditerranée. Saluons en passant Arcole dont le nom rappelle un des faits d'armes les plus brillants du jeune général Bonaparte, et mentionnons Carrare dont 6000 ouvriers sont constamment occupés à extraire le fameux marbre statuaire qui n'a eu de rivaux que le Paros et le Pentélique. Enfin le dôme de Pise et la Tour penchée apparaissent à l'horizon.

Quoi qu'on en puisse dire, Pise est une fort jolie ville, propre et bien pavée ; elle est bâtie sur les rives de l'Arno, dans une plaine fertile, à 8 kilomètres de la mer (1). Pise passait autrefois pour la deuxième ville de la Toscane. Vue du sommet de la tour penchée, la vieille cité parait très riante. Au loin, se dessinent les crêtes des Apennins ; plus bas une végétation superbe étale ses richesses

1. D'après Strabon, elle ne se trouvait autrefois qu'à vingt stades olympiques du littoral, (3700 mètres). Ainsi l'Arno par ses apports incessants s'est prolongé de 5 kilomètres dans la mer.

et procure à toute la contrée un climat doux et salubre. L'époque la plus florissante pour la petite république pisane fut le XI[e] siècle. Aux XII[e] et au XIII[e] siècles, son commerce embrassait toute la Méditerranée. A l'exemple de Gênes



Baptistère. La Cathédrale. Campanile.

PISE.

et de Venise, elle prêta ses navires pour le transport des Croisés. Malheureusement les Pisans prirent parti pour les Gibelins contre les Guelfes, défenseurs de la puissance papale. Cette politique leur devint fatale, et peu à peu

Pise la Gibeline disparut de la scène politique où elle avait brillé du plus vif éclat.

Aujourd'hui Pise est peu animée. Elle comptait jadis 150,000 habitants; il lui en reste 35,000 à peine; ses rues larges et droites, qui ont grand air, semblent désertes. L'herbe qui pousse entre les pavés y éteint le bruit des pas des touristes, c'est bien *Pise-la-Morte*. Toutefois, elle conserve d'imposants témoignages de son ancienne splendeur ; il suffit de citer le *Dôme*, le *Baptistère*, le *Campanile* et le *Campo-Santo*, monuments sans pareils dont on a dit qu'ils étaient heureux dans leur solitude et leur réunion, et qui semblent s'être éloignés de la foule des maisons vulgaires pour être tranquillement contemplés et sans distraction.

L'œuvre la plus considérable de ce quadrilatère est la cathédrale qui fut longtemps sans rivale. Une grande magnificence règne dans la façade qui est ornée de quatre galeries de colonnettes superposées. On dirait une dentelure jetée sur le marbre aux tons sévères. Le temps a presque effacé le contraste des assises alternativement blanches et noires. Le portail avec ses panneaux de bronze, œuvre de Jean de Bologne, retraçant les principales scènes de la vie de Notre-Seigneur, est un chef-d'œuvre du genre. L'édifice, du genre gothique italien, est surmonté d'une coupole à laquelle la forme elliptique donne plus de grâce que de majesté. Le grand vaisseau se partage en cinq nefs voûtées, sauf la première qui est à caissons dorés. Les colonnes en granit poli et en marbre transportées de l'Orient, les autels exécutés d'après les desseins de Michel-Ange, des fresques précieuses, les riches marquetteries du chœur, un Christ de Jean de Bologne, une grande mosaïque de Cimabué, sollicitent à juste titre l'attention du visiteur. La lampe monumentale suspendue dans la nef mérite aussi un regard : c'est en contemplant ses oscillations que Galilée eut la première idée des lois du pendule. En ce temps-là les savants allaient puiser dans nos églises les inspirations de leur génie !

Le Baptistère est une imposante rotonde surmontée d'une coupole qui rivalise de hardiesse avec celle de la cathédrale. Au milieu de l'édifice se voient la cuve octogone où les catéchumènes recevaient le baptême par immersion, et la merveilleuse chaire en marbre, ouvrage de Nicolas de Pise, du haut de laquelle le lecteur psalmodiait autrefois les leçons du Samedi-Saint et de la vigile de la Pentecôte. Un harmonieux écho répercute à ravir sous la grande voûte les notes de l'accord parfait.

De la cathédrale au campanile il n'y a que quelques pas. Les anciens voulaient donner aux cloches une demeure spéciale, un castel, pour que ces célestes porte-voix pussent faire entendre plus librement et plus loin leurs accords lugubres ou joyeux. Pourquoi ce monument paraît-il avoir perdu son équilibre ? Cette inclinaison, selon les uns, provient d'un affaissement du sol ; selon d'autres, elle aurait été voulue par l'architecte. Cette dernière hypothèse, impliquerait tout simplement un chef-d'œuvre d'équilibre, car le surplomb n'est pas moins de quatre mètres et on ne comprend pas que pareil tour de force soit passé inaperçu, et que la postérité n'ait pas gardé le nom de ce présomptueux qui, du coup,

aurait dû passer grand homme. Quoi qu'il en soit, les Pisans ont le droit d'être fiers de leur campanile qui n'est surpassé en légèreté que par celui de Florence. Il a cinquante-quatre mètres de hauteur et huit étages de colonnes superposées, formant autant de galeries ouvertes au public. La Tour penchée joue un rôle important dans l'histoire des sciences physiques: c'est de son sommet que Galilée fit ses célèbres expériences sur la gravité des corps, et qu'il surprit le secret de la rotation du globe.

Enfin le *campo-santo* nous ouvre ses portes. C'est un vaste et élégant cloître dû à Léon de Pise dont les murs sont couverts d'admirables fresques qui présentent le plus grand intérêt pour l'histoire de l'art. S'il y a peu de monuments qui prêtent à une plus heureuse décoration que les cloîtres, il y a peu de cloîtres qui peuvent soutenir la comparaison avec celui-ci. Les grandes scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament, les faits héroïques des hommes célèbres de la république pisane sont retracés là à grands traits. L'idée des plus belles fresques a été apparemment puisée dans la *Divine Comédie.* Le *Jugement dernier* d'André Orcagna est en particulier saisissant de vérité. On voit les anges sonner de la trompette et les morts sortir livides du tombeau. JÉSUS-CHRIST y prononce avec un geste foudroyant la séparation des élus et des réprouvés, tandis que la sainte Vierge, assise à ses côtés dans un appareil royal, accueille avec bienveillance les justes qui lèvent vers elle des regards pleins d'espérance.

Le *Triomphe de la mort* est du même peintre. Aux pieds d'une montagne arrive une cavalcade de seigneurs et de châtelaines qui s'avancent avec tout l'attirail de vènerie, valets, pages et limiers, en costume bariolé et éclatant du moyen âge; ces puissants du jour et ces heureux du siècle se trouvent tout à coup en présence de trois cercueils ouverts : dans l'un, des ossements blanchis ; dans les autres, des cadavres à demi décomposés dont les vers ont déjà fait leur horrible festin. Ce hideux spectacle arrête les nobles chasseurs saisis d'épouvante et de dégoût. L'art italien n'a rien créé de si émouvant. Il n'y a pas jusqu'aux chevaux, aux yeux hagards, qui ne manifestent par leur attitude un mortel effroi. Il semble que l'artiste ait voulu faire donner aux vivants par les morts la plus éloquente des leçons. « Pour la rendre plus sensible, dit l'abbé Rolland, il a représenté sur un autre plan, au sommet d'une montagne, des moines adonnés à l'étude et à la prière. C'est la vie contemplative et chrétienne dédaignée par les mondains ; mais, mise en présence de la mort, elle est pleine d'enseignements salutaires et de douces espérances. Le recueillement et la prière détachent en effet l'âme de la terre et la préparent à s'en séparer sans regret. En face, de jeunes seigneurs sont réunis sous de frais ombrages ; ils foulent aux pieds de jolis tapis de fleurs et semblent sous le charme d'une musique délicieuse. Tout invite à l'oubli des misères de la vie : le luxe des vêtements, le beau ciel d'Italie, les plaisirs. C'est le songe de la vie que la mort doit emporter d'un coup d'aile. Pieuse et utile leçon dont les hommes profitent rarement! »

La terre de ce *campo-santo* fut rapportée de Palestine en 1228 par cinquante-trois galères pisanes. Pieuse et touchante pensée ! Cette poussière sacrée est en

partie recouverte par des sarcophages étrusques, des tombeaux romains, des pierres armoriées, des statues antiques et modernes.

Sur l'Arno, on voit un vrai bijou gothique, la chapelle de *Santa-Maria della Spina*, admirable reliquaire qui contient une épine de la sainte Couronne. Dans l'église *San-Stefano* sont exposés tous les étendards enlevés aux infidèles par les croisés pisans. Sur la *Piazza dei Cavalieri*, se trouvait la *Tour de la faim*, immortalisée par Dante et où fut enfermé le comte Ugolin avec ses fils. Plusieurs maisons de la ville habitées jadis par les Médicis conservent des souvenirs précieux de la générosité de cette noble famille, et portent encore le cachet important des anciennes demeures seigneuriales italiennes.

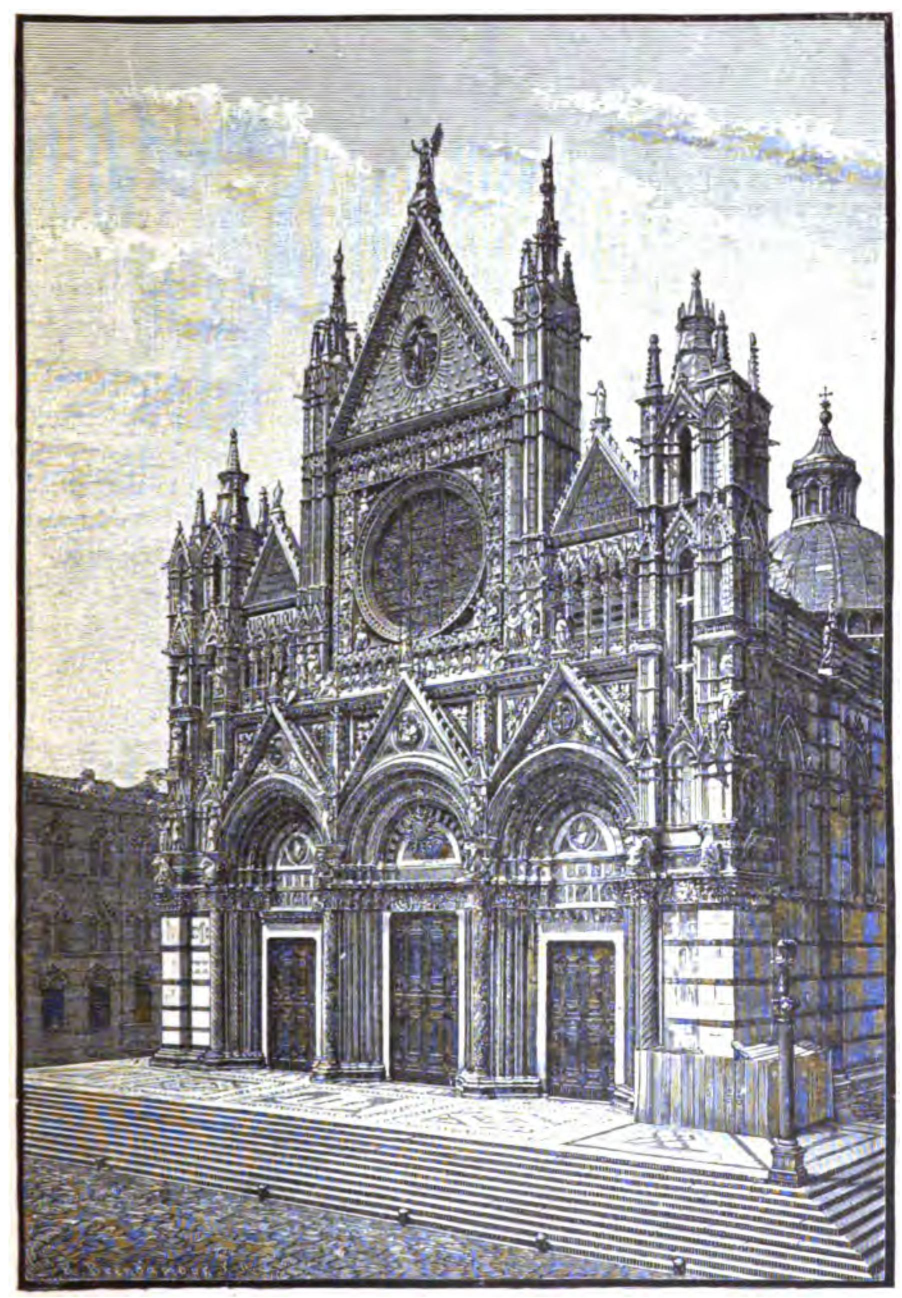
Après avoir contourné en demi-cercle à l'est le *monte Giuliano*, qui empêche Pise et Lucques de se voir, comme dit Dante, on arrive dans cette dernière cité, l'antique *Lucca* des Italiens qui a conservé son indépendance jusqu'à notre époque; Charles de Bourbon en fit cession à la Toscane en 1849, abdiqua et se retira à Nice où il était membre de la confrérie des Pénitents Noirs. Lucques est une ville bien bâtie, connue par ses soieries et par de nombreuses manufactures qui lui ont fait donner l'épithète d'*industrieuse*.

La voie ferrée continue de traverser une contrée charmante. Sur les Apennins toscans sont semées de gracieuses villas au milieu de bosquets touffus, et une luxuriante végétation s'étale dans la plaine. Partout croissent des marronniers dignes de leur réputation européenne.

Bientôt voici Pistoie qu'on a appelée une petite Florence. Une triste page de l'histoire ecclésiastique y a été écrite. C'est là que l'évêque Scipion Ricci tint, au moment même où s'ouvrait chez nous l'ère à jamais funeste de la Révolution, un synode dans lequel il adopta publiquement les maximes jansénistes et la déclaration gallicane de 1682.

Sienne est à quelques heures de là et mérite à tous points de vue un séjour ou du moins une visite, c'est une des plus pittoresques villes d'Italie et aussi des plus riches en souvenirs religieux et en œuvres d'art. L'antique *Sena Julia*, dit Mgr Gaume, tour à tour boulevard des Étrusques, colonie romaine sous Auguste, république puissante au moyen âge, et rivale de Florence, se dessine gracieusement sur le penchant d'une verte colline. Ses maisons et ses rues, en amphithéâtre, descendent jusqu'à la plaine et laissent voir tout entière sa physionomie austère, mais agréable. Du point culminant s'élance la cathédrale, une des plus anciennes et des plus splendides de l'Italie. Dans son ensemble, elle remonte au treizième siècle. Ses murs, incrustés de marbre blanc et noir, sa coupole hexagonale, ses sculptures sur bois, son pavé en mosaïque, le plus admirable qu'on connaisse, sa voûte bleue parsemée d'étoiles d'or, ses superbes vitraux du seizième siècle, ses bustes pontificaux, depuis saint Pierre jusqu'à Alexandre III, ses magnifiques livres de chœur, tout brillants de vignettes d'or et d'azur ont de quoi satisfaire l'intelligente curiosité de l'artiste. Ce n'est pas tout ; il faudrait nommer les savants qu'a fournis son Université renommée, les artistes qui sont sortis de l'école de Sienne et qui ont rempli de chefs-d'œuvre ses églises et ses musées. Mais pour le chrétien il est une gloire

qui domine toute les autres : sainte Catherine de Sienne, ange de mansuétude



SIENNE. — Façade de la Cathédrale.

et d'innocence dont le cœur embrassait toutes les misères pour les soulager toutes. Reine de son siècle par l'ascendant de sa vertu, Catherine reçut du ciel les faveurs

face la fameuse galerie des Lanciers, qui servit de corps-de-garde autrefois aux lansquenets des Médicis. Michel-Ange disait de cette œuvre remarquable d'Orcagna: « Il est impossible de faire mieux. » Autrefois, du haut de ces galeries, des orateurs haranguaient le peuple; aujourd'hui, c'est un lieu public où l'on dort, où l'on cause au milieu d'un monde de statues. Plusieurs sont des chefs-d'œuvre de sculpture, comme le groupe de l'enlèvement des Sabines de Jean de Bologne, Judith coupant la tête d'Holopherne, l'Ajax mourant et le Persée tenant la tête de Méduse, par Benvenuto Cellini. Hâtons nos pas vers le palais des *Offices*, car il faudrait des journées entières pour apprécier à leur valeur les trésors renfermés dans ces illustres galeries.

Le palais des *Offices* est ainsi nommé parce que Cosme Ier le fit construire pour en faire la demeure des divers ordres de magistrats. Il se compose réellement de trois galeries, dont deux parallèles, d'une longueur de cinquante-trois mètres, et la troisième élevée sur la rive droite de l'Arno. Autour de la cour intérieure, et abritées sous des portiques, vingt-quatre statues d'hommes célèbres de la Toscane, depuis Cosme, le père de la patrie, Laurent le Magnifique, Giotto, Dante, Michel-Ange, Léonard de Vinci, Pétrarque, Boccace, Machiavel et Galilée, jusqu'à saint Antonin, le grand archevêque de Florence, se dressent majestueusement sur leur piédestal et semblent faire passer sur notre tête comme un souffle des grandeurs de cet illustre pays. La collection de tableaux, une des plus riches de l'Italie, occupe le deuxième étage. « Tous les siècles, dit M. Rolland, se déroulent ici sous les yeux, apportant chacun le tribut de leur grandeur et de leurs inspirations et aussi la preuve de leur décadence et de leur corruption. Les statues, les tableaux, les bronzes, les marbres, les inscriptions, les livres, les mosaïques, les camées, les gemmes, les médailles, les verreries, les poteries étrusques et du moyen âge, tout semble s'être donné rendez-vous ici pour faire de ce palais un musée à part et comme la galerie de toutes les œuvres du génie humain. La peinture et la sculpture y occupent la plus large et la plus noble place. Mais au milieu de ces chefs-d'œuvre, où le paganisme et le christianisme se coudoient, où l'on voit les Vierges à côté des Vénus, les saints à côté des demi-dieux de l'Olympe, l'honnête homme est souvent obligé de détourner les yeux. C'est le triomphe de la chair sur l'esprit. » Quelques sujets religieux portent avec eux les traces de cette triste époque de la Renaissance, si éprise de l'antiquité païenne, et l'on voit que les artistes n'ont pas su, ou n'ont pas toujours pu se soustraire à cette déplorable influence. Il y a, disons-le bien vite, d'illustres exceptions: Raphaël, le Titien, Murillo, le Guide, Léonard de Vinci, Jules Romain, ont écrit des pages vraiment chrétiennes. Nous pouvons même ajouter que les tableaux religieux sont placés au premier rang, là, et dans toutes les galeries de Florence, même à l'Académie où l'on conserve en grand nombre les ineffables œuvres de Fra Angelico et des autres peintres, ses contemporains. Remarquons en passant la Fornarina, par Raphaël lui-même, le Mariage et la Mort de la sainte Vierge par Fra Angelico, la Sainte-Famille de Michel-Ange, l'Hérodiade recevant la tête de saint Jean-Baptiste, par Léonard de Vinci.

de la noble famille des Ricci qui, du couvent des Dominicains de Prato, où elle résidait, s'entretenait durant ses extases, avec saint Philippe de Néri, alors à Rome ; sainteJulienne de Falconieri, qui eut pour père le fondateur de la magnifique église de l'Annunziata ; saint André Corsini, l'humble Carme qui entendit la sainte Vierge lui dire : « Tu es mon serviteur et je me glorifierai en toi. » Enfin Florence a vu naître le pieux fondateur de l'Oratoire, saint Philippe de Néri, le modèle des prêtres, le Vincent de Paul italien.

A côté de ces grandes figures sur lesquelles rayonne l'auréole de la sainteté, quels noms ne trouvons-nous pas dans les annales de la noble cité? Dante, Michel-Ange, Améric Vespuce, Brunelleschi, Léon X, Andrea del Sarto, Fra Bartolomeo, Cherubini, Cimabuë. Quelle pléiade incomparable !

Firenze, dont l'origine remonte aux Étrusques, exerça une grande influence au moyen âge. Elle fut, dans l'Italie centrale, la ville guelfe par excellence et devint avec Milan une des deux grandes citadelles de ce parti. Gouvernée tour à tour, par des consuls, des seigneurs, des podestats, des gonfaloniers, elle fut souvent attristée par des luttes intestines. Elle atteignit l'apogée de sa splendeur sous les Médicis. Vers le commencement du XVIII[e] siècle, la maison de Lorraine remplaça celle de Médicis. François de Lorraine ayant épousé Marie-Thérèse d'Autriche, un prince d'Autriche régnerait encore à Florence, si la Révolution n'était venue transformer la capitale toscane en un simple chef-lieu de province.

Parmi les deux cents églises dispersées aux quatre coins de l'antique cité, nommons la cathédrale de Sainte-Marie-des-Fleurs dont la splendide façade est sans contredit la plus belle de l'Italie. Le Carrare, travaillé comme une fleur, y mêle ses colonnettes, ses ogives, ses rinceaux, ses guirlandes aux mosaïques qui se détachent sur un fond d'or. Sa magnifique coupole de cent trente pieds de diamètre, lancée dans les airs à trois cents pieds est le chef-d'œuvre de Brunelleschi à qui Michel-Ange disait : « Il est difficile de faire aussi bien, mais il est impossible de faire mieux. » On ne saurait comprendre comment une pareille masse peut se tenir ainsi debout depuis des siècles, sans s'écrouler, car, dit Ozanam, cet incomparable dôme est gigantesque comme une montagne et travaillé avec la délicatesse d'une fleur qui sort de la main de Dieu. Le campanile n'est pas moins admirable par son élégance et la profusion des marbres qui le décorent; c'est un véritable bijou architectural. On dit qu'un jour, le roi Charles V, ravi devant cette merveille de Giotto s'écria : « Les Florentins devraient enfermer ce campanile dans un étui et ne le montrer qu'une fois l'an. » Le Baptistère, avec ses célèbres portes de bronze, n'est pas moins remarquable; de l'une d'elles, celle de l'Est, Michel-Ange disait qu'elle méritait d'être la porte du Paradis ; c'est en effet un vrai chef-d'œuvre d'orfèvrerie. La création de l'homme, celle de la femme, la chute, le déluge, Noé sortant de l'arche, le sacrifice d'Abraham, l'histoire de Joseph, sont autant de sujets délicieusement fouillés. L'artiste, Ghiberti, les avait d'abord coulés en bronze, puis il y a mis la dernière main en les achevant au burin. L'intérieur de ce monument est digne de l'extérieur, c'est



[illegible] Les murailles en sont tapissées de marbres et de mosaïques, des [illegible] portent les statues des princes; le tout est enrichi de peintures, [illegible] somptueux qui éblouissent l'œil, plus peut-être [illegible]

Le palais Pitti communique avec la galerie des Offices par un long couloir élevé au-dessus de l'Arno, sur le côté du Pont-Vieux. Luca Pitti fit bâtir ce palais sur les dessins de Brunelleschi; mais comme les fonds pour l'achèvement de cet édifice lui faisaient défaut, les héritiers le vendirent aux Médicis. La façade tout entière, construite en blocs énormes de pierres taillées en bossage, offre un aspect sévère; pas de colonnes ni de pilastres. La célèbre galerie Pitti renferme seize salles, dans lesquelles on trouve toute sorte de richesses artistiques. Statues admirables, plafonds aux peintures élégantes, parquets aux brillantes couleurs, tables incrustées de pierres précieuses, tout se réunit pour faire de ce palais une merveille de magnificence et de goût. Pendant sept années, c'est-à-dire pendant le temps où Florence a été en possession du titre de capitale du royaume italien, cette luxueuse habitation servit de résidence royale. La perle sans contredit du musée de peinture, c'est la *Vierge à la Chaise* de Raphaël, dans la fameuse *Tribune*, cette petite salle tout encombrée de chefs-d'œuvre où règne la *Vénus de Médicis*, et autour d'elle le *Faune*, le *Rémouleur*, des Michel-Ange, des André del Sarto, des Corrège, des Véronèse, des Rubens, des Titien, des Van Dyck, trois ou quatre Raphaël; tout cela est très beau, c'est la perfection de l'art, on va d'une admiration à l'autre, il n'y a pas une faiblesse, tout est à louer, à admirer, à contempler.

Une Descente de croix, représentée presque de grandeur naturelle, fixe également l'attention. Marie au pied de la croix est véritablement transpercée par le glaive de la douleur. L'ombre de la mort sur sa figure agonisante contraste d'une manière saisissante avec la paix céleste répandue sur tous les traits du Rédempteur.

On nous permettra ici quelques réflexions relatives aux peintures italiennes. *Pulchra esse quæ visa placent*, dit l'Ange de l'École. Pour qu'un tableau soit beau, il faut qu'il charme le regard, mais en même temps il ne doit en rien choquer la convenance: *caput artis decere*. L'artiste chrétien doit donc avoir pour but d'élever l'âme et de lui inspirer des pensées pieuses, hautes, salutaires. C'est à ce point de vue qu'il faut évidemment se placer pour juger les fresques et les toiles religieuses dont les artistes italiens ont, depuis Cimabuë et Giotto jusqu'à Carlo Dolce et Maratta, rempli les églises, les couvents et les palais de la péninsule.

Ceux-là seuls sont vraiment les grands maîtres qui ont réussi à donner à leurs madones et à leurs saints ce rayonnement spirituel, cette expression extatique qui fait oublier la terre et songer au paradis. Il y a, en effet, d'intimes rapports entre la religion et l'art: « De même que la théologie spéculative élevée à sa plus haute puissance aboutit à la théologie mystique, de même, a dit Rio, la peinture religieuse, en s'aidant de certains moyens et en tendant vers un certain but, prend la qualification de peinture mystique, ce qui implique objectivement la plus haute forme de l'idéal, et subjectivement l'essor le plus sublime des facultés de l'âme. »

Cette école mystique a pour chef Fra Angelico, cet homme angélique dont le [illegible] ne pouvait et ne devait être que le partage de la plus haute sainteté». A sa [illegible]s qui marchent plus ou moins sur ses traces et appar-



Sainte-Croix est le panthéon de Florence. Voilà Cherubini tenant à la main son célèbre *Ave Maria ;* mort à Paris en 1842, il a voulu que sa dépouille mortelle fût rendue à sa ville natale. A côté de lui repose Michel-Ange dont trois femmes magnifiquement drapées dans leur robe de marbre semblent pleurer la mort ; c'est la Peinture, la Sculpture et l'Architecture justement éplorées. Un peu plus loin on lit sur le mausolée de Machiavel cette inscription emphatique : « *Tanto nomini nullum par elogium*, il n'y a pas d'éloge à la hauteur d'un si grand nom. » Puis vous rencontrez les monuments du Dante, d'Alfieri, par Canova, de Lanzi, l'historien de la peinture italienne, de la comtesse Albani, veuve du dernier des Stuarts, et enfin de Galilée, le prétendu martyr du Saint-Office.

Lamartine écrivait après avoir visité ces tombeaux illustres : « Je donnai un souvenir, une commémoration, une pitié, un enthousiasme, à chacune de ces ombres plus vivantes peut-être dans la pensée des siècles qui foulent leurs cendres, que dans la pensée de leurs contemporains et de leurs compatriotes. Pour la première fois de ma vie, j'eus le sentiment de la gloire, et je crus que la vie entière était assez bien employée à mériter de tels tombeaux. Hélas ! je ne savais pas encore que le marbre n'est pas plus chaud que l'herbe sur un cercueil qu'aucun bruit ne retentit sous la terre, que la dernière de nos vanités, c'est la vanité de nos mémoires, et que le vrai juge de nos œuvres ici-bas n'est pas la gloire, mais la conscience. »

Citons encore la très riche église de l'*Annunziata* avec son image miraculeuse de la Madone peinte, dit-on, par un ange, et qui est la plus vénérée des Florentins. Saint Louis de Gonzague, âgé de neuf ans, s'y consacra à la sainte Vierge par le vœu perpétuel de chasteté. Un autre temple, également dédié à l'auguste Mère de Dieu, *Santa-Maria-Novella*, que Michel-Ange appelait sa fiancée, se fait remarquer par sa belle architecture ogivale et surtout par les célèbres peintures des deux frères Orcagna et de Cimabuë.

N'oublions pas l'ancien couvent des Dominicains de *Saint-Marc*, que la révolution italienne a converti en musée après en avoir spolié et chassé les légitimes propriétaires. Tout ici exhale le parfum de l'angélique piété de Fra Angelico, « ce peintre des âmes ».— Au fond de chaque cellule se détachent des fresques exquises dont l'inspiration est vraiment céleste : c'est le dernier mot de la peinture mystique. M. Taine dans son *Voyage en Italie* a dit en parlant du Bienheureux : « Il semble en le regardant qu'on lise l'*Imitation de* JÉSUS-CHRIST ; sur les fonds d'or les pures et douces figures respirent avec une quiétude muette, comme des roses immaculées dans les jardins du paradis. » L'angélique moine prenait ses inspirations dans la prière ; aussi la foi a-t-elle donné des ailes à son génie et imprimé à ses œuvres un cachet impérissable. Volontiers on dirait avec un grand artiste, en contemplant les fresques de Saint-Marc, qu'un homme n'a pu peindre de telles figures qu'après les avoir vues dans le ciel. On peut bien ajouter en toute vérité que nul n'a porté plus loin dans les arts l'expression de la foi et de l'amour de Dieu.

Visitons aussi la cellule de Savonarole, le Jonas de Florence, et donnons un

souvenir au célèbre Pic de la Mirandole, dont la tombe est cachée sous les dalles du monastère.

Parmi les édifices publics remarquons d'abord le Vieux-Palais, appelé au XIII[e] siècle le palais de la Seigneurie, la première résidence des grands-ducs de Toscane. Sévère à l'extérieur, comme la plupart des palais florentins, munie de créneaux et de machicoulis, surmontée d'une haute tour dont la cloche a donné si souvent le signal de luttes intestines, cette austère demeure est bien propre à réveiller dans notre imagination le souvenir des conspirations et des excès dont elle a été le foyer. La décoration de la cour intérieure contraste singulièrement avec la sombre façade. La grande salle du conseil, longue de cinquante-trois mètres, et construite à la demande de Savonarole pour servir aux assemblées du peuple, est ornée de gigantesques fresques, peintes par Michel-Ange et par Léonard de Vinci.



FLORENCE. — Le Vieux Palais.

Si du Vieux-Palais nous traversons la place de la Seigneurie, nous avons en

Pérouse, sa capitale, est posée sur un plateau de trois cents mètres d'altitude. C'est la patrie du Pérugin, le maître de Raphaël. Elle eut la gloire d'avoir pour premier pasteur durant trente-deux ans le Pontife bien-aimé, le *lion de la tribu de Juda* qui gouverne aujourd'hui l'Église de Dieu.

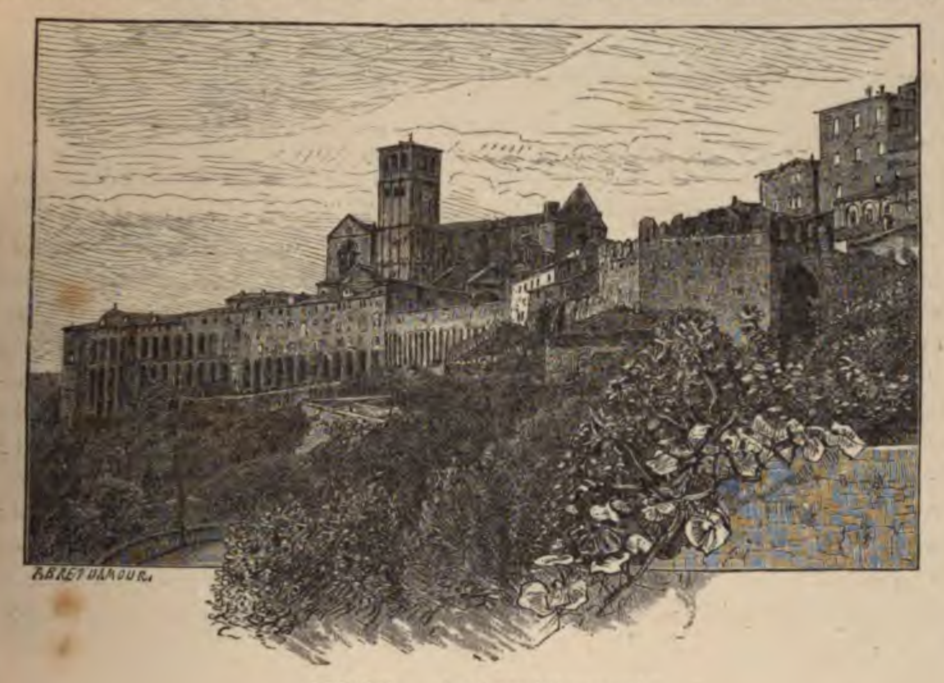
Voici *Assise*, le pays de saint François, la terre des miracles. Le Dante l'a célébré : « Celui qui en parlera, ne doit pas se contenter de dire Assise, c'est trop peu, il doit dire Orient. » Ce mot est le vrai. La situation de la cité séraphique, est des plus gracieuses et des plus pittoresques. Les courbes harmonieuses



Palais archiépiscopal de Pérouse.

de l'horizon, la luxuriante végétation de la plaine, la limpidité du ciel, le charme enivrant du climat lui donnent en effet quelque chose d'oriental qui pénètre l'âme. Le *Sacré Couvent* attire tout d'abord les regards du voyageur chrétien. De loin on le prendrait pour une forteresse, placé qu'il est sur un roc escarpé, avec des murs crénelés et un double rang d'arcades superposées. On a dit que c'était le chef-d'œuvre de l'architecture au XIIIe siècle. Comme pour lui faire cortège, de nombreuses églises portent dans les airs, avec le joyeux carillon de leurs cloches, les gloires du saint qui garde la cité.

Ses reliques ne sont pas exposées à la vénération des fidèles; il semble que le Seigneur ait voulu respecter jusque dans la mort la profonde humilité de son serviteur. Ses restes, heureusement retrouvés dans une anfractuosité de rocher le 12 décembre 1818, sont confiés à une urne précieuse déposée dans la crypte de la basilique. Ici laissons la parole à un des historiens les plus autorisés du Mendiant d'Assise, le P. Léopold de Chérancé: « La crypte est décorée de marbres de toutes couleurs; un autel est placé au-dessus de la châsse et adossé à la colonne qui soutient l'édifice; dix bas-reliefs en terre cuite ornent les parois du mur; dans l'hémicycle situé entre la crypte et le jardin, le pèlerin admire deux belles statues en marbre blanc représentant Pie VII et Pie IX. En vérité, ne dirait-on pas que



ASSISE. — Le Sacré Couvent.

dans ces augustes sentinelles la Papauté est là debout, pour veiller sur le monument qu'elle a édifié? » C'est, en effet, sur les ordres de Grégoire IX que cette basilique, « qui renferme autant de merveilles que de pierres » a été érigée. Ce pape, inspiré du ciel, changea le nom de la colline qui portait dans ses flancs un si précieux trésor, et de la colline d'*Enfer* fit la colline du *Paradis.*

Là, vit et règne le souvenir de deux hommes bien différents par la vocation, mais grands tous deux par les œuvres, par le génie et par la foi: saint François et Giotto. Saint François, l'amant de la pauvreté, celui qui, dans l'espace de quelques années, a fait pour Dieu plus que les héros les plus célèbres pour la renommée dans une longue carrière; et Giotto, le peintre inspiré, l'artiste pieux dont le pinceau nous a raconté en fresques admirables, l'histoire de sa vie; saint Fran-

çois, le saint légendaire qui reçut le jour dans une étable, d'où il s'élança comme un soleil pour illuminer le monde, dit le Dante; et Giotto, le petit pâtre à demi nu que Cimabuë rencontra aux environs de Florence, traçant sur le sable le portrait d'une de ses chèvres, et que le célèbre peintre florentin initia aux secrets du grand art.

Le Sacré-Couvent, qui est tout simplement un nid de merveilles artistiques, comprend trois églises. L'église supérieure, brillante, lumineuse, image de François dans la gloire, tandis que celle d'en bas rappelle sa pauvreté et sa pénitence, doit au pinceau de Cimabuë les quatre grands docteurs latins. Cette double église a été appelée « la perle de l'Italie, le chef-d'œuvre de l'école ombrienne et le véritable sanctuaire de l'art catholique (1). »

On éprouve en pénétrant dans la crypte la terreur religieuse qui vous saisit, lorsque vous entrez dans les catacombes :

Horror ubique animos simul ipsa silentia terrent.

C'est là, en effet, après le Saint-Sépulcre de Jérusalem, la Confession des saints Apôtres à Rome et le tombeau de Saint-Jacques à Compostelle, un des oratoires chrétiens les plus vénérés du monde. Parmi les tombes illustres devant lesquelles s'inclinent les têtes humaines, il y en a peu qui méritent, comme celle-là, le respect des catholiques.

Oui, il y a peu de villes en Italie qui puissent comme Assise compter tant de gloires dans leurs annales, et s'enorgueillir d'une auréole chrétienne aussi lumineuse, auréole composée de papes, de rois, d'artistes, de poètes, de chevaliers, de moines, de saints, de vierges, qui ont passé, ont vécu, ou sont morts en cette cité par amour pour le fiancé de la pauvreté.

Aussi éprouve-t-on un serrement de cœur en voyant les religieux relégués dans la partie la plus étroite du magnifique couvent, leur maison familiale, et condamnés à voir en des mains profanes cette sainte ruche bâtie par leurs anciens pour abriter des milliers d'âmes pures, d'existences fatiguées et de vies laborieuses :

Sic vos non vobis mellificatis apes !

Le nom de sainte Claire est inséparable de celui de saint François dans la ville d'Assise, leur commune patrie. Fille spirituelle du grand Patriarche des mains duquel elle reçut le voile des vierges, Claire fonda le couvent des Pauvres-Dames ou Clarisses, et obtint du pape Innocent IV le privilège du renoncement perpétuel, si bien que ses sœurs étant cloîtrées et ne pouvant aller mendier, elles durent désormais attendre de la Providence le pain de chaque jour. « Il en est ainsi depuis six siècles, dit le marquis de Ségur, et depuis six siècles JÉSUS-CHRIST et ses amis ne manquent pas de répondre à l'appel des pauvres recluses. Quand par hasard le secours n'arrive pas à temps, les pauvres filles bénissent Dieu, et joyeuses, remplacent leur repas par un chant d'action de grâces. »

1. Mgr Gaume.

Le corps de sainte Claire, après 500 ans d'obscurité, a été retrouvé en 1850 entièrement conservé, et on peut le voir aujourd'hui sous l'autel du saint Crucifix qui parla à François. Son voile monacal est ceint d'une couronne de fleurs blanches, un lis est placé entre le bras droit et la poitrine; les mains, les pieds, la face restent découverts.

Près de *Santa-Chiara* se trouve la chapelle Saint-François-le-Petit, qui a remplacé l'étable où le séraphique amant de la pauvreté vint au monde. On y lit sur la porte: Cet oratoire a été l'étable du bœuf et de l'âne où est né François, le miroir du monde.

Hoc oratorium fuit bovis et asini stabulum,
In quo natus est Franciscus mundi speculum.

La tradition rapporte qu'au moment où y naquit cet enfant privilégié, les anges firent entendre des concerts, comme pour indiquer que sa vie ainsi que sa naissance devaient ressembler à celles du divin Sauveur. — La maison paternelle du Mendiant d'Assise est aussi transformée en un modeste sanctuaire. On y voit le cachot où Bernadone enferma deux mois durant son héroïque fils, trop dévot à son gré. C'est là qu'il commença, comme parle Bossuet, à faire profession de la folie de la croix et de la pauvreté évangélique.

A Saint-Damien, toutes les pierres racontent les gestes et les vertus de sainte Claire. On y montre surtout la boîte en ivoire garnie d'argent dans laquelle cette sainte à l'âme si pure conservait, par permission expresse, la sainte Eucharistie; le chœur où elle chantait avec ses compagnes les gloires de Dieu; le dortoir où elle passa de longs jours infirme; et enfin une porte, murée aujourd'hui, sur le seuil de laquelle, un jour, elle se plaça, armée d'une custode contenant la sainte Hostie, pour repousser les Sarrasins qui reculèrent épouvantés.

J'aime assurément notre Jeanne Hachette tenant intrépidement tête aux Bourguignons sur les remparts de Beauvais et obligeant Charles le Téméraire à la retraite. C'est là, certes, un acte de courage qui mérite l'admiration du monde ; mais combien mieux j'aime l'héroïne ombrienne du XIIIe siècle qui, apprenant que son couvent est assailli par des infidèles, n'écoute que sa foi, vole à leur rencontre, non pas avec une hache, mais armée de son Dieu lui-même, et rentre triomphante dans sa cellule. Ce fait seul suffirait à la rendre à jamais célèbre. Combien d'autres prodiges ont émaillé sa belle existence ! Les religieux Franciscains, gardiens des ruines parlantes et restaurées de Saint-Damien, en racontent de bien touchants qui s'harmonisent merveilleusement avec les lieux sanctifiés de cette terre privilégiée. Ils vous font voir, entre autres choses, un Christ en bois, de grandeur naturelle, dont la tête aurait été achevée par un ange pendant que le moine,artiste impuissant à réaliser son idéal, s'était endormi. Cette tête de crucifié ineffablement belle présente trois expressions différentes qui tour à tour redisent la douleur, la résignation, l'amour d'un Dieu,et vous remuent l'âme profondément.

Dans le vaste et délicieux panorama qui se déploie sous nos yeux ont été cueillies les *Fioretti* du séraphique patriarche. Voici le torrent du Rivo Torto au

bord duquel les premiers disciples de François habitaient une masure délabrée que le Tout-Puissant se plut à entourer de la triple auréole de la sainteté, des miracles et des prophéties. Voici le mont Soubase où, sous un chêne séculaire, le saint haranguait ses frères, les oiseaux. Voilà enfin Gubbio avec son récit légendaire du *frère loup* converti.

Il parcourait le bourg, allant de porte en porte
Quêter, d'un air humble et soumis,
Son pain de chaque jour et le secours promis.
Grands et petits lui faisaient fête ;
Dans toutes les maisons son couvert était mis.
Les enfants le suivaient, lui caressaient la tête,
Et pour lui tous les cœurs étaient des cœurs amis.
A sa mort on pleura ; l'amour et la mémoire
Du loup de Gubbio, jadis tant redouté,
Demeurèrent vivants dans l'heureuse cité ;
Et de nos jours encore, à celui qui sait croire,
Il enseigne par son histoire
La puissance du saint qui sut le convertir
Et la douceur du repentir.

(A. de Ségur.)

Pas un pli de terrain, pas une roche, pas une grotte solitaire qui n'ait à redire les paroles, les ravissements et les miracles du sublime fondateur des Frères Mineurs et des Pauvres Dames.

La basilique de la Portioncule, appelée aussi Sainte-Marie des Anges, est un des sanctuaires les plus renommés de l'ordre franciscain. Ce sanctuaire a son histoire et cette histoire pourrait facilement devenir un poème, grâce aux divers événements qui se sont accomplis à son ombre. C'est autour de l'église primitive que s'élevèrent les pauvres cabanes des premiers disciples de saint François, et que se tint le premier chapitre général de son Ordre. C'est là que le grand Patriarche, après une apparition merveilleuse dont il fut favorisé, obtint du Christ la célèbre indulgence du *Pardon*, qui depuis a été concédée à une foule de sanctuaires. C'est là qu'est conservé le rosier légendaire qui naquit au milieu du buisson épineux dans lequel se roula saint François pour triompher d'une tentation, et qui a toujours produit depuis lors des roses sans épines et des feuilles maculées de sang. C'est là enfin que l'on visite, pour la vénérer, la cellule aujourd'hui transformée en chapelle, dans laquelle le sublime stigmatisé rendit sa belle âme à Dieu, « voulant, dit Thomas de Celano, rendre le souffle de sa vie mortelle là où il avait reçu le souffle divin de la grâce ».

La chapelle de la Portioncule est disposée, comme la Santa-Casa à Lorette, sous la coupole de la basilique. Sur la façade de cette chapelle mystérieuse comme un cénacle et fermée comme une crypte, Overbeck a représenté, à la manière des peintres primitifs, le Seigneur JÉSUS accordant à son fidèle serviteur l'insigne faveur qu'il implore. Ce temple des prodiges, renommé à l'égal de ceux de la Ville Sainte et de la Ville Éternelle, est devenu une magnifique basilique revêtue

d'un manteau de reine, où on a vu accourir jusqu'à 200,000 fidèles pour le deux août, le grand jour du *Pardon*.

En quittant Assise, on trouve bientôt sur la gauche la petite ville de Spello, puis Foligno, le *Fulginium* des Romains. Fra Angelico, chassé de Fiesole par les troubles politiques de son temps, vint y passer quelques années et y mûrit son talent, « comme ces enfants précieux qu'on envoie, dit gracieusement son historien, loin du tumulte de la cité se nourrir d'un air plus sain et d'un lait plus tranquille ». Vivant au cœur de l'Ombrie, il devait avec sa nature contemplative,



ASSISE. — Sainte-Marie des Anges.

étudier et goûter mieux que tout autre « cette lumière si pure, cet air si transparent, ces lacs qui reflètent des matinées si fraîches et des soirs si paisibles, ces montagnes qui portent à leur sommet des villes pour diadème, ces vallées, ces torrents, ces chemins où des guirlandes de vignes prêtent aux ormeaux la richesse de leurs fruits et la grâce de leur feuillage (1) ». Une des gloires de Foligno, c'est sainte Angèle, sœur par le nom, le génie et la sainteté de l'artiste florentin. Elle fait partie de cette phalange de vierges qui, au cœur de l'Italie, ont porté si haut l'amour de la virginité, de la souffrance et de la pauvreté. A six kilomètres de Foligno, on laisse

1. E. Cartier, *Vie de Fra Angelico.*

à droite Montefalco, dont la B. Claire, des religieuses Augustines, a illustré le nom. La voie ferrée suit d'abord la plaine fertile du *Clétuno* dont Virgile a vanté les troupeaux ; puis la vallée se rétrécit, et soudain une citadelle apparaît à gauche, au-dessus de la colline : c'est *Spolète* dont Pie IX fut évêque à l'âge de trente-cinq ans.

Nous continuons à traverser cette riante contrée de l'Ombrie, si riche en saintetés et en madones célèbres. L'horizon est partout peuplé de clochers catholiques. Ces vieux nids d'angelus nous semblent comme autant de doigts qui montrent le ciel à ceux qui voyagent vers l'éternité sans y penser, et en même temps comme des paratonnerres placés au-dessus de ces fourmilières humaines qu'on appelle des villes, pour les protéger contre les anathèmes divins. Quelques coupoles se mêlent, dans la perspective, aux tours de la vieille cité, et ce spectacle se déroulant dans une immense plaine, donne une heureuse impression au voyageur qui arrive.

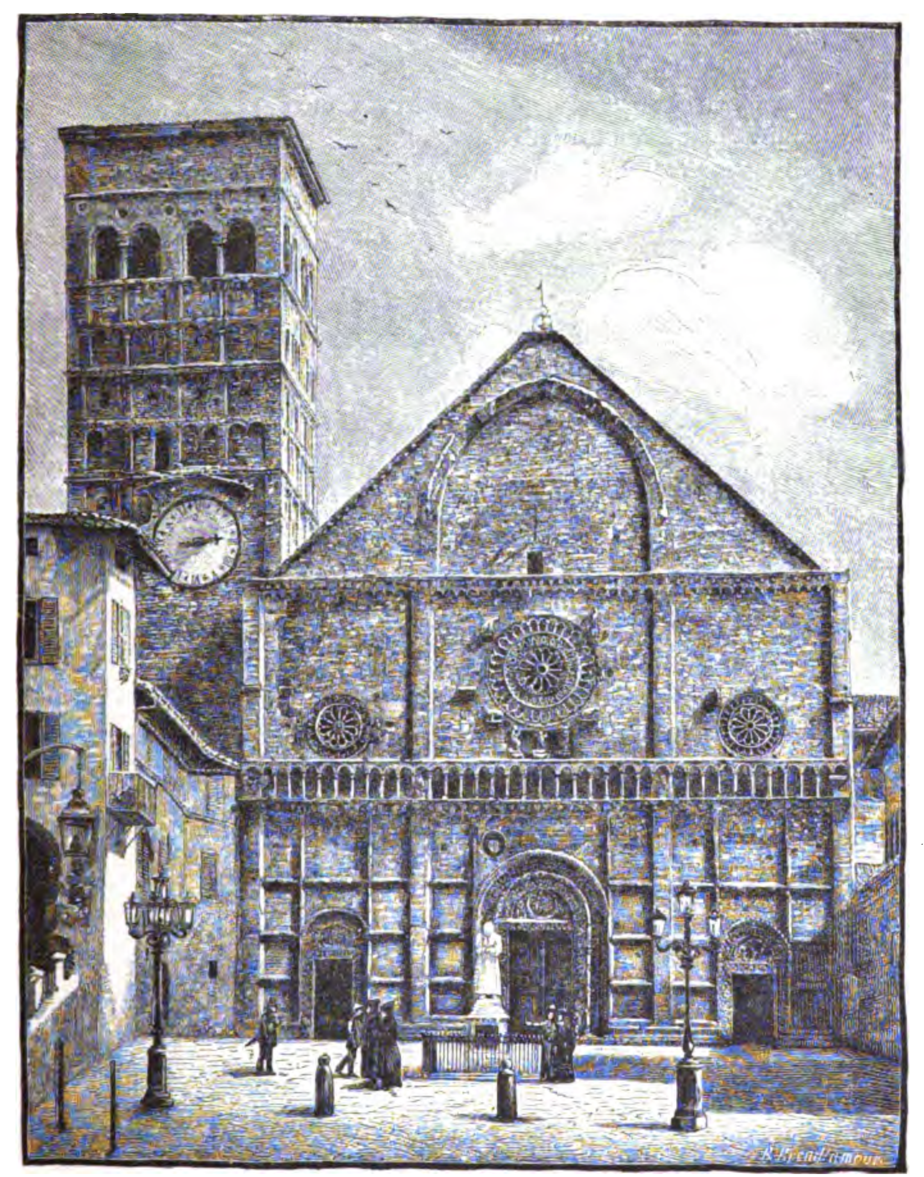
Voici Terni avec ses fameuses cascades, le Soracte chanté par Horace, Mentana, théâtre du brillant fait d'armes des nouveaux Machabées commandés par le général Kanzler, et qui affermit du moins momentanément le pouvoir temporel du Pape, à la stupéfaction de l'univers.

Tout entiers à ces grands souvenirs, nous avions laissé peu à peu derrière nous les bourgs, les chaumières, les champs cultivés, tout ce qui ressemble au mouvement de la vie humaine, pour entrer dans ce qu'Ozanam appelle « l'admirable désert de la campagne romaine ». Les monts albains, ceux de la Sabine et les Apennins semblent faire à l'immense plaine d'où nous verrons émerger la Ville des Papes, une ceinture inexpugnable de fortifications naturelles. Des *contadini* labourent leur champ à la manière des anciens, des troupeaux de bœufs et de brebis reposent tranquillement près de leurs pâtres, dont le type est si connu des touristes et des peintres ; le bruit de la locomotive n'effraie point ces hôtes paisibles de la solitude, qui passent leur vie près des ruines et des tombeaux.

Ceux qui se plaindraient de cette monotonie et de ce silence, n'ont qu'à écouter ce qu'en dit Mgr Gerbet dans son *Esquisse de Rome chrétienne:* « Cette banlieue en repos qui a la majesté du désert sans en avoir l'âpreté, et dans laquelle on ne rencontre guère que des troupeaux, des aigles et des tombeaux ; ce cimetière mélancolique et nu des agitations et des pompes de l'ancienne Rome ; cette solitude des prairies qui, en interceptant les bruits du monde autour de la Ville Sainte, enveloppe comme il convient de silence et de paix ce grand cloître de la chrétienté, sont aimés de tous ceux qui viennent séjourner à Rome avec le désir et le bon goût de mettre leurs pensées, leurs sentiments et leur genre de vie en rapport avec une ville qui est éminemment la cité de l'âme. Ils regretteraient que la campagne romaine vînt à subir des transformations qui viendraient, après un temps plus ou moins long, à en faire une arène de manufactures. Il ne faut pas raisonner de Rome comme d'une autre ville; ses convenances sont tout à fait à part. Si ses alentours ont quelque chose d'exceptionnel, c'est qu'elle est elle-même une exception morale entre toutes les villes du monde. »

Ces immenses steppes qui se déroulent devant nous sont riches de souvenirs

antiques. « On croit entendre le pas rapide des légions romaines allant aux extrémités du monde planter le drapeau des Césars, ou revenant chargées des dépouilles des nations vaincues. » On voit par l'imagination les empereurs, alors



ASSISE. — San Ruffino.

maîtres du monde, rentrer dans leur cité au retour de quelque glorieuse expédition, leurs chars de triomphe roulant avec fracas sur ces voies romaines que recouvrent aujourd'hui des terres incultes ou des marais desséchés.

Laissons écouler quelques siècles, et la scène prend un autre aspect. Les Barbares, qu'ils s'appellent Huns, Goths, Lombards ou Vandales, accourent poussés à leur insu par une puissance divine et mettent à feu et à sang la Reine des nations.

De ces traces du vieux monde romain, il ne reste dans la campagne romaine que de gigantesques ruines. « Elles pendent de toute part », disait Châteaubriand. Les aqueducs construits par les empereurs, notamment celui de Claude, sont le souvenir le plus vivant de l'Empire ; ces canaux de proportion colossale allaient chercher dans les montagnes l'eau potable, nécessaire à l'alimentation de la populeuse cité.

Mais qu'étaient pour nous ces souvenirs profanes à côté de bien d'autres qui faisaient tressaillir nos cœurs. Nous pensions à un conquérant d'un nouveau genre qui foula aussi le sol de la campagne romaine. Quand Pierre, le pêcheur de Galilée, approchait comme nous de la nouvelle Jérusalem, qui aurait cru que c'était le successeur futur des maîtres du monde, et que le Dieu inconnu qu'il annonçait irait au Capitole détrôner les Césars et les dieux ? C'est cependant ce qui s'est vu : Jupiter est tombé. Si Rome a conservé un empire, celui des âmes, c'est grâce à ce batelier qui, attaché à la croix la tête en bas, a pris possession pour jamais de la Ville Éternelle. Car Pierre, Vicaire du Christ, ne meurt pas ! C'est lui que nous allions voir dans le Pontife dont le nom fait tressaillir le monde, l'immortel Léon XIII.

Soudain, un cri retendit de toutes les bouches : Rome ! Rome ! En effet, à une distance de treize kilomètres, nous aperçûmes pour la première fois le dôme de Saint-Pierre que nous perdîmes de vue presque aussitôt. De douces larmes coulèrent de nos yeux et nos voix émues entonnèrent le *Lætatus sum*. De même que le pèlerin de Terre-Sainte descend de sa monture et baise le sol à la vue de Jérusalem, nous confondîmes nos cœurs dans une prière commune pour saluer cette Mère de nos âmes, cette patrie de tous les chrétiens, Rome !

« O Rome, s'écriait le Tasse, ce ne sont pas les colonnes, les arcs de triomphe, les thermes que je recherche en toi, mais le sang répandu pour le Christ et les os dispersés dans cette terre maintenant consacrée ! » De nos jours, Louis Veuillot définissait ainsi la Rome de ses préférences : « C'est cette Rome que Simon, surnommé Pierre, pêcheur du bourg de Bethsaïde en Galilée, tout seul et pieds nus, son bâton à la main, son *Credo* dans la mémoire, mais son JÉSUS dans le cœur, vint assiéger, vint prendre au nom de ce même JÉSUS crucifié à Jérusalem entre deux larrons. »



CHAPITRE II. — Saint-Pierre.



OME, écrivait autrefois saint Jean Chrysostome, possède les corps de saint Pierre et de saint Paul, et à ce titre cette ville est devenue plus illustre que tout le reste, car de même qu'un corps robuste et bien proportionné a des yeux étincelants, tels brillent dans la Ville Éternelle les corps des deux saints Apôtres. A l'heure où le soleil darde ses rayons avec le plus d'intensité, le ciel n'est pas plus éclatant que la cité romaine lorsqu'elle projette la lumière de ces deux flambeaux sur la surface de la terre... Si j'admire cette ville, disait encore le grand évêque, ce n'est pas à cause de l'abondance de ses riches métaux, de ses portiques et de ses autres merveilles, mais c'est à cause de ces deux colonnes de l'Église. Oh ! qui me donnera de pouvoir vénérer les reliques de Paul, de m'attacher à son sépulcre, de baiser la poussière de ce grand stigmatisé qui accomplissait dans son corps ce qui manquait à la Passion du Christ [1] ! »

Tout chrétien n'a-t-il pas formulé bien des fois ce désir véhément de l'illustre patriarche de Constantinople, et ne s'est-il pas prosterné, par la pensée, devant ces tombes augustes qui ont reçu les hommages d'une foule de croyants ? Le pèlerin ne va pas seulement visiter en touriste ou en savant la cité vingt-six fois séculaire de Romulus et d'Auguste, de Cicéron et de Virgile ; il ne vient pas seulement en artiste contempler les chefs-d'œuvre de ses églises et de ses palais. Ce qui l'attire, ce sont les souvenirs religieux enfouis dans les Catacombes ou exposés dans les splendides sanctuaires, les reliques précieuses, les tombeaux chrétiens, la poussière du Colysée toute imprégnée du sang des martyrs.

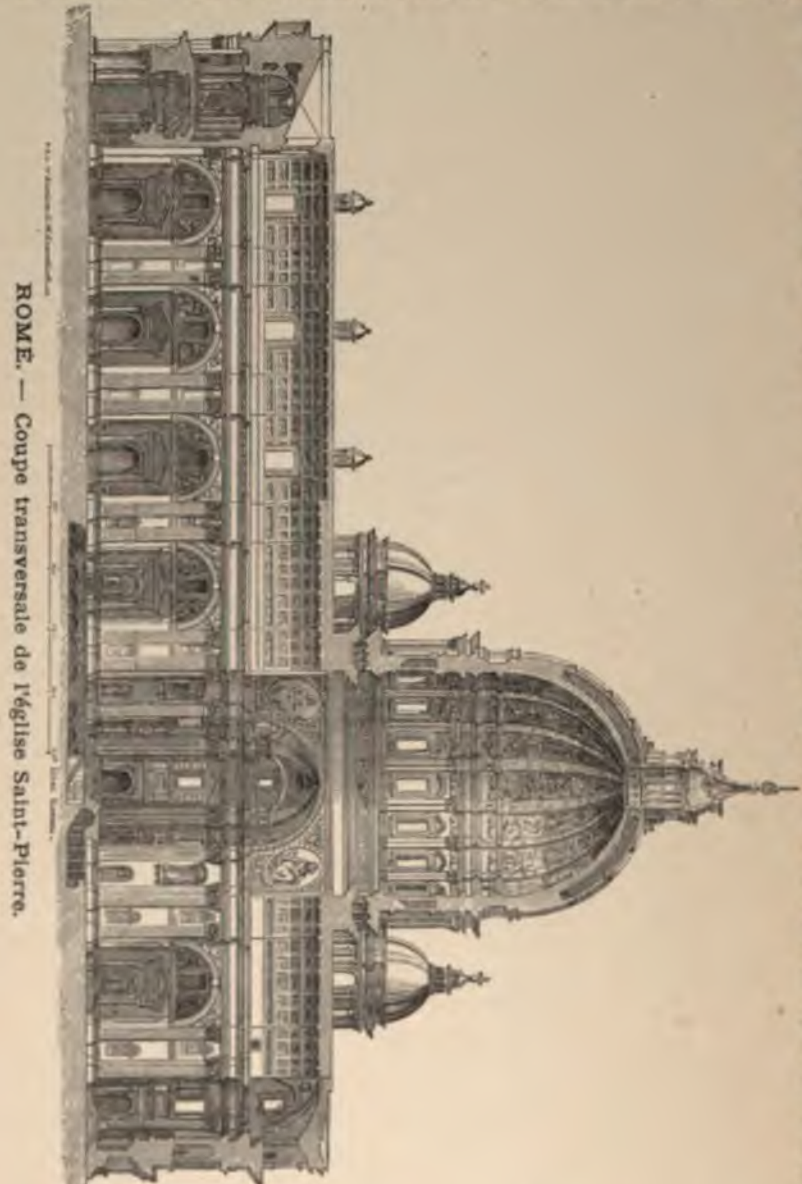
Mais ce qui sollicite avant tout l'attention du pèlerin, c'est la basilique de Saint-Pierre, la première église et le plus majestueux temple de l'univers, c'est la cathédrale de la catholicité.

A tout seigneur, tout honneur. Allons à *SAN-PIETRO*.

Traversons rapidement la ville et dirigeons-nous vers le pont Saint-Ange. En tête du pont, les statues en marbre de saint Pierre et de saint Paul semblent garder l'avenue qui conduit à la demeure des Papes. Sur les parapets, des anges de stature colossale présentent les instruments et les reliques de la Passion. Naturellement l'esprit se recueille sur ce pont comme dans la nef d'une église, et l'on peut, en le traversant, gagner des indulgences. En face, se dresse la masse énorme du château Saint-Ange, ancien tombeau de l'empereur Adrien. Tout chrétien connaît le fait prodigieux qui se rattache à ce monument. Au temps de saint Grégoire le Grand, une peste meurtrière ravagea Rome. Pour détourner le fléau, le saint Pontife prescrivit une procession générale qu'il présida lui-même. Au moment où le pieux cortège défilait en vue du môle d'Adrien, une voix sonore retentit dans les airs, chantant : *Regina cæli lætare, quia quem meruisti*

1. S. Jean Chrysostome, *Serm. 32 in moral. exhort.*

quelque objet existant dans la nature, réveillent dans notre âme des idées parfaitement claires et positives; mais un beau monument d'architecture n'a point pour ainsi dire de sens déterminé, et l'on est saisi en le contemplant par cette rêverie sans calcul et sans but qui mène si loin la pensée. Le bruit des eaux convient à toutes les impressions vagues et profondes; il est uniforme comme l'édifice est régulier. »



ROMÉ. — Coupe transversale de l'église Saint-Pierre.

Montons ce large escalier qui conduit au parvis de la basilique. Les colonnes de la façade, qui paraissent, à distance, de dimensions ordinaires, prennent, à mesure qu'on approche, des proportions colossales. Le vestibule qui déploie à droite et à gauche ses ailes immenses ferait à lui seul une belle cathédrale. Ce portique somptueusement décoré est si beau qu'on l'a appelé le *portique du Paradis*, et qu'on a vu des pèlerins s'y agenouiller, croyant être dans la basilique. Aux deux extrémités apparaissent les statues de Constantin et de Charlemagne mon-

tés sur leurs chevaux de bronze, statues gigantesques comme grand est leur nom dans le lointain des siècles. Parmi les protecteurs couronnés de l'Église, ils furent les plus généreux, et c'est pourquoi l'Église qui n'oublie aucun bienfait leur a donné la première place après celle des saints.

Cinq larges portes donnent accès du péristyle ou *pronaos* dans l'auguste temple: celle du milieu, en bronze avec bas-reliefs, ne s'ouvre que devant le Pape; celle de droite, toujours murée, c'est la *porte sainte* ou porte jubilaire qui ne s'ouvre que tous les vingt-cinq ans.

Au-dessous de la principale entrée est la célèbre mosaïque de la *Navicella*, création de Giotto, ce précurseur immortel des peintres de la Renaissance. Cette œuvre, dans son intégrité, était une merveille, *cosa miraculosa*, dit Vasari: les physionomies des apôtres, le mouvement de la mer, la dégradation des ombres y étaient rendus d'une manière supérieure. Elle a été retouchée et affaiblie. Chaque jour, durant trente ans, le savant cardinal Baronius vint s'agenouiller devant cette image et dire: « *Domine, ut erexisti Petrum a fluctibus, ita eripe me a peccatorum undis.* Seigneur, sauvez-moi des flots du péché comme vous avez sauvé Pierre des flots de la mer. »

On critique avec raison la façade qui est de Charles Maderne, parce que dénuée de tout caractère religieux, elle conviendrait mieux à un palais. Avouons toutefois qu'elle a le grand mérite de ne pas écraser le dôme, et qu'elle a permis à l'architecte de ménager une place à la *loggia* qui n'en eût pas trouvée dans le portique de Michel-Ange. « Pour ma part, disait le cardinal Wiseman, fallût-il regarder pendant toute l'année cette façade brisée, confuse, disproportionnée, je le ferais volontiers pour jouir deux fois dans cet intervalle du magnifique spectacle auquel elle a été sacrifiée. » C'est de là, en effet, que le Jeudi-Saint et le jour de Pâques, le Souverain-Pontife donnait jadis la bénédiction solennelle *à la ville et au monde:* spectacle grandiose et émouvant s'il en fût; mais que Rome n'a plus revu depuis bientôt vingt ans, et que le P. Lacordaire a si bien peint en son style magique. Une foule innombrable, composée des représentants de toutes les nations de la terre était là enserrée dans les deux bras de la vaste colonnade; recueillie et respectueuse, elle attendait en silence le prêtre, le roi, le père qui porte sur son front toutes les majestés que Dieu peut mettre au front des hommes. Tout à coup au frontispice de la grande basilique le Pape paraissait, son regard s'élevait vers le ciel, comme pour convier Dieu lui-même à cette fête; son cœur s'ouvrait de tendresse et d'amour vers cette immense multitude où il ne comptait que des enfants, sa main s'étendait pour bénir l'humanité entière prosternée devant lui, et cinquante mille hommes tombaient à genoux comme un seul homme. Le canon du château Saint-Ange faisait entendre ses grondements solennels, toutes les cloches ébranlées jetaient à la fois sur la Ville Éternelle leurs joyeuses volées. En même temps, la voix du grand Pontife chantait: Que le Seigneur Dieu tout-puissant vous bénisse, le Père, le Fils et le Saint-Esprit! Telle était la bénédiction donnée non seulement aux assistants, mais à la cité et à l'univers, *urbi et orbi.*

A ce spectacle sans pareil, les larmes coulaient dans un silence d'admiration, et le Pape montrait au monde l'idéal de la vraie grandeur et forçait ses ennemis mêmes à proférer le cri du centurion, *vere Filius Dei erat iste!* Oui vraiment, voilà la personne continuée du Fils de Dieu, *le Christ sur terre, terrenus Deus!*

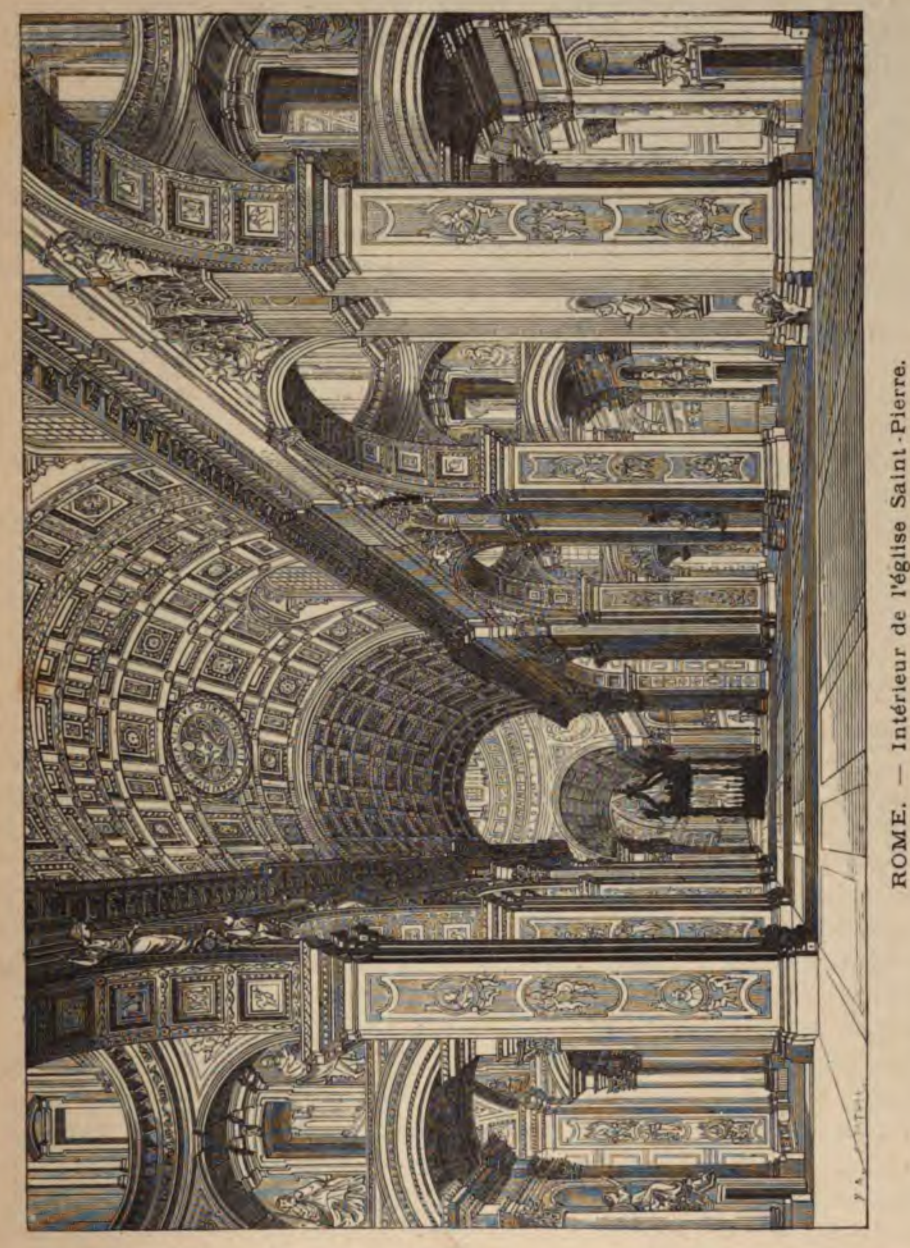
Avant d'entrer dans l'auguste basilique remarquons, enchâssées en haut dans les murailles, de grandes tables de marbre couvertes de vers latins et dont parle ainsi Mgr Gerbet: « Lorsqu'en visitant pour la première fois le vestibule de Saint-Pierre, on a entrevu qu'il renferme de longues inscriptions du VIII[e] siècle et qu'on s'est empressé de lire ces feuilles testamentaires d'une grande époque, on éprouve une grande surprise en voyant qu'un siècle si guerrier, si retentissant a légué à ce portique deux pages pleines de suavité, une donation d'un bois d'oliviers, faite par le pape Grégoire II, pour l'entretien des lampes autour du tombeau de l'Apôtre, et une élégie de Charlemagne sur la mort du pape Adrien I[er], son ami. Cette pieuse et tendre poésie du redoutable chef des Francs, incrustée parmi les marbres d'un vestibule par lequel passent tous les peuples, y a pris une publicité immortelle dont n'ont pas joui les monuments de ses victoires. Ces douces paroles méritaient bien une telle consécration. »

Nous voici donc au terme définitif de notre pèlerinage, car nous sommes là au seuil des saints Apôtres, *ad limina Apostolorum*. « Je ne chercherai pas à exprimer ce que je ressentis, dirons-nous avec le marquis de Ségur, quand, soulevant la lourde portière de cuir qui recouvre chacune des portes latérales de Saint-Pierre, je pénétrai dans l'immense sanctuaire, et que j'y respirai ce parfum sans nom, cette atmosphère inconnue, qui semblent le parfum des siècles chrétiens et l'atmosphère du ciel. Ce n'est pas une imagination, et cette impression est universelle; quand on l'a éprouvée, on ne l'oublie pas, et l'on sent qu'elle est spéciale à ce lieu, unique lui-même dans le monde. C'est un air doux et tiède, presque le même en toute saison, légèrement embaumé, qui vous enveloppe comme une vapeur d'encens et qui pénètre l'âme aussi bien que le corps. » Tout est parfait d'harmonie et de proportion dans ce temple, le plus grand de ceux qu'habite le vrai Dieu. C'est une majesté sereine et pleine de douceur, et elle semble, en effet, adoucir en les diminuant, ses proportions colossales, comme pour ménager la faiblesse humaine. C'est une grandeur sans orgueil; c'est une beauté lumineuse qui charme et non une force qui opprime, c'est un hymne triomphal écrit en marbre et en or, c'est en un mot le *Te Deum* de l'Église catholique.

Nulle part il n'existe rien de comparable à cette merveille qui a épuisé les ressources des arts, le génie des plus grands hommes, les trésors de quarante papes.

Saint-Pierre produit l'illusion des montagnes dont l'apparence est moindre que la réalité. Rien n'y paraît grand parce que tout y est immense. Mais à mesure qu'on avance, l'illusion se dissipe et le monument s'agrandit prodigieusement par l'examen des détails. Ainsi à l'entrée de la nef principale il y a deux bénitiers soutenus par des anges en marbre blanc. Vus à distance ces anges paraissent de petits enfants dont ils ont les formes bouffies et la pose naïve. Vous avancez, et les enfants deviennent des géants de six pieds de hauteur.

L'ensemble est amoindri dans la même proportion que chaque détail, de sorte que le regard parcourt sans fatigue cette nef de 575 pieds de longueur, et


ROME. — Intérieur de l'église Saint-Pierre.

on aperçoit si nettement le grand autel à baldaquin qu'il vous semble en être tout proche : « Le Panthéon, a écrit Madame de Staël, est construit de manière qu'il paraît beaucoup plus grand qu'il ne l'est ; Saint-Pierre produit un effet tout

différent. L'illusion pour le Panthéon vient, à ce qu'on assure, de ce qu'il y a plus d'espace entre les colonnes et que l'air joue librement autour, et surtout de ce qu'on n'y aperçoit presque pas d'ornements de détails. » Soit ! et qu'importe la cause? Toujours est-il que ce n'est pas d'après la première impression qu'il faut juger Saint-Pierre; c'est une œuvre qui, comme toutes les œuvres supérieures, demande à être vue et revue, et où sans cesse on trouve à découvrir, à admirer, comme dans Homère, Virgile, Raphaël et Bossuet. « Rien ne m'a tant surpris, dit très justement de Brosses, à la vue de la plus belle chose qu'il y ait dans l'univers, que de n'avoir aucune surprise. Si Saint-Pierre ne fait aucun fracas dans l'esprit à la première impression, c'est qu'il a cette excellente singularité de ne se faire distinguer par aucune. Il est plus étonnant la millième fois que la première; tout est à sa place, dans une admirable proportion. Ici, voyez, revoyez, et vous serez toujours content. »

Dix piliers seulement, s'élançant l'un vers l'autre et se rejoignant par des arcades gigantesques, soutiennent la voûte. Si des hauteurs où elle s'élève, on abaisse le regard sur le pavé, on aperçoit de temps à autre incrustées dans le marbre de petites étoiles d'or; elles indiquent la longueur comparative des plus grandes églises du monde. Tout un cortège de statues s'alignent à droite et à gauche dans des attitudes diverses, colosses de marbre qui mesurent treize pieds de hauteur. Ce sont les patriarches de ces familles spirituelles qu'on nomme les Ordres religieux. Des niches restées vides attendent les fondateurs futurs et disent que l'Église, mère toujours féconde, a pour elle des gages d'immortalité.

Accolée au dernier pilier de droite, apparaît la fameuse statue en bronze de saint Pierre tant de fois reproduite. Le prince des Apôtres est assis sur un siège antique et tient en main les clefs du ciel ; le pied droit est usé par les baisers des fidèles. C'est à tort qu'on a voulu voir dans cette effigie une image païenne de Jupiter Capitolin; c'est un *ex-voto* du pape saint Léon le Grand, pour remercier l'Apôtre de la protection qu'il avait accordée à la ville lors de l'invasion des Barbares, mais qui a été néanmoins fait du bronze d'un Jupiter antique.

Du point où nous sommes, on embrasse d'un coup d'œil l'ensemble de l'édifice dont toutes les lignes se déploient dans leur simplicité grandiose ; et partout on voit surgir tout un monde surhumain d'anges, de prophètes, d'apôtres, de papes, de docteurs : c'est une vision majestueuse de l'Église triomphante, une sensation de l'éternité.

Parvenus au cœur du monument, levons maintenant les yeux vers cette majestueuse coupole qui abrite le tombeau du pêcheur de Galilée et celui du faiseur de tentes cilicien, et nous comprendrons l'aveu d'un des coryphées du rationalisme au siècle dernier : « Je crois sous le dôme de Saint-Pierre. »

Ce dôme vous donne une haute idée du génie de l'homme ; il a été bâti à l'une de ces époques où il cherche à se surpasser lui-même et *s'indigne d'être mortel.* On raconte que Michel-Ange en voyant le Panthéon s'était dit : « Je le placerai dans les airs. »

Le grand artiste s'est tenu parole. Le dôme du Vatican n'est en effet que la

coupole d'Agrippa suspendue dans l'espace. « Édifice aérien, s'écrie lord Byron, qui rivalise avec les plus beaux monuments de la terre, bien que leurs fondements s'appuient sur un sol solide et qu'il semble, lui, appartenir à la région des nuages. » « Placez-vous près de l'autel au milieu de la coupole, remarque Madame de Staël, vous apercevrez à travers les grilles de fer, l'église des morts qui est sous vos pieds et en relevant les yeux, vos regards atteindront à peine au sommet de la voûte. Ce dôme, en le considérant même d'en bas, fait éprouver un sentiment de terreur, on croit voir des abîmes suspendus sur sa tête. » On demeure confondu quand on songe que les tours de Notre-Dame de Paris, transportées dans Saint-Pierre, ne s'élèveraient pas même à la hauteur où commence la courbe de la coupole.



ROME. — Statue de saint Pierre dans l'église St-Pierre.

Son diamètre intérieur n'est, il est vrai, que de cent trente pieds (trois de moins que celui du Panthéon), mais cette coupole est creuse, et un intervalle de quinze pieds sépare ses deux hémisphères. Si l'on considère sa hauteur, sa masse prodigieuse qui ne le cèdent qu'aux pyramides d'Égypte, on dirait une construction titanesque ; c'est le Mont-Blanc des édifices. A voir sa légèreté on croirait que des mains invisibles la soutiennent dans les airs, tant elle est svelte et gracieuse, malgré ses énormes proportions. Qui devinerait que la plume de saint Luc a plus de deux mètres ? Les lettres du *Tu es Petrus*, sont des majuscules de sept pieds de hauteur et qui, d'en bas, paraissent des caractères d'ordinaire grandeur !

A l'intérieur, la coupole étincelle de mosaïques, radieuses peintures à fond d'or représentant les anges, les saints, la Trinité, toutes les hiérarchies du ciel. De ces hauteurs vertigineuses, la cour céleste semble s'incliner vers la terre et contempler avec amour le tombeau du Prince des apôtres. Honneur aux artistes qui ont conçu cette merveille, à Bramante qui en eut la première idée, à Michel-Ange qui l'exécuta, aux pontifes romains qui les ont compris et secondés ! « La

Rubens en sculpture ; à gauche, celui de Paul III, l'un des plus beaux de la basilique et exécuté par Guillaume de la Porta sous la direction de Michel-Ange.

Pour bien comprendre ce grand tout qui s'appelle le temple du Vatican, il faut le décomposer et en contempler chaque partie séparément. Parcourons maintenant les nefs latérales. Cette visite est un véritable voyage et il y faudrait consacrer des jours pleins, car Saint-Pierre est une forêt de merveilles, et tout à la fois une nécropole, un musée, un monde. Toute l'histoire de l'Église est là, écrite en caractères indélébiles, sculptée en marbre, coulée en bronze, fixée dans d'admirables peintures, gravée en lettres immortelles par le talent, le génie, la reconnaissance, l'amour et la foi.

Remarquons tout d'abord que sur chaque pilier il y a une colombe en relief tenant dans son bec un rameau d'olivier ; cette colombe représente Pierre qui depuis dix-huit siècles se tient au milieu des peuples, le rameau d'olivier à la main, *princeps pacis.*

Le premier monument que nous rencontrons à gauche est celui d'Alexandre VIII qui, sur son lit de mort, fulmina la bulle *Inter multiplices* contre la Déclaration du clergé de France, en 1682. En face est l'autel des Saints-Pierre et Jean ; une mosaïque y représente ces deux apôtres à la *porta speciosa*, et saint Pierre guérissant un boiteux. Plus loin, l'autel de Saint-Léon le Grand avec un bas-relief, chef-d'œuvre de l'Algarde, qui représente le Pontife arrêtant aux portes de Rome Attila et son armée. Le tombeau suivant, celui d'Alexandre VII, est plus étrange qu'artistique : la Mort soulève une draperie et, de sa main décharnée, présente un sablier renversé au Pontife qui se tient en prière. Les autels suivants sont dédiés aux saints Pierre et Paul, à saint Thomas, à saint François ; sous ce dernier autel repose saint Léon IX, ce pape qui se fit transporter mourant dans Saint-Pierre, et y adressa au peuple une homélie sur la résurrection des morts.

Dans le transept où nous sommes, se trouvent ces grands confessionnaux massifs, vraies forteresses de la pénitence, où des prêtres, investis de tous les pouvoirs du Pape, reçoivent en toute langue l'aveu de toutes les misères humaines. A la porte de chacun de ces tribunaux *qui justifient ceux qui s'accusent*, comme parle Bossuet, est suspendue une baguette de roseau. Chaque passant qui le demande à genoux, en reçoit un léger coup sur la tête et gagne ainsi quarante jours d'indulgence. Pour affranchir un esclave, son maître le frappait sur la tête avec une baguette nommée *vindicta*. Sanctifiée par la religion, cette coutume du droit romain est devenue le symbole de l'affranchissement spirituel des âmes.

En face de l'autel des Saints-Pierre et André s'ouvre la sacristie ou mieux les sacristies, monument plus vaste que bon nombre d'églises et rempli de trésors accumulés. La sacristie des chanoines possède de riches boiseries en essences des îles, et de remarquables peintures de Jules Romain. Dans la salle capitulaire s'élève un siège monumental, reproduction de la Chaire de Saint-Pierre. Dans la sacristie des clercs, qui fait suite à celle des bénéficiers, est conservé le trésor de la basilique. On y remarque surtout la petite croix d'or que Constantin portait à la guerre sur sa poitrine, six chandeliers en vermeil de Benvenuto Cellini, et trois rubis inestimables trouvés après la bataille de Choczim dans la tente du grand-vizir Amurat. Parmi les ornements sacrés, le plus digne d'intérêt est la dalmatique

dont était revêtu Léon III au couronnement de Charlemagne. Sous la sacristie, de vastes constructions renferment les archives du Chapitre.

En rentrant dans la nef, on trouve accolé au pilier du dôme l'autel de la Transfiguration. Le chef-d'œuvre de Raphaël, arraché à la toile est fixé là dans sa fraîcheur native et à l'abri de toute injure... *jusqu'à la prochaine invasion des barbares.* La chapelle suivante appelée Clémentine, du nom de son fondateur Clément VIII ; est dédiée à saint Grégoire le Grand. Le Pape nouvellement élu et porté sur la *sedia gestatoria*, s'y arrête pour prier et mettre son règne sous les auspices de ce modèle des pontifes, pendant qu'un maître des cérémonies brûle des étoupes devant le nouvel élu en disant: « *Sancte Pater, sic transit gloria mundi!* » Puis viennent successivement les tombeaux de Pie VII, de Léon XI et d'Innocent XI. La chapelle qu'on rencontre ensuite est celle du chœur ou du chapitre : c'est là que la première maîtrise du monde exécute les chants sacrés. Sous l'autel, repose le plus grand orateur de l'Église d'Orient, saint Jean dont la *Bouche d'or* a si éloquemment exalté le pontife romain, et revendiqué si énergiquement les droits de l'Église, une, sainte et indivisible. Sur l'arcade suivante se trouve un tombeau en stuc blanc où on dépose provisoirement la dépouille mortelle de chaque Pape jusqu'au jour des funérailles. En face, est le tombeau d'Innocent VIII, représenté une lance à la main, pour rappeler que c'est lui qui recouvra la sainte Lance tombée au pouvoir des Turcs.

Le monument suivant, à gauche, est celui de Marie-Clémentine Sobieski, nièce de Jean III, roi de Pologne, et épouse de Jacques III, roi d'Angleterre. Le dernier tombeau de la nef gauche, œuvre de Canova, est le somptueux tombeau des Stuarts, derniers rejetons d'une race de rois proscrits, qui ont trouvé dans Rome un charitable asile et une noble sépulture. La dernière chapelle est celle des fonts baptismaux. La conque qui contient l'onde sacrée servit longtemps de couvercle à l'urne funéraire d'Othon II. C'est une superbe cuve de porphyre de douze pieds de long sur six de large. Fontana l'a enchâssée dans une belle monture en bronze ornée d'arabesques et de feuillages.

Dans la *nef du nord*, arrêtons-nous tout d'abord devant la première œuvre de Michel-Ange, cette *Pieta* fameuse qu'il exécuta à l'âge de vingt-cinq ans. C'est la seule production qu'il ait signée. Par une admirable délicatesse de sa foi, l'artiste, pour symboliser l'éternelle virginité de la Vierge, a imprimé à ses traits comme le sceau d'une éternelle jeunesse.

La petite chambre à droite renferme une colonne de marbre en spirale, ornée de figures, semblable à celles qui décorent les tribunes des piliers et qui proviendraient du temple de Salomon. Notre-Seigneur se serait habituellement appuyé contre celle-ci lorsqu'il parlait aux Juifs.

Il parla. Les sages doutèrent
De leur orgueilleuse raison ;
Et les colonnes l'écoutèrent,
Les colonnes de Salomon.

La chapelle suivante est celle de Saint-Nicolas. C'est un vaste reliquaire où l'on conserve, entre autres, un peigne de fer avec lequel on labourait le corps des martyrs, ainsi qu'une croix en vermeil et un antique portrait des saints Apôtres don de l'empereur Justin.

Puis vient le tombeau de Léon XII, par Fabris ; et en face, celui de Christine de Suède, cette reine inquiète qui, après son abjuration, abdiqua et descendit du trône pour venir vivre et mourir à l'ombre de Saint-Pierre.

Vis-à-vis la chapelle de Saint-Sébastien se trouve le tombeau de la comtesse Mathilde de Mantoue, cette Jeanne d'Arc de la Papauté, au XI[e] siècle, à qui revient l'honneur de la soumission de Henri IV à Canossa.

La chapelle suivante est celle du Saint-Sacrement. Le tabernacle, décoré de douze colonnes en lapis-lazzuli, de six mètres de hauteur, est l'œuvre du Bernin. Sur la droite, dans cette même chapelle, se trouve le tombeau modeste et sublime à la fois de Sixte IV : c'est, pour les amateurs, la merveille artistique de Saint-Pierre. Tout à côté repose Grégoire XIII, le réformateur illustre du calendrier que les nations européennes accueillirent avec tant d'empressement, à l'exception des Russes qui, selon la remarque de Joseph de Maistre, préférèrent rester brouillés avec le ciel que de se mettre d'accord avec le Pape.

Grégoire XIII, Grégoire XVI, Benoit XIV, Clément XIII ont aussi là leur mausolée. Ce dernier est à genoux, c'est la plus belle représentation qui ait jamais été faite d'un pontife en prière ; elle est de Canova. Les deux lions couchés sur le socle et qui sont, dit-on, les plus beaux de la sculpture moderne, symbolisent à la fois l'inaltérable mansuétude de Clément XIII, et son invincible fermeté en face des cours de l'Europe exigeant impérieusement l'abolition de la Compagnie de JÉSUS.

Sur la droite est l'autel de Saint-Michel orné d'une copie en mosaïque de Guido Reni. Le dernier autel avant l'abside est dédié à sainte Pétronille, cette fille spirituelle de saint Pierre, et pour laquelle saint Louis avait une vénération toute particulière.

Cette profusion de tombeaux, de statues, de peintures, ne produit ni confusion, ni entassement. Tout est disposé avec une souveraine convenance, et loin de se fatiguer, l'œil se repose en voyant chaque détail à sa place dans ce prodigieux ensemble.

Une des grandes curiosités de Saint-Pierre, ce sont les peintures vives et inaltérables en mosaïque, qui forment sur les murs de la basilique la plus riche décoration. Aux tons veloutés et harmonieux des plus belles toiles, ces mosaïques ont l'avantage d'unir une fraîcheur et un éclat qui ne s'altèrent jamais. Que serait-il advenu si les chefs-d'œuvre de la peinture étaient restés exposés aux atteintes du temps ? Aujourd'hui ces toiles incomparables seraient sans valeur et sans nom. Grâce à la mosaïque, elles sont reproduites avec une exactitude qui défie les copies du pinceau le plus fidèle et, ornement inappréciable de la splendide basilique, elles y défient les siècles. Cet art, connu de Rome païenne, fut perfectionné par Rome chrétienne. « Rome, a écrit Louis Veuillot, est la vé-

ritable patrie de la mosaïque, et c'est là qu'elle a multiplié ses chefs-d'œuvre. Les Papes ont toujours été ses protecteurs, et maintenant que les nations ne sont plus chrétiennes, comment emploieraient-elles cette peinture impérissable à repré-



Tombeau de Clément XIII, par Canova.

senter leurs histoires éphémères ? Aussi la mosaïque, comme une reine dépossédée, est venue chercher un asile à l'abri du trône pontifical, et à l'heure présente, l'auguste prisonnier du Vatican la nourrit de ses bienfaits. » A la *Révérende*

Fabrique vaticane, comme disent les Italiens, des mosaïstes emploient des années entières pour achever un seul tableau, mais aussi quelle perfection, quel fini! L'art de la mosaïque a atteint une telle perfection à la manufacture du Vatican qu'il a trouvé dans ces petits cubes de pierre jusqu'à dix-sept mille nuances, avec lesquelles il reproduit les plus délicates dégradations de la lumière et de la couleur, dépassant de bien loin la définition de Théophile Gautier: « Une mosaïque est un vitrail opaque, comme un vitrail est une mosaïque transparente. » Les mosaïques de Saint-Pierre ne sont pas des vitraux, ce sont des tableaux.

Voici que nous avons fait le tour de la vaste église, nous avons salué ses saints et ses héros, nous y avons respiré cet air tiède, égal et parfumé qu'on ne respire nulle part ailleurs. Une dernière fois, à genoux devant la Confession, le front sur ce marbre, « doux comme la poitrine d'un ami », mêlons la voix de notre prière à toutes ces voix qui prient et chantent dans le silence de la majestueuse basilique: « O Christ immortel! tu as vaincu, tu régneras à jamais! »

Ceux qui voient les montagnes pour la première fois éprouvent l'irrésistible désir d'en gravir les cimes: c'est ce qu'on ressent devant le dôme de Saint-Pierre qui est une montagne aussi. On y parvient, non par un escalier, mais par une large voie en spirale dont la pente est très douce; on arrive ainsi à la grande galerie où l'on trouve une espèce de ville aérienne habitée par les trois cents ouvriers qui ont la garde et le soin héréditaire du grandiose édifice. Ces *San-Pietrini* forment une cité à part qui a sa police et ses lois; ils surveillent, entretiennent, réparent, décorent le splendide monument, déployant dans ces fonctions parfois périlleuses une hardiesse étonnante; et quand naguère, aux jours de fête, ils illuminaient la superbe cathédrale du monde, le vaste dôme étincelant apparaissait, dominant Rome comme une gigantesque tiare chargée de pierreries.

De la galerie extérieure on monte à une seconde qui règne à l'intérieur, au-dessus de la Confession. C'est là que l'œil a la vraie vision de l'immensité prodigieuse de cet édifice surhumain. De là, en effet, le spectateur a la coupole sur sa tête et l'église sous ses pieds: double profondeur qui donne le vertige. Le baldaquin, dont nous avons parlé, plus haut en réalité que le palais du Louvre, ressemble à ces huttes de bergers, perdues dans la campagne, et les fidèles qui prient autour de la Confession, à des fourmis qui noirciraient le pavé. Vous arrivez enfin à la petite plate-forme extérieure qui entoure la coupole comme d'un anneau. C'est le belvédère de la Ville-Unique, d'où le regard embrasse Rome, l'*agro romano*, les montagnes couvertes de neige, et la Méditerranée dans le lointain: grandiose panorama sur lequel planent vingt-six siècles d'histoire.

On accède à la lanterne et à la boule par une colonne creuse très étroite. Le czar Nicolas s'y étant engagé faillit, paraît-il, y rester. La lanterne est un globe en bronze doré de sept à huit pieds de diamètre, capable de contenir seize per-

sonnes dans ses vastes flancs. On est là à la cime du géant, au sommet du plus haut temple du monde, du plus vaste et du plus beau que le génie humain ait jamais érigé à la gloire du Roi des rois.

Saint-Pierre est donc plus qu'un prodige du génie humain, plus qu'un miracle de l'architecture et des arts, c'est la traduction sensible d'une idée, c'est l'apothéose monumentale du Christianisme, c'est un poème de pierre, une hymne de marbre chantée à la gloire de Dieu, de l'Eglise et de la Papauté. Depuis la ruine de Sion, alors que Jéhovah abandonna la cité de son choix, de toutes les constructions terrestres élevées en son honneur, en est-il d'un aspect plus sublime? Majesté, puissance, gloire, force, beauté, tout est réuni dans cette arche éternelle du vrai culte.

Aussi vingt-quatre empereurs ont voulu s'y faire sacrer, les rois et les princes s'y sont succédé pour se purifier et apprendre à gouverner près du Pasteur suprême des nations, ou bien pour se consoler de l'ingratitude humaine et se préparer à la mort. Là, les plus grands génies sont accourus pour méditer, admirer et prier: Montaigne, Cervantès, Milton, Goëthe, Schiller, lord Byron, Mozart, et de nos jours, Châteaubriand, Lamartine, Lacordaire, pour ne citer que les plus illustres. O'Connell, le libérateur de l'Irlande, ne pouvant arriver en vie jusqu'à Saint-Pierre, s'en consola en lui léguant son cœur. D'autres, retenus à l'ombre du Vatican, par la foi et par l'amour, y ont fixé leur vie; tels, après Raphaël et Michel-Ange, Nicolas Poussin, Claude Lorrain et Frédéric Overbeck.

Que de têtes de papes, d'évêques, de prêtres, de moines, d'enfants, de vieillards se sont inclinées devant cette *Confession!* On a vu des malheureux y retrouver la consolation et l'espoir, des pécheurs s'y convertir, des princes s'y agenouiller et des reines y pleurer. C'est là que de toutes les extrémités du monde on vient chercher la flamme du zèle apostolique; c'est là qu'on prend l'étincelle des saintes ardeurs. Dieu sait les drames pieux et les épopées chrétiennes qui se sont accomplis en cet endroit, et les anges seuls pourraient nous raconter les vocations sublimes et les missions merveilleuses qui ont pris naissance sur cette tombe qui est un berceau de vie, de régénération et d'immortalité.

« Mais, ajouterons-nous avec le marquis de Ségur [1], Saint-Pierre a reçu d'autres visites que celles des chefs d'État, des conquérants et des hommes de génie. Il garde les traces immortelles des pas humbles et sacrés des saints de tous les siècles. Que de prières et de larmes ont été répandues sur cette pierre de la Confession, que d'élans d'amour en sont remontés jusqu'à Dieu! Que de papes, d'évêques, de prêtres, de pèlerins, ont baisé ce tombeau! Que de grâces et d'inspirations célestes y ont été demandées et obtenues! Là ont passé saint Ignace, saint François-Xavier et leur immortelle lignée! Là, saint Louis de Gonzague et saint Stanislas Kotska ont offert les prémices de leur céleste adolescence! Là, saint François de Sales a préparé les prodiges de son apostolat! Là, le bienheu-

1. *Un hiver à Rome.*

reux Benoît Labre a apporté, sous l'ignominie volontaire de ses haillons, l'âme la plus mortifiée, la plus éprise de la sainte pauvreté que les anges aient contemplée depuis saint François d'Assise! Là enfin, car il faut se borner, se sont rencontrés, reconnus, sans s'être jamais vus auparavant, le patriarche Séraphique et saint Dominique, son sublime collaborateur dans l'œuvre de la réformation du monde chrétien par la pénitence et la pauvreté! La Confession de Saint-Pierre a été le théâtre et le témoin de leurs embrassements fraternels, et c'est sur les reliques de l'Apôtre, sous la voûte de sa basilique, que leurs âmes ardentes et virginales se sont épanchées l'une dans l'autre, comme deux vases très purs qui échangeraient leurs parfums.

« Ce lieu est donc saint entre tous les sanctuaires. Après le sépulcre du Sauveur, il n'en est point de plus glorieux que le sépulcre de saint Pierre. Je dirai plus, en exécution de la parole mystérieuse de JÉSUS-CHRIST à ses disciples: « Vous ferez de plus grandes choses que moi-même », le tombeau du prince des Apôtres est entouré de plus de splendeurs humaines que celui de son divin Maître. Le dôme qui le recouvre est la merveille et l'étonnement des âges. De toutes les pierres, de toutes les colonnes, de tous les tombeaux de sa basilique, il sort un parfum d'éternité; la majesté des siècles chrétiens y réside, et l'on croit y entendre la triple voix du génie, de la puissance et de la sainteté chanter incessamment l'éternel *Magnificat* de l'Eglise triomphante. »

Chose admirable! On retrouve dans Saint-Pierre l'Eglise elle-même avec sa nature, son histoire, ses caractères principaux et sa personnalité puissante. D'abord l'unité y brille d'un incomparable éclat; et quel plan, quelles divisions grandioses, quel ordre, quelle abondance d'inspiration dans cette unité merveilleuse! Toutes les pierres du vaste édifice convergent vers un point unique: la Confession. Ainsi dans l'Eglise catholique tout va vers le Pape, centre de toute action et de toute vie.

Nulle part non plus n'éclate plus visiblement la sainteté de l'Eglise. Plus de dix mille corps de bienheureux reposent dans cet immense reliquaire. Le sol même sur lequel il a été construit était l'arène où la sainteté a remporté ses premiers triomphes, et ce temple nous apparaît comme un gigantesque trophée élevé à nos pères dans la foi. Pour le peuple, l'Eglise n'a pas eu besoin de héros d'emprunt, ses propres gloires lui ont suffi.

Enfin c'est là que se célèbrent les grandes fêtes de la sainteté, et, qu'aux applaudissements de la terre et du ciel, le Saint-Père en décerne les honneurs immortels à ses plus vertueux enfants.

Après l'unité et la sainteté, la catholicité. Ce temple auguste est catholique de la base au sommet, car il est l'œuvre de la Chrétienté tout entière. Les hommes dispersés au pied de l'antique Babel semblent s'être réunis ici pour s'entendre et chanter le même *Credo* sous le dôme de Saint-Pierre.

« Bâtie par l'humanité chrétienne, dit bien H. Lemaire, cette église est faite pour l'abriter dans ses flancs. Si Saint-Jean de Latran est la cathédrale de Rome, on peut dire que Saint-Pierre est la basilique du monde chrétien. On s'est appliqué, dirait-on, à effacer de cette enceinte tous les signes qui annoncent une

patrie, une époque, une civilisation, pour n'y laisser subsister que l'idée de l'universelle Eglise. Les hommes de toute langue, de tout pays, de toute race peuvent y entrer; pourvu qu'ils soient catholiques, ils s'y trouveront à l'aise. Les deux grandes liturgies de l'Eglise y sont représentées: l'Orient y rencontre l'Occident, le monde ancien y embrasse le monde nouveau. Cette église est comme le foyer de la grande famille chrétienne et une voix, sortant de ces murs, semble vous crier : « Il n'y a plus ni grec ni barbare ; mais vous êtes tous un en JÉSUS-CHRIST. »

Ce qui achève de faire de ce temple un saisissant emblème de l'Église, c'est qu'on y trouve une image fidèle de sa pérennité. Descendez dans ses catacombes; Saint-Pierre est venu y prier, il y dort son dernier sommeil. Les reliques de saint Paul, de saint André, de saint Simon et de saint Jude, ses frères dans l'apostolat, entourent ses reliques. La basilique vaticane est comme le berceau des origines chrétiennes, et il semble qu'on y touche du doigt la pierre mystérieuse sur laquelle repose l'Eglise. De plus, c'est, dirons-nous avec Mgr Gerbet, la seule église qui offre une série de monuments correspondant à toute la durée de l'ère chrétienne. Depuis la prédication de l'Evangile, cent ans, cinquante ans même ne se sont jamais écoulés sans avoir laissé en cet endroit quelques œuvres intéressantes de métal ou de pierre. De même que des pèlerins qui visitent une vieille église y laissent avant de lui dire adieu leur bâton, leur chapelet où quelque autre pieux présent, chacun de ces dix-huit siècles en saluant la tombe de celui sur lequel JÉSUS-CHRIST a fondé son Eglise y a déposé, pèlerin centenaire, son offrande monumentale.

Enfin, ce temple est bâti pour durer autant que le monde. Ses robustes murailles de vingt pieds d'épaisseur peuvent défier les siècles. C'est un de ces édifices destinés, comme les pyramides d'Egypte et comme le Colysée, à demeurer debout au milieu de toutes les ruines, et, selon un mot célèbre, le Tibre aura tari dans ses rives de boue que Saint-Pierre le dominera encore.

« Il n'est pas une pierre dans cette montagne de gloire qui ne soit à sa place, qui ne donne une clarté, qui ne jette une parole forte et sublime. Rome, le résumé de tout, se résume dans Saint-Pierre, et Saint-Pierre crie dans Rome et dans le monde la victoire de la Croix sur Rome et sur le monde.

« Victoire par toutes les grandeurs, par toutes les lumières, par tous les dévouements: levez-vous, apôtres, martyrs, docteurs, patriarches, saints de tous les temps, dont les ossements et les images sont ici; levez-vous, héros qui gardez les portes du sanctuaire; levez-vous, nation qui l'avez défendu!

« Victoire par tous les miracles: levez-vous, siècles! Depuis que le sang de Simon-Pierre a rougi ce sol, quels torrents n'y ont pas coulé pour en arracher sa tombe! Torrents de feu, torrents de bourreaux, torrents d'armées, torrents de scribes et de blasphémateurs, chaque siècle a amené ses torrents, et chaque torrent a apporté quelques-unes des pierres qui forment l'édifice!

« Victoire par la foi, plus puissante que les armes; victoire par l'amour, plus fort que le temps. Le temps serait l'arme invincible de la mort; mais la mort et le temps sont vaincus par l'amour, et le chant de la victoire est aussi le chant

des beautés artistiques qui encombrent parfois leurs églises. Ces âmes simples et bonnes veulent une piété facile et une dévotion aimable ; elles vont à Dieu sans façon parce qu'il est le bon Dieu, et aux saints avec familiarité parce qu'ils sont tous plus ou moins de leur famille. Pour nous, nous sommes davantage impressionnés par ces voûtes hautes, sombres, solennelles qui nous inspirent le sentiment de la puissance, de la grandeur, de la majesté éternelles ; nous aimons de parcourir à pas lents ces longues avenues de colonnes, à nous avancer vers le sanctuaire éloigné, en courbant la tête, et agenouillés sur la pierre nue, à prier en silence. « L'église ogivale fait prier comme il convient à l'exil ; Saint-Pierre, c'est l'église qui triomphe et qui chante, dit Mgr Gerbet. » Or, on cherche en vain en Italie ces cathédrales gothiques, emblèmes de la foi robuste de nos pères et de leurs aspirations surnaturelles, dont notre France est si fière. Qui ne les a vues ces reines de pierre dominant nos cités du Nord ou du Midi, s'élancer élégamment dans les airs ? On dirait, à certaines heures du jour, qu'elles se balancent gracieusement sur leur base ; leur flèche légère semble gazouiller, sous le ciel, des chants incompris. Avec leurs clochetons et leurs aiguilles, elles donnent l'illusion d'une flottille en partance pour l'éternité, et l'on voudrait les suivre, quitter la terre, monter à bord et partir pour un voyage vers les sphères éthérées.

Dans nos églises l'âme se sent naturellement élevée, comme malgré elle, vers les sphères supérieures, et la prière monte d'elle-même du cœur aux lèvres. Ici, ce n'est plus ce demi-jour mystérieux si admirablement ménagé par des vitraux de toutes couleurs, ce n'est plus ce même silence qu'interrompt seul le murmure des psalmodies ; c'est au contraire un va-et-vient continuel de curieux, de voyageurs, de pèlerins qui entrent, qui sortent, qui se promènent, qui s'arrêtent, qui s'agenouillent. L'âme est forcément distraite et doit faire effort pour se livrer au sentiment chrétien.

Quoi qu'il en soit, faisons notre révérence à saint Pierre, le prince des Apôtres, et rendons-nous chez le disciple bien-aimé : allons à *SAINT-JEAN-DE-LATRAN.*

Cette basilique est du nombre des basiliques constantiniennes et patriarcales. Elle eut dès son origine une prééminence qu'elle n'a jamais perdue : elle a toujours été la première église du monde et la métropole de Rome. Saint Sylvestre lui donne le titre d'église épiscopale des pontifes romains, et depuis cette investiture sacrée, elle a toujours reçu les Papes dans son enceinte, pour la cérémonie de leur prise de possession. Aussi porte-t-elle au frontispice de sa double façade, comme un diadème de gloire, cette inscription deux fois répétée : *Sacrosancta lateranensis Ecclesia omnium Urbis et Orbis Ecclesiarum caput et mater*, la sacrosainte église de Latran, reine et mère de toutes les églises de la ville et du monde. La basilique de Latran est donc de droit la *reine-mère* des basiliques et elle le devient parfois de fait.

C'est ainsi notamment que dans la procession générale de la Fête-Dieu, qui se faisait à Saint-Pierre avant 1870, le clergé de Latran y avait le pas sur

tous les autres. C'est là d'ailleurs que siège le cardinal-vicaire qui remplit pour le Pape les fonctions d'évêque de Rome.

« J'aime cette place de Latran, disait Louis Veuillot. Le Latran a des témoins de toutes ses vicissitudes et de toutes ses splendeurs. Les montagnes de la Sabine dressent dans le ciel bleu leurs crêtes étincelantes de neige et de soleil. J'ai beau ne rencontrer que sujets d'alarme, je ne peux me persuader que ce Latran si souvent rebâti soit moins solide que ces montagnes qui le contemplent depuis quinze cents ans. Il est leur vainqueur ; elles sont ses sentinelles. La croix s'est élancée du Latran, et elle a volé sur ces sommets orgueilleux. Là-haut, Dieu a pris sa demeure ; des églises se sont élevées ; la foi s'emparant des montagnes en a fait des ostensoirs d'où rayonne le Saint-Sacrement. Si cela tombe, d'autres choses tomberont. »

Au centre de la place se dresse un obélisque gigantesque en granit rouge, qui avait décoré le temple du Soleil à Thèbes et que l'empereur Constance avait fait transporter au cirque Massimo. C'est le plus grand des monolithes connus : il mesure trente-deux mètres et quarante-sept avec son piédestal. Les maisons sont rares et basses sur cette partie du mont Cœlius où, dit-on, la *Malaria* fait ses ravages. Les pèlerins animent ordinairement seuls la solitude de ces lieux où planent dans un silence majestueux les plus éloquents souvenirs.

Le palais de Latran avait appartenu à Plautius Lateranus, de la famille Sextia, ce personnage mis à mort avec Sénèque comme complice de la conspiration de Pison. L'Empereur confisqua le palais qui passa à ses successeurs. Constantin le donna au pape Sylvestre, et les Souverains-Pontifes l'ont habité plus de mille ans. Trente-trois conciles, dont cinq œcuméniques, y ont proclamé la vraie foi tout en préparant l'avenir temporel des peuples. La sagesse divine et la sagesse humaine se confondaient là comme deux éléments partis du même principe et tendant au même but. L'esprit moderne a brisé cette harmonie ; mais Dieu se venge en livrant la sagesse humaine aux perplexités du doute et aux incohérences doctrinales. Sibylle radoteuse, elle ne sait que balbutier des oracles contradictoires. Et cependant l'Eglise, dans la beauté de sa démarche antique, traverse les nations pour enseigner et pour bénir. Que lui font les petits incrédules modernes, à elle qui a vaincu les géants et réformé le monde ?

L'intérieur de cette basilique est vraiment imposant avec ses cinq nefs, ses quatre arcades correspondant à autant de chapelles, son riche plafond, construit par Pie IV. La grande nef frappe par son immensité. Au sommet, à la naissance des voûtes, sont peints les prophètes qui ont prédit le Christ et les conquêtes de l'Evangile ; sur les piliers, s'élèvent les statues colossales des Apôtres qui en sont les instruments. Au-dessus des niches sont des bas-reliefs en stuc représentant d'un côté des figures de l'Ancien Testament ; de l'autre, les faits de l'Evangile qui en sont l'accomplissement. On le voit, c'est le résumé complet du Christianisme, remontant au berceau du monde ; c'est JÉSUS-CHRIST annoncé, préfiguré, venu, triomphant.

Les statues des Apôtres ont comme à Saint-Pierre quelque chose de maniéré; mais rien ne manque pour symboliser la vie et la mission de chacun d'eux. « Derrière chaque apôtre, dit Mgr Gaume, dans le fond de la niche, est peinte une porte entr'ouverte; l'apôtre est sur le seuil, pour dire qu'après la révélation chrétienne, dont il est l'organe, il n'y a plus que la Jérusalem éternelle, cité de la lumière aux douze portes d'émeraude. Enfin, à la base de chaque niche, apparait une colombe en relief, avec le rameau d'olivier dans son bec, touchant emblème de l'esprit de l'Evangile. »



Abside de Saint-Jean-de-Latran, restaurée par SS. Léon XIII.

Derrière le deuxième pilier, une fresque de Giotto représente Boniface entre deux cardinaux annonçant le jubilé de 1300. Il y a dans les nefs latérales des chapelles remarquables et d'une grande richesse: celles d'Orsini, des Torlonia, des princes Massimi, d'Aldobrandini, et la plus belle, celle des Corsini.

Dans le transept gauche se trouve la splendide chapelle du Saint-Sacrement où l'on remarque un tabernacle en marbres rares et en pierres précieuses, ainsi qu'un fronton de bronze doré qui aurait été fait avec les éperons pris à Actium.

Cette chapelle possède encore une belle Ascension du chevalier d'Arpin. En face, flotte la bannière de Jean Sobieski.

On conserve dans l'autel majeur la table en bois sur laquelle saint Pierre célébrait les saints Mystères et que le pape Sylvestre retira des catacombes. La partie supérieure du baldaquin contient de précieuses reliques, entre autres, les chefs de saint Pierre et de saint Paul. Incomparable trésor! Ces deux têtes ont possédé le mystère du Calvaire, elles ont été meurtries, martyrisées pour le Christ, et c'est pourquoi elles sont placées sur ce trône, dans ce reliquaire qui domine le maître-autel de la cathédrale de l'univers.

Dans un petit sanctuaire spécial, on conserve derrière des grilles de fer et sous de larges feuilles de cristal, la table sur laquelle Notre-Seigneur célébra la dernière Cène et institua l'Eucharistie : c'est le premier autel de la nouvelle alliance.

Le *Trésor* possède encore le vêtement de pourpre dont fut recouvert JÉSUS-CHRIST pendant sa Passion, l'éponge trempée dans le fiel, une partie de la tunique et des chaînes de saint Jean l'Evangéliste, la coupe dans laquelle on présenta du poison au même saint Jean et dont il n'éprouva aucun mal, un bras de sainte Hélène, une partie du cerveau de saint Vincent de Paul, du sang de saint Charles Borromée. On conserve en outre dans les galeries du cloître un grand nombre de reliques sur l'authenticité desquelles la Sacrée Congrégation ne s'est jamais prononcée; par exemple, la plaque de porphyre sur laquelle, dit-on, les soldats ont joué, au Calvaire, les vêtements du Sauveur, la colonne fendue du temple de Jérusalem, une pierre ronde du puits de la Samaritaine, la margelle d'un baldaquin de marbre soutenu par quatre colonnes et indiquant la taille du divin Rédempteur, enfin un antique siège pontifical et quelques débris très intéressants de l'ancienne basilique.

Les rois de France font partie du vénérable Chapitre de Latran, par droit de naissance. Cette prérogative date de 1595, lorsque, après sa conversion, Henri IV fit don à l'insigne basilique de l'abbaye de Clérac en Gascogne. Ils ont toujours eu leur stalle réservée dans le chœur du chapitre, et chaque année, sous l'ancien régime, l'ambassadeur de France près le Saint-Siège venait s'y asseoir au jour de la fête du roi, pour y recevoir les honneurs dus à son maître. La Révolution, on le comprend, se moqua du privilège royal, les Bourbons le revendiquèrent, Louis-Philippe seul le refusa, Napoléon III eut le bon esprit de le réclamer, et rétablit même en faveur de la basilique une rente annuelle, en compensation des revenus de l'abbaye de Clérac.

En sortant, nous trouvons à droite, sous le portique, la statue équestre du roi *vaillant*, par Cordier : c'est un monument de la reconnaissance du Chapitre. Saluons-le. Il est là, en qualité de « chanoine du dehors », comme Constantin et Charlemagne sont à Saint-Pierre, et Philippe IV à Sainte-Marie-Majeure; car, comme eux, il se montra le protecteur de l'Eglise, et s'il revenait à la vie, en voyant les iniquités de l'heure présente et les tristesses du Pape, sans doute il serait tenté de porter la main à la garde de son épée et de s'écrier avec Clovis : « Ah! si j'étais là avec mes Francs! »

La basilique a subi des phases diverses de destruction et de restauration, mais elle est toujours debout, plus riche, dit Louis Veuillot, de son nom et de sa parure de siècles, que de tous les trésors dont l'a ornée l'amour vainqueur. On peut dire que depuis cinq siècles surtout, il n'est pas un Pape qui n'ait travaillé à embellir Saint-Jean-de-Latran. Léon XIII a trouvé dans sa pauvreté des ressources suffisantes pour reconstruire l'abside avec une splendeur royale.

Non loin de la proto-basilique se trouve le *Baptistère*. C'est là que, selon la tradition romaine aujourd'hui universellement acceptée, Constantin reçut le baptême des mains mêmes du pape saint Sylvestre, en 324. L'empereur, dévoré alors par la lèpre, fut guéri sur-le-champ, au moment où le Pontife prononçait les paroles sacramentelles. Devenu chrétien et rendu à la santé, le prince fit éclater sa reconnaissance aux yeux du monde entier. Il voulut que Rome fût peuplée de basiliques consacrées au vrai Dieu, et que la principale s'élevât dans son propre palais. « L'emplacement, dit Mgr Gerbet, se trouva être bien choisi. De l'éminence où elle s'élevait, d'un côté elle dominait une grande partie de la campagne romaine où tant de martyrs reposaient dans les catacombes ; de l'autre, elle voyait à une distance peu considérable les trois monuments païens au-dessus desquels le christianisme désirait le plus arborer la croix ; sur le Capitole, le temple de Jupiter, métropole de l'idolâtrie ; sur le mont Palatin, le palais des vieux Césars du fond duquel étaient sortis tant de décrets sanguinaires contre les chrétiens, et plus près encore, le Colysée où ils avaient tant souffert. A la beauté de la situation s'unirent dès l'origine, dans l'église de Latran, les richesses et les décorations de l'art. Elle fut saluée du nom de *Basilique d'or* par une sorte d'acclamation populaire, à la vue de ses ornements splendides qui contrastaient si fort avec les sombres arceaux et les autels des catacombes. »

Ce monument était jadis d'une grande magnificence, ainsi que la basilique elle-même. A chaque angle correspond une colonne de porphyre rouge, portant une architrave surmontée de huit colonnes de marbre blanc, qui supportent elles-mêmes la coupole. Tout y est marbre, bronzes précieux, et peintures rappelant la vie et les victoires du grand empereur. A gauche des fonts, une grille en fer et deux portes de bronze venant des Thermes de Caracalla, séparent le Baptistère de la chapelle de saint Jean-Baptiste. Sous l'autel reposent les restes de quarante-neuf martyrs, et l'entrée en est interdite aux femmes, sans doute en souvenir d'Hérodiade. On voit aussi, près du Baptistère, l'oratoire de Saint-Venant, avec une mosaïque du VIIe siècle. Au Baptistère se trouve joint le *Triclinium*, vaste cénacle construit en 797 par le pape Léon III, qui le destinait aux saintes agapes de la charité, en certaines solennités. Que de pèlerins pauvres ou illustres ont été reçus là par le saint Pontife ! Combien d'autres y ont été servis de la main même des Papes, ces augustes *serviteurs des serviteurs de Dieu*.

Près de la basilique latérane, on vénère la *SCALA SANTA*, escalier du palais de Pilate que JÉSUS, dans la matinée du Vendredi-Saint, monta et descendit quatre fois ; il a vingt-huit marches en marbre blanc recouvertes de madriers en noyer,

pour les défendre contre les pieux larcins des pèlerins. On le monte à genoux, et à chaque marche on peut gagner neuf années d'indulgence.



La Scala Santa.

Ce fut sainte Hélène qui fit venir de Jérusalem cette précieuse relique et qui la déposa dans le palais de Latran. Au XVI[e] siècle, Sixte-Quint chargea Domi-

nique Fontana de la transporter où elle se trouve actuellement. Cela se fit en une seule nuit avec l'assistance du clergé de Latran. On commença par placer la marche supérieure, puis l'avant-dernière, et ainsi de suite, de telle sorte que le premier degré fut posé après les autres et que les ouvriers purent achever leur travail sans mettre le pied sur le marbre vénérable.

Une profonde émotion vous saisit en gravissant cet Escalier saint qui rappelle de si touchants souvenirs. Vous n'êtes plus à Rome, vous êtes à Jérusalem, sur les pas de JÉSUS souffrant dont vous baisez les divines empreintes ! Par intervalles, des globules de verre enchâssés dans le bois laissent voir le marbre; baisez-les avec respect: c'est ici qu'une goutte du sang divin est tombée ! On arrive ainsi à la dernière marche qui a été laissée à découvert pour satisfaire la piété des fidèles. Mon Dieu! que ce lieu est entre tous vénérable! et qu'on a eu raison d'y graver cette inscription: « *Non est in toto sanctior orbe locus.* Il n'y a pas de lieu plus saint dans l'univers entier. »

Quand on a gravi le saint Escalier on se trouve en face du *Sancta Sanctorum*, ancien oratoire privé des Souverains-Pontifes, sanctuaire fermé dans lequel on vénère la *sacra tavola* ou *achiropoieta*, c'est-à-dire la célèbre image de Notre-Seigneur, de grandeur naturelle, peinte sur bois de cèdre ou d'olivier et qui, selon la légende, commencée par saint Luc fut achevée par les anges. On ne la montre au public qu'à certaines fêtes. Dans les grandes calamités ou à des époques solennelles, on la porte processionnellement jusqu'à Sainte-Marie-Majeure; la dernière procession eut lieu sous Pie IX en 1863.

Ne nous éloignons pas sans entrer à *SANTA-CROCE*, Sainte-Croix de Jésusalem, qui conserve la terre du Calvaire apportée par sainte Hélène. Lorsqu'on quitte Saint-Jean-de-Latran pour gagner Sainte-Croix de Jérusalem qui est le grand reliquaire de la Passion, la vue, dit M. de Ségur, s'étend au loin sur la campagne où les lignes d'aqueducs se réunissent sur ce point: leurs longues suites d'arcades produisent un effet dont on ne se lasse pas. Tout respire la solitude et la majesté du désert... La route est à peine tracée, c'est un vaste espace semé de quelques arbres, couvert d'une herbe fine sur laquelle sont épars des troupeaux de moutons noirs. Quand on parcourt à pied cette solitude, l'âme se plonge dans la méditation des douloureux mystères de la Semaine-Sainte, et en pénétrant dans la basilique de sainte Hélène, on croit entrer dans Jérusalem. » Cette église est particulièrement chère aux amants de la Passion du Sauveur ; car, outre le Titre de la croix, elle possède trois grands morceaux du bois de la vraie Croix, un des clous teints du sang divin, deux épines de la sainte Couronne, les bras de la croix du bon larron, et le doigt avec lequel saint Thomas sonda les plaies du Sauveur ressuscité: reliques saintes qu'il faut voir, qu'il faut entendre, oserai-je dire, car rien ne parle plus éloquemment des atroces souffrances de l'Homme-Dieu durant sa Passion. L'ostension de ces insignes reliques n'a lieu que trois fois l'an. A part ces jours, il y a, pour les voir, des formalités à remplir; et les dames ne peuvent pénétrer dans le sanctuaire où on les garde qu'avec une permission signée du cardinal secrétaire des Mémoriaux.

***

De *Santa-Croce* passons à Bethléem : *transeamus usque Bethleem*, c'est-à-dire à *SAINTE-MARIE-MAJEURE* pour y vénérer la Crèche du Sauveur et le portrait de la Madone.

« Libère étant Souverain-Pontife, Jean, patricien romain, et son épouse, de race non moins noble, n'ayant point d'enfants, vouèrent leurs biens à la sainte Vierge, et la supplièrent ardemment de faire connaître à quelle œuvre pie il lui plaisait que ces biens fussent consacrés... Or, aux nones d'août, à l'époque où les chaleurs sont les plus intenses à Rome, la neige couvrit, la nuit, une partie de l'Esquilin. Cette même nuit, la Vierge apparut en songe à Jean et à son épouse, et leur demanda de bâtir sur l'emplacement recouvert de neige une église en son honneur. Ainsi la Mère de Dieu se constituait leur héritière. Jean alla rapporter la chose au pape Libère qui affirma avoir eu la même révélation. » C'est à peu près en ces termes que le bréviaire romain raconte les gracieuses origines de Sainte-Marie-aux-Neiges. Chaque année, au jour anniversaire du miracle, le 5 août, on laisse tomber de la voûte, pendant l'Office, de petites fleurs blanches imitant les flocons de neige.

La basilique, appelée aussi basilique Libérienne du nom du Pontife qui en fit la dédicace, et Sainte-Marie à la Crèche, parce qu'elle reçut au VIIe siècle la Crèche du Sauveur, est dans le monde chrétien, la reine de toutes les églises dédiées à la Mère de Dieu : de là son nom de *Sainte-Marie-Majeure.*

Agrandie et restaurée à diverses reprises, cette basilique fut définitivement embellie par Fuga, sous Benoît XIV. C'est la plus grande église de Rome après Saint-Pierre. Ses trois nefs partagées par quarante-quatre colonnes en marbre blanc d'ordre ionique, ses mosaïques à fond d'or bruni par l'âge, la magnificence de ses chapelles suffiraient à la désigner à l'admiration de tous. Mais elle a pour les fidèles des richesses plus précieuses encore ; et d'abord la Crèche de Bethléem où l'Enfant JÉSUS naissant fut déposé par la Vierge Marie. Ce bois, le plus vénérable qui soit au monde après celui de la Croix, est renfermé dans un beau reliquaire d'argent et de cristal qui repose sur un autel, au fond d'une chapelle de marbre à laquelle on descend par quelques marches, comme pour rappeler la grotte de Bethléem. Ce vieux bois noirci et rongé par le temps a bien été le berceau de JÉSUS enfant; le Fils de Dieu y fut déposé par les mains de sa Mère : *reclinavit eum in præsepio.* A l'entrée du sanctuaire, une statue de saint Gaétan, tenant l'Enfant JÉSUS dans ses bras, semble en défendre l'entrée aux profanes. L'expression de foi et d'amour avec lequel le saint contemple le divin Enfant dépasse tout ce qu'on peut imaginer : c'est une des merveilles de l'art chrétien.

Pendant les fêtes de Noël, la Crèche est exposée sur le maître-autel, au centre de la Confession. Des milliers de cierges brûlent alentour, et la basilique offre alors un aspect vraiment céleste. La piété expansive du peuple romain, sa familiarité touchante avec le bon Dieu, le concours des paysans, des *pifferari*, et

des pâtres de la campagne romaine, le mélange des costumes, des rangs, des âges, les prières ardentes, les chants naïfs, tout est bien de nature à ravir de surprise et d'admiration l'étranger qui assiste pour la première fois à ces touchantes solennités.

D'ailleurs, c'est à Noël que commence l'année pour les Romains, le *capo d'anno*. A la vérité, l'anniversaire de la naissance du Sauveur marque pour eux le renouvellement de l'année. Si c'est la fête de l'humanité, c'est aussi la fête de la famille, la fête des *bambini* (petits enfants), et par voie de conséquence celle des étrennes. Mais les *presepe* (crèches), en font principalement les frais. On en fabrique, on en expose partout. On se les offre en présent et, si on n'a pu faire mieux, on se dédommage en allant visiter celles qui sont exposées dans toutes les églises, et parmi lesquelles est surtout renommée celle de la *Lungara*, au bord du Tibre.

Mais continuons notre visite à Sainte-Marie-Majeure. A gauche, la merveilleuse chapelle Borghèse, construite par Paul V, renferme les tombeaux de ce pape et de Clément VIII. Les peintures des grandes arcades sont du Guide. Quatre colonnes de jaspe oriental, des piédestaux de bronze doré, une frise en agate, un magnifique bas-relief représentant le miracle des Neiges, des fresques inimitables du Guide : tels sont les ornements de l'autel et de la chapelle. La Madone peinte par saint Luc, placée au-dessus du maitre-autel, sur un fond de lapis-lazzuli, et soutenue par quatre anges de bronze doré, est son plus riche trésor. Ce portrait est-il vraiment l'œuvre de saint Luc? Un jour il a plu aux protestants d'en douter, et des auteurs sceptiques et légers ont répété leur dire. Néanmoins, il est avéré, affirmerons-nous avec le chanoine de Bléser, que depuis quatorze siècles cette image est l'objet d'une grande vénération de la part des Souverains-Pontifes, des saints inscrits sur les diptyques de l'Église, du peuple de Rome et des étrangers. C'est à ses pieds que les papes Symmaque, Grégoire III, Adrien I, Léon III, Pascal I, passaient les nuits en prière ; c'est devant elle que Clément VIII venait dès l'aurore, pieds nus, offrir l'auguste Sacrifice ; c'est à elle que le savant Benoît XIV ne manquait aucun samedi de rendre ses hommages, en assistant au chant des Litanies.

Cette Madone est vraiment pleine de grâce dans son attitude. Elle se tient debout, et porte sur le bras gauche l'Enfant JÉSUS qui lève sa mignonne main comme pour s'essayer déjà à bénir. Elle est drapée dans un large manteau bleu qui l'enveloppe tout entière à la manière juive, et lui sert à la fois de coiffure et de voile. A son front brille une petite croix que l'Enfant JÉSUS semble regarder avec le pressentiment de son douloureux avenir ; son œil est pur, sa physionomie suave, sa pose noble ; on devine en elle la Mère d'un Dieu. Quant à l'Enfant, il est revêtu d'une robe qui lui tombe jusqu'aux pieds et il porte un livre *(codex)* à la main gauche. Il y aurait tout un ouvrage à écrire sur la Madone de saint Luc, si nous voulions raconter son histoire et ses miracles, ou même décrire sa chapelle et son autel, mais il faut savoir se borner. A Rome, il n'y a pas de monument qui n'exigerait un volume pour être bien connu et

nous ne pouvons consacrer que quelques pages à ceux qui méritent le plus notre attention. Rome d'ailleurs a tant de trésors à découvrir au pèlerin qu'il ne peut guère que passer de l'un à l'autre sans les savourer à loisir. Plus tard il se forme de ces objets divers à peine entrevus, mais conservés dans la mémoire du cœur, un tout délicieux, moitié humain, moitié céleste, aussi doux peut-être que la réalité.

La Confession est extrêmement riche avec ses colonnes de bronze et ses escaliers de marbre de diverses couleurs ; elle contient entre autres précieux restes, ceux de l'apôtre saint Mathias. Pie IX à qui la basilique doit cette Confession, y a sa statue en marbre blanc ; il est représenté en prière. Le Pontife de l'Immaculée-Conception est bien à sa place dans le plus beau temple dédié à la Mère de Dieu. Si, par humilité, il n'a pas voulu que sa dépouille mortelle reposât à côté de celle de saint Pie V, son patron, un monument digne de lui consacre sa dévotion à la Crèche ainsi qu'à Notre-Dame des Neiges.



La sainte Vierge peinte par saint Luc, conservée à Sainte-Marie-Majeure.

Au-dessus de la Confession s'élève l'autel papal, formé d'une urne antique de porphyre, qui est recouverte d'une large table de marbre blanc et noir. On croit que cette urne a renfermé les cendres du patrice Jean et de sa femme, les fondateurs de la basilique. L'autel est surmonté d'un baldaquin, soutenu par quatre colonnes de porphyre, sur lesquelles six anges de marbre tiennent avec grâce une couronne.

Le plafond à caissons de la grande nef, qui est l'un des plus remarquables en ce genre, fut doré avec le premier or venu d'Amérique. La cour d'Espagne fit hommage de cet or à Marie. N'était-ce pas reconnaître la piété de Christophe Colomb qui voulut partir pour son immortelle découverte sur un vaisseau nommé *Santa Maria ?*

Les mosaïques présentent un puissant intérêt ; au point de vue de l'art, on accorde la supériorité à celles de Gaddo Gaddi et de Mino de Tunita, artistes du XIII[e] siècle, qui ont représenté dans l'abside JÉSUS et Marie de grandeur colossale. Au point de vue historique, il faut donner la préférence à celles qui furent commandées, au V[e] siècle, par un Pape d'une pauvreté évangélique, Sixte III, l'ami de saint Augustin. Le pontife voulut perpétuer ainsi le souvenir de la célèbre victoire remportée par Marie au concile d'Éphèse sur l'impie Nestorius,

qui niait sa maternité divine : « Sixte III, dit Mgr Gerbet, a rendu hommage à ce dogme par le lieu même ou il a fait exécuter l'œuvre d'architecture et de peinture qu'il a offerte au peuple chrétien ; il a voulu que le monument annonçant la victoire de la foi au Verbe incarné fût érigé dans la plus belle des basiliques que la piété des premiers siècles ait dédiée à la Vierge. Il ne pouvait prévoir qu'au deuxième concile de Nicée, en 787, on signalerait cette série de tableaux pour réfuter les erreurs des Iconoclastes. Le pape Adrien I[er] en parle assez longuement dans une lettre à Charlemagne.

Attardés par ce monde de merveilles dont l'admiration ne se lasse pas, nous n'avons pas encore pénétré dans la chapelle du Saint-Sacrement qui fait face à la chapelle Borghèse et qui, comme cette dernière, est surmontée d'une coupole. Surnommée Sixtine, à cause du Pape de ce nom qui la fit bâtir par Fontana, elle est à elle seule une église avec ses autels, sa Confession, sa sacristie. On y remarque les riches tombeaux de Sixte-Quint et de saint Pie V. Nous n'avons pas à faire ici la biographie du premier : de simple pâtre à Montalte, dans la marche d'Ancône, il s'éleva par son mérite jusqu'au souverain Pontificat, auquel il fut promu en 1585, à l'âge de soixante-quatre ans ; et, sage et généreux, il se montra un grand Pontife en secondant les efforts du parti catholique en Europe, aussi bien qu'en embellissant la Rome de Jules II et de Léon X. L'autre, saint Pie V, de l'Ordre de Saint-Dominique, a attaché son nom à une des grandes journées de la chrétienté, à la célèbre victoire de Lépante. Les Turcs y perdirent, suivant l'heureuse expression de Bonald, « la *puissance d'opinion* qui fait la principale force des peuples conquérants, que l'on acquiert une fois et que l'on ne retrouve plus ». C'était le 7 octobre 1571. A cinq heures du soir, saint Pie V travaillait au Vatican. Plusieurs prélats l'entouraient. Tout à coup, il imposa silence de la main, ouvrit la fenêtre et resta quelques minutes, les yeux fixés dans une muette et profonde contemplation. Puis se retournant, transporté, il s'écria : « Ne parlons plus d'affaires, ce n'en est pas le temps. Courons rendre grâces à Dieu dans son église ; notre armée remporte la victoire. » Ces mots à peine achevés, il congédia les assistants et se précipita, les yeux baignés de larmes, à genoux dans son oratoire. Notre-Dame du Rosaire avait exaucé les prières qui lui avaient été adressées dans le monde entier pour le succès des armes chrétiennes, et saint Pie V avait connu miraculeusement le triomphe des croisés. Son corps noirci, mais bien conservé, se distingue parfaitement sous l'autel. Le visage présente une évidente ressemblance avec ses portraits, sa physionomie est encore frappante d'ascétisme et d'énergie, et le Pontife, revêtu de ses ornements sacrés, semble continuer paisiblement son sommeil de trois cents ans.

La façade de Sainte-Marie-Majeure n'a rien de bien remarquable. Sans le clocher qui la surmonte, et qui est le plus élevé de Rome, elle annoncerait plutôt un monument civil qu'un édifice religieux. Il en est ainsi, en général, à Rome ; l'architecture des églises n'est pas faite pour nous faire oublier nos majestueuses églises gothiques. Dans la basilique qui nous occupe, la façade, réminiscence de Saint-Jean-de-Latran, présente un double portique avec trois ouvertures en bas et

trois arcades dans le haut. Le portique supérieur présente une *loggia* d'où le Pape donnait la bénédiction. A gauche des trois ouvertures qui donnent accès dans l'église, se trouve une porte murée, la porte sainte ou jubilaire.

Sous le portique, à droite, on trouve une statue assez médiocre de Philippe IV, bienfaiteur de la basilique. Les rois d'Espagne sont chanoines de Sainte-Marie-Majeure, comme les rois de France l'étaient de Saint-Jean-de-Latran.

Au milieu de la grande place qui précède Sainte-Marie-Majeure, Paul V fit élever une des magnifiques colonnes du temple de la Paix, colonne corinthienne cannelée de 14 mètres et demi de haut, au sommet de laquelle est placée la statue de la Vierge. Elle porte cette simple et noble inscription : « Autrefois je soutenais à regret le temple impur d'une fausse divinité : César l'avait ordonné. Maintenant joyeuse de porter la Mère de Dieu, je dirai, Paul, ton nom à tous les siècles. » Un obélisque de même hauteur, pris au mausolée d'Auguste, comme celui du Quirinal, décore la place de l'Esquilin attenante au chœur de l'église. Ces monuments de l'idolâtrie sur lesquels on a fait asseoir la Vierge Immaculée, témoignent, autant que la profusion des richesses avec laquelle on orne ses images, combien elle est la Reine du vrai peuple romain.



C'est le privilège de la Ville Eternelle que chaque pouce de terre révèle quelque fait glorieux des annales de l'Eglise. Ainsi sur la colline où nous sommes, nous rencontrons à chaque instant les traces de saint Pierre, de saint Paul et d'une multitude de chrétiens illustres. La maison du sénateur Pudens fut pour eux ce que le Cénacle fut pour les premiers fidèles à Jérusalem.

Deux filles du sénateur, Pudentienne et Praxède, brillent d'une auréole impérissable par leur sainteté. Les églises qui portent leurs noms ne pouvaient manquer d'attirer nos pas. Celle de *SAINTE-PRAXÈDE* étant toute voisine de Sainte-Marie-Majeure, faisons-y notre visite.

Pour nous, toutes les beautés artistiques qu'elle renferme pâlissent auprès d'une colonne à laquelle un anneau est scellé. C'est la *Colonne de la Flagellation*, la plus sainte relique après la Croix, puisqu'elle a été touchée du corps de l'Homme-Dieu, a reçu à flots le sang qui a racheté le monde et dont on voit encore les taches brunes çà et là. Elle est en marbre noir, veiné de blanc, d'une hauteur de soixante-dix centimètres au-dessus du socle. Cette colonne était à Jérusalem, non loin du palais de Pilate, en avant de la halle du Forum. JÉSUS y fut attaché de façon à ce que ses pieds effleurassent à peine la terre. Pendant trois quarts d'heure, au rapport de Catherine Emmerich, les bourreaux déchirèrent le corps virginal du Sauveur avec des verges, des lanières de cuir armées de fer et des bâtons hérissés d'épines.

On conçoit la vénération des premiers siècles envers ce souvenir du douloureux supplice de la Flagellation. En 1215, le cardinal Jean Colonna, légat du Saint-Siège en Terre-Sainte, apporta la colonne à Rome, et la déposa dans la basilique de Sainte-Praxède. On vient d'élever un gracieux édicule qui permet aux

fidèles de contempler l'insigne relique dans tout son jour, et aux prêtres de célébrer le Saint-Sacrifice devant elle.

En face de ce marbre où fut attachée et déchirée la chair du Fils de Dieu, l'esprit se trouble et le cœur s'émeut en pensant aux délicatesses sensuelles, aux jouissances criminelles dont la chair baptisée des chrétiens est trop souvent l'instrument. On comprend là les austérités des moines, les effroyables mortifications des saints, et on voudrait avoir le courage de les imiter, du moins de les admirer et de les défendre.

Telle était l'héroïque vierge dont tout prononce le nom dans cette église bâtie sur l'emplacement des thermes qui formaient une dépendance de la maison de Pudens, son père. Dès sa jeunesse, elle pratiquait l'oraison, les jeûnes, toute sorte d'austérités. Ses biens étaient le patrimoine des pauvres, surtout de ceux qui souffraient pour la foi. Elle allait dans les prisons visiter ces précieuses victimes de JÉSUS-CHRIST et panser leurs plaies. Quand ils étaient dans les supplices, elle allait recueillir leur sang, les enterrait secrètement dans un souterrain de sa maison. On voit, au bas de la basilique, le puits entouré d'une grille dans lequel la sainte versait le sang des martyrs qu'elle avait recueilli, et où elle déposait leurs ossements. Une lampe que l'on y introduit permet de les distinguer à une certaine profondeur. La jeune vierge est représentée à genoux sur l'orifice du puits, pressant entre ses mains une éponge pleine de sang. Tout près de là est une table de marbre protégée également par une grille et portant cette simple, mais éloquente inscription : Sur ce marbre dormait la sainte vierge Praxède. Elle mourut, d'après la chronologie la plus probable, vers 165, et l'on peut dire que la persécution qui affligeait l'Eglise naissante abrégea sa vie. Son corps repose sous le grand autel. Le pape Pascal I[er] lui donna pour cortège plus de trois mille martyrs.

La basilique a un air de vétusté qui plaît : des nefs séparées par seize colonnes de granit, un baldaquin d'autel porté sur des piliers de porphyre, un chœur à deux rampes dont les marches sont d'énormes blocs de rouge antique, la plus précieuse des pierres, puisqu'elle est devenue introuvable : tels sont les matériaux qui reculent jusqu'à l'antiquité cette église carlovingienne formée de fragments de l'ère païenne. Les mosaïques du grand arc et de la tribune sont du IX[e] siècle. *Sainte-Praxède* est une église cardinalice dont le titre est fort ancien. Saint Charles Borromée s'en estimait si heureux qu'il demanda au pape Grégoire XIII la permission de laisser son nom de famille pour prendre celui de Charles, cardinal de Sainte-Praxède ; aussi l'enrichit-il de ses bienfaits. On vénère dans sa chapelle le fauteuil de bois sur lequel il prenait deux ou trois heures de sommeil, et la table où il donnait à manger aux pauvres.

Il nous reste à visiter la sœur aînée de sainte Praxède sur le théâtre de son triomphe. Vouée de bonne heure à Dieu, Pudentienne partagea comme Praxède, son temps entre la prière et les bonnes œuvres. Sa maison du Viminal où son père avait donné l'hospitalité à saint Pierre, continua à être un centre de réunion pour les fidèles. L'héroïque vierge recueillit, elle aussi, les restes d'une

légion de martyrs dans un puits que l'on voit encore. Vingt ans avant sa sœur, elle alla recevoir sa récompense. Une belle église a remplacé le modeste oratoire que Pie Ier consacrait cent ans après la mort de saint Pierre. On a placé, à droite dans une chapelle, l'autel où le Prince des apôtres célébrait le Saint-Sacrifice.

La mosaïque *constantinienne*, de grande dimension, qui se trouve derrière le maître-autel, est plus qu'un document de curiosité, c'est un chef-d'œuvre de l'antiquité chrétienne. Au centre est assis le Christ, drapé dans une toge d'or ; à sa droite et à sa gauche sont placés saint Pierre et saint Paul, couronnés, l'un par sainte Pudentienne, l'autre par sa sœur Praxède ; autour de ces figures principales se groupent le sénateur Pudens et ses descendants. La tranquillité du tableau, l'ajustement, le caractère des figures, tout est remarquable. C'est la plus antique peinture qui puisse être étudiée à Rome au point de vue de l'art, dit Francis Wey.

On le voit, tout, dans cette église comme dans la précédente, rappelle les temps apostoliques. Saint Pierre s'y révèle partout avec Praxède et Pudentienne qui ont été pour ainsi dire ses petites-filles spirituelles. L'autel où il disait la messe existe encore, et des écrivains impies, à l'instar de Stendhal, osent regarder comme fort douteux que saint Pierre soit jamais venu à Rome! Saintes Pudentienne et Praxède, rendez à nos savants contemporains la lumière de la foi!

***

Ne quittons pas le mont Esquilin sans visiter *SAINT-PIERRE-AUX-LIENS*, où sont conservées les chaînes du grand Apôtre. C'est une belle église élevée en 442, par l'impératrice Eudoxie, femme de Valentinien, et reconstruite par le pape Adrien Ier dans le pur style des anciennes basiliques romaines, dont l'élégance égale la majesté

La statue gigantesque de Moïse par Michel-Ange, adossée au côté droit de l'église, attire tout d'abord les yeux, et semble garder les chaînes de l'Apôtre soigneusement renfermées dans la sacristie. Le grand artiste s'est surpassé dans cette œuvre extraordinaire. Son fougueux génie l'anime, la remplit et déborde de toutes parts. Ce colosse mystérieux déconcerte nos habitudes esthétiques et inspire en même temps l'admiration et l'effroi.

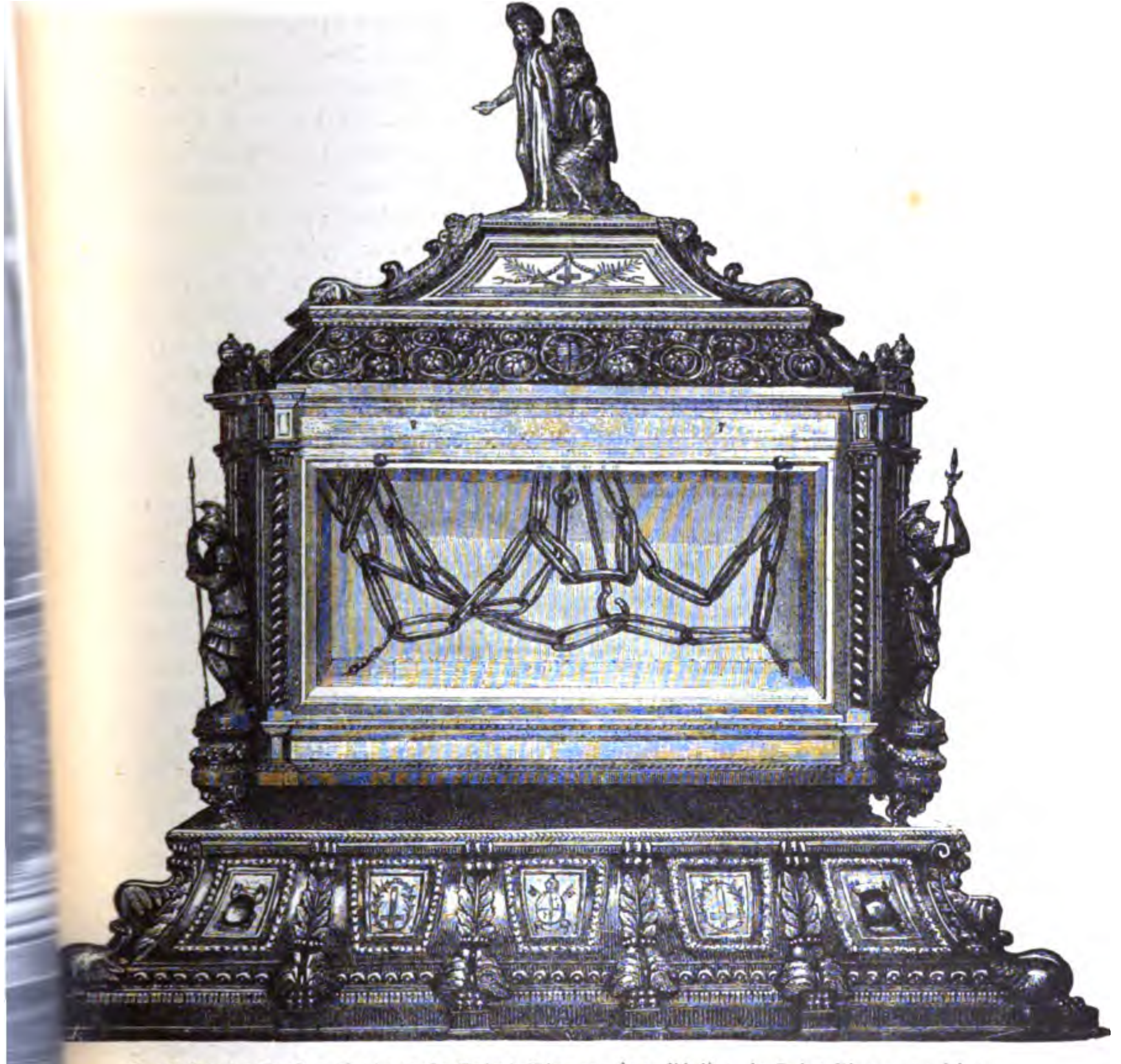
Ce marbre superbe et terrible nous représente bien le législateur des Hébreux tel que nous le concevons. C'est la loi vivante, incarnée, implacable. Le front, muni de deux cornes naissantes, semble tout flamboyant encore des foudres du Sinaï ; la main frémissante s'apprête à briser les tables de la Loi ; le pied nu, violent, porte à terre sur un seul doigt comme pour écraser les ennemis de Dieu; les ondes de la barbe épaisse, la perfection anatomique du bras et de la jambe nus, la vigueur dans l'art de faire ressortir les muscles, le bizarre vêtement aux amples plis, les sandales asiatiques, tout révèle le génie de l'incomparable artiste qui semble avoir voulu souffler son âme et celle de Jules II à son Moïse, qu'après avoir contemplé longtemps, il interpella en ces termes : « Parle donc, puisque tu vis. » Et ce disant,

l'artiste lui donna un coup de marteau sur le genou. Cette signature du génie est encore visible.

Cette statue devait orner le tombeau du pape Jules II. Par une inspiration digne



trop grande place à l'homme, et il est plus conforme à l'esprit chrétien de n'avoir placé au-dessus des restes de saint Pierre que l'autel où l'Agneau divin renouvelle sans cesse son immortel sacrifice. Les cendres de Jules II reposent sous un modeste monument dans la chapalle du Saint-Sacrement.



Le tabernacle des chaînes de Saint-Pierre, dans l'église de Saint-Pierre-aux-Liens.

On sait l'histoire des chaînes de saint Pierre. Elles ont lié l'Église au berceau, mais la parole de Dieu, pas plus que les rayons du soleil, ne peut être enchaînée: *Verbum Dei non est alligatum.*

L'Apôtre, arrêté par Hérode, fut jeté en prison à Jérusalem; un ange le délivra,

et les chaînes qui tombèrent d'elles-mêmes des mains du prisonnier, furent conservées précieusement par les premiers chrétiens. L'impératrice Eudoxie, étant allée en dévotion à Jérusalem, le patriarche Juvénal lui fit présent des deux chaînes de saint Pierre; elle en envoya une à sa fille, qui avait épousé Valentinien III, empereur d'Occident. Le pape Léon le Grand ayant voulu mesurer cette chaîne avec celle dont saint Pierre avait été chargé dans la prison Mamertine, les deux chaînes, mises en contact, se réunirent pour n'en former qu'une seule. En souvenir de ce prodige, l'impératrice éleva la basilique *eudoxienne*. Aux chaînes de saint Pierre, on a joint quatre anneaux de celle de saint Paul. Depuis le Ve siècle, ces heureuses chaînes, « qui ont délivré le monde », sont entourées d'universels hommages, et maintes guérisons miraculeuses sont venues confirmer leur authenticité. Heureux qui peut les contempler, les toucher, y poser ses lèvres, les porter un instant autour de son cou! Suprême faveur qu'ambitionnait saint Chrysostome: « Rien de beau comme de porter des chaînes pour le Christ! Si quelqu'un a l'amour du Christ, il comprend ce que je dis; s'il est consumé de cet amour, il sent la force et la dignité de ces chaînes. En être chargé pour JÉSUS-CHRIST, c'est plus que de siéger à sa droite. Oh! que je voudrais être à Rome où elles sont conservées! Quelle joie de voir ces chaînes que les anges révèrent et que l'enfer redoute! O heureux liens, ô mains heureuses qui en avez subi les étreintes! Si j'avais vécu dans ce temps, que n'aurais-je pas fait pour avoir le bonheur de les baiser! J'aimerais mieux être Pierre chargé de ces chaînes que l'ange qui vint l'en délivrer. »

Le vaisseau de la basilique eudoxienne est très remarquable. Vingt colonnes doriques et cannelées, en marbre de Paros, aussi blanches que l'albâtre, partagent l'église en trois nefs. On ne peut s'empêcher d'admirer une fine peinture du Guerchin, le *saint Augustin* de la première chapelle, les *trois Marie* de Pomarancio et une mosaïque byzantine du VIe siècle, représentant saint Sébastien.

Les sept frères Macchabées sont honorés dans cette église; leurs corps y ont été retrouvés en 1876. La tradition rapporte que leur panégyrique y fut prononcé par saint Léon, le vainqueur d'Attila.

***

HORS-LES-MURS.

Sous le règne du belliqueux Tullus Hostilius, troisième roi de Rome, trois frères sortaient de la ville aux sept collines par la porte d'Ostie. La patrie avait remis son sort entre leurs mains, et ils portaient dans leurs poitrines, dit magnifiquement Tite-Live, le cœur d'une grande nation. Deux des vaillants frères trouvèrent la mort dans le combat singulier qu'ils avaient accepté, mais le troisième revint en triomphe, apportant à sa patrie la suprématie. La porte par laquelle étaient passés les trois héros prit le nom de *Porta Trigemina*. Un peu au-delà de l'église Saint-Paul-aux-Trois-Fontaines, à gauche de la *Via Ostiensis*, on voit encore le *Campus Horatiorum*, où le sort prononça entre Albe et Rome. Or, plus

de sept siècles après, le 15 juin de l'an 66, sous le règne de Néron, deux hommes sortaient à leur tour par la même porte, mais enchaînés. C'étaient des frères aussi: *Petrus apostolus et Paulus doctor Gentium.* Un amour plus grand et plus fort que l'amour même de la patrie les animait; ils portaient dans leur cœur la sollicitude de toutes les églises. Ils venaient de la prison Mamertine, et ils allaient mourir pour la vérité et pour le Christ. Pierre avait fait un grand détour avant d'aller au supplice, mais Néron avait sans doute tenu à donner à Rome entière le spectacle de l'agonie du premier pape. Peut-être aussi l'amour avait été plus fort que la haine, et Pierre avait obtenu d'accompagner le plus loin possible celui qui avait été associé à son apostolat: *in morte quoque non sunt divisi.*

Le maître du monde et le portier du ciel, frères à Rome et arbitres des nations, arrivent l'un par le glaive, l'autre par la croix au palais de la vie.

Mundi Magister, atque cœli Janitor,
Romæ Parentes, Arbitrique gentium,
Per ensis ille, hic per crucis, victor necem,
Vitæ senatum laureati possident.

O heureuse Rome, consacrée par la glorieuse mort de ces deux héros! leur sang, dont tu es teinte, te rend la plus belle de toutes les cités!

O Roma felix, quæ duorum Principum
Es consecrata glorioso sanguine,
Horum cruore purpurata, cæteras
Excellis orbis una pulchritudines.

(Hymn. liturg.)

Quoi qu'il en soit, cette circonstance même est en faveur de la tradition, car, si le fait avait été de pure invention, le lieu de la séparation n'aurait pas été placé si loin de la route du Janicule. Le moment du suprême adieu était donc arrivé: « Que la paix soit avec toi, fondement de l'Église et pasteur de tous les agneaux de JÉSUS-CHRIST! » Tel fut le langage de Paul auquel Pierre répondit: « Va en paix, prédicateur des bons et guide des justes dans la voie du salut. » Ils se quittèrent et Paul, promenant ses regards sur les chrétiens en pleurs, aperçut une noble matrone, Plautilla, à laquelle il demanda un voile pour envelopper sa tête avant de l'offrir à la hache du bourreau. Saint Denis nous a transmis le récit de cette scène auguste, et une humble chapelle en garde le souvenir à quelques minutes de la porte d'Ostie. La cohorte continua son chemin et parvint bientôt aux *Eaux Salviennes*, dans une région solitaire, triste et désolée. C'était là que, en qualité de citoyen romain, saint Paul devait être décapité. Une église s'élève sur le lieu même de l'exécution; et trois fontaines renfermées dans l'enceinte de cette église, à des distances égales, marquent les trois bonds que fit la tête du saint apôtre, en roulant sous le glaive du confecteur: de là le nom de *SAINT-PAUL-AUX-TROIS-FONTAINES.*

C'est une chose remarquable que ces fontaines qu'on voit sourdre sur le passage des saints. N'est-ce pas là un emblème du jaillissement invisible de la grâce? Quand

un lieu est béni par le contact mémorable d'un saint, il conserve une vertu mystérieuse et Dieu parfois y fait naître une double source: l'une qui jaillit, fraîche et limpide, du flanc de la montagne ; l'autre, invisible, qui émane de JÉSUS-CHRIST pour guérir les âmes et les corps : *Virtus de illo exibat et sanabat omnes.*

Trois églises, confiées à la garde des Trappistes français, font de l'abbaye des Trois-Fontaines un lieu de bénédiction. La première que l'on aperçoit est celle de *SAINTE-MARIE IN SCALA CŒLI.* Suivant la tradition, saint Paul fut détenu en cet endroit. La chapelle, de forme octogone, est bâtie au-dessus du cimetière de saint Zénon, tribun romain, qui, après avoir été condamné à travailler aux thermes de Dioclétien, fut martyrisé aux eaux Salviennes, avec dix mille de ses soldats. On ne peut penser sans émotion à l'héroïsme de cette légion chrétienne qui, à l'exemple de la légion thébaine, eut le courage de dire à César: « Nous servons un Maître plus grand que vous et nous saurons mourir pour lui. » *Sainte-Marie in Scala cœli* doit son nom à une vision qu'eut saint Bernard pendant qu'il célébrait dans cette église. Il vit une échelle miraculeuse qui allait de la terre au ciel, et une multitude d'anges qui conduisaient en Paradis les âmes sauvées par ses prières. Que pouvait refuser le Seigneur au célèbre abbé de Clairvaux qui, par humilité, ne voulant jamais être autre chose qu'un simple moine, fut poussé malgré lui sur tous les grands chemins de la chrétienté pour prêcher la seconde Croisade, et conquit plus d'hommes à la vertu que d'illustres capitaines n'en soumirent à leur épée?

Quelques pas séparent à peine *Sainte-Marie in Scala cœli* du beau frontispice de Saint-Paul, qui porte ces mots gravés en lettres d'or: « *S. Pauli Apostoli martyrii locus ubi tres fontes mirabiliter eruperunt ;* lieu du martyre de l'apôtre saint Paul, où jaillirent miraculeusement trois fontaines. »

Nous avons dit que la tête bénie de Paul, détachée du tronc par la hache du licteur, rebondit trois fois sur le sol. A chaque bond la voix inspirée du Docteur des Gentils articula en hébreu le nom de JÉSUS, et une triple source jaillit aussitôt du sol. La température de ces trois sources est tout à fait distincte: au premier bond, la tête étant encore chaude, l'eau est tiède; la seconde fois, la tête étant déjà froide, l'eau de la seconde source est plus fraîche; et enfin, la troisième fois, la tête étant entièrement refroidie, l'eau est restée glaciale. Au-dessus des trois fontaines, le chef vénéré de l'Apôtre est sculpté aussi trois fois avec une expression différente.

Tout près de là se trouve le billot de marbre sur lequel l'Apôtre eut la tête tranchée. Dieu accorda à la prière du martyr mourant la conversion du licteur romain, des soldats et des témoins de son supplice. C'est ainsi que la croix, cet arbre divin planté dans le sang au Calvaire, retrempait dans le sang les rejetons destinés à la propager, et le sang des confesseurs de la foi devenait une semence de chrétiens, selon la parole de Tertullien.

L'église des *SAINTS-VINCENT ET ANASTASE* est la troisième. Bâtie par Honorius Ier et dotée par Charlemagne, elle fut cédée en 1140 par Innocent II aux

religieux de Citeaux : c'est ce qui explique les fréquentes visites de saint Bernard au monastère voisin, tout embaumé encore de son souvenir.

L'abbaye des Trois-Fontaines, belle dans sa solitude et riche dans son abandon, refleurit depuis quelques années, grâce aux RR. PP. Trappistes. Pie IX, qui



Abside de Saint-Paul-hors-les-murs.

releva tant de ruines dans la Ville Eternelle, ne voulut pas que le silence de l'oubli planât sur un lieu si saint. Il y appela les enfants de Saint-Bernard, afin que la prière et le sacrifice mêlassent leurs voix à celles des anges de Clairvaux, des dix mille martyrs et de Paul lui-même, pour chanter au Très-Haut un hymne perpétuel, une sorte de *laus perennis.*

Les Trappistes montrent là, une fois de plus, s'il en était besoin, à quoi servent les moines. Ce couvent était autrefois l'endroit le plus malsain de la campagne romaine. Toute une famille de Bénédictins y avait été moissonnée par la *malaria*. Les premiers religieux français ne furent pas davantage épargnés ; une dizaine d'entre eux succombèrent, et la plupart des autres retournèrent en France. Loin de se laisser décourager, leurs frères se mirent à combattre la fièvre par des plantations successives d'eucalyptus, et à assainir ce sol désolé. De plus, après bien des recherches, ils ont composé un élixir, déjà très estimé, qui est à la fois un agent préservatif et curatif. Honneur à ces enfants de France qui réhabilitent notre pays aux yeux des visiteurs de Saint-Paul, et qui ne demandent qu'à se dévouer au nom du Christ, en attendant le jour où, pour prix de leurs bienfaits, ils recevront peut-être du gouvernement italien un ordre de proscription. Le fait n'est pas inouï, hélas !

Cependant Plautilla, après la décollation de l'Apôtre, recueillait pieusement sa tête sacrée. Lucine, la veuve chrétienne, se chargeait du corps du martyr et le réunissait à son chef, dans sa catacombe de la *via Ostiensis*, là où s'élève maintenant la basilique insigne de *SAINT-PAUL-HORS-LES-MURS*.

C'était, au commencement de ce siècle, un temple grandiose que les âges de foi s'étaient plu à enrichir, lorsque un incendie le dévora. Mais l'Europe catholique, ou plutôt le monde entier, contribua à le reconstruire plus brillant et plus beau ; les schismatiques et les musulmans eux-mêmes ne furent pas les moins empressés ni les moins généreux.

Beaucoup s'écrièrent alors : *Ut quid perditio hæc?* C'est l'éternel reproche de l'avarice et de l'incrédulité, comme si tout ne nous venait pas de Dieu, comme si l'or qu'on répand aux pieds de ses Apôtres n'appelait pas du haut du ciel l'or des moissons et la « graisse de la terre ». D'autres dirent : Pourquoi édifier une si riche basilique à deux milles de Rome, dans un désert malsain où sévit la *malaria?* Pourquoi ? Parce que les restes de l'Apôtre des nations ont reposé là ; parce que Paul est avec Pierre le plus grand des Apôtres, et un des hommes qui ont le plus honoré l'humanité. Si l'humble pêcheur de Galilée devait avoir pour tombeau le plus superbe temple de l'univers, il était juste que son frère d'apostolat fût abrité dans un monument qui ne le cédât en magnificence qu'à Saint-Pierre même.

C'est que le grand Docteur des nations est un des plus beaux génies dont s'honore l'humanité. A sa source féconde ont puisé tous les docteurs chrétiens : il a inspiré Chrysostome, Augustin, qui lui-même fut le maître de Thomas d'Aquin et de Bossuet. Cet artisan de Cilicie n'a rien du Juif à la dure cervelle et au cœur incirconcis ; c'est une âme toute romaine détrempée de charité chrétienne ; c'est la robuste vigueur des vieux Quirites, avec ce je ne sais quoi de tendre et de suave que l'Evangile seul pouvait mettre sur ces fronts d'airain. Il parle de la sagesse infinie, il expose les secrets du grand Roi avec une langue qui n'est pas de la terre et qu'il semble avoir ravie aux célestes intelligences. On a remarqué avec raison que les plus grands hommes n'ont été sublimes que trois ou quatre fois dans leur vie ; Paul l'est toujours. Si les grandes pensées viennent du cœur, quel foyer ce

dut être que ce cœur-là ! *Cor Pauli, cor Christi erat.* Le doux visage du Crucifié qu'il n'a pas aimé toujours, l'a une fois ravi, et le Christ sera désormais le rêve et l ineffable passion de sa vie. Que dire, entre mille autres, de cette page *antique* où il recommande à Philémon un esclave révolté et fugitif, proclamant ainsi solennellement, du fond de sa prison, que la liberté est fille du Calvaire ? Sous sa phrase rude et parfois incorrecte, on retrouve toutes les qualités des anciens : la poésie de Platon, la profondeur d'Aristote, les foudres de Démosthène, les grâces touchantes de Virgile, l'expression pittoresque d'Horace, la vigueur, le coloris et jusqu'à la mystérieuse obscurité de Tacite. C'est l'apôtre ardent et pathétique, le glaive de la parole. C'est le lion de Juda qui, le matin, déchire sa proie, le lévite Étienne, pure et touchante victime, et qui, le soir, partage les dépouilles et jette sur le monde le noble sang du martyr mêlé au sang de JÉSUS-CHRIST. Pour faire cette conquête, il n'a fallu rien moins que la puissance de Dieu. A Pierre, à Jacques, à Jean, un regard avait suffi, mais Paul regimbe contre l'aiguillon ; il faudra le vaincre de haute lutte. Jeté violemment à terre sur la route de Damas, il se relève apôtre pour employer désormais à la gloire de JÉSUS l'indomptable énergie de son âpre nature. Il est partout à la fois ; l'Asie, la Grèce, l'Italie, la docte Ibérie entendront sa voix. Mais un aimant mystérieux l'attire dans la Ville Eternelle, car c'est là qu'il doit donner à son Maître le suprême témoignage de l'amour. Sa mort a mis le sceau à sa vie, et l'une et l'autre ont conquis des milliers d'âmes à Dieu. Voilà toutes les grandes choses que rappelle et consacre la basilique de *Saint-Paul.*

Quand la pieuse Lucine eut recueilli le corps mutilé de l'Apôtre, elle le déposa, comme nous l'avons vu, dans sa propriété. Plus tard, Constantin y éleva, à la prière du pape Sylvestre, une basilique que les empereurs et les pontifes se plurent à embellir. Mais on eut dit que l'esprit de ténèbres avait juré de poursuivre l'Apôtre des nations jusque dans son sépulcre. Saccagée et pillée par les Vandales et les Sarrasins, endommagée par un tremblement de terre, trois fois incendiée, cette merveille des premiers siècles disparut enfin dans les flammes, le 16 juillet 1823. Pie VII était mourant et il avait eu le pressentiment d'un grand malheur. On crut devoir lui taire la nouvelle du désastre, et l'auguste captif de Fontainebleau expira sans le connaître.

Prudence parlait en ces termes de cette insigne basilique : « Tout ici est royal. Un excellent prince a conçu ce monument et en a fait resplendir l'enceinte de mille richesses. Les poutres sont dorées, afin que la lumière ne répande à l'intérieur que des reflets d'or. Des colonnes de marbre de Paros soutiennent des lambris de couleur fauve, et les arceaux sont ornés d'admirables mosaïques qui rappellent la variété et l'éclat des fleurs du printemps... » Cent trente-deux colonnes, dont vingt-quatre en marbre phrygien d'un travail exquis, divisaient l'édifice en cinq nefs. Saint Léon le Grand y commença cette incomparable galerie de portraits des papes qui fut continuée par Benoît XIV et Pie VII.

« La foi et la piété, dit Mgr Gerbet, contemplaient avec un sentiment filial cette longue galerie de leurs plus vénérables portraits de famille, et la philosophie sociale aimait à méditer sous les voûtes imposantes de Saint-Paul, sur le grand

par la voie Appienne, lorsqu'il rencontra le Sauveur chargé de sa croix. — « Seigneur, demanda l'Apôtre, où allez-vous ? *Domine, quo vadis ?* » — « A Rome, répondit JÉSUS, pour y être crucifié de nouveau. » L'Apôtre fugitif comprit la leçon sublime, rentra dans la ville où bientôt il consomma son glorieux martyre. Ainsi donc les pieds de JÉSUS ont touché ce pavé !... Ici, sa voix s'est fait entendre; ici, il a regardé son Apôtre !... C'était le troisième regard mémorable que Pierre recevait de JÉSUS : le regard du repentir dans la cour du prétoire, le regard de l'amour sur les bords du lac de Génésareth, le regard du martyre sur la voie Appienne.

Le Fils de Dieu, en prenant congé de l'Apôtre, laissa sur la pierre l'empreinte



La voie appienne.

de son pied. Pétrarque aimait à venir la vénérer, comme de nos jours encore les cœurs simples qui croient aux miracles du saint amour. Ce sanctuaire est modeste, mais il est cher aux âmes qui passent par les tribulations et les épreuves.

***

Allons à *SAINT-AGNÈS-HORS-LES-MURS.*

La rue du Vingt-Septembre y mène et aboutit à la *Porta Pia.* Un écrivain a dit : « Une grande expiation (la fuite de Néron) a fait la célébrité de la Porte Nomentane ; un grand crime, celle de la *Porta Pia* : les Piémontais sont entrés

ɔar là. » Le fronton grec qui le décore, fut dessiné par Michel-Ange ; le travail lu grand artiste paraît aujourd'hui comme taché de sang. Entre ses majestueux ɔiliers, à la place des deux saints de pierre que les boulets sardes ont brisés,



La Porta Pia, d'après un dessin fait au lendemain de l'invasion.

out catholique lit ce mot : *Sacrilège*. Il y restera à jamais gravé pour la confuion des persécuteurs et pour la gloire des opprimés.

Cette porte, désormais célèbre, vit en 1867 les vainqueurs de Mentana, qui ı'étaient autres que les zouaves pontificaux mêlés aux soldats français, rentrer

ont bien osé graver sur ce marbre une insulte aux Zouaves pontificaux qu'ils traitent de *mercenaires étrangers!* Ah! jusques à quand la capitale du monde catholique devra-t-elle subir de tels outrages?

***

Visitons maintenant les sanctuaires les plus célèbres dédiés à la Reine des anges. Ils sont nombreux dans la capitale du monde chrétien, car grande fut en tout temps la dévotion du peuple romain à la Madone. La Madone, pour les Romains, ce n'est pas seulement la Vierge sainte, honorée et vénérée par l'Eglise, comme la Mère de Dieu, en l'honneur de laquelle se sont élevées les basiliques les plus somptueuses; la Madone, c'est la vie, c'est l'âme même du peuple de Rome, c'est la patronne tutélaire et protectrice de tous: *Vita, dulcedo, spes nostra!* A elle petits et grands confient leurs secrets, demandent secours et lumière avec une confiance sans bornes. Il est peu de conversations populaires où vous n'entendiez prononcer son nom, pas un événement heureux où elle ne soit intervenue, pas une faveur qu'on n'attende de sa munificence, pas une fête qu'elle ne préside. Elle est partout. Aux angles des maisons, au seuil des monuments, jusque dans les cafés et les lieux de réunions publiques, sa douce image apparaît comme un palladium vénéré. On compte dans la ville des Papes plus de quatorze cents Madones connues et honorées. Elles sont faites de toute matière, elles prennent une foule de dénominations diverses, et elles ont pour la plupart leur petite lampe qui brûle pendant la nuit. Beaucoup d'entre elles ont une histoire que le grand-père raconte, le soir, aux petits-enfants; quelques-unes ont fait des miracles qui sont connus dans le quartier. Celle-ci a été placée dans la niche qu'elle occupe par un prince ou par un cardinal; celle-là a été couverte de pierres précieuses par une dame morte en odeur de sainteté. Il en est qui sont honorées d'une inscription poétique, et l'on s'arrête pour les contempler et mieux encore pour les prier. Partout enfin on trouve des peintures, des sculptures, des emblèmes qui racontent la miséricorde de Marie, et c'est ainsi qu'on voit écrite sur les murs l'affection séculaire du peuple romain à la sainte Vierge. C'est ce qui fait dire à l'abbé Cailhat, dans sa *Rome nouvelle*, que Rome est un poème et que dans ce poème il y a un hymne à la Vierge; on en trouve, dit-il, les strophes à tous les coins de rue, ce sont les Madones. Il est deux quartiers surtout qui sont comme les deux foyers de la dévotion à Marie: les *Monti* et le *Transtevere*. Là on est pauvre, on vit de *broccoli*, la maison est délabrée, les enfants demi-nus; mais on a l'âme riche de foi et on y jouit de deux choses qui sont la consolation et l'espérance du Romain en guenilles ou en larmes: le soleil et la Madone!

La plus ancienne église de Rome qui ait été dédiée à la Mère de Dieu est celle de *SAINTE-MARIE-IN-TRANSTEVERE*. Bâtie sur les ruines de la *Taberna meritoria*, sorte d'asile pour les invalides de l'armée romaine, elle remonte au temps des persécutions; le pape saint Callixte la consacra en 224. On y respire comme un parfum des Catacombes. Vingt-deux colonnes provenant d'un temple d'Isis et de

Sérapis, séparent les trois nefs. La voûte a une *Assomption* du Dominiquin. Le maître-autel possède les reliques des papes saint Callixte, saint Jules et saint Corneille. Avant de monter au sanctuaire, on voit une ouverture circulaire garnie d'une grille où on lit: *Fons olei.* « D'ici coula une fontaine d'huile lorsque le Christ naquit de la Vierge; par cette double onction Rome est sacrée reine du monde. » Il y a 1889 ans, en effet, jaillit subitement à cette même place un source d'huile si abondante qu'elle coula tout un jour jusqu'au Tibre. Dans cette fontaine d'huile sortie du sein de la terre, au milieu du quartier des juifs, les chrétiens virent plus tard l'annonce symbolique de la naissance de JÉSUS-CHRIST, arrivée peu après. Effectivement, dit Orose, Christ veut dire *Oint*, et cette huile miraculeuse annonçait l'Oint par excellence, le Fils de Dieu qui allait naître sous le règne d'Auguste, et les chrétiens oints aussi au jour de leur baptême. On conserve, fixée au pilier voisin de cette inscription, la pierre avec laquelle le pape Callixte fut précipité dans le puits où il consomma son glorieux martyre; au-dessus on en voit une autre tachée du sang de sainte Dorothée.

Jusqu'alors les chrétiens avaient célébré les saints Mystères dans les Catacombes, n'ayant encore pu ériger de temple au grand jour. Par *Sainte-Marie-en-Transtévère*, l'Eglise entra dans la vie sociale, et cette introduction se fit sous les auspices de la Vierge-Mère. C'est l'huile qui a symbolisé à Rome cet empire nouveau qui devait s'étendre par toute la terre : l'huile était dans l'antiquité un emblème de force et de douceur.

Cette église comme beaucoup d'autres à Rome est ornée de dépouilles opimes du paganisme, et messieurs les savants appellent cela un pieux vandalisme. Mais ne trouvez-vous pas que la Providence a bien fait toutes choses? En permettant que les Barbares vinssent saccager la cité criminelle, elle a laissé à l'Eglise la liberté de recueillir ces débris pour bâtir ses basiliques, parer ses autels et soutenir ses dômes, et ainsi les œuvres du démon ont été contraintes de chanter la gloire de Dieu.

Le superbe temple de Jupiter, au Capitole, est devenu la belle église d'*ARA-CŒLI.* Au témoignage de Tite-Live et de Sénèque, le maitre des dieux n'avait pas dans l'univers, de temple plus magnifique et plus vénéré. A l'entrée brillait le bouclier d'or d'Asdrubal ; aux colonnes et aux frises pendaient les armes de toute sorte enlevées aux ennemis de l'empire. « Le dieu, dit Pline, était assis au centre, la tête ornée d'une couronne d'or radiée ; sa main gauche tenait une lance en guise de sceptre, et la droite un foudre d'or. » Junon et Minerve escortaient Jupiter ainsi que cent autres divinités de second ordre ; sous le temple était un lieu sacré où les livres sybillins étaient confiés à la garde des décemvirs. C'était dans cette enceinte, vouée à toutes les aberrations du paganisme, que les généraux venaient adresser des supplications avant d'entreprendre une expédition, et des actions de grâces au retour.

« Toutes les traces de gloire et de sang qui avaient marqué chez tant de nations, dit Mgr Gerbet, les pas de la fortune de Rome, venaient se réunir au pied de

l'autel capitolin. On n'offrait devant le seuil des autres temples que des corbeilles de fruits et de chairs palpitantes. Celui-ci voyait s'accomplir une autre immolation, l'immolation politique. Rome, traînant à sa suite les destins brisés du monde qu'elle subjuguait, y offrait en quelque sorte une hécatombe de rois et de peuples.»

Au Ve siècle, Genséric ordonna à ses Vandales de charger des précieuses dépouilles de ce temple, ses vaisseaux africains, et de mutiler l'édifice en lui enlevant la moitié de sa toiture de bronze. Au siècle suivant, purifié par le fer et le feu des Barbares, le temple devint une église chrétienne que Grégoire le Grand, suivant l'opinion la plus répandue, dédia à la Vierge Mère, sous le nom de Sainte-Marie du Capitole. Il est touchant de penser que ce lieu, témoin de l'orgueilleuse domination romaine, est aujourd'hui un sanctuaire consacré à la plus humble des femmes, mais à la plus grande à la fois, puisqu'elle est la Mère du Dieu vivant, du seul vrai Dieu.

Une inscription placée au-dessus de la façade, rappelle que le temple de Marie fut doré avec l'or pris aux Turcs à Lépante. Une des vingt-deux colonnes en granit, toutes diverses de module, porte cette inscription : *e cubiculo Aug.* (de la chambre d'Auguste).

Une tradition des plus anciennes se lie au nom de l'empereur sous le règne duquel le Christ est né. Eusèbe Pamphile rapporte qu'Auguste, ayant consulté l'oracle de Delphes sur son successeur, fut averti qu'un enfant hébreu allait naître et exercerait son empire sur les dieux eux-mêmes. L'empereur fit élever alors au Capitole un autel sur lequel il mit cette inscription : « *Hæc est ara primogeniti Dei*, c'est ici l'autel du premier-né de Dieu. » De là est venu le nom donné à l'église elle-même : *Ara Cœli*, l'autel du ciel, « parce qu'on le considérait comme le premier monument qui ait annoncé à l'antique Rome le rapprochement du ciel et de la terre. »

D'autres historiens rapportent le fait différemment. Ils disent que c'est la Sibylle de Tibur qu'Auguste aurait consultée, pour savoir s'il devait permettre qu'on l'honorât comme un dieu. Après trois jours de jeûne sévère, Auguste vit le ciel entr'ouvert, et sur un autel, une vierge d'une grande beauté, entourée d'un cercle d'or et tenant dans ses bras un petit enfant. Une voix disait : c'est ici l'autel du Fils de Dieu. L'empereur, dès ce moment, défendit qu'on l'appelât dieu, et fit ériger l'autel dont nous avons parlé.

Cette légende a été reproduite par la peinture, sous la voûte de l'abside. On y a représenté la Vierge avec l'Enfant JÉSUS dans ses bras, et à ses pieds, l'empereur Auguste auquel la Sibylle Tiburtine montre le Christ.

Un des plus beaux génies du XIVe siècle, Pétrarque, dans une épître à Clément VI, fait intervenir Rome qui parle au Pape en ces termes : « Rappelle-toi avec admiration que César-Auguste, guidé par la voix prophétique de la Sibylle, monta jadis sur le rocher du Capitole ; il y fut stupéfait, dit-on, d'une apparition divine. O merveilleux Enfant ! gloire des cieux, fils unique du Tout-Puissant, cette illustre ville sera toujours ta demeure et celle des tiens, et toujours on appellera *Autel du Ciel* ce lieu où s'élève le temple qui porte le nom de ta Mère. »

La tradition de l'*Ara Cœli*, si ancienne et si fortement appuyée, rencontre cependant des contradicteurs; nous ne les suivrons pas dans leurs allégations diverses. Il est un fait certain et indiscutable, dirons-nous en analysant le savant travail de Mgr Gerbet, c'est que l'empereur Auguste avait fait rechercher avec grand soin les vers sibyllins. Virgile lui-même venait de chanter ces vers prophétiques :

> Jam redit et Virgo, redeunt Saturnia regna,
> Jam nova progenies cœlo dimittitur alto ([1]).

A cette même époque, les prédictions des Sibylles annonçaient la naissance d'un enfant divin qui devait régénérer le monde. Enfin il est positif que les anciens vers des Sibylles avaient été déposés dans le sanctuaire du temple de Jupiter Capitolin. De ces faits historiques est peut-être sortie comme une fleur de sa tige, la légende de l'autel augustal.



La Madone de l'ARA CŒLI, peinte par saint Luc.

Une image attribuée à saint Luc est vénérée à l'autel majeur de l'église que nous visitons. Celle-là même que saint Grégoire fit porter en procession le jour où l'on entendit dans les airs la belle antienne : *Regina cœli, lætare.*

La chapelle située à gauche du chœur possède dans une urne de porphyre le corps de sainte Hélène, l'impératrice qui retrouva la vraie Croix, l'auguste chrétienne qui, à quatre-vingts ans, prit des habits de servante pour servir dans un banquet les épouses et les prêtres du Christ.

Le lieu dépositaire des prédictions sibyllines relatives à la naissance du Sauveur, semblait prédestiné à un culte tout spécial envers l'Enfant-Dieu. Effectivement c'est là le centre de la dévotion, si connue dans Rome et dans le monde entier au *Santissimo Bambino*

Les Franciscains, appelés par Innocent IV à desservir l'*Ara Cœli*, apportèrent avec eux une statuette de l'Enfant JÉSUS taillée, dit-on, dans le tronc d'un arbre du Jardin des Oliviers, par un religieux de leur Ordre, et qui dans un naufrage avait été sauvée des eaux par son auteur, comme un nouveau Moïse destiné à une gloire toute spéciale. On l'appela le *Santissimo Bambino*. Cette

1. Voici venir la Vierge et les temps heureux du règne de Saturne ; déjà une nouvelle génération descend du haut des cieux.

[illegible]age conquit bien vite un droit spécial aux hommages du peuple romain par [illegible] guérisons miraculeuses qu'on lui attribua ; c'est une des dévotions favorites [illegible] Rome. Le *Santo Bambino* est porté au chevet des malades, et quand on le conduit quelque part, le Religieux qui l'accompagne en voiture, laisse pendre par la portière un bout de son étole ; les fidèles, en voyant passer l'image vénérée, ne manquent jamais de se mettre à genoux, comme sur le passage du Saint-Sacrement. Le *Bambino* possède un carrosse de gala pour faire ses visites, et [illegible] comment il l'acquit. En 1848, les révolutionnaires s'étant mis à brûler les [illegible]tures du Pape, un des triumvirs s'avisa, pour sauver la plus belle, d'en faire [illegible] au *Bambino*. A son retour de Gaete, Pie IX se fit scrupule de reprendre ce qui avait été offert à l'Enfant-Dieu, et le superbe carrosse lui demeura acquis.

Pendant les fêtes de Noël, le *Bambino* est exposé dans une crèche couverte de paille. Ses langes sont enrichis de diamants et de pierres précieuses qui lui ont été donnés en *ex-voto*. Durant huit jours, de jeunes enfants montent sur une estrade, et s'efforcent dans leur naïf langage de célébrer la naissance de l'Enfant [illegible], devant la foule qu'attire et qu'intéresse toujours ce spectacle. A voir toutes [illegible] figures rayonnantes, on ne sait vraiment quel est le plus heureux, de l'enfant [illegible] vient bégayer les louanges du petit Jésus, ou des parents qui, pendant le sermon, laissent échapper de grosses larmes en [illegible] au naïf orateur. Le jour de l'Epiphanie, un prélat, s'avançant sur la plate-forme de l'église dont les degrés [illegible] jonchés d'une foule compacte, montre le [illegible] au peuple prosterné ; il se [illegible] ensuite vers la terrasse d'où le temple [illegible] et bénit la multitude entassée sur la place du [illegible] à une forêt de [illegible] courbant tous à la fois la tête sous [illegible]. La cérémonie terminée, [illegible] image est renfermée [illegible] et l'Enfant Jésus [illegible] pour un an dans son oratoire privé. [illegible] cette cérémonie ne se fait [illegible] dehors ; on réserve pour des [illegible] extérieures.

[illegible] attristé on aperçoit non [illegible] du couvent [illegible] par saint Bernardin de Sienne, par [illegible] Jean de Capistran et [illegible] le monument que les [illegible] à Victor-Emmanuel [illegible] *père de la patrie*. Mais [illegible] l'espérance en se [illegible] Veuillot que « toute [illegible] pas contre cette pierre [illegible] les remparts frapper [illegible] Les maitres [illegible] ; car Rome est la V[illegible] substitut visible de D[illegible]



[illegible] *LA MINE* [illegible] qu'elle ne l'est [illegible] la nef des [illegible] au chœur, ce qui [illegible]

. A voir les nombreux tombeaux qu'elle renferme, on se croirait dans une ɔpole. Les morts illustres qui reposent là, sous de superbes mausolées sont ı X, Clément VII, Benoît XIII, Urbain VII, Fra Angelico de Fiesole, laume Durand, l'auteur du *Rationale divinorum officiorum*. Sous le maître-l en cuivre, on voit le corps de sainte Catherine de Sienne qui, revêtue de costume de tertiaire dominicaine, semble dormir paisiblement. Son histoire peinte à fresques dans la chapelle du Rosaire. Dans la sacristie on visite une pelle ornée d'anciennes peintures du Pérugin, et formée des parois de la chamoù mourut cette admirable fille de Saint-Dominique, qui fut la confidente des ·es et des rois, mérita d'être appelée la Jeanne d'Arc de la Papauté, et, faveur ıalée, reçut dans son corps les sacrés stigmates de la Passion du Sauveur. Une ces mains stigmatisées est exposée dans l'église Saint-Sixte. Le vaste couvent ɔisinant l'église est le siège de la congrégation du Saint-Office. La bibliothèque *sanatensis*, qui a été confisquée aux religieux, est la plus considérable de Rome rès celle du Vatican : elle possède 200,000 volumes et plus de 1000 manuscrits.



Un saint prêtre ayant eu, au XVIe siècle, la révélation que les thermes de Dioétien, les plus vastes du monde, seraient un jour consacrés au culte de la Vierge . des anges, s'en ouvrit à Michel-Ange. Jules II approuva les plans du grand rchitecte, alors âgé de quatre-vingts ans, qui avait conçu l'idée de transformer immense salle du *caldarium* en l'église *SAINTE-MARIE DES ANGES*.

« Ce n'était autre chose, dit le marquis de Ségur, que les thermes de Dioclétien estaurés, ressuscités par le souffle chrétien, et réunissant désormais dans leur orme nouvelle l'élévation et la pure beauté du génie catholique, avec la grandeur nassive et sévère des vieux monuments romains. Quand on pénètre sous ces beles voûtes reposant sur des colonnes séculaires, rondes, presque sans ornements, semblables à des troncs d'arbres immenses qui plongeraient leurs racines dans les entrailles de la terre, on est saisi d'étonnement et d'une religieuse émotion. Tout, dans le silence sacré de ce lieu, semble parler des choses éternelles. Le passé de la ville des Césars s'y confond avec la jeunesse immortelle de l'Eglise. C'est un des sanctuaires de Rome qui porte le plus à la méditation. »

Le maître-autel est l'un des plus riches de Rome en marbres rares et variés. Dans le chœur on admire le *Martyre de saint Sébastien*, ouvrage classique du Dominiquin. On remarque dans cette église un méridien tracé par Bianchini en 1706, le tombeau de Salvator Rosa, diverses fresques et mosaïques très intéressantes, mais surtout le fameux *saint Bruno*, du sculpteur français Houdon, qui faisait dire à Clément XIV : « Il parlerait, si la règle de son Ordre ne le lui défendait. » La Chartreuse avec le cloître aux cent colonnes dessiné par Michel-Ange sert maintenant de dépôt militaire.



Allons vénérer la Madone *DEL POPOLO*, située sur la place du même nom, une des plus belles de Rome. Les trois rues qui y aboutissent prolongent le regard jusqu'au centre de la ville, *in medias res*, tandis que les églises qui en forment l'en-

[illegible] de grant [illegible] par la sépulture de [illegible] pour [illegible] à la suite d'apparitions [illegible] une chapelle remplacée [illegible] en abondance par le peuple [illegible]

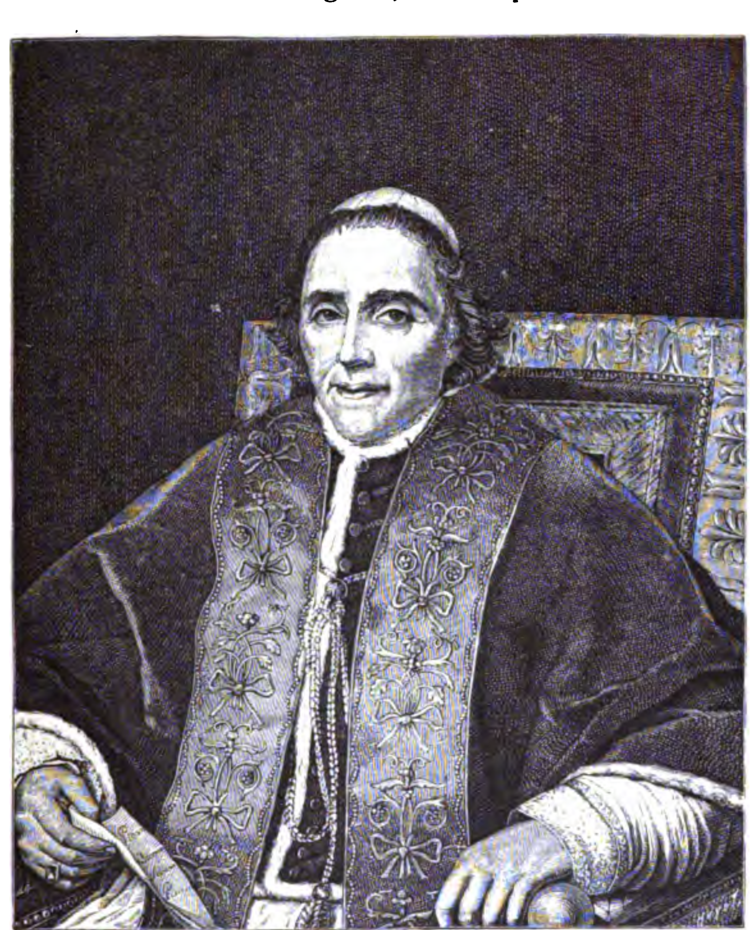
[illegible] à Sainte-Marie du Peuple, [illegible] jusqu'alors à Saint-Jean de Latran. [illegible] en procession avec son clergé et [illegible] de Marie, l'éloignement de la [illegible] sa marche. Jusqu'à l'invasion piémontaise, [illegible] septembre le Souverain-Pontife se rendait à [illegible] en cortège de gala. Le carrosse du Pape était [illegible] par un [illegible] à cheval chamarré de broderies et précédé d'un porte croix. Avec sa croix d'or et sa robe de pourpre, le Vicaire de Jésus-Christ faisait revivre la figure de saint Léon allant à la rencontre d'Attila. Voilà le cortège splendide que voyaient les enfants, comme l'avaient vu leurs pères. Quand nous sera-t-il donné de le voir reparaître ?

L'église possède quantité d'objets d'art et surtout de remarquables mausolées du XV[e] siècle. Le couvent des Augustins attenant à Sainte-Marie *del Popolo*, garde dans ses murs un triste souvenir. Luther l'habita. « Puisque Luther venait à Rome, remarque Louis Veuillot, il y devait rencontrer Néron. Luther devait dire ses dernières messes là où Néron avait reçu ses derniers honneurs. » Le moine apostat quitta Rome, le cœur rempli de haine contre l'Eglise, et alla consommer en Allemagne son œuvre d'iniquité. Là où tant d'autres viennent trouver le salut au contact du sang et des reliques des martyrs, le moine apostat ne trouva que l'impénitence et la mort.

La ravissante promenade du *PINCIO* déroule ici ses terrasses de marbre, ses bosquets de verdure et ses nappes de gazon fleuri. Les pentes en sont couvertes d'aloès, de cactus, de lauriers, parmi lesquels se montre un riant fouillis de roses et de jasmins. Des jets d'eau tombent en cascades sur les larges feuilles de palmiers toujours verts. Le Pincio est à Rome ce que sont à Paris les Champs-Elysées et le Bois de Boulogne ; c'est, d'ailleurs, une promenade française dessinée par Valadier lors de l'occupation de Rome par Napoléon I[er]. Ce monticule, situé au nord de la ville, était autrefois la colline des jardins, *collis hortorum*. Lucullus [illegible] de massifs de verdure. L'empereur qui devait mourir [illegible] de Sainte-Hélène, trompa sans doute les remords de son [illegible] des Papes en créant cette promenade. Pie VII l'embellit à son [illegible] Pie IX en confia la décoration à d'habiles [illegible]

[illegible] sur des piédestaux de marbre [illegible] Les révolutionnaires ont mêlé ceux qu'ils [illegible]

blent de ce titre dérisoire aux noms illustres du passé. Cicéron, Plutarque, Virgile, Léonard de Vinci sont là en compagnie de Mazaniello, Rienzi, Lagrangia, etc. « Qu'est-ce que Lagrangia ? s'écrie Louis Veuillot ; il a pour voisin Tacite. Tacite et Lagrangia sur la même file ! Ainsi d'honnêtes amateurs se piquent d'honorer les grandeurs intelligentes, et ils nous campent tranquillement en pleine Rome leur Lagrangia côte à côte avec notre Tacite... O gloire, ô municipalité !...... »



Portrait de PIE VII.

Le Pincio est vers le soir le rendez-vous de l'aristocratie romaine; on s'y fait des visites dans les équipages. La foule vient respirer un air plus pur sur ces hauteurs embaumées. C'est le rendez-vous de ceux qui n'ont rien à faire et de ceux qui viennent chercher là un délassement à leurs occupations. Aussi y rencontre-t-on dans un pêle - mêle charmant des prêtres et des soldats, des moines et des financiers, des séminaristes et des artistes, des prélats et des ministres. Du haut du balcon de marbre qui entoure la plate-forme du Pincio, on jouit d'un panorama splendide. Ce regard embrasse la ville de Rome tout entière ; le parc Borghèse étend à droite ses beaux arbres et ses longues avenues ; à vos pieds apparaît comme un ruban jaunâtre ou comme un galon d'or, ainsi que parlent les poètes, le Tibre, baignant le château Saint-Ange. Ce fleuve passe dans un coin de Rome comme s'il n'y était pas; il se dérobe entre de vieilles masures et des palais ruinés et court se précipiter dans la mer, honteux, croirait-on, de s'appeler le Tibre. Plus loin

se dresse la fameuse coupole de Saint-Pierre avec les fortifications d'Aurélien. On distingue aussi la voûte surbaissée du Panthéon, le Capitole avec ses palais et la tour de l'*Ara Cœli*, le mont Palatin avec ses ruines et le gigantesque Colisée, le mont Janicule dont l'élévation domine toutes les collines de Rome; et, plus près, la Villa Médicis, notre Académie nationale de peinture. C'est dans ce magnifique établissement que le gouvernement français entretient un certain nombre de lauréats de l'Ecole des Beaux-Arts.

Centre de toute lumière morale, la Ville Eternelle est encore le foyer des beaux-arts. A l'artiste il faut Rome avec l'azur de son beau ciel, ses horizons variés, ses paysages « faits à souhait pour le plaisir des yeux », les allures pittoresques de son peuple; et surtout ses palais, ses églises, ses villas qui regorgent de chefs-d'œuvre anciens et modernes. On a beau dire, c'est Rome qui a tiré le monde de la barbarie par la diffusion du vrai et du beau. C'est elle qui a fait de l'Europe la tête forte et intelligente de l'humanité, et elle est, à la vérité, mère et maîtresse de toutes les nations civilisées de l'univers.

⁂

L'église de la *TRINITÉ-DU-MONT* sur le Pincio serait un monument sans caractère, avec sa façade à deux clochers et son perron à double rampe, n'était l'immense escalier de cent vingt-cinq marches qui lui donne le plus beau décor, du côté de la place d'Espagne.

Les noms de deux rois de France sont attachés à cette église qui est un de nos établissements nationaux. Charles VIII la fit bâtir à la prière de saint François de Paule, fondateur des Minimes. Abandonnée pendant les mauvais jours de la Révolution française, elle fut restaurée par Louis XVIII et rendue au culte en 1816. On y trouve de belles peintures, notamment la *Descente de Croix*, de Daniel de Volterre, qui, sur la parole du Poussin, est exaltée partout comme une des trois œuvres de premier ordre, avec la *Communion de saint Jérôme* du Dominiquin, et la *Transfiguration* de Raphaël.

Malgré ses richesses artistiques, la Trinité n'offre pourtant qu'un intérêt secondaire, en comparaison du monastère qui l'entoure. Ce bel établissement, où des religieuses du Sacré-Cœur élèvent les jeunes Romaines de distinction, possède dans un de ses corridors une image de la *Madone* connue dans le monde entier sous le nom de *Mater admirabilis*. Cette fresque qui est l'œuvre d'une Religieuse, représente la Vierge occupée aux travaux de son âge dans les parvis du Temple.

« Tout dans cette image, dit le marquis de Ségur, respire un tel parfum de candeur et de simplicité : ses regards baissés, sous lesquels on sent l'amour, la foi, la prière ; le voile qui l'entoure avec une gaucherie digne de Fra Angelico; ses bras pendants et à demi croisés près de sa quenouille un moment arrêtée; tout cet ensemble est si harmonieux et si pur qu'on ne peut en détacher ses yeux, et qu'on la revoit toujours quand on l'a vue une fois. »

Les Religieuses du Sacré-Cœur ne s'étaient proposé que d'avoir devant les yeux, pendant leurs heures de récréation, un admirable modèle. Marie a-t-elle eu pour agréable d'être représentée, selon la parole de Pie IX, « à un âge où elle

semblait être oubliée? » Toujours est-il que l'humble corridor s'est transformé en chapelle dont les murs disparaissent sous les *ex-voto*. En 1846, Pie IX daigna venir prier devant la modeste Madone; et, trois ans après, le grand Pontife permit de célébrer la fête de la Mère admirable. Depuis cette époque, les pèlerins de la Ville Eternelle ne manquent pas de porter une prière aux pieds de la Madone vénérée.

De vastes jardins s'étendent devant l'établissement. Dans les allées où les jeunes élèves du Sacré-Cœur prennent leurs ébats, on voit par la pensée Galilée rêvant lorsque, condamné par le Saint-Office, il fut installé avec honneur dans le palais des ducs de Toscane. « On m'a logé, écrivait-il, dans les délices du palais de la Trinité-des-Monts. » En vérité, les historiens font preuve d'ignorance ou de mauvaise foi quand, à propos de Galilée, ils rééditent la fable des cachots de l'Inquisition, lui servant de prison.

De la terrasse de la Trinité, qu'embellit un obélisque tiré des jardins de Salluste, on domine sur la place d'Espagne, le célèbre Collège de la Propagande, pépinière d'ouvriers apostoliques pour les Missions. On peut dire aussi que c'est une Pentecôte permanente : on y parle à peu près toutes les langues de la terre. C'est de là que partent pour tous les points du globe les hérauts de l'Evangile pour aller redire aux îles de l'Océanie, aux côtes africaines, aux Indes et à la Chine, la parole sacrée que Rome a déposée sur leurs lèvres et dont ils ne changeront pas un *iota*. Ce cénacle sacro-saint renferme vraiment dans ses murs la lumière et la vie des nations.

Là fut érigée, le 8 septembre 1857, la colonne de l'Immaculée-Conception, comme symbole de la nouvelle glorification de l'humble Marie. Débris d'un temple païen, cette colonne en marbre carystien était tenue en réserve à *Monte-Citorio* pour quelque événement de grande importance. Son vaste soubassement est orné à chacun de ses angles par les statues colossales de Moïse, d'Isaïe, de David et d'Ézéchiel, qui ont spécialement prédit le mystère de l'Immaculée-Conception. La statue de la Mère de Dieu, supportée à une hauteur de trente mètres, est debout sur le globe du monde, foulant du pied le serpent, les yeux levés au ciel, de la main gauche montrant les cieux, de la droite semblant implorer Dieu au nom de son Fils. Le groupe en bronze n'a pas moins de six mètres de hauteur.

Le regard distingue encore de là-haut le dôme d'une église bien ignorée autrefois et qui, depuis 1842, doit sa renommée à un grand miracle de l'Immaculée-Conception; on a nommé *SANT' ANDREA DELLE FRATTE*. Le juif Ratisbonne y entra un jour par hasard; il portait sur lui, uniquement par complaisance, la médaille miraculeuse. Marie lui apparut; il n'entendit rien et comprit tout; il sortit chrétien. Devenu prêtre, il fut le nouveau Saül destiné à faire connaître JÉSUS-CHRIST, non aux gentils, mais aux juifs ses frères. Et cette glorieuse conquête de l'Immaculée était un Français. Ah! nous ne reconnaîtrons jamais suffisamment tous les bienfaits de la Vierge envers notre chère patrie.

Citons encore parmi les sanctuaires dédiés à la Mère de Dieu *Sainte-Marie-in-Cosmedin*, remarquable par son pavé en *opus alexandrinum* et sa chaire antique, aussi bien que par le masque si connu sous le nom de *Bocca della verita*. Sous le porche est dressé un masque colossal en marbre veiné, dont la bouche est entr'ouverte. D'après une tradition populaire, les anciens mettaient la main dans cette bouche pour prêter serment. Les mères répètent de siècle en siècle à leurs enfants que s'ils placent la main dans la *bocca* après avoir fait un mensonge, ils ne pourront plus la retirer, et les bambins, pour ne pas s'exposer à cette épreuve, consentent à des aveux.


La tour de Sainte-Marie-in-Cosmedin.

Sainte-Marie-in-Aquiro est le centre d'une archiconfrérie de Notre-Dame de Lourdes qui compte plus de quatre cents hommes. *Sainte-Marie de la Victoire* a pris son nom du grand triomphe remporté par Maximilien de Bavière sur les protestants, à la bataille de Prague, en 1620.

Sainte-Marie in via lata est la maison de Martial, ce soldat chargé de la garde de saint Paul qui y fut enfermé pendant deux ans. Saint Pierre et saint Luc y séjournèrent, et autour d'eux se pressaient d'ardents disciples : Onésiphore, Epaphras, Timothée, Hermas, etc.

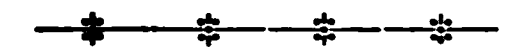
Sainte-Marie de la Paix fut érigée par Sixte IV en action de grâces de la paix qu'il avait rétablie, en 1487, entre les princes chrétiens.

Sainte-Marie des Miracles, Sainte-Marie della Navicella, Sainte-Marie de Monserrat, Sainte-Marie dell' Orto, Sainte-Marie-in-Traspontina, Sainte-Marie-in-Trivio, Sainte-Marie de Lorette, Sainte-Marie libératrice, doivent leur origine à quelque Madone célèbre, à quelque fait miraculeux, à quelque épisode où la sainte Vierge est intervenue, dans sa toute-puissance suppliante.

Sainte-Marie des Monts est particulièrement chère aux pèlerins français. C'est aux pieds de la Madone miraculeuse de ce sanctuaire que saint Benoît-Joseph Labre aimait à passer de longues heures en oraison ; et c'est là que reposent aujourd'hui les restes mortels de ce pauvre volontaire qui mourut d'inanition sur un lit d'emprunt qu'on voit encore dans la maison voisine d'un boucher. C'est un des lieux de Rome où la piété peut facilement trouver matière à grande édification, car le sublime mendiant d'Amettes fut un vrai modèle de prière et d'abnégation.

« Toutes les fonctions de la vie humaine, dit M. Aubineau dans sa belle vie du saint Mendiant, semblaient suspendues pendant sa prière ; il n'y avait dans tout son corps d'autre mouvement que celui des yeux, tour à tour fixés sur son livre, sur le tabernacle ou sur la Madone, ou à demi voilés dans une contemplation ineffable... Quelquefois sa tête se soulevait ; son corps tout entier se dressait et

prenait une attitude extraordinaire. Il s'élevait de manière à découvrir et à faire sortir la poitrine entière au-dessus de la balustrade. On l'a vu trois heures dans cette posture impossible, rougissant et pâlissant tour à tour. Ses mains s'appliquaient avec force aux colonnettes de la balustrade, comme si le Bienheureux se fût appliqué à se retenir et à lutter contre la puissance qui l'élevait. » Une pauvre femme qui l'avait vu en cet état traduisait naïvement son impression par cette parole: « On dirait un JÉSUS ! »



Si Rome garde avec un soin scrupuleux les débris profanés du paganisme, elle est bien plus vigilante encore à conserver les reliques et les souvenirs des saints. On ne peut faire un pas dans la Ville Eternelle sans rencontrer quelques-unes de ces empreintes vénérables. Chacune de ses quatre cents églises a son trésor jalousement conservé, et nous ne prétendons pas offrir par le détail à la vénération de nos lecteurs chacun de ces reliquaires. Disons un mot des plus renommés.

La basilique de *SAINT-CLÉMENT* est une des plus curieuses pour les archéologues, et pour tous ceux qui recherchent dans la Ville Eternelle les souvenirs de la primitive Eglise.

Il faut remonter au troisième successeur de saint Pierre, au pape Clément, collaborateur de saint Paul, pour en découvrir l'origine. Ce ne fut d'abord qu'un oratoire érigé par le saint Pontife dans la maison de son père. Quand la paix eut été rendue à l'Eglise, cet oratoire prit de plus vastes proportions et fut transformé en une grande basilique. C'est de celle-ci dont parle saint Jérôme, quand il dit que l'église construite à Rome conserve jusqu'à ce jour la mémoire de saint Clément.

Ce fut seulement en 1857 que la basilique première fut découverte, grâce au zèle aussi actif qu'intelligent du R. P. Mullooly, prieur des Dominicains irlandais qui desservent l'église. Cette construction souterraine est bien la plus ancienne de Rome, mais non pas l'édifice supérieur, comme on l'avait cru longtemps ; celui-ci ne date que du XIIe siècle. Cette église est précédée d'une cour *(atrium)* réservée jadis aux pénitents publics qui, ne pouvant assister à toutes les parties du Saint-Sacrifice, restaient en plein air et s'appelaient pour ce motif *hiemantes.*

L'intérieur est à trois nefs formées par onze colonnes antiques, d'ordres et de marbres différents. Au milieu de la nef principale se trouve le chœur qui provient de l'église inférieure. Comme dans les constructions de ce genre remontant aux temps apostoliques, on y remarque le *presbyterium* ou sanctuaire séparé du chœur par des marches et une clôture ajourée *(cancelli);* la *chaire (cathedra)* du pontife, — chaire d'où parla saint Grégoire le Grand — s'élève de trois degrés au fond de l'hémicycle; les *ambons* de marbre d'où l'on prêchait les homélies aux fidèles; le *ciborium,* baldaquin aérien soutenu par quatre colonnes ; enfin le *pastophorium,* lieu sacré où l'on conservait l'Eucharistie, comme nous l'apprend saint Paulin; il est à droite et sert aujourd'hui de tabernacle pour les saintes Huiles. Au centre du chœur est situé l'autel sous lequel on conserve les reliques de saint Clément et de saint *Ignace d'Antioche.*

Atteint par la persécution de Trajan, Clément refuse l'encens aux idoles, est exilé en Asie, sur les bords du Pont-Euxin, y trouve des chrétiens condamnés à de rudes travaux, les console, les fortifie dans la foi, fait plusieurs miracles pour soulager leurs souffrances, convertit par là une multitude d'infidèles, et s'attire un redoublement de fureur de la part de ceux qui s'obstinent dans leur idolâtrie. Condamné au martyre, on lui attache une ancre pesante au cou, et il est précipité dans les flots. Les chrétiens se mettent en prières sur le rivage, la mer se retire et leur restitue le corps de saint Clément qui, plus tard, rendu à sa patrie, est déposé pieusement sous l'autel.

Là aussi, près de lui, repose le corps de saint Ignace d'Antioche. Quel rapprochement!... Ignace, arraché de son siège en Asie, vient expirer sous la dent des lions du Colisée de Rome, et Clément, arraché de son siège à Rome, va expirer pour JÉSUS-CHRIST, en Asie. Mais un jour arrive où ces deux confesseurs se trouvent réunis dans le même tombeau, comme ils étaient unis sur la terre dans la confession de la même foi, et comme leurs âmes le sont maintenant dans le séjour de l'éternelle félicité. O dépôt vénérable et sacré !

Deux mosaïques décorent, l'une l'abside, l'autre l'arc triomphal de cette voûte. La première est de la fin du XIIe siècle. La croix à laquelle est attaché Notre-Seigneur occupe la place centrale; elle est ornée de douze colombes blanches, symbole des douze apôtres; à ses côtés et debout, on voit la Mère de Dieu et saint Jean. Dans les rinceaux qui se déroulent gracieusement autour des deux bras de la croix, paraissent une foule de figures allégoriques, se rapportant pour la plupart à l'histoire de saint Clément. C'est une des belles mosaïques de Rome.

Celle de l'arc triomphal montre le Christ en buste, avec le nimbe crucifère, bénissant et tenant un livre de la main gauche; les symboles des Evangélistes l'entourent. Plus bas, d'un côté de l'arc, se tient saint Laurent ; de l'autre, saint Pierre et saint Clément. Les prophètes Isaïe et Jérémie complètent le tableau.

La basilique inférieure est encore plus intéressante, parce qu'elle reporte aux premiers siècles de l'Eglise dont on parcourt l'histoire sur les fresques comme dans un livre. Voici Léon IV, la tête ceinte d'un nimbe carré, tenant en main le livre des Evangiles ; ailleurs saint Nicolas, présidant à la translation des reliques de saint Clément. Ici saint Alexis, dont l'histoire est divisée en trois scènes : dans l'une, Euphémien, à cheval, montrant à un pèlerin, inconnu pour lui, la porte de son palais ; dans la seconde, Alexis, ce pèlerin recueilli, étendu sur un misérable grabat et rendant le dernier soupir ; dans la troisième, Euphémien et son épouse reconnaissant leur fils dans ce pèlerin mort, à qui ils ont donné l'hospitalité. Les scènes évangéliques sont encore plus touchantes.

Cette basilique à trois nefs, plus grande que la supérieure, est bâtie sur d'anciennes substructions surmontées d'une énorme corniche de travertin. M. de Rossi fait remonter ces blocs de travertin aux anciens rois de Rome. L'édifice est orné de huit colonnes de marbre, dont une en vert antique d'une rare beauté.

De plus, en creusant le sol de cette église, on a retrouvé l'oratoire primitif de saint Clément, composé de deux chambres contiguës à l'abside, et de moyenne

grandeur. Le style accuse le second siècle de notre ère et c'est là, sans doute, dans ce *Dominicum*, le plus ancien de Rome, que saint Clément réunissait les premiers chrétiens ; là, qu'il avait prié avec saint Pierre, saint Paul, saint Lin et saint Anaclet ; de là qu'au premier siècle de l'ère chrétienne, il avait envoyé saint Eutrope, saint Denis, et plusieurs autres, porter l'Evangile dans les Gaules. C'est dans la basilique primitive que le pape Zozime tint un concile en 417, pour combattre l'hérésie pélagienne.

Comment le chrétien ne se sentirait-il pas raffermi dans la foi, en considérant cette permanence de l'Eglise, son esprit de suite et la continuité de son action ? Les pontifes se succèdent en payant leur tribut à la mort, mais Pierre est toujours vivant dans Lin, dans Clément et dans leurs successeurs, comme aujourd'hui dans Léon XIII. De cet oratoire et de cette église exhumés après des siècles d'enfouissement s'échappe ce parfum mystérieux qu'on ne retrouve nulle part ailleurs et qu'on a si bien nommé le *parfum* de Rome.

—※—※—※—※—

Le sanctuaire de *SAINTE-SABINE*, bâti comme un nid d'aigle au sommet de l'Aventin, est admirable par son antiquité, son architecture et ses souvenirs. Le couvent fondé par saint Dominique près de la basilique qui lui fut donnée par le pape Honorius, a été successivement illustré par saint Dominique d'abord, puis par saint Raymond de Pennafort, saint Thomas d'Aquin, saint Ceslas, saint Pie V. Dans la crypte de cette église du Ve siècle reposent les corps de sainte Sabine, noble matrone romaine, et de sainte Sérapia, sa fille adoptive. Un des autels latéraux est surmonté d'un tableau célèbre de Sasso-Ferrato : *la Vierge au Rosaire*. On montre à l'entrée de la nef de droite, et au milieu du pan de muraille qui jadis faisait partie du *narthex* de la vieille basilique, la grande dalle de marbre sur laquelle saint Dominique passait des nuits entières en prière, étendu la face contre terre, les bras en croix, dans l'attitude du Sauveur crucifié. Vers la fin de sa vie surtout, il réalisait avec une perfection incomparable son sublime idéal du Frère Prêcheur : *Aut cum Deo, aut de Deo loqui*, traduit un peu plus tard en ces termes par le plus docte de ses enfants : *Contemplata aliis tradere.*

On montre également dans le jardin du monastère un oranger énorme qui fut planté par le saint et qui porte vaillamment le poids des siècles. Saint François de Sales qui le vit, en parle avec émotion dans une lettre à Madame de Chantal : « J'ai vu, dit-il, un arbre planté par le bienheureux saint Dominique à Rome ; chacun le va voir et chérit pour l'amour du planteur. » Quand le Père Lacordaire, dans le dessein de ressusciter en France l'ordre de Saint-Dominique, vint faire son noviciat à Sainte-Sabine, un nouveau rejeton sortit du tronc six fois séculaire. Le cher et illustre Père en prit mille soins, et actuellement il s'élance vigoureux vers le ciel à côté de la tige principale : image saisissante de la branche Dominicaine française s'élevant, elle aussi, pleine de vie, à côté de la tige italienne, la tige-mère.

Deux salles du couvent offrent un intérêt particulier. L'une est la chambre de Pie V, ce grand pape Dominicain qui mourut presque centenaire dans toute la vigueur de son génie et de sa sainteté. C'est là que lui fut révélée la victoire de

Lépante si désirée du monde chrétien. L'autre chambre est celle de saint Dominique lui-même. C'est là que ce grand homme, ayant reconnu et embrassé à Saint-Pierre saint François d'Assise qu'il n'avait jamais vu, le ramena et passa avec lui toute une nuit en prière et en entretiens célestes. Quand ils se quittèrent le lendemain pour ne plus se revoir en ce monde, Dominique prit et garda la corde qui servait de ceinture au séraphique Patriarche et ne s'en sépara jamais : c'est de ce jour que date l'étroite intimité des deux ordres dominicain et franciscain.

Les enfants de Saint-François possèdent deux grands monastères à Rome, celui de la place Barberini, et *San Francesco in Ripa.* Dans la chapelle des Capucins de la place Barberini, on remarque deux beaux tableaux du Dominiquin, représentant la stigmatisation et la mort de saint François, et l'admirable *Saint-Michel* du Guide. Sur la pierre tombale qui recouvre les restes du cardinal Barberini, insigne bienfaiteur du couvent, on lit cette inscription sublime : « *Hic jacet pulvis, cinis et nihil.* » Saint Félix de Cantalice et le B. Crispin de Viterbe, de la famille des Capucins, ont là leurs corps bien conservés encore. Le cimetière de ce couvent n'a pas son pareil au monde. Les moines y sont déposés à découvert avec leur robe de bure, dans une terre apportée de Palestine, et qui dessèche les cadavres sans les corrompre. Mais ce qui est plus étrange, c'est l'ornementation de ces caveaux funéraires. On ne sait quel artiste horriblement ingénieux a recueilli tibias, omoplates, crânes, cubitus, fémurs pour en faire des rosaires, des lustres, des pyramides, des arabesques. Ces épouvantables enjolivements paraissent être placés là pour prouver, si besoin était, que les squelettes sont bien à leur place sous la terre ; mais les bons Capucins, familiarisés avec les fins dernières, n'y regardent pas de si près, et cette mosaïque des morts ne les effraie nullement.

Quant au couvent de *San-Francesco* il possède, dans une chapelle qui servit de cellule à saint François, de précieuses reliques du divin Crucifié avec celles du séraphique Patriarche qui en fut la plus parfaite image.

Car François portait les empreintes
De son JÉSUS crucifié ;
De l'amour divin les étreintes
L'avaient ainsi crucifié.

Tout près de là se trouve dans l'église *SAINT-CHRYSOGONE* le tombeau provisoire de la vénérable Anna-Maria Taïgi, morte en 1837, après avoir reçu de Dieu des dons extraordinaires.

SAINT-PANCRACE, dans le même quartier, fut bâti en 272 en l'honneur du jeune martyr de ce nom, mort pour le Christ à l'âge de quatorze ans. C'est par la porte *San-Pancrazio* que nos troupes victorieuses, commandées par le général Oudinot, pénétrèrent en 1849. Au siège de cette porte se rattache le souvenir douloureux d'une infâme trahison de Garibaldi. Toutefois, depuis la première Croisade où elle avait conquis le tombeau du Sauveur, jamais la France n'avait eu pareille bonne fortune : rendre Rome au Pape et monter la garde au Vatican !

Voici comment Montalembert appréciait l'heureuse intervention de notre

armée : « L'histoire dira que mille ans après Charlemagne et cinquante ans après Napoléon, mille ans après que Charlemagne eut conquis une gloire immortelle en rétablissant le pouvoir pontifical, et cinquante ans après que Napoléon, au comble de sa puissance et de son prestige, eut échoué en essayant de défaire l'œuvre de son prédécesseur, l'histoire dira que la France est restée fidèle à ses traditions et sourde à d'odieuses provocations. Elle dira que trente mille Français, commandés par le digne fils d'un des géants de nos grandes gloires impériales, ont quitté le rivage de la patrie pour aller rétablir à Rome dans la personne du Pape, le droit, l'équité, l'intérêt européen et français. Elle dira ce que Pie IX lui-même a dit dans sa lettre d'actions de grâces à Oudinot : « *Le triomphe des armes françaises a été remporté sur les ennemis de la société humaine.* »

« Oui, ce sera là l'arrêt de l'histoire, et ce sera une des plus belles gloires de la France et du dix-neuvième siècle. »



Mais laissons ces souvenirs, bien qu'ils flattent notre patriotisme. Une noble romaine, martyre et vierge à la fois, autour de laquelle résonnent toutes les harmonies du ciel et de la terre, l'épouse-vierge de Valérien, devenu chrétien à son contact, nous attire avec un irrésistible attrait. *SAINTE-CÉCILE* passe pour avoir été bâtie par Urbain Ier, vers l'an 230, sur l'emplacement du palais de la fille des Scipion et des Pompée, qui, après un héroïque martyre de trois longs jours, rendit sa belle âme à Dieu, imprimant à son corps l'attitude où les siècles la contemplent avec ravissement. L'habile ciseau d'Etienne Maderne en a éternisé la mémoire dans un marbre virginal qu'on ne peut voir à l'autel de la Confession sans éprouver des aspirations angéliques. Etendue sur le côté droit, les bras affaissés en avant du corps, la vierge semble dormir ; la tête, par une inflexion mystérieuse et touchante, est inclinée vers la terre, le cou porte la cicatrice du glaive impuissant du licteur : on dirait moins une morte qu'un athlète expirant.

Un détail significatif que l'artiste eut soin de rendre sensible peut n'être pas compris de tous les spectateurs: les trois premiers doigts de la main droite étaient étendus ; ceux de la gauche fermés, sauf l'index. Unité de la substance divine, trinité des personnes : c'est la foi de l'Eglise, observe Louis Veuillot, et le sens du geste symbolique qui attestait, après tant de siècles, la croyance pour laquelle Cécile avait versé son sang.

Près de la sacristie on voit la salle de bains où le préfet Almachius avait ordonné d'asphyxier celle qu'il n'osait exécuter publiquement, tant sa jeunesse, sa grâce et son éloquence avaient subjugué tous ceux qui l'avaient approchée. C'est le même pavé qui fut foulé par les pieds nus de la sainte. On peut suivre l'hypocauste qui fait le tour de la salle ; dans l'un des deux soupiraux on reconnaît encore une des chaudières et les restes des tuyaux de plomb par lesquels la vapeur montait dans le *caldarium*.

Si des touristes sont émus en visitant la chambre où Socrate but la ciguë, quel chrétien restera insensible dans ces lieux consacrés par le plus magnanime courage?

L'angélique enfant fut retrouvée par le pape Pascal au IXe siècle, belle comme



Sainte [illegible]

[illegible]

[illegible] l'âme, la poésie divine de la vertu.

A cette nouvelle, Rome se mit en fête pour une mémorable translation. Quatre

cardinaux portaient la sainte dépouille, quarante-deux la suivaient ; le pape Clément VIII. durant cette marche glorieuse, appuyait sa tête au bois du cercueil, comme pour se faire bénir à ce bienfaisant contact.

Le rôle de Cécile n'a pas fini avec sa vie, elle exerce des influences d'outre-tombe. Tout était parfaitement beau en elle ; aussi les beaux-arts, qui sont la religion de l'idéal, l'ont-ils adoptée pour inspiratrice et pour patronne. Depuis le XVe siècle, on la représente toujours avec un instrument, principalement un orgue, et elle est devenue la reine de l'harmonie. Cet usage a prévalu ; Cécile personnifie la musique sacrée, et rien ne lui enlèvera cette glorieuse prérogative.

L'église de la vierge-martyre a subi des restaurations successives qui en ont altéré le caractère. Ce n'est pas qu'il ne s'y trouve encore des richesses artistiques. Les mosaïques de la voûte, où la sainte est représentée à côté de son époux, le baldaquin du maitre-autel, œuvre du florentin Arnolfo et de bonnes fresques rachètent jusqu'à un certain point les entreprises d'un zèle maladroit. Le regard se porte de préférence sur la statue de Cécile qui ne serait pas indigne du ciseau grec, bien qu'étant inspirée par une pensée éminemment chrétienne.

Sans doute Dieu qui garde les ossements des saints se plaît à conserver dans leur intégrité les restes de la glorieuse patricienne ; mais qui ne voudrait les contempler de ses yeux ? Et on quitte avec ce regret le tombeau où morte, parle encore celle qui est un des beaux ornements de Rome, cette terre des âmes : « *Roma resultat ovans semper ornato per ævum.* »

Dom Guéranger et le marquis de Ségur ont dignement célébré les louanges de l'aimable sainte. Qu'on nous permette de reproduire ici les gracieuses strophes que lui a consacrées Delphine Gay.

C'était une dame romaine,
Une dame d'un très haut rang,
Qui jadis pour la foi chrétienne
Donna son sang.

De Dieu célébrant les louanges
Nuit et jour elle aimait chanter,
Et du ciel descendaient les anges
Pour l'écouter.

Elle disait l'hymne suprême
Quand on vint la faire mourir.
Le bourreau s'étonna lui-même
De s'attendrir.

Sur sa tête il suspend le glaive
De ses mains prêt à s'échapper.
Il attend que l'hymne s'achève
Pour la frapper.

Et la tête mal abattue
Sans tomber s'incline en tremblant,
Tel qu'on le voit dans sa statue
De marbre blanc.

le jour où Urbain l'avait ensevelie dans les catacombes de Saint-Callixte. La terre avait respecté ce joyau des temps héroïques comme les pierres précieuses dont elle n'altère point l'éclat. Les ravages du temps ne s'étaient exercés ni sur la chaste beauté de son corps, ni sur ses vêtements brodés d'or, ni sur le bois de son cercueil. Le huit mai 822, Cécile rentra triomphante avec Tiburce et Valérien dans son palais transformé en église. Neuf cents corps de martyrs avaient été tirés des Catacombes pour lui servir de garde d'honneur.

Pendant huit siècles, la piété de Rome s'imposa le sacrifice de ne pas regarder ces reliques auxquelles la pureté avait transmis l'intégrité du tombeau. Mais en 1599, Paul Sfondras, cardinal du titre de Sainte-Cécile, fut saisi d'un désir éperdu de contempler le sarcophage de marbre blanc qui recouvrait le corps de la jeune vierge. Le coffre de cyprès qui l'entourait était intact; d'une main tremblante d'émotion, le cardinal l'ouvrit. La vierge dormait encore dans la grâce modeste où l'avait fixée le supplice du martyre; sous la gaze de soie qui la recouvrait, on vit scintiller sa robe brochée d'or ; à ses pieds étaient roulés les linges teints de la pourpre de son sang. Le corps se retrouvait dans une complète intégrité et la pose générale conservée par un prodige unique, après tant de siècles, retraçait avec la plus saisissante vérité la vaillante martyre rendant le dernier soupir. Une suave odeur de roses et de lis émanait sans cesse du cercueil et embaumait le sanctuaire. C'était la récompense de celle qui avait servi Dieu comme une abeille intelligente, *quasi apis argumentosa*, et qui s'était montrée si jalouse de conserver la virginité, qui est bien la perle la plus précieuse de la vie, le plus suave parfum de l'âme, la poésie divine de la vertu.



Sainte Cécile, d'après Raphaël.

A cette nouvelle, Rome se mit en fête pour une mémorable translation. Quatre

cardinaux portaient la sainte dépouille, quarante-deux la suivaient ; le pape Clément VIII, durant cette marche glorieuse, appuyait sa tête au bois du cercueil, comme pour se faire bénir à ce bienfaisant contact.

Le rôle de Cécile n'a pas fini avec sa vie,elle exerce des influences d'outre-tombe. Tout était parfaitement beau en elle; aussi les beaux-arts, qui sont la religion de l'idéal, l'ont-ils adoptée pour inspiratrice et pour patronne. Depuis le XVe siècle, on la représente toujours avec un instrument, principalement un orgue, et elle est devenue la reine de l'harmonie. Cet usage a prévalu ; Cécile personnifie la musique sacrée, et rien ne lui enlèvera cette glorieuse prérogative.

L'église de la vierge-martyre a subi des restaurations successives qui en ont altéré le caractère. Ce n'est pas qu'il ne s'y trouve encore des richesses artistiques. Les mosaïques de la voûte, où la sainte est représentée à côté de son époux, le baldaquin du maître-autel, œuvre du florentin Arnolfo et de bonnes fresques rachètent jusqu'à un certain point les entreprises d'un zèle maladroit. Le regard se porte de préférence sur la statue de Cécile qui ne serait pas indigne du ciseau grec, bien qu'étant inspirée par une pensée éminemment chrétienne.

Sans doute Dieu qui garde les ossements des saints se plaît à conserver dans leur intégrité les restes de la glorieuse patricienne ; mais qui ne voudrait les contempler de ses yeux ? Et on quitte avec ce regret le tombeau où morte, parle encore celle qui est un des beaux ornements de Rome, cette terre des âmes : « *Roma resultat ovans semper ornato per œvum.* »

Dom Guéranger et le marquis de Ségur ont dignement célébré les louanges de l'aimable sainte. Qu'on nous permette de reproduire ici les gracieuses strophes que lui a consacrées Delphine Gay.

C'était une dame romaine,
Une dame d'un très haut rang,
Qui jadis pour la foi chrétienne
Donna son sang.

De Dieu célébrant les louanges
Nuit et jour elle aimait chanter,
Et du ciel descendaient les anges
Pour l'écouter.

Elle disait l'hymne suprême
Quand on vint la faire mourir.
Le bourreau s'étonna lui-même
De s'attendrir.

Sur sa tête il suspend le glaive
De ses mains prêt à s'échapper.
Il attend que l'hymne s'achève
Pour la frapper.

Et la tête mal abattue
Sans tomber s'incline en tremblant,
Tel qu'on le voit dans sa statue
De marbre blanc.

géliser les enfants pauvres et à faire des conférences au peuple. Ses nuits étaient réservées à la prière dans les sept grandes basiliques, et surtout aux catacombes de Saint-Sébastien, où l'on voit la chapelle de son oraison et de ses extases.

« C'est dans la Rome souterraine, dit bien Mgr Gerbet, qu'il alimentait la source de cette charité inépuisable qu'il a répandue sur la Rome des vivants. Dans le fond de cet abîme, il se sentait plus près du ciel, et à cette hauteur, la face prosternée contre terre, il demanda plusieurs fois à Dieu de modérer les grâces et les consolations dont il était inondé. C'est assez, mon Dieu, c'est assez! s'écriait-il comme François-Xavier. »

L'intérêt qu'il portait aux pauvres malades lui inspira, en 1568, l'idée d'établir la confrérie de la Trinité et de bâtir un hôpital qui subsiste encore. Cependant Philippe avait atteint sa trente-sixième année, et toujours il refusait, par humilité, de recevoir l'onction sacerdotale. Sur les instances de son confesseur, il fut enfin ordonné prêtre. Dès ce moment, il devint le centre reconnu, l'oracle incontesté, l'ange visible de la piété romaine, en même temps qu'il en était le modèle. La conversion des pécheurs les plus endurcis était assurée dès qu'il pouvait les aborder. Comme les prêtres ses disciples se réunissaient chaque jour autour de lui pour prier, leur Congrégation prit le nom de l'*Oratoire;* elle devint une pépinière de saints prêtres et de savants, parmi lesquels nous citerons l'illustre Baronius qui, pour défendre l'Eglise attaquée par Luther, écrivit l'*Histoire de l'Eglise*, un des plus beaux monuments élevé par le génie chrétien à la gloire de l'Epouse persécutée du Christ.

Tous les saints de cette époque honorèrent Philippe de leur amitié. Qu'il nous suffise de citer saint Ignace, qui chercha en vain à l'attirer dans sa Compagnie naissante, saint Charles Borromée, le bienheureux Sauli, saint Camille de Lellis, saint Félix de Cantalice, sainte Catherine de Ricci. Il fut le conseil de tous les Papes qui se succédèrent pendant sa longue vie sur le siège de Pierre.

La réconciliation de Henri IV, roi de France, avec la foi catholique et le Saint-Siège étant rendue bien difficile par les menaces redoutables de Philippe II, Clément VIII manda Philippe de Néri et réclama de lui non seulement des prières, mais encore des conseils. « Sachez, dit le saint à un cardinal, que Dieu se servira du roi Henri comme d'instrument pour l'exécution des desseins secrets de son éternelle Providence au profit de la France et de l'Eglise catholique. » La décision favorable intervint enfin, grâce à ses instances réitérées, si bien que le Pape disait « qu'il devait réconcilier Bourbon, parce que lui, Philippe, s'obligeait à rendre compte à Dieu de cette action ».

Le grand serviteur de Dieu mourut en 1595. La *Chiesa Nuova*, qui renferme ses reliques, avait été magnifiquement rebâtie par ses soins. L'or, le marbre, les riches peintures y brillent de toutes parts, surtout dans la chapelle de Saint-Philippe. Son portrait orne l'autel, et les principaux traits de sa vie ont été rappelés sur les murs par le pinceau d'artistes en renom.

La sacristie possède les objets qui ont appartenu à saint Philippe, entre autres une de ses soutanes, sa barrette, sa discipline, plusieurs lettres auto-

naux portaient la sainte dépouille, quarante-deux la suivaient ; le pape Clé- VIII, durant cette marche glorieuse, appuyait sa tête au bois du cercueil, ne pour se faire bénir à ce bienfaisant contact.

rôle de Cécile n'a pas fini avec sa vie,elle exerce des influences d'outre-tombe. était parfaitement beau en elle; aussi les beaux-arts, qui sont la religion de l, l'ont-ils adoptée pour inspiratrice et pour patronne. Depuis le XVe siècle, on présente toujours avec un instrument, principalement un orgue, et elle est deve- la reine de l'harmonie. Cet usage a prévalu ; Cécile personnifie la musique ée, et rien ne lui enlèvera cette glorieuse prérogative.

église de la vierge-martyre a subi des restaurations successives qui en ont é le caractère. Ce n'est pas qu'il ne s'y trouve encore des richesses artistiques. mosaïques de la voûte, où la sainte est représentée à côté de son époux, le aquin du maître-autel, œuvre du florentin Arnolfo et de bonnes fresques rachè- jusqu'à un certain point les entreprises d'un zèle maladroit. Le regard se te de préférence sur la statue de Cécile qui ne serait pas indigne du ciseau , bien qu'étant inspirée par une pensée éminemment chrétienne.

ans doute Dieu qui garde les ossements des saints se plaît à conserver dans r intégrité les restes de la glorieuse patricienne ; mais qui ne voudrait les con- npler de ses yeux ? Et on quitte avec ce regret le tombeau où morte, parle encore le qui est un des beaux ornements de Rome, cette terre des âmes : « *Roma ultat ovans semper ornato per ævum.* »

Dom Guéranger et le marquis de Ségur ont dignement célébré les louanges de imable sainte. Qu'on nous permette de reproduire ici les gracieuses strophes e lui a consacrées Delphine Gay.

C'était une dame romaine,
Une dame d'un très haut rang,
Qui jadis pour la foi chrétienne
Donna son sang.

De Dieu célébrant les louanges
Nuit et jour elle aimait chanter,
Et du ciel descendaient les anges
Pour l'écouter.

Elle disait l'hymne suprême
Quand on vint la faire mourir.
Le bourreau s'étonna lui-même
De s'attendrir.

Sur sa tête il suspend le glaive
De ses mains prêt à s'échapper.
Il attend que l'hymne s'achève
Pour la frapper.

Et la tête mal abattue
Sans tomber s'incline en tremblant,
Tel qu'on le voit dans sa statue
De marbre blanc.

trois premiers siècles de l'Eglise, où le sang des martyrs coulait à flots dans la ville des Césars.

Saint Léonard de Port-Maurice, un des ardents champions de l'Immaculée-Conception, vécut et mourut au couvent de *SAINT-BONAVENTURE*, sur le mont Palatin. On y conserve sa discipline, sa ceinture de cordes, son crucifix, sa bannière des missions et cinq de ses lettres. Il repose sous le maître-autel, couché sur un lit de pourpre. Sa belle tête couronnée de cheveux blancs, ses pieds qui n'ont cessé de courir après la brebis égarée, ses mains qui ont absous tant de pécheurs, ont été préservés de la corruption du tombeau. Tout en contemplant silencieusement le Bienheureux qui paraît sommeiller là depuis plus de cent cinquante ans, on répète avec le P. Lacordaire : « O visages des saints, douces et fortes lèvres accoutumées à louer Dieu et à baiser la croix de son Fils; regards bien-aimés qui discernez un frère dans la plus pauvre des créatures; cheveux blanchis par la méditation de l'éternité; couleurs sacrées de l'âme qui resplendissez dans la vieillesse et la mort, heureux qui vous a compris et qui a reçu de votre galbe transformé des leçons de sagesse et d'immortalité ! »

A *SAINTE-MADELEINE* on vénère la chambre et les reliques de saint Camille de Lellis, qui institua les *Serviteurs des malades*. — A l'église des *SAINTS-JEAN ET PAUL* on voit de même des souvenirs touchants de saint Paul de la Croix. — *SAINT-GRÉGOIRE AU CŒLIUS* est plein des souvenirs de saint Grégoire le Grand, cet illustre Pape qui fit évangéliser l'Angleterre, qui restaura le chant ecclésiastique et qui fut la colonne et la gloire de l'Eglise au VIe siècle. On y conserve la table en marbre où il servait chaque jour de ses propres mains douze pauvres qu'il nourrissait en l'honneur des douze Apôtres. — *SAINTE-FRANÇOISE ROMAINE* garde le corps de la noble dame de ce nom, fondatrice des *Oblates*.

SAINT-AUGUSTIN possède le corps de sainte Monique, rapporté triomphalement d'Ostie, et qui dort là dans la paix et la gloire sous la garde de son fils. Monique, modèle accompli des mères chrétiennes, était une grande âme, un esprit élevé. L'entretien qu'elle eut peu avant sa mort avec son fils nous le révèle. L'antiquité n'a rien qui en approche. Cette spiritualité toute pénétrée des tendresses du cœur, ces élans vers le ciel, ces deux belles âmes qui se détachent de la terre pour s'embrasser dans la lumière divine, qui saluent l'immortalité en face de la mort, qui se consolent dans l'espérance du revoir éternel : c'est un tableau d'une beauté achevée et qu'Ary Scheffer a bien tracé d'un crayon inspiré. On admire en outre dans cette église le sublime prophète Isaïe, de Raphaël, et on y vénère deux célèbres Madones, l'une venue de Constantinople peu après la prise de cette ville, l'autre est la *Madonna del Parto* de Jean Sansovino. Cette statue en marbre est l'objet d'une extraordinaire dévotion ; elle disparaît pour ainsi dire sous les *ex-voto* les plus précieux, elle est constamment entourée d'une forêt de lumières et d'une foule en prière.

Dans la vaste église des *SAINTS-APOTRES* on vénère les reliques de sainte Claudia et de sainte Eugénie. — A *SAINT-ANDRÉ DELLA VALLE* les amateurs du style classique s'extasient devant les *quatre Evangélistes* du Dominiquin, et

cardinaux portaient la sainte dépouille, quarante-deux la suivaient ; le pape Clément VIII, durant cette marche glorieuse, appuyait sa tête au bois du cercueil, comme pour se faire bénir à ce bienfaisant contact.

Le rôle de Cécile n'a pas fini avec sa vie,elle exerce des influences d'outre-tombe. Tout était parfaitement beau en elle; aussi les beaux-arts, qui sont la religion de l'idéal, l'ont-ils adoptée pour inspiratrice et pour patronne. Depuis le XV[e] siècle, on la représente toujours avec un instrument, principalement un orgue, et elle est devenue la reine de l'harmonie. Cet usage a prévalu ; Cécile personnifie la musique sacrée, et rien ne lui enlèvera cette glorieuse prérogative.

L'église de la vierge-martyre a subi des restaurations successives qui en ont altéré le caractère. Ce n'est pas qu'il ne s'y trouve encore des richesses artistiques. Les mosaïques de la voûte, où la sainte est représentée à côté de son époux, le baldaquin du maître-autel, œuvre du florentin Arnolfo et de bonnes fresques rachètent jusqu'à un certain point les entreprises d'un zèle maladroit. Le regard se porte de préférence sur la statue de Cécile qui ne serait pas indigne du ciseau grec, bien qu'étant inspirée par une pensée éminemment chrétienne.

Sans doute Dieu qui garde les ossements des saints se plaît à conserver dans leur intégrité les restes de la glorieuse patricienne ; mais qui ne voudrait les contempler de ses yeux ? Et on quitte avec ce regret le tombeau où morte, parle encore celle qui est un des beaux ornements de Rome, cette terre des âmes : « *Roma resultat ovans semper ornato per œvum.* »

Dom Guéranger et le marquis de Ségur ont dignement célébré les louanges de l'aimable sainte. Qu'on nous permette de reproduire ici les gracieuses strophes que lui a consacrées Delphine Gay.

C'était une dame romaine,
Une dame d'un très haut rang,
Qui jadis pour la foi chrétienne
Donna son sang.

De Dieu célébrant les louanges
Nuit et jour elle aimait chanter,
Et du ciel descendaient les anges
Pour l'écouter.

Elle disait l'hymne suprême
Quand on vint la faire mourir.
Le bourreau s'étonna lui-même
De s'attendrir.

Sur sa tête il suspend le glaive
De ses mains prêt à s'échapper.
Il attend que l'hymne s'achève
Pour la frapper.

Et la tête mal abattue
Sans tomber s'incline en tremblant,
Tel qu'on le voit dans sa statue
De marbre blanc.

le jour où Urbain l'avait ensevelie dans les catacombes de Saint-Callixte. La terre avait respecté ce joyau des temps héroïques comme les pierres précieuses dont elle n'altère point l'éclat. Les ravages du temps ne s'étaient exercés ni sur la chaste beauté de son corps, ni sur ses vêtements brodés d'or, ni sur le bois de son cercueil. Le huit mai 822, Cécile rentra triomphante avec Tiburce et Valérien dans son palais transformé en église. Neuf cents corps de martyrs avaient été tirés des Catacombes pour lui servir de garde d'honneur.

Pendant huit siècles, la piété de Rome s'imposa le sacrifice de ne pas regarder ces reliques auxquelles la pureté avait transmis l'intégrité du tombeau. Mais en 1599, Paul Sfondras, cardinal du titre de Sainte-Cécile, fut saisi d'un désir éperdu de contempler le sarcophage de marbre blanc qui recouvrait le corps de la jeune vierge. Le coffre de cyprès qui l'entourait était intact; d'une main tremblante d'émotion, le cardinal l'ouvrit. La vierge dormait encore dans la grâce modeste où l'avait fixée le supplice du martyre; sous la gaze de soie qui la recouvrait, on vit scintiller sa robe brochée d'or ; à ses pieds étaient roulés les linges teints de la pourpre de son sang. Le corps se retrouvait dans une complète intégrité et la pose générale conservée par un prodige unique, après tant de siècles, retraçait avec la plus saisissante vérité la vaillante martyre rendant le dernier soupir. Une suave odeur de roses et de lis émanait sans cesse du cercueil et embaumait le sanctuaire.


Sainte Cécile, d'après Raphaël.

C'était la récompense de celle qui avait servi Dieu comme une abeille intelligente, *quasi apis argumentosa*, et qui s'était montrée si jalouse de conserver la virginité, qui est bien la perle la plus précieuse de la vie, le plus suave parfum de l'âme, la poésie divine de la vertu.

A cette nouvelle, Rome se mit en fête pour une mémorable translation. Quatre

cardinaux portaient la sainte dépouille, quarante-deux la suivaient ; le pape Clément VIII, durant cette marche glorieuse, appuyait sa tête au bois du cercueil, comme pour se faire bénir à ce bienfaisant contact.

Le rôle de Cécile n'a pas fini avec sa vie,elle exerce des influences d'outre-tombe. Tout était parfaitement beau en elle; aussi les beaux-arts, qui sont la religion de l'idéal, l'ont-ils adoptée pour inspiratrice et pour patronne. Depuis le XVe siècle, on la représente toujours avec un instrument, principalement un orgue, et elle est devenue la reine de l'harmonie. Cet usage a prévalu ; Cécile personnifie la musique sacrée, et rien ne lui enlèvera cette glorieuse prérogative.

L'église de la vierge-martyre a subi des restaurations successives qui en ont altéré le caractère. Ce n'est pas qu'il ne s'y trouve encore des richesses artistiques. Les mosaïques de la voûte, où la sainte est représentée à côté de son époux, le baldaquin du maître-autel, œuvre du florentin Arnolfo et de bonnes fresques rachètent jusqu'à un certain point les entreprises d'un zèle maladroit. Le regard se porte de préférence sur la statue de Cécile qui ne serait pas indigne du ciseau grec, bien qu'étant inspirée par une pensée éminemment chrétienne.

Sans doute Dieu qui garde les ossements des saints se plaît à conserver dans leur intégrité les restes de la glorieuse patricienne ; mais qui ne voudrait les contempler de ses yeux ? Et on quitte avec ce regret le tombeau où morte, parle encore celle qui est un des beaux ornements de Rome, cette terre des âmes : « *Roma resultat ovans semper ornato per œvum.* »

Dom Guéranger et le marquis de Ségur ont dignement célébré les louanges de l'aimable sainte. Qu'on nous permette de reproduire ici les gracieuses strophes que lui a consacrées Delphine Gay.

C'était une dame romaine,
Une dame d'un très haut rang,
Qui jadis pour la foi chrétienne
Donna son sang.

De Dieu célébrant les louanges
Nuit et jour elle aimait chanter,
Et du ciel descendaient les anges
Pour l'écouter.

Elle disait l'hymne suprême
Quand on vint la faire mourir.
Le bourreau s'étonna lui-même
De s'attendrir.

Sur sa tête il suspend le glaive
De ses mains prêt à s'échapper.
Il attend que l'hymne s'achève
Pour la frapper.

Et la tête mal abattue
Sans tomber s'incline en tremblant,
Tel qu'on le voit dans sa statue
De marbre blanc.

C'est une des plus riches églises de Rome. Bâtie au XVIe siècle par Vignole et Jacques de la Porte, elle se compose d'une seule nef avec transept et nombreuses chapelles latérales; le monument a une grandeur qui impose; les profils sont fermes, les voûtes ont de l'ampleur. Les décorations sont superbes et d'un goût vraiment religieux. Quatre pilastres en jaune antique ornent le maître-autel. La fresque de la voûte qui représente le *Triomphe du saint Nom de JÉSUS* est un des ouvrages les plus importants et les plus vivants de Basiccio.

C'est au tombeau de saint Ignace que les Jésuites ont déployé les plus éblouissantes magnificences. L'autel sous lequel on voit l'urne en argent doré qui contient le corps du célèbre fondateur de la Compagnie de JÉSUS, est décoré de quatre grandes colonnes incrustées de lapis-lazzuli ; les bases et les chapiteaux de ces colonnes en vert antique sont ornés de bronzes dorés et de bas-reliefs finement ciselés ; le fronton qui les domine est également en vert antique. Au-dessus de l'autel dont le tabernacle est enrichi d'agates, dans une niche d'une grande richesse, se trouve la statue de saint Ignace qui a près de trois mètres. La tête est en argent massif, ainsi que la chasuble parsemée en outre de pierres précieuses. Le saint semble en extase. Du milieu de la frise se détache le groupe de marbre blanc de la Sainte-Trinité ; le globe de lapis-lazzuli que tient le Père Eternel est le plus gros bloc qui existe d'une pierre aussi précieuse.

Vis-à-vis de la chapelle de Saint-Ignace, se trouve celle de *Saint-François Xavier*. On conserve dans un médaillon le bras droit et la main de l'apôtre du Japon, cette main qui s'est si souvent fatiguée à verser l'onde baptismale, et dont les cinq doigts sont chargés de pierres précieuses. A gauche du maître-autel est le tombeau du cardinal *Bellarmin*, dû au ciseau du Bernin. « Il n'y a point d'auteur, dit Bléser, qui ait défendu plus victorieusement la cause de l'Eglise et du Saint-Siège. » Cependant il fallut l'ordre formel du pape Clément XIII pour faire accepter la pourpre à ce savant qui mourut en 1621, au noviciat des Jésuites où il s'était retiré.

La Rome des Papes est la gardienne des grands souvenirs et la dépositaire fidèle de toutes les reliques des saints. Il n'y a pas un toit ayant abrité un bienheureux ; un réduit obscur, sanctuaire longtemps ignoré d'une âme céleste; une pierre où se soit agenouillé un martyr; une parcelle quelconque effleurée par un ami de Dieu, qui ne soit à l'instant même entourée de respect et gardée avec une souveraine déférence. La chambre de saint Ignace en est une preuve entre mille autres.

La vue de ces murs qu'il sanctifia par sa vie et par sa mort, inspire une vénération profonde pour le fondateur de la Compagnie de JÉSUS. Sa statue est là, couverte des ornements sacerdotaux dont il était revêtu, et ses pieds de la chaussure qu'il portait pendant sa vie. Tout autour de la cellule sont appendues des lettres autographes de saint Ignace, de saint François Xavier, de saint Charles Borromée, de saint François de Borgia ; l'acte du vœu d'obéissance

prononcé par les premiers religieux de la Compagnie ; les habits, les lettres, la mitre, le calice, le chapelet de Bellarmin, et sa toge de docteur.

Que d'évêques, de prêtres, de religieux, de laïques, aimèrent à venir prier dans cet oratoire! C'est ici que saint Charles Borromée célébra sa première messe, que saint François de Sales monta maintes fois à l'autel, que saint Philippe de Néri aimait à converser avec saint Ignace. Le petit balcon ou *Loggia* de cette chambre semble répéter encore le cri qui a dû s'échapper souvent de la bouche de notre saint, tandis que son regard était fixé sur le beau ciel de Rome: *Quam sordet terra quum cœlum aspicio!* Que la terre me paraît vile, quand je contemple le ciel!

L'Eglise traversait une crise extrêmement grave quand il parut. L'Allemagne, dévorée par des erreurs perverses, s'était séparée de l'unité catholique; l'Angleterre avait brisé de gaieté de cœur les liens séculaires qui l'attachaient à la chaire de saint Pierre. En France, les sacrilèges se multipliaient, et la guerre civile promenait ses ravages dans de vastes contrées. A une époque non moins critique, au XIIIe siècle, Dieu avait suscité Dominique et François d'Assise, comme les défenseurs de sa cause. Au XVIe siècle qui devait-il choisir? Une faible femme et un soldat sans renommée: Thérèse de JÉSUS et Ignace de Loyola.

Le gentilhomme espagnol, après avoir écrit son livre immortel des *Exercices*, fit à Montserrat, la veillée des armes aux pieds de Notre-Dame qui le choisit pour être le champion de JÉSUS-CHRIST. Sur la colline de Montmartre, il se consacra avec ses six premiers disciples aux travaux évangéliques. En 1537, ils faisaient ensemble leur entrée dans la Ville Eternelle, et quand l'heure de la récompense sonna pour Ignace en 1556, il avait fondé plus de cent collèges, sans parler des maisons professes ; ses établissements s'étendaient dans tous les pays de l'Europe, même à Constantinople; il y en avait à Jérusalem, au Congo, au Brésil.

La Compagnie de JÉSUS donne à son nom une auréole des plus lumineuses. Sans cesse persécutée, selon le propre vœu de son fondateur, elle trouve au sein de ces épreuves mêmes l'occasion de nouveaux triomphes. En moins de quatre siècles, treize de ses membres ont été inscrits au catalogue des saints, et soixante-deux mis au rang des bienheureux. Les enfants de saint Ignace n'ont pas cessé un seul instant de travailler à l'extension du royaume de JÉSUS-CHRIST. Il n'est pas dans les connaissances humaines de branche à laquelle les Jésuites n'aient fourni des hommes éminents.



Il fait bon respirer le parfum des lieux habités par les saints. Aussi, après avoir vénéré le fondateur, suivons la trace de deux de ses enfants qui, tout jeunes encore avaient déjà acquis la sagesse des vieillards; allons prier sur les tombeaux de saint *Louis de Gonzague* et de *saint Berchmans*, qui se trouvent dans l'église *SAINT-IGNACE*.

Cette vaste église, desservie pendant trois siècles par les Jésuites, fut commen-

CHAPITRE IV. — Rome païenne.

Origines de Rome. — Le Panthéon d'Agrippa. — La prison Mamertine. — Le Forum. — Les arcs de triomphe de Septime-Sévère, de Titus, de Constantin. — La Voie sacrée. — Le Colisée. — Les thermes. — Le Palatin. — Le forum de Trajan. — La place Colonna. — Le Corso. — Le théâtre de Marcellus. — Le Ghetto. — Les fontaines. — Le temple de Vesta. — La voie Appienne. — La Campagne romaine.



VANT d'aborder la Rome antique, il ne sera peut-être pas inutile au lecteur de jeter avec nous un coup d'œil rapide sur l'histoire de cette ville aux destinées augustes; il comprendra plus facilement ainsi ce que nous dirons de ses différents monuments.

Avec la fondation de Rome commence, pour ainsi dire, un monde nouveau. Un soc de charrue traça une enceinte carrée et Romulus, le fratricide, y renferma les futurs conquérants de l'univers. C'est là dans l'*Intermontium* que le nourrisson de la louve offrit un asile à ces fiers brigands qui formèrent le premier noyau de la population romaine; toutefois c'était l'image d'une ville plutôt qu'une ville même.

Le nouveau peuple s'établit par la violence, et le mariage lui-même est d'abord chez lui un rapt odieux. Les Latins, les Albains, les Volsques se liguent en vain contre la ville naissante. Cependant les crimes de ses rois excitent la vindicte populaire, et Tarquin, odieusement banni, fait place à la République. Le nouveau régime ne tarde pas à compter des héros. Brutus scelle du sang de ses fils les lois nouvelles dont il fait son œuvre; V. Publicola, H. Coclès, M. Scævola resteront à toujours les types du courage civique et du dévouement patriotique. Bientôt la nouvelle cité, à l'étroit dans ses remparts, s'étend du Janicule à l'Esquilin, du Quirinal à l'Aventin, et devient la ville aux sept collines.

Singulière destinée de ce peuple qui, consacré au dieu Mars, devra sans cesse avoir les armes à la main ! Les discordes intestines succèdent aux guerres étrangères. Rome n'est sauvée des projets ambitieux de Coriolan et de Cassius que pour voir le Sénat en lutte avec le peuple au sujet de la loi agraire. Les plébéiens refusent alors de prendre les armes contre Véies, et il faut que la famille des Fabius marche seule à l'ennemi avec ses trois cents membres. Néanmoins Rome est partout victorieuse de ses voisins, grâce à des dévouements sublimes ou à des mérites éminents. Cincinnatus, ce général improvisé qu'on est allé chercher à la charrue, reçoit après quatorze jours de dictature, les honneurs du triomphe. Camille chasse Brennus et ses Gaulois, déjà parvenus au pied du Capitole. Plus tard Pyrrhus apparait avec ses éléphants ; mais il est obligé de reprendre bientôt la mer, emportant avec lui la terreur du nom romain.

Les guerres puniques ne tardent pas à s'ouvrir, et les fils de Romulus trouvent dans les Carthaginois des adversaires dignes d'eux. C'est alors qu'on voit se lever

les grands noms des Régulus, des Scipion, des Paul-Emile, des Caton, qui commandent l'admiration. Après Carthage, c'est la Macédoine, l'Illyrie, l'Espagne, la Grèce, la Gaule qui tombent successivement sous la domination romaine. C'est l'apogée de la République. Marius et Scylla ont ensanglanté les rues de la grande cité par des égorgements restés tristement célèbres, et déjà le peuple romain a dégénéré de sa simplicité primitive; il a rapporté avec les dépouilles de l'Orient des habitudes de luxe et de mollesse, le goût des festins somptueux et des combats de gladiateurs. A cette époque apparaît néanmoins une pléiade d'hommes célèbres: Pompée, César, Brutus, Cicéron, Auguste. La bataille de Pharsale donne raison à César contre Pompée qui, contraint de chercher un asile en Egypte, n'y trouve que la mort, tandis que son rival triomphant tombe, en plein sénat, sous le poignard d'un Brutus. Avec Octave, héritier de César, la République va finir son temps pour faire place à l'Empire.

C'est à cette heure mémorable, sous le règne d'Auguste, que naît au fond de la Judée, un enfant dont le nom devait remplir le monde et qui, sur les ruines de la Rome des Césars, allait établir un empire impérissable. On ne peut s'empêcher ici d'admirer les desseins de la Providence, qui a mené les petits-fils de Romulus à la conquête de l'univers afin d'aplanir les voies aux hérauts de l'Evangile. Les Romains étaient loin de penser qu'en portant leurs armes victorieuses sur tous les points du globe, ils travaillaient à l'extension du règne du Christ, en abaissant les barrières qui isolaient les nations, et en préparant l'union des peuples dans un même langage et sous un même sceptre. De Tibère à Néron, les crimes et les orgies vont croissant, et il est temps que Pierre vienne sanctifier ce sol repu de sang et de luxure, et en prendre possession pour jamais au nom de son Seigneur et Maître.

La Rome chrétienne germe lentement comme le grain de froment, au fond des Catacombes; là est le Palais des premiers Papes. Cependant, au témoignage de Tertullien, les chrétiens remplissent déjà les cités, les bourgades, les campagnes, le forum, l'armée même, pour ne laisser aux païens que leurs temples et leurs théâtres vides ; et la constance des martyrs finit par émousser le glaive des Dèce, des Marc-Aurèle, des Dioclétien et des Galère. La Croix sort des Catacombes, monte triomphante sur le trône des Césars, et honteux, les dieux de la Rome païenne émigrent vers d'autres sites. De Rome, devenue capitale du monde chrétien, s'élancent de nouveaux conquérants armés du glaive de la parole et du bouclier de la foi, qui portent une volonté respectée sur des rivages que les aigles romaines ne connurent jamais. Sur leurs pas on voit les mœurs s'épurer et s'adoucir, les ténèbres se dissiper, la civilisation s'épanouir avec les pratiques chrétiennes : c'est le grand rôle des Pontifes au milieu des invasions barbares.

Le vieil Empire romain s'écroule de toutes parts. Visigoths, Huns, Ostrogoths se jettent sur lui comme sur une proie dont ils se disputent les lambeaux ; on dirait des vengeurs armés par la colère divine pour nettoyer ce cloaque infecté de tous les vices, et renverser les dieux de marbre et de bronze. Et voilà que ce géant engraissé du sang de presque tous les peuples, riche des dépouilles de

l'univers, est foulé aux pieds par ces mêmes Barbares pour lesquels Rome é
gante et raffinée professait un souverain mépris.

La Chaire de Saint-Pierre reste seule debout au milieu de tant de ruines et
désolation, et les Vicaires de JÉSUS-CHRIST n'en continuent pas moins de t
vailler au grand œuvre de la réforme sociale du monde entier. C'est alors q
la Rome chrétienne, affranchie par Charlemagne, apparaît comme cette arche de
Genèse, portant seule l'espérance et la vie au milieu du déluge d'ignorance et
corruption qui couvrait la face de la terre. Toujours, en effet, la Rome d
Papes a continué sa mission bienfaisante, malgré les entraves et les persécutio
par elle, le vrai progrès a pénétré chez les peuples les plus féroces; par el
l'humanité régénérée est devenue meilleure et plus heureuse; par elle, les lettr
les sciences, les arts ont reçu une protection puissante et éclairée; par elle, a reja
sur le monde toute lumière, tout bienfait, toute vertu, toute gloire, toute sainte
et il en sera ainsi jusqu'à la fin, *usque ad consummationem sæculi.*

Nous ne suivrons pas cette longue chaîne de Pontifes romains qui va sans i
terruption du Pêcheur de Galilée à Léon XIII, et dont le front brille, pour
plupart, de l'auréole du génie et de la sainteté. Quelles annales comparables
ces annales !

⁂

Après cet aperçu rapide des vicissitudes du plus grand peuple de l'histoi
inaugurons notre course aux monuments de la Rome antique par la visite d
PANTHÉON d'Agrippa, appelé aussi Sainte-Marie de la Rotonde ou Sainte-Mar
ad Martyres. C'est le temple de l'antiquité le mieux conservé et le plus rema
quable; c'est un reste insigne de la magnificence romaine et une merveille d'a
chitecture. Il fut bâti par Agrippa, gendre d'Auguste et son principal ministr
qui voulut d'abord le dédier à son beau-père. Celui-ci ayant décliné cet honneu
Agrippa, en souvenir de la victoire d'Actium, dédia à Jupiter Vengeur cet édifi
qui reçut plus tard le nom de *Panthéon.*

Si l'on excepte le Colisée, nul monument dans l'ancienne Rome n'est pl
imposant ni plus auguste. Le péristyle est le plus beau que possède l'Italie;
est composé de seize colonnes monolithes, en granit oriental blanc et noir,
présente une élévation de treize mètres. Cette colonnade supporte un majestueu
fronton dont le tympan était autrefois orné d'un bas-relief qui représenta
Jupiter foudroyant les Titans. La porte est en bronze et n'a pas moins d
douze mètres de hauteur. Au dire des antiquaires, cette porte ne remonte pa
à l'origine de l'édifice, la primitive ayant dû être arrachée de ses gonds pa
Genséric, roi des Vandales, qui la brisa pour en fondre le métal. D'un seu
regard on embrasse l'intérieur du temple tout entier. Armengaud le décr
en ces termes :

« Imaginez, dit-il, un cylindre immense portant une immense voûte, da
laquelle le jour ne pénètre que par une ouverture ronde à ciel ouvert. Le templ
ainsi éclairé d'une lumière douce, tranquille et bleuâtre, dispose au recueillemen

La hauteur de la voûte, égale au diamètre de sa base, mesure environ cinquante mètres. La voûte est décorée de cinq rangs de caissons carrés qui étaient autrefois revêtus de lames d'argent. A l'endroit où finit la courbe de ce vaste hémisphère, règne une corniche que soutenaient jadis des cariatides de bronze, ouvrage merveilleux du sculpteur athénien Diogène. Cette corniche couronnait un attique de pilastres remplacé aujourd'hui par des tables de marbre, et sous lequel règnent une frise de porphyre et un ordre circulaire de quatorze colonnes cannelées, la plupart en jaune antique d'un seul bloc. »

Avant l'invasion des Barbares, plus de cent cinquante rosaces d'airain doré brillaient dans la coupole et décoraient les caissons. Les habitants de l'Olympe étaient rangés dans de petites niches ou édicules creusés dans le mur, autour de la niche centrale où siégeait la statue de bronze de Jupiter. Les autres divinités étaient en or, en argent ou en ivoire.

Ces richesses entassées par Auguste, Septime-Sévère et Caracalla, devinrent la proie des hordes dévastatrices. Au VIIe siècle, Constant II fit arracher les tuiles de bronze de la coupole et les fit porter à Constantinople. Dix siècles plus tard, Urbain VIII s'empara de tous les bronzes du péristyle et s'en servit pour fondre, soit les canons du château Saint-Ange, soit les colonnes du baldaquin de Saint-Pierre. Dans l'épaisseur des murs ont été ménagés huit tabernacles qui surmontent aujourd'hui des autels.

C'est à l'an 608 que remonte la prise de possession du Panthéon par les chrétiens. Le pape Boniface IV fit disparaître de l'édifice tout souvenir de l'idolâtrie en plaçant la croix sur le faîte, et en le dédiant aux saints martyrs, mais plus particulièrement à la très sainte Vierge. Vingt-huit chariots magnifiquement ornés transportèrent au milieu des acclamations du peuple les ossements saints ravis au silence des Catacombes. Le temple de tous les dieux s'appela dès lors Sainte-Marie-des-Martyrs. Au IXe siècle, Grégoire IV consacrant le Panthéon à tous les saints, ordonna que dans toute la Chrétienté on célébrerait, le premier novembre de chaque année, une fête qui s'appellerait la Toussaint.

« Tous les saints à la place de tous les dieux, s'écrie Joseph de Maistre, quel sujet intarissable de profondes méditations philosophiques et religieuses ! Pierre, avec ses clefs expressives, éclipse celles du vieux Janus... Le dieu de l'iniquité, Plutus, cède la place au plus grand des thaumaturges, à l'humble François... Le miraculeux Xavier chasse devant lui le fabuleux conquérant de l'Inde ; il n'appela point à son aide l'ivresse et la licence : il ne montra qu'une croix... La Vierge Immaculée, la plus excellente de toutes les créatures dans l'ordre de la grâce et de la sainteté, la divine Marie monte sur l'autel de Vénus Pandémique. Je vois le Christ entrer dans le Panthéon suivi de ses évangélistes, de ses apôtres, de ses docteurs, de ses martyrs, comme un roi triomphateur entre, suivi des grands de son empire, dans la capitale de son ennemi vaincu et défait. A son aspect, tous ces dieux-hommes disparaissent devant l'Homme-Dieu... Dieu règne dans le Panthéon comme il règne dans le ciel au milieu de tous les saints ! »

tableaux étranges: c'est une fantastique apparition du vieux monde. Dieu qui a fait un nouveau monde par son Christ a secoué l'ancien comme un vêtement usé et il n'en reste plus que ces mornes lambeaux.

Ecoutez le chant prophétique qui avait retenti de Pathmos aux jours de Domitien : « Venez et je vous montrerai la condamnation de la grande prostituée qui est assise sur les grandes eaux, la grande Babylone, mère des fornications et des abominations de la terre. Elle est tombée la grande Babylone, elle est tombée, et le Seigneur s'est ressouvenu de ses iniquités !... » On dirait en effet que Dieu s'est armé d'un fouet, comme autrefois à Jérusalem, pour chasser de cette enceinte profanée tous les vendeurs d'honneur et de liberté, et que ceux-ci dans leur fuite n'ont laissé derrière eux que des ruines. La Sybille elle-même n'avait-elle pas prédit : on verra Samos et Délos réduites en cendres, et Rome devenir un simple bourg, une ruine déserte :

Fiet arena Samos, Delos deleta latebit ;
Fiet Roma vicus...

Goths, Vandales, Huns, Lombards, se chargèrent tour à tour d'accomplir les sinistres prédictions, et un poète romain s'écriait avec l'accent d'une profonde mélancolie :

Urbs cecidit, de qua si dignum dicere quidquam
Moliar. Hoc potero dicere : Roma fuit.

Si bien qu'à l'entrée de ce vaste cimetière de ruines désolées on pourrait écrire : Ci-gît celle qui fut le laboratoire du monde (1), la ville des villes (2), le temple de toutes les vertus (3), la lumière de l'univers, le flambeau des nations (4), la ville céleste (5), la cité reine qui dominait de la tête toutes les villes (6), la déesse de la terre et des peuples qui n'a pas sa seconde,

Terrarum Dea Gentiumque Roma,
Cui par est nihil et nihil secundum (7).

Le *Forum* désignait dans l'antiquité la place du marché où les uns se livraient au trafic des bestiaux et des légumes (forum *boarium* et forum *olitorium*), tandis que les autres traitaient des affaires publiques. C'était le lieu privilégié des Romains qui n'aimaient guère la vie de famille, et il était ordinairement entouré des principaux édifices publics : thermes, cirques, temples, portiques, théâtres. Tous les dieux y avaient des autels, « excepté Dieu lui-même ».

L'origine du *Forum romanum* remonte à l'alliance des Romains et des Sabins. Romulus et Tatius, de rivaux devenus amis, abattirent le bois qui couvrait l'espace compris entre le Capitole et le Palatin, et en firent un champ destiné aux assemblées du peuple. Peu à peu des portiques, des tavernes s'y bâtirent qui firent ensuite place aux grands monuments publics, à tel point que sous Auguste on n'y voyait plus une seule maison privée.

1. *Mundi officina* (Sénèque). — 2. *Urbs urbium* (Palémon). — 3. *Omnium virtutum lar* (Ammien). — 4. *Lux mundi, lumen Gentium* (Cicéron). — 5. *Uranopolis* (Athénée). — 6. Virgile, 1re *Eglogue*. — 7. Martial.

Trois fois, au cours des âges, le Forum a subi l'invasion de ces Gaulois, nos pères, que les Romains appelaient si justement des Barbares. Au XI[e] siècle, Robert Guiscard, renouvelant les violences de Brennus, saccagea cette merveille du vieux monde, et la dépouilla de ses statues et de ses bronzes dorés. Au XVI[e] siècle, l'armée du connétable de Bourbon dégrada les édifices antiques aussi bien que les fresques du Vatican. C'est donc aux Français surtout qu'il appartient de gémir sur cette dévastation, et si quelque chose peut les consoler, c'est que rien ne fait mieux comprendre la place providentielle occupée par Rome dans le monde que les restes de sa grandeur passée. « J'admire, dit M. l'abbé Cailhat (1), la couronne que lui ont tressée les Papes avec leurs vertus, l'auréole que lui ont donnée les vierges avec leur pureté, la toilette que lui ont laissée les martyrs avec leur sang,

Roma martyrum martyre rubra
Albis et virginum liliis candida;

mais je trouve aussi que le vieux manteau de ruines qui lui vient des païens et qu'elle porte toujours, fait encore mieux ressortir la beauté de sa parure chrétienne. »

Quel que soit le point d'où l'on contemple le Forum, rien n'est plus imposant ni d'une mélancolie plus sublime que cette scène muette. Aussi n'est-on jamais las d'en repaître ses regards, soit que l'on considère le Forum dans l'état de misère grandiose où il est à cette heure, soit qu'on se reporte par la pensée à ces temps où l'auteur des *Martyrs* nous le représente sous de si vives couleurs : « Je ne pouvais me lasser de voir le mouvement d'un peuple composé de tous les peuples de la terre, et la marche de ces troupes romaines, gauloises, germaniques, grecques, africaines, chacune différemment armée et vêtue. Un vieux Sabin passait, avec ses sandales d'écorce de bouleau, auprès d'un sénateur couvert de pourpre; la litière d'un consulaire était arrêtée par le char d'une courtisane; les grands bœufs du Clitumne traînaient au Forum l'antique chariot du Volsque; l'équipage de chasse d'un chevalier romain embarrassait la Voie sacrée; des prêtres couraient encenser leurs dieux et des rhéteurs ouvrir leurs écoles. »

Nous ne ferons qu'énumérer les principaux édifices agglomérés dans un périmètre moins étendu que le Palais-Royal de Paris, sans prétendre assigner la place de chacun d'eux. Comme le disait si bien en 1858, le savant cardinal Wiseman, il est aussi difficile d'être au courant des découvertes des archéologues romains que de suivre les applications de la vapeur. (Il dirait aujourd'hui de l'électricité.) Pour s'en convaincre on n'a qu'à jeter un coup d'œil sur le *Tableau synoptique des principaux systèmes, d'après lesquels on a reconstruit le Forum romain*, et qu'a publié l'archevêque de Westminster.

En descendant du Capitole, immédiatement au-dessous du *Tabularium*, on aperçoit trois superbes colonnes d'ordre corinthien, cannelées, en marbre penté-

1. *Rome nouvelle.*

lique qui ont quinze mètres de hauteur et un mètre et demi de diamètre. Elles auraient appartenu, suivant les uns, au temple de Jupiter Stator, suivant les autres, à la *Grécostase*, sorte de salle d'attente qui servait aux ambassadeurs étrangers quand ils allaient être présentés au sénat, et dont les premiers furent des Grecs. A en juger par ce qui en reste, ce devait être le chef-d'œuvre de l'architecture romaine au siècle d'Auguste. Il ne faut pas confondre ces colonnes avec celles qui forment l'unique fragment d'un autre temple, celui de Jupiter Tonnant, situé sur le penchant du Capitole, près de l'arc de Septime Sévère. Auguste le fit élever en mémoire de l'événement qui lui était arrivé en Espagne pendant la guerre des Cantabres. Comme il voyageait de nuit, un orage survint et l'esclave qui accompagnait l'empereur fut seul tué par la foudre à ses côtés.

Un phénomène qui ne laisse pas d'étonner le voyageur, c'est de voir que les ruines sont à moitié ensevelies, et qu'il a fallu fouiller le sol à une profondeur de plusieurs mètres pour retrouver la base des colonnes et le pavé des arcs de triomphe. Ne dirait-on pas que le temps s'est essayé à creuser la tombe de la Ville Eternelle en amenant heure par heure les grains de sable qui devaient l'ensevelir! C'est ainsi que la colonne de Phocas, qui est isolée dans le Forum, resta innommée jusqu'en 1813, époque à laquelle les Français, en déblayant le fût enfoui à dix pieds sous terre, découvrirent une inscription en l'honneur de Phocas, cet infâme centurion devenu empereur à force de crimes.

Cette colonne était surmontée de la statue en bronze doré de l'usurpateur sanguinaire que l'inscription qualifie néanmoins de très clément, toujours adoré, toujours auguste. O dérision!

Plus loin, on trouve les restes du temple de la Concorde, élevé par le sénat et par le peuple pour perpétuer le souvenir de l'union rétablie entre ces deux corps de l'Etat, après la dictature de Camille. Le sénat s'y réunissait dans les grandes circonstances. C'est là que Cicéron prononça ses fameuses Catilinaires et jeta à la face du conspirateur sa célèbre apostrophe : *Quousque tandem abutere, Catilina, patientia nostra?...*

Traversons la *Schola Xantha*, le temple de Saturne, le Portique des *Dii Consentes* ou des douze divinités majeures qui composaient le conseil de Jupiter. Voici la célèbre tribune aux harangues qui reçut le nom de *Rostres* (de *Rostrum* qui signifie éperon d'un bâtiment de guerre), parce qu'elle était ornée d'éperons de ce genre pris sur les Volsques à Actium. C'est sur ce tertre aujourd'hui à peine saillant que l'éloquence païenne atteignit son apogée avec Cicéron. Ecoutons comment parle Lamartine du grand orateur romain : « Ses discours préparés dans le silence de ses veilles, notés, écrits à loisir, effacés, écrits de nouveau, corrigés encore, comparés studieusement par lui aux modèles de l'éloquence grecque, appris fragments par fragments, tantôt aux bains, tantôt dans ses jardins, tantôt dans ses promenades autour de Rome, récités devant ses amis, soumis à la critique de ses émules ou de ses maîtres, prononcés en public sur le ton donné par des diapasons apostés dans la foule, enrichis de ces inspirations soudaines qui

ajoutent les merveilles de l'imprévu et le feu de l'improvisation à la sûreté et à la solidité de la parole réfléchie, étaient des événements dans Rome ; ils sont encore des événements pour la postérité. »

Hélas ! la fortune devait être bien cruelle à l'avocat de tant de causes célèbres. Abandonné par le peuple que sa parole avait si longtemps charmé, trahi par ses rivaux, méconnu par de faux amis, Cicéron fut assassiné dans sa maison de campagne, sur ces rivages de Gaete qui devaient abriter de nos jours une bien plus noble et plus touchante infortune. Sa tête sanglante et ses deux mains furent clouées sur les Rostres mêmes : c'est ainsi que les sicaires d'Antoine servaient la haine de leur maître.

L'*Arc de Septime Sévère* est en marbre pentélique, décoré de huit colonnes cannelées d'ordre corinthien et de bas-reliefs représentant les combats des Romains contre les Parthes, les Arabes et les autres nations barbares de l'Orient. Il a trois portes cintrées ; mais il semble avoir été construit beaucoup moins pour s'ouvrir à la marche d'un triomphateur que pour porter à la connaissance des siècles futurs la longue inscription en bronze qu'on y lit au-dessus de la porte. « L'on sent bien à l'aspect de ce monument, dit Stendhal, la profonde raison qui dirigeait l'esprit des anciens ; on peut dire que chez eux le beau était toujours la saillie de l'utile. Ce qui frappe d'abord dans l'arc de Septime Sévère, c'est la longue inscription destinée à faire arriver l'histoire de ses exploits à la postérité la plus reculée. Et cette histoire y arrive en effet. »

Vers la fin de la troisième ligne de l'inscription et dans toute la quatrième, on aperçoit quelque altération dans le marbre. C'est que l'empereur Caracalla, après avoir tué son frère Gita, fit effacer son nom sur tous les monuments publics. La plate-forme de cet arc supportait un superbe quadrige en bronze portant Septime Sévère et ses deux fils ; et des cavaliers, des soldats, des Victoires rangés de chaque côté du char figuraient l'escorte des triomphateurs. Bien qu'appartenant à une époque de décadence, l'arc de Septime Sévère est encore un modèle d'architecture, et Napoléon le prit pour type de celui du Carrousel.

La Voie Sacrée sépare la colonne Phocas de la *Basilique Julia*, que César bâtit pour élargir le Forum. Le plan du monument présente un rectangle d'environ 101 mètres de longueur sur 49 de largeur. Les bas-côtés, qui régnaient autour d'une nef centrale, sont encore garnis d'espèces de damiers dont se servaient les anciens Romains, non moins amateurs du jeu que leurs descendants sans doute.

C'est du faîte de cette basilique que pendant plusieurs jours Caligula se paya la fantaisie de jeter de l'argent au peuple, en changeant quotidiennement de costume. On le vit d'abord en tunique constellée de pierreries, avec des manches serrées par des bracelets, puis avec des robes et des parures de femme ; ensuite avec une barbe d'or et tenant de la main gauche un caducée ; enfin avec la cuirasse du grand Alexandre, dérobée à son tombeau.

Peu d'années après, Néron passait devant la même basilique, monté sur le char triomphal d'Auguste, vêtu d'un habit de pourpre et d'une chlamyde semée

d'étoiles d'or, le front ceint de la couronne olympique. Sur son chemin, on lançait en offrande des oiseaux, des rubans, des parfums et des gâteaux de froment.

Sous l'extrémité S.-E. de la basilique Julia passe le bras principal de la *Cloaca Maxima.* C'était un égoût aux proportions gigantesques que Tarquin l'Ancien entreprit pour l'écoulement des eaux du Forum et du Vélabrum.

La magnificence de ces constructions souterraines est telle, dit Cassiodore, qu'elle jette dans la stupeur et éclipse tout ce que les autres villes peuvent offrir de plus merveilleux. Là vous verriez, sous les flancs entr'ouverts des montagnes, des fleuves capables de porter des navires, se jeter dans de larges étangs.

Le *Cloaque Maxime* existe encore parfaitement conservé, en partie du moins. Quand les eaux du Tibre sont basses, on peut y pénétrer en bateau, comme le fit Agrippa, lorsqu'il fut chargé par Auguste de la réparation des égoûts de Rome. Le conduit souterrain mesure 300 mètres de longueur; un fragment de son chenal est à découvert dans la vallée voisine du Vélabre. Des fouilles récentes pratiquées près de l'*Arco di Pantani*, viennent de mettre à jour 200 mètres de cet égoût collecteur qui mesure 3^{m} 50 de large sur près de 5 mètres de haut, et s'étend du Forum d'Auguste au Forum romain actuel. La beauté de cet ouvrage étonnait Pline, il y a quinze siècles. Que dirait-il aujourd'hui, en voyant encore debout ces arches régulières que tant de maisons tombées en ruines et tant de tremblements de terre ont laissées inébranlables?

Jusque dans les entrailles de la terre, on voit que le peuple-roi tenait le sceptre du monde et qu'il espérait le conserver toujours. Il a bâti pour les siècles; et tandis que les siècles admirent ses travaux gigantesques, lui, le grand colosse romain, il a passé, comme toutes choses ici-bas, vérifiant la parole du roi de la Sagesse: « Tout n'est que vanité. »

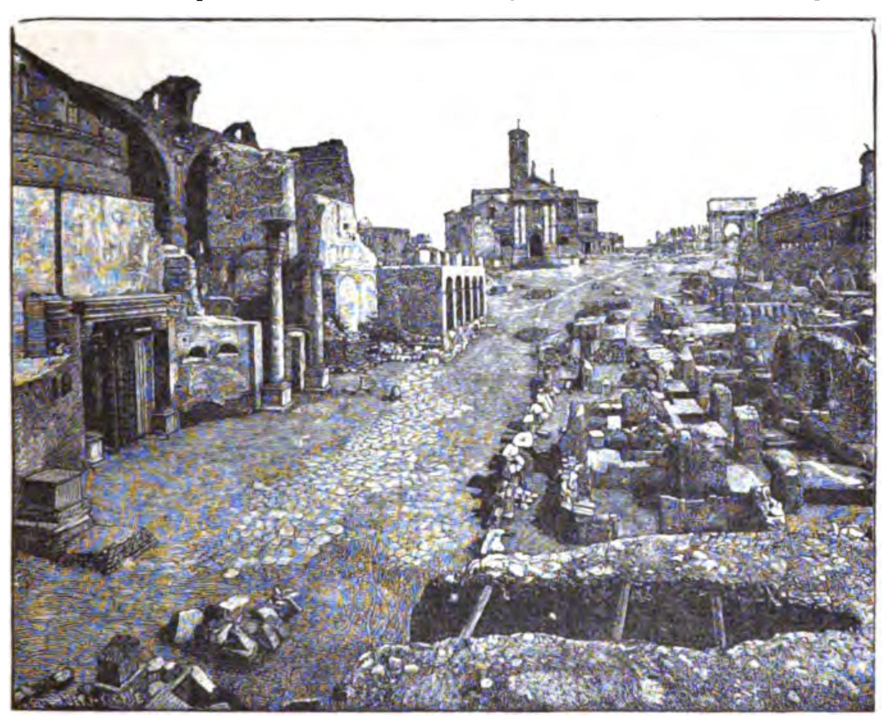
***

Le *Forum* est bordé à l'est par une ceinture d'églises élevées sur les ruines des temples païens, comme si le Seigneur avait voulu prendre possession, dans ses héros et dans ses saints, d'une terre profanée par les divinités de l'Empire. L'une de ces églises bâtie, dit-on, sur l'emplacement de la basilique Emilienne, est dédiée à saint Adrien qui, de persécuteur des chrétiens, devint chrétien lui-même, et souffrit le martyre en Nicomédie, l'an 306. Ses restes précieux et ceux de plusieurs autres martyrs sont renfermés sous le maître-autel.

Après Saint-Adrien, c'est Saint-Laurent *in miranda,* ancien temple consacré à Antonin le Pieux et à Faustine sa femme. Deux colonnes que l'on y voit, hautes de $14^{m}50$, sont les plus beaux monolithes de marbre cipollin que l'on connaisse. Ce marbre, dont le nom vient de *cipolla,* oignon, a été ainsi nommé parce qu'il est formé de feuillets superposés comme les tuniques d'un oignon. Sous ces voûtes, l'auréole sanglante de saint Laurent fait pâlir la couronne impériale d'Antonin et de Faustine. Ces derniers ne sont plus rien pour Rome, tandis que le Diacre fidèle brille au firmament de l'Eglise comme une étoile bienfaisante.

Ce qui donne un cachet spécial à cette église, ce sont les deux antiques mosaïques de l'arc et de l'abside, si connues des archéologues. Celle-ci surtout est fort remarquable : Notre-Seigneur y est représenté avec une majesté toute divine ; saint Pierre lui amène saint Côme qui porte en ses mains une couronne de fleurs : c'est l'idée-mère de ce beau type de l'art chrétien au VI[e] siècle.

Voici les restes gigantesques de la basilique que Maxence construisit avec une richesse extraordinaire vers 311, et que le Sénat consacra depuis à Constantin, son heureux rival. Cet édifice divisé en trois nefs a des voûtes d'une largeur extraordinaire qui ont servi de modèle pour beaucoup d'églises des temps postérieurs, entre autres, pour Saint-Pierre dont la grande nef a la même largeur.



Partie méridionale du Forum romanum.

Plusieurs auteurs voient dans les ruines qui nous occupent celles du temple de la Paix, élevé par Auguste en mémoire de la paix donnée au monde par la victoire d'Actium. Quand le temple fut achevé, on consulta l'oracle pour savoir combien de temps cet édifice splendide resterait debout. Et l'oracle répondit : « Jusqu'à ce que la Vierge enfante. » D'une chose impossible à réaliser, les Romains conclurent à une paix éternelle qui leur assurait l'empire du monde ; mais la nuit même où l'Enfant-Dieu naquit à Bethléem, le temple de la Paix s'écroula.

Comment ne serait-on pas frappé de ces prédictions qui, sous le règne d'Auguste, parlent d'un enfantement virginal et de la naissance du Messie? Déjà au

Capitole nous avons trouvé la révélation de la Sibylle et l'autel que César-Auguste fit élever au premier-né de Dieu. Ici nous entendons un autre oracle parler de la Vierge qui doit enfanter. Comment ne pas rapprocher ces traditions de celle des druides qui, dans la forêt de Chartres, rendaient un culte à la Vierge-Mère: *Virgini pariturae?* Tous ces faits prouvent que dans les Gaules comme sur les bords de l'Adriatique on attendait un Enfant divin, un Sauveur dont la naissance merveilleuse serait acclamée.

Plus loin sont les ruines d'un autre temple: celui de Vénus et de Rome, bâti par l'empereur Adrien. C'étaient à proprement parler deux temples adossés l'un à l'autre ; leurs tuiles de bronze doré furent prises pour servir à l'église Saint-Pierre par le pape Honorius Ier en 626. Aujourd'hui sur ces ruines s'élève l'église vénérée de Sainte-Françoise Romaine.

Il s'y rattache un souvenir qui date des temps apostoliques. On connaît l'histoire de ce Simon de Samarie, surnommé le Magicien, qui se vantait d'être aussi puissant que Pierre et Paul, en œuvres et en paroles. Rome l'acclamait, et Néron lui faisait ériger des statues. Il avait annoncé que, par sa propre puissance, il s'élèverait dans les airs, sur le théâtre voisin de la maison d'or de l'Empereur. La ville entière était accourue. Sous les yeux de Néron, le magicien prend d'abord son essor; mais Pierre priait non loin de là, demandant au Dieu de toute vérité de confondre l'imposture. Et voilà que le fourbe perd l'équilibre, tombe et se tue, tandis que par une permission divine, les genoux du chef de l'Eglise restaient gravés sur la pierre, pour attester à la face de tous les siècles la puissance de la prière. Cette pierre est encastrée dans la muraille du transept et forme une des plus précieuses reliques de l'auguste sanctuaire.

Il nous resterait à explorer le temple de Castor et Pollux, le temple de César, le temple de Vesta; il nous faudrait parler de la *Curia*, de la *Schola Xantha* de l'*Umbilicus Romæ*, etc...; mais si nous voulions être complet, un volume ne suffirait pas à décrire ce *Forum* si renommé, où se trouvent aujourd'hui réunies comme dans un vaste cabinet les plus belles antiquités romaines dont chacune a un nom et une histoire : *Nullum sine nomine saxum.*

« Au dernier siècle, raconte Louis Veuillot, l'anglais Gibbon, hébété par l'étude du paganisme et par le souffle de l'impiété qui remuait en ce temps-là l'Europe, vint s'asseoir sur le *Forum*, entre le Capitole et le Colisée en ruines. Des moines foulaient de leurs sandales les restes de la Voie Sacrée. Ces débris et ce spectacle excitèrent en lui une stupide colère: « Jadis des triomphateurs, dit-il, aujourd'hui des moines! » Il oubliait que ces moines étaient aussi des triomphateurs plus grands que ceux qu'il regrettait, et il écrivit un livre longtemps célèbre, aujourd'hui méprisé, pour rabaisser le courage et l'œuvre des martyrs.»

« On aime à se dire, ajoute l'éminent écrivain, que, traversant ce Forum déjà déshonoré, mais encore dans toute sa splendeur, saint Pierre le vit en esprit plus d'une fois tel que nous le voyons maintenant; qu'il vit la dégradation et la misère de ces théâtres d'orgueil, de sang et de luxure, et toutes ces idoles brisées et

dispersées dans la poussière, et qu'il s'écria plein de reconnaissance et d'amour: Sois béni, Christ immortel, tu as vraiment délivré l'humanité! »

Si vous êtes poète, ou du moins si vous avez l'âme sensible, allez, à l'heure du crépuscule, vous placer sur le penchant du Capitole et regardez. Devant vous le Palatin montre son squelette décharné, ses murailles éventrées et ses portiques croulants; à vos pieds le *Forum* étale ses splendeurs et ses misères; à votre gauche, le Colisée dessine sur le ciel cru sa gigantesque silhouette; la Voie Sacrée serpente de l'arc de Septime Sévère à celui de Titus; les antiques colonnes se profilent dans la pénombre du soir comme des cyprès dans un cimetière. Vos yeux se promenant du Colisée au palais Césarien contemplent avec un vague effroi ces deux maudits de Dieu et de l'humanité.

Recueillez-vous, c'est l'heure de l'*Ave Maria.* Tandis que le roi du jour descend derrière les monts, les sanctuaires du vrai Dieu font chanter dans les campaniles aériens leurs voix d'airain ; les moines, les prêtres, les femmes passent en se signant, les ouvriers rentrent au logis, la nuit arrive, les ombres s'accentuent, les formes se confondent, la rêverie et la prière planent sur cette scène imposante, et vous voyez disparaître une à une ces ruines célèbres qui ressemblent à de sombres criminels condamnés par Dieu au pilori des siècles. Il n'est pas de lieu ni de moment plus propice pour méditer sur l'inanité des grandeurs terrestres et sur la caducité des institutions humaines, et quand on a le bonheur d'y être seul et de pouvoir s'abandonner au courant des souvenirs et au charme des émotions, on éprouve un de ces ravissements dont l'âme conserve à jamais l'ineffable impression. Châteaubriand en était là quand il disait: « Si je n'avais pas de famille, je voyagerais... Après avoir visité la Russie et l'Espagne, j'irais fixer ma dernière résidence à Rome. C'est là que je bâtirais mon tabernacle, c'est là que je bâtirais ma tombe. C'est là, parmi les ruines de trois empires et de trois mille années que je me donnerais tout entier à mon Dieu. »

***

De tous les monuments du Forum les arcs de triomphe sont les mieux conservés. Le plus beau de tous est l'*ARC DE TITUS* qu'on pourrait comparer à une page d'histoire gravée sur le marbre. Ainsi que l'indique l'inscription du frontispice, le Sénat, de concert avec le peuple romain — S. P. Q. R. — l'érigèrent en l'honneur du vainqueur des Juifs après la destruction de Jérusalem et de son temple. Ce lugubre souvenir donne quelque chose de monstrueux à ce monument resté debout dans la capitale du monde chrétien, puisqu'il rappelle cette sanglante catastrophe dans laquelle périrent quatre-vingt mille créatures humaines et le plus beau temple de l'univers.

Les deux bas-reliefs qui décorent cet arc sont célèbres et dignes de leur célébrité, quoiqu'ils aient subi l'injure du temps. L'un d'eux représente l'apothéose de l'Empereur dont le quadrige est entouré de sénateurs, de soldats et d'esclaves; Rome sous la figure d'une noble matrone tient les rênes des quatre chevaux qui mènent le char, tandis que la Victoire dépose une couronne de lauriers sur la tête de l'Empereur. La conquête de la Judée est symbolisée par la figure du

riaux à des édifices somptueux, salle de spectacle et atelier préparé pour des manufactures, repaire de voleurs et fabrique de salpêtre, il a passé par toutes les conditions, depuis les plus hautes jusqu'aux plus infimes; il est devenu la personnification matérielle de l'Ecclésiaste qui a tout vu et qui s'est dégoûté de tout, et alors il a fini par se faire pénitent. Il s'est mis à prêcher le néant des choses humaines, le sacrifice et l'expiation. Le vieux Titan de l'architecture s'en est fait le Trappiste; mais il est resté beau dans son austérité, comme l'anachorète courbé par l'âge est beau avec sa tête chenue, ses rides et ses joues creusées par la pénitence. »

Le Colisée est le plus étonnant vestige d'un peuple qui fut si longtemps le maître de l'univers et l'esclave d'un homme, et qui nulle part n'a laissé un témoignage plus authentique de sa grandeur, de sa puissance et aussi de sa férocité. On dirait que réunissant tous les trophées de ses conquérants, suivant la belle expression de Lord Byron, Rome a voulu faire un seul monument de tous ses arcs de triomphe.

L'empereur Vespasien jeta les fondements de cet amphithéâtre, à son retour de la guerre de Judée; il employa aux premiers travaux douze mille prisonniers juifs, mais il mourut avant de voir son œuvre achevée, et ce fut Titus, son fils qui la continua pour répondre aux vœux du peuple qui sans cesse réclamait du pain et des spectacles, *panem et circenses.* L'inauguration en fut faite l'an 80 de notre ère par des réjouissances qui durèrent cent jours et dans laquelle furent immolés cinq mille lions, tigres et autres bêtes féroces, et plusieurs milliers de créatures humaines.

C'est la plus grande ruine de Rome et peut-être du monde entier. Il est à l'Occident ce que les Pyramides sont à l'Orient; et, par une singulière coïncidence, ce furent les Israélites captifs qui bâtirent cet amphithéâtre Flavien, comme leurs ancêtres avaient construit les tombeaux des Pharaons. Au physique comme au moral ce peuple devait laisser d'impérissables empreintes.

Quelques chiffres donneront l'idée des proportions du *Colosseum.* Il a cinquante-deux mètres de hauteur, c'est-à-dire qu'il est plus haut que la colonne Vendôme. Sa circonférence est de cinq cent quarante-sept mètres; sa forme est ovale; sa façade extérieure dessinée en arcades superposées que séparent des colonnes engagées dans le mur, est décorée de quatre ordres d'architecture. Sa plus haute galerie était soutenue par quatre-vingts colonnes en marbre portant un plafond en bois doré. Autour de la corniche étaient pratiquées des ouvertures par où passaient de longs mâts. A ces mâts on fixait des poulies dans lesquelles s'enroulaient les cordes qui servaient à tendre un *velarium* immense sur la tête des spectateurs. L'arène où combattaient les gladiateurs a quatre-vingt-cinq mètres de long sur soixante de large. On pouvait la remplir d'eau à volonté pour y faire nager et combattre des hippopotames et des crocodiles. Au niveau du sol étaient les loges à portes de fer renfermant cinq cents lions, quarante éléphants, des tigres, des panthères, des taureaux et des ours. Lorsque la foule était entrée dans l'amphithéâtre, quatre vingt mille spectateurs au moins trouvaient place sur les gradins revêtus de marbre. Un *podium* surmonté d'une grille d'or défendait

les sénateurs de l'attaque des bêtes féroces. Trois mille statues de bronze, une multitude de tableaux, des colonnes de jaspe et de porphyre, des balustres de cristal, des vases précieux décoraient la scène. Pour rafraîchir l'air et atténuer l'odeur âcre du sang humain, des machines ingénieuses faisaient monter les sources de vin et d'eau safranées qui retombaient en rosée parfumée. N'oublions pas de mentionner la *Meta sudans*, fontaine faite de manière à imiter un cône, sur lequel l'eau se répandait en tombant d'en haut. On prétend qu'elle servait aux gladiateurs pour se laver au sortir de leurs sanglants combats; elle fut reconstruite par Domitien. Vis-à-vis on voit au niveau du sol près des substructions du temple de Vénus et de Rome, les fondements de forme quadrangulaire qui servaient de piédestal à la célèbre statue colossale de Néron, exécutée en bronze par Zénodore.

A peine foulons-nous ce sol ensanglanté tant de fois que le Colisée reprend vie dans notre imagination. Evoquons les souvenirs. Les gradins et les terrasses sont prêts à recevoir la foule des spectateurs. L'arène est semée d'un sable fin et rosé ou d'une pierre très friable qui lui donne l'aspect d'un frais tapis de neige. Les procurateurs des jeux examinent à l'intérieur si toutes les précautions sont prises, tandis qu'au dehors des chariots chargés de bêtes fauves s'avancent escortés de gardiens à la face noire, aux cheveux crépus. Dans l'étage supérieur, des soldats de marine alertes et robustes font gémir les antennes, manœuvrent des cordages et déroulent de vastes voiles de pourpre qui répandent des reflets magiques sur les noirs arceaux et sur la blanche arène. « On dirait que le Colisée est devenu un merveilleux navire, dans lequel la fortune de Rome va voguer vers des plaisirs fabuleux. » A la place d'honneur sous un pavillon d'or et de soie s'élève le trône de César; les sièges des sénateurs et des consuls sont tendus de pourpre; en face de l'empereur se tiennent les vestales, ces fausses vierges qui, d'un geste, ont droit de vie et de mort sur les gladiateurs blessés. L'immense *velarium* ondule au souffle du vent et tamise les rayons brûlants du soleil, tandis qu'une rosée odoriférante donne « au grand buveur de sang une haleine embaumée ».

Cependant les derniers préparatifs s'achèvent; une rumeur toujours croissante circule aux alentours de l'amphithéâtre, et va se rapprochant dans toutes les directions. « Le cercle bruyant se restreint et finit par cerner d'un frémissement impétueux l'enceinte encore muette et presque vide. De toutes les collines environnantes descendent les flots humains, comme des affluents vers la vallée construite pour les plaisirs de Rome, et ces flots qui se poussent l'un l'autre battent le pied de l'édifice. Ils pénètrent par les arceaux inférieurs, s'élèvent dans les escaliers comme une marée montante, roulent par les galeries creusées dans les flancs de ce rocher artificiel, font irruption par les issues intérieures, et bientôt sur les pentes de ce vallon de granit, les bouches des vomitoires, pareils à des antres où les eaux se sont amassées, versent des torrents de spectateurs sur tous les degrés de l'amphithéâtre. L'orchestre, l'*Equestria*, la *Popularia* reçoivent respectivement la classe de citoyens qui leur est assignée, de sorte que la hiérarchie sociale de

Rome est représentée sur les gradins du Colisée, et que la cité reine peut s'y contempler elle-même.

On n'attend plus que César. Il paraît, et à l'instant tombe de tous les étages un tonnerre d'acclamations qui va se répercutant sous les arceaux des ambulacres, comme un immense murmure. Les bouches extérieures des vomitoires deviennent comme autant de porte-voix gigantesques dont l'écho plus impétueux que l'ouragan du désert va intimider les fauves dans leurs souterrains. Les trompettes donnent le signal du spectacle où le grotesque va le disputer au tragique et le jovial à l'horrible. Un éléphant funambule monte au sommet de l'édifice et en redescend en marchant sur une corde. Un ours paré comme une matrone se promène assis sur une chaise à porteurs. Ici un lion aux ongles dorés, un collier au cou, secouant sa crinière étincelante de pierreries, fait cent gentillesses à un lièvre: c'est un roi dressé à la clémence. Là, des éléphants costumés, s'asseyent devant des tables d'ivoire, dînent avec décence, boivent dans des coupes d'or, répandent des fleurs et dansent la pyrrhique.

Puis viennent les combats des hommes contre les bêtes. Pour les Grecs, l'esclave était un corps; pour les Romains, c'est une chose, un être machinal, un genre neutre et nul, *mancipium*. Aussi voyons-nous tout ce peuple, les matrones vénérables et les pudiques vestales, applaudir avec ivresse, quand un lion ou un léopard a labouré de ses dents et de ses griffes le corps d'un gladiateur ou d'un martyr.

« Lorsqu'une lionne ou une tigresse, dit Mgr Gerbet, s'est signalée par un carnage distingué, par un abattis d'animaux et d'hommes, le peuple se prend pour elle d'admiration et de tendresse. Il ira jusqu'à sacrifier les plaisirs futurs qu'il peut attendre d'elle à sa reconnaissance, pour le plaisir qu'elle vient de lui donner. Il demandera qu'on la reconduise, qu'on rende la liberté du désert à cette héroïne de l'amphithéâtre, en récompense de ses prouesses. En attendant, il lui décerne un triomphe; des applaudissements frénétiques tombent sur elle de tous les bancs du Colisée, au moment où, restée maîtresse du champ de bataille, elle se promène à pas lents sur les corps de ses victimes, et semble prendre possession pour elle seule de l'enceinte qu'elle a dépeuplée. »

Voici venue l'heure des combats de gladiateurs entre eux. Ils font le tour de l'arène et avant de s'entr'égorger saluent l'Empereur : *Ave Cæsar, morituri te salutant !* Cette procession ressemble à un convoi funèbre que le glaive va décimer. La lutte commence d'abord par de légères attaques où se montre toute l'habileté des jouteurs; elle s'envenime par degrés; à la première piqûre du glaive, le combattant cache sa blessure. Si elle est plus grave, il demande la permission de se retirer du combat, et le plus souvent, le peuple crie au malheureux rouge de sang : *Recipe ferrum, reçois le fer;* cela veut dire qu'il doit tendre la gorge à son ennemi. Bientôt après, son corps est traîné hors de l'enceinte avec des crocs. Le gladiateur est tombé sans un murmure; n'est-ce pas son devoir de mourir ?

Mais trêve à ces souvenirs barbares. Quelle est cette race étrange d'hommes calmes, doux, intrépides qui semblent destinés à alimenter de nouveaux plaisi

Pour les spectateurs « c'est une nouveauté piquante que de voir figurer des hommes, le front serein, les yeux élevés vers le ciel où ils semblent apercevoir un spectacle invisible, adressant quelques discours au peuple, comme s'ils étaient en plein forum, et répondant par des prières et des cantiques aux mugissements des lions prêts à s'élancer sur eux... Ces hommes, ce sont des chrétiens, nos frères et nos modèles, qui vont mourir pour leur Dieu. Ils n'ont pas peur de César, et en passant devant sa loge, ils lui jettent ce défi : « César, ceux qui vont mourir te jugeront. *Ave Cæsar, morituri te judicabunt !* »

A dater de ce jour, la dignité humaine était affermie, la liberté proclamée, la conscience soulagée, mais il ne fallut pas moins de deux siècles pour leur assurer le triomphe au milieu des erreurs et des atrocités auxquelles le paganisme avait habitué le monde.

Que de martyrs ont reçu ici la couronne immortelle! Eustache, général romain, avec sa femme et ses deux fils, les vierges Prisca, Martine et Tatiane, filles de sénateurs et de consuls, ont arrosé cette arène de leur sang. Ici saint Ignace, évêque d'Antioche, s'écriait : « Je suis le froment du Christ, puissé-je être moulu, pour devenir un pain digne de lui ! » Et saint Pancrace : « C'est aujourd'hui, mon divin Sauveur, le jour fixé pour ta venue ! Ah ! qu'il me tarde de t'atteindre ! »

« Le dernier regard du martyr, dit le cardinal Wiseman, n'a rencontré que les visages menaçants de cent mille ennemis qui, du haut des gradins de l'amphithéâtre, le contemplent avec fureur, avec horreur, avec mépris. Son premier coup d'œil dans le ciel embrassera en un instant cette intelligence éclatante dont les splendeurs brûleraient, réduiraient en cendres, si les rayons qu'elle lance n'environnaient, ne baignaient, ne pénétraient l'âme fidèle. D'un bond elle s'élance dans la fournaise du cœur de Dieu et se plonge dans les flots brûlants de la miséricorde et de la charité divines sans crainte de s'en écarter jamais. »

O le beau réveil ! Puissions-nous un jour le partager avec tous ces confesseurs de la foi !

« Quand je me prosterne sur cette terre, écrivait Louis Veuillot, j'y sens frémir mon propre cœur. » Oui, on y sent pour ainsi dire, palpiter les âmes des martyrs. De toutes les fissures du grand colosse, du sable ensanglanté de l'arène, de l'humble brin d'herbe qui croît solitaire dans les fentes de la dernière assise, elles nous répètent le mot magique qui renferme le secret de leur héroïsme: *Amo Christum!* Amour au saint Rédempteur!

Après avoir été quatre siècles durant le théâtre des jeux publics et du martyre des chrétiens, le Colisée fut saccagé par les barbares de Totila ; puis il subit l'injure des guerres civiles, et devint tour à tour place forte, hôpital et manufacture. Les Barberini en firent extraire tant de matériaux pour leur palais que l'on put dire d'eux : *Quod non fecerunt Barbari, fecere Ba* [illegible] que n'avaient pas fait les Barbares, les Barberins l'ont fait.

La dévastation cessa sous Pie VII qui commença [illegible] e des répa-

rations que ses successeurs ont continuées. La croix ne tarda pas à s'éle milieu de l'arène rougie autrefois du sang des martyrs, et quatorze peti toires décorés de fresques représentant les épisodes de la Passion avai établis alentour. Les fidèles aimaient à venir faire là le Chemin de la Le vendredi, on voyait *les Amants de* JÉSUS *et de Marie au Calvaire* part à deux du centre de leur confrérie, pour se rendre ensemble au pieux vous. Maintenant tout cela n'a plus lieu. Depuis 1870, les Romains n'ont consolation de faire le Chemin de la Croix qui se faisait autour du depuis 1750, et, sous prétexte de fouilles, les Piémontais ont enlevé l et les stations de la *Via crucis.* Avant de mourir, Madame Sand a pu se elle qui avait écrit quelque part : « Ne s'est-on pas avisé de gâter ce Coli un Chemin de Croix ! » Le colosse chrétien vêtu en capucin choquait san les aspirations de l'Italie régénérée et on a essayé de le défroquer. Aussi jadis, selon l'expression de Pie IX, le calice qui reçut le sang des martyr aujourd'hui la coupe qui reçoit les larmes des chrétiens.

Quant aux ruines du gigantesque édifice, la nature a pris soin décorer avec magnificence. Les ronces, les plantes, les arbustes pous rampent de toutes parts. La montagne des Flaviens, a-t-on pu dire, possède comme l'Hymette et le mont Hybla. Le lichen grisâtre, le lierre au vert les giroflées d'or y marient leurs couleurs au brun luisant dont le de tant de siècles a coloré les arcades et les frises. Les corneilles, qui de temps immémorial nichent dans les flancs du colosse, et vivent là com communauté, n'ont pas, plus que les plantes, jugé à propos d'émigrer et devant la Révolution italienne qui chasse les Religieuses de leurs couve fleurs et oiseaux continuent de vivre sous les galeries hospitalières du vieux

A quelque heure du jour qu'on visite ces immenses ruines, on est sais sorte d'enthousiasme mélancolique. Le matin, quand le soleil se lève sur le de Préneste et dore la face orientale du Colisée, tandis que les autres ments du Forum restent encore dans l'ombre, c'est un spectacle merv Le soir, quand la lune, « ce soleil des ruines, lui distribue ce demi-jo nimé qui est la décadence et comme la ruine d'une autre lumière », c' core un tableau magique dont l'aspect vous plonge dans une rêverie sol

Tel est le *Colisée.* Après dix-huit siècles, il fût resté debout dans to intégrité, comme aux jours de Titus, s'il n'eût été ravagé par les barb toute espèce contre lesquels il n'a eu si longtemps d'autre protection q immensité même.

Avant de dire adieu au monument le plus grandiose que nous aient l anciens Romains, nous ne résisterons pas au plaisir de citer une page rema que la vue de ces ruines majestueuses a inspirée à Châteaubriand : « D belle soirée du mois de juillet, écrivait-il à M. de Fontanes, j'étais allé m'as Colisée sur la marche d'un des autels consacrés aux douleurs de la Le soleil, qui se couchait, versait des fleuves d'or par toutes ces gale roulait jadis le torrent des peuples; de fortes ombres sortaient en même

de l'enfoncement des loges et des corridors, ou tombaient sur la terre en larges bandes noires. Du haut des massifs de l'architecture, j'apercevais entre les ruines, du côté droit de l'édifice, le jardin du palais des Césars avec un palmier qui semble être placé tout exprès sur ces débris pour les peintres et les poètes. Au lieu des cris de joie que les spectateurs poussaient jadis dans cet amphithéâtre, en voyant déchirer des chrétiens par des lions, on n'entendait que les aboiements des chiens de l'ermite qui garde ces ruines. Mais aussitôt que le soleil disparut à l'horizon, la cloche du dôme de Saint-Pierre retentit sous les portiques du Colisée. Cette correspondance établie par des sons religieux entre les deux plus grands monuments de Rome chrétienne me causa une vive émotion : je songeai que l'édifice moderne tomberait comme l'édifice antique ; je songeai que les monuments se succèdent comme les hommes qui les ont élevés; je rappelai dans ma mémoire que ces Juifs qui, dans leur première captivité, travaillèrent aux Pyramides et aux murailles de Babylone, avaient, dans leur dernière dispersion, bâti cet énorme amphithéâtre. Les voûtes qui répétaient les sons de la cloche chrétienne étaient l'ouvrage d'un empereur païen marqué dans les prophéties pour la destruction finale de Jérusalem. Sont-ce là d'asez hauts sujets de méditation, et croyez-vous qu'une ville où de pareils effets se reproduisent à chaque pas soit digne d'être vue ? »

Nous ne sommes pas loin des *THERMES DE TITUS ET DE CARACALLA*, et qui veut avoir une idée de la vie antique ne doit pas manquer de les visiter. Les Romains d'autrefois étaient en quelque sorte amphibies ; ils se baignaient jusqu'à sept fois par jour. Les jeunes gens riches passaient aux thermes une partie de la journée et même de la nuit. Aussi ces établissements prirent-ils peu à peu tant d'importance que sous Auguste on comptait plus de huit cents bains publics. Les thermes de Caracalla pouvaient recevoir jusqu'à trois mille baigneurs, et ils étaient ornés avec une somptuosité incomparable. On en peut juger par le Torse du Belvédère, les mosaïques conservées au musée de Latran, le Taureau Farnèse et l'Hercule de Naples. Les fragments de l'hémicycle, une vaste rotonde et trois grandes arcades qui subsistent encore, laissent deviner la perfection de l'édifice.

Au sortir du Forum, nous rencontrons une troisième colline, sur laquelle planent, comme un nuage de gloire, les souvenirs de trois mille ans : c'est le *PALATIN*, dont les ruines sont tout ce qui reste de l'habitation des Césars. « La hauteur de cette motte de terre ne dépasse pas cinquante mètres au-dessus du niveau de la mer; son sommet domine à peine les ondulations de la campagne romaine; sa base se prolonge dans la vallée du Tibre, et son relief a été formé, non par des soulèvements volcaniques, mais par la lente érosion résultant des courants du fleuve qui, en se partageant en plusieurs branches, l'a isolée des six autres collines rangées circulairement autour d'elle comme pour lui rendre hommage [1]. »

1. *Les deux Romes*, par A. de Lamothe.

L'histoire du *Palatin* se confond avec celle des maitres qui l'habitèrent. C'est le noyau de la Rome primitive, de la *Roma quadrata*, dont on a découvert les restes à différents endroits. Depuis les premiers rois de Rome jusqu'au dernier des Césars, tout ce qui avait un nom dans l'histoire du peuple romain, habita l'illustre colline. Citons les maisons de Tarquin l'Ancien, des Gracques, de Sylla, de Catilina, des orateurs Lucius, Crassus, Hortensius et Cicéron, de Marc Antoine, de Caïus Octave, père d'Auguste.

Ces habitations diverses disparurent pour faire place aux résidences impériales des Césars. Auguste y transporta sa demeure après la bataille d'Actium. Tibère y construisait de son côté un palais que Caligula agrandit beaucoup dans la direction du Forum et relia, au moyen d'un pont, au Capitole, pour être plus près de Jupiter dont il se disait le fils. Néron, « chef-d'œuvre de l'insolence de Satan », trouva ces palais indignes de lui, et, après avoir déblayé par l'incendie la colline impériale, il y bâtit avec une promptitude incroyable la *Maison d'or*, dont nous voulons donner un croquis d'après M. de Champagny.

[illegible]

En avant de la *Maison d'or*, un lac; autour du lac, des édifices épars en si grand nombre qu'on dirait une ville; entre la façade et le rivage, le vestibule où le maitre de la maison recevait tous les ambassadeurs du monde; et au milieu, le colosse de Néron, haut de cent vingt pieds tout en or et en argent massif [illegible] à triple rang de colonnes. [illegible] tout ce que nous pourrions [illegible] de pierres précieuses, de peintures [illegible] Le *triclinium* ou [illegible] Romains dégénérés: celle [illegible] lambrissées changeant [illegible] fleurs odorantes [illegible] parfumaient l'air, en

brûlant sur des réchauds d'argent; des esclaves richement vêtus rafraîchissaient l'atmosphère du *triclinium* avec des ventilateurs en plumes de paon qu'ils agitaient sans cesse. Le luxe des repas, au dire des chroniqueurs, épuisait plus que les fastueuses prodigalités du cirque ou l'entretien de l'armée, les ressources de l'Etat. Nous ne décrirons pas ces orgies, ni les mets inouïs par leur variété et leur nouveauté que des cuisiniers grecs devaient imaginer chaque jour; l'un d'eux, pour une de ces inventions épicuriennes, reçut une couronne d'or. Les chants, les danses, les symphonies égayaient pendant le repas les invités du Maître; puis, quand celui-ci avait vidé sa coupe de cristal remplie de vin parfumé de Falerne ou de Cétule onctueux, on introduisait des gladiateurs qui s'entr'égorgeaient pour distraire les convives. Le sang ruisselait sur le pavé de marbre ou sur les mosaïques d'or, et le malheureux vaincu essayait de mourir avec grâce pour plaire à César.

Les bains, qui entraient pour une si large part dans la vie des voluptueux Romains, avaient aussi leur place dans la Maison d'or; les salles resplendissaient de pierres précieuses, d'or et d'argent. Mais la merveille du palais de Néron était le temple de la Fortune; il était bâti en marbre du Sphynx. « Ce marbre transparent était, au dire de Pline, une pierre de Cappadoce, dure comme le granit, blanche comme la neige, translucide même sous les veines dorées qui la sillonnaient. Il avait la propriété de fixer la lumière, en sorte qu'il brillait encore longtemps après que les portes du temple étaient fermées. » Des lacs, des plaines, des vignes, des prairies, des forêts magnifiques où vivaient en liberté des animaux venus de l'Inde, complétaient ce tableau. « C'était vraiment la réalisation féerique du rêve d'un insensé. » (M. de Lamothe.)

Mais le rêve qui hantait le cerveau troublé de Néron devait l'ensevelir au milieu de ses richesses. Pour s'en distraire, il fit saisir Pierre, le chef de l'humble race des chrétiens, et le fit crucifier sur le Janicule, en face de son palais doré. Le Palatin déclina ce jour-là même, comme si le sang du premier Pape martyr eût rejailli sur le César criminel.

Après Néron, Vespasien et Titus livrèrent une partie de la Maison d'or au public et abattirent l'autre, pour abolir jusqu'au souvenir d'un nom exécré. Vespasien dessécha le lac pour y construire le Colisée. Domitien et Héliogabale essayèrent de refaire à la Maison d'or une seconde gloire; ce dernier fit construire une haute tour d'où il pût se briser la tête en se précipitant sur une cour de marbre pavée de pierres précieuses. Septime Sévère essaya de donner au palais des Césars un dernier éclat par de grandes constructions dont les beaux restes subsistent encore.

Quelques années plus tard, Alaric et Genséric pillèrent tour à tour ces palais et en arrachèrent tout ce qui put s'emporter. Genséric enleva entre autres choses les vases et les meubles sacrés du temple de Jérusalem, transportés à Rome par Vespasien et par Titus, et les envoya à Carthage avec les ornements du temple de Jupiter Capitolin. « Ce fut peut-être la plus grande humiliation de l'ancien orgueil romain, fait justement remarquer Mgr Gerbet, que de voir partir pour Carthage les derniers signes de l'Empire du monde. »

L'histoire du *Palatin* se confond avec celle des maîtres qui l'habitèrent. C'est l noyau de la Rome primitive, de la *Roma quadrata*, dont on a découvert le restes à différents endroits. Depuis les premiers rois de Rome jusqu'au dernie des Césars, tout ce qui avait un nom dans l'histoire du peuple romain, habita l'i lustre colline. Citons les maisons de Tarquin l'Ancien, des Gracques, de Sylla, d Catilina, des orateurs Lucius, Crassus, Hortensius et Cicéron, de Marc Antoine de Caïus Octave, père d'Auguste

Ces habitations diverses disparurent pour faire place aux résidences impériales des Césars. Auguste y transporta sa demeure après la bataille d'Actium. Tibère y construisait de son côté un palais que Caligula agrandit beaucoup dans la direction du Forum et relia, au moyen d'un pont, au Capitole, pour être plus près de Jupiter dont il se disait le fils. Néron, « chef-d'œuvre de l'insolence de Satan », trouva ces palais indignes de lui, et, après avoir déblayé par l'incendie la colline impériale, il y bâtit avec une promptitude incroyable la *Maison d'or*, dont nous voulons donner un croquis d'après M. de Champagny.

ROME. — Restes du pont de Caligula.

En avant de la *Maison d'or*, un lac; autour du lac, des édifices épars en si grand nombre qu'on dirait une ville; entre la façade et le rivage, le vestibule où le maître de la maison recevait tous les ambassadeurs du monde; et au milieu, le colosse de Néron, haut de cent vingt pieds, tout en or et en argent massif ; plus loin des portiques longs d'un mille, à triple rang de colonnes.

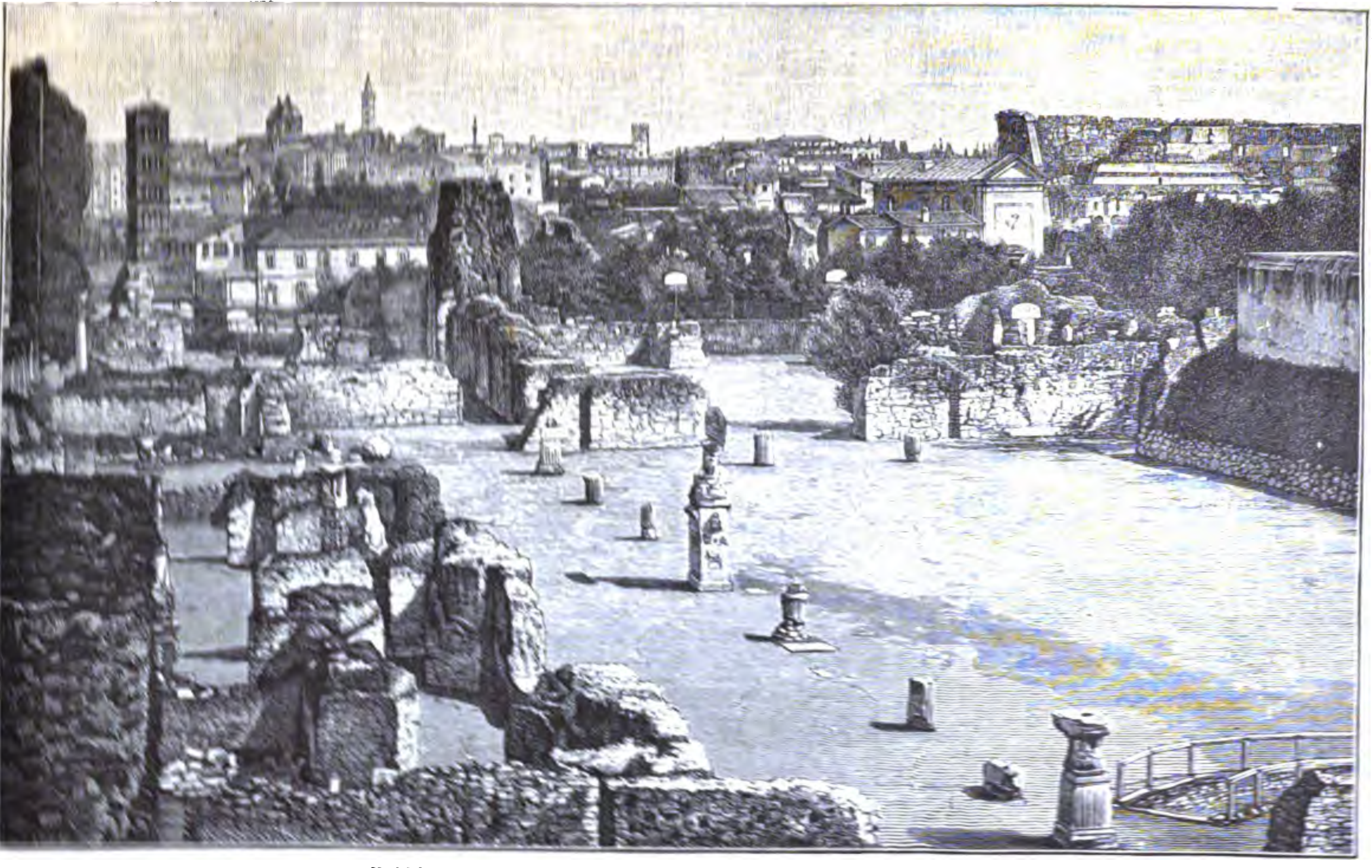
Dans l'intérieur régnait un luxe qui surpassait tout ce que nous pourrions imaginer : les plafonds, les murs étaient couverts de pierres précieuses, de peintures qui avaient rempli à elles seules toute la vie d'un artiste. Le *triclinium* ou salle à manger était la pièce chère entre toutes à ces Romains dégénérés : celle de la Maison d'or ressemblait à un décor de féerie; les voûtes lambrissées changeaient à chaque service; les plafonds d'ivoire laissaient tomber des fleurs odorantes, tandis que les plus précieuses esse [illegible] t. parfumaient l'air, en

[illegible]

[illegible] comme si le sang [illegible]

[illegible] Vespasien et Titus [illegible] l'autre, pour abolir [illegible] le lac pour y construire [illegible] de refaire à la Maison d'or [illegible] une haute tour d'où il put se briser la tête [illegible] de pierres précieuses. [illegible] des Césars un dernier éclat par de grandes [illegible] subsistent encore.

Quelques années plus tard, [illegible] et en arrachèrent tout ce qui put s'emporter [illegible] les vases et les meubles sacrés [illegible] Vespasien et par Titus, et les envoya à [illegible] de Jupiter Capitolin. « Ce fut peut-être [illegible] orgueil romain, fait justement remarquer [illegible] Carthage les derniers signes de l'Empire [illegible]



ROME. Ruines du palais des Césars, sur le Palatin.

Jusqu'au VIIe siècle un silence de mort plana sur le Palatin. L'empereur Héraclius vint alors se faire couronner à Rome et habita le palais des Césars. Au commencement du IXe siècle, Charlemagne y tint une sorte de lit de justice. Ce fut le dernier lustre que la pourpre impériale jeta sur la colline antique. Depuis lors tout s'est effondré; il ne restait plus que des débris informes que Bossuet aurait appelés un je ne sais quoi qui n'a plus de nom dans aucune langue. Dans ses visites aux divers sanctuaires de Rome chrétienne, le voyageur peut remarquer des blocs de granit, des colonnes de jaspe, des urnes de porphyre, des mosaïques remarquables qui ornent les tombeaux des martyrs. Tel chrétien obscur, qui jadis rougit de son sang l'amphithéâtre de Flavien, a ses cendres soigneusement gardées dans une urne précieuse. Les rôles sont changés: le nom du César persécuteur n'est plus qu'un vain son que l'écho répète avec horreur, tandis que celui du martyr retentira à toujours dans les harmonies de la terre et du ciel.

Au XVIe siècle, le Palatin essaya de secouer le linceul qui le couvrait. La villa et les jardins Farnèse lui prêtèrent pour quelque temps un air de vie et de magnificence. Dans un de ses bosquets, la poésie elle-même s'y installa avec l'Académie des Arcades. Mais la cour de Naples, héritière des Farnèse, ayant fait transporter chez elle la collection des statues, les jardins négligés ne tardèrent pas à redevenir une solitude aride où les ruines modernes s'accumulèrent sur les ruines anciennes. Pie IX acheta une partie des terrains de la célèbre colline pour y faire pratiquer des fouilles. En 1861, Napoléon III acquit du roi de Naples François II une grande partie des jardins Farnèse. En 1870, le gouvernement italien les racheta pour 650.000 francs. Aujourd'hui on y continue les fouilles sous la haute et savante direction d'un archéologue italien M. Pietro Rosa que rien ne décourage dans la tâche ardue qu'il a entreprise. Chaque année amène de nouvelles et précieuses découvertes. Le Laocoon et l'Antinoüs du Belvédère y ont été retrouvés intacts ainsi que des salles entières parfaitement conservées, entre autres les deux charmantes pièces connues sous le nom de Bains de Livie, et le *Tablinium* ou salle de famille de Dioclétien, revêtue encore de ses fresques ravissantes.

Les restes des palais de tant d'empereurs disent éloquemment la grandeur et la misère du peuple-roi qui avait le droit de haïr César et de le maudire, à la condition de le craindre et d'acquitter d'énormes impôts qui allaient s'engloutir dans les constructions insensées de Tibère, de Néron, de Domitien, de Caracalla. Vous pouvez lire en parcourant ce vaste champ de ruines des citations de Virgile, d'Ovide, de Vitruve, d'Aulu-Gelle, de Tacite qui vous indiqueront l'emplacement présumé des diverses dépendances du palais césarien ; et, grâce à ces indications placées de loin en loin sur des poteaux, vous pouvez vous dire : Ici dînait un monstre, là couchait un buveur de sang, ici se baignait un tyran, dans cette salle habitée par des lichens et des lézards, Néron chantait, empoisonnait Britannicus et faisait des vers, là enfin ont passé les maîtres du monde jetant d'insolents défis au Galiléen; mais tandis que leurs noms pour la plupart sont restés pour jamais voués à l'exécration des hommes, le Christ est toujours aimé, respecté, adoré d'un pôle à l'autre: *Christus heri, hodie et in sæcula.*

Voulez-vous la description du Palatin primitif en même temps que la phot
graphie du Palatin moderne? Ecoutez l'auteur des *Fastes :*

> Hic ubi nunc Roma est, orbis caput, arbor et herbæ
> Et paucæ pecudes, et casa rara fuit.
> Hic ubi nunc Roma est, olim fuit ardua silva
> Tantaque res paucis pascua bobus erat.

Sur le Palatin commence et finit l'histoire romaine. C'est toute une ville mo
dans la Ville Eternelle. La justice de Dieu a passé par là, et de toutes ces rich
ses accumulées et de toutes les folies du luxe oriental, il ne reste que des déco
bres amoncelés qui mettent au défi la patience des savants et la sagacité
archéologues. Une vaste ceinture de ruines écarte les rumeurs de la ville et au
bruit ne vient distraire le visiteur. Quel état et quel état!... C'est le mot qu
répète en errant à travers ces débris gisants de l'orgueilleux palais des Cés
Le gouvernement de l'univers a passé du Palatin au Vatican, et pendant que
trône des empereurs tombait en poussière, l'humble Chaire de saint Pierre s'af
missait pour les siècles. Qui donc a fait cela? — Dieu.

« Le mont Palatin, percé de constructions aujourd'hui souterraines, fait l'e
d'un sépulcre, dit bien Mgr Gerbet, sur le sommet duquel le temps, la natu
les fantaisies des hommes, les inspirations de la piété ont formé un pêle-m
étrange. C'est comme la corniche et les arabesques de ce grand tombeau. La nat
a repris possession par des broussailles, du coin où se trouvait la cabane
Romulus. La cour Palatine de Tibère est plantée d'artichauts... Sur les chamb
d'Auguste décorées par des artistes grecs, s'élève un manoir mauresque. Da
les appartements où Caligula donnait à son cheval du blé doré dans une a
d'ivoire, un métayer abrite ses charrettes. La chapelle qui rappelle la mort
saint Sébastien se cache entre des murs, vers l'emplacement de la tour bâtie p
Héliogabale qui, dans la prévision de son suicide, voulait se donner du haut
cette tour, une mort précieuse, en se précipitant sur un pavé de marbre qu'il av
fait parsemer de pierreries. Les jardins voluptueux consacrés par Domitien
Adonis sont devenus une vigne qui porte le nom d'un martyre. Mais le meill
gardien de toutes ces ruines c'est le couvent de Saint-Bonaventure... C'est
monument, c'est le type du dépouillement volontaire, d'une vertu éternellem
inintelligible à la cupidité qui avait été le dieu du Palatin, et qui est encore ad
par beaucoup de ceux qui le visitent. Ils ne songent guère à pénétrer le sens
cet hiéroglyphe chrétien, jeté dans ce pandémonium de toutes les rapines et
toutes les richesses de l'ancien monde. »

C'est ainsi néanmoins que la Rome des Papes a exorcisé la Rome des emp
reurs: elle a sanctifié par la prière et la pénitence les lieux les plus infâmes.
colombe a pu faire son nid dans la demeure des tigres, et on voit d'humbles Sa
siennes et de pauvres Franciscains prier, travailler et mourir là même où d
courtisanes et des tyrans ont vécu dans l'ivresse du crime et de la volupté.

De toutes les périodes de l'histoire romaine, il n'en est pas dans lesquelles l'art romain, ou plutôt l'art grec pratiqué par les Romains, ait élevé de plus nobles monuments, que sous le règne de Trajan. Lorsque ce grand homme eut vaincu les Daces, il appela auprès de lui le célèbre architecte Syrien Apollodore, et il lui ordonna de dessiner un forum qui surpassât en magnificence tout ce qu'on avait encore vu. Apollodore construisit donc le forum qui porte le nom de Trajan et l'entoura d'édifices tellement somptueux que les dieux eux-mêmes l'auraient trouvé admirable, selon un auteur païen. Aussi lorsque l'empereur Constantin le vit pour la première fois, il en demeura muet de stupeur et d'admiration, ne sachant, dit Ammien Marcellin, s'il avait devant les yeux un ouvrage de la main des hommes ou une création des dieux.

Paul III fit déblayer le terrain autour de la colonne Trajane et aujourd'hui on a mis à découvert un carré long de cent dix mètres sur quarante-cinq de largeur.

Beaucoup de voyageurs ne cherchent, dans les magnifiques débris qui jonchent le sol, que le périmètre du temple d'Adrien, l'emplacement d'une bibliothèque partagée en deux salles, l'une pour les livres latins, l'autre pour les livres grecs, et enfin la situation de la basilique ulpienne, dont les colonnes à demi brisées redisent les grandeurs romaines. Mais ils oublient qu'en 312, dans cette même basilique, Constantin « annonça officiellement les funérailles du monde païen et le couronnement chrétien du monde nouveau ». Entouré du peuple qui l'acclamait comme un libérateur, devant les consuls et les sénateurs attachés encore à la religion de l'Empire, mais qui n'osaient protester contre les intentions de leur maître, le vainqueur de Maxence, dans un discours resté célèbre, déclara qu'il abjurait les superstitions nées de l'ignorance et nourries par la déraison, que les églises allaient être ouvertes aux chrétiens, que les prêtres des temples et que ceux du Christ jouiraient des mêmes privilèges. Il sera prouvé au monde entier, ajouta-t-il, qu'aucun vestige de doute ou d'erreur passée ne reste dans notre cœur.

Les sénateurs écoutèrent ce discours dans un morne silence. Pressée le long des nefs, la multitude des chrétiens s'épanouissait pour la première fois. Lorsque l'empereur se tut, la joie populaire éclata, et les cris de la foule s'exhalèrent pendant deux heures. Exaspéré par l'attitude des sénateurs, le peuple voulait leur faire un mauvais parti, lorsque Constantin s'écria avec beaucoup de sagesse : « Pour être chrétien, il faut désirer le devenir. Refuser l'admission à qui la demande serait coupable ; l'imposer serait inique : telle est la règle de la vérité. Ceux qui ne nous imiteront pas ne perdront point nos bonnes grâces ; ceux qui se feront chrétiens avec nous seront nos amis. » Ce jour fut véritablement l'un des plus beaux qui ait lui sur le monde ; la persécution prit fin à la parole du grand empereur. Les rues s'illuminèrent ; toute la ville, rapportent les anciens récits, se para spontanément d'une couronne de cierges et de lampes.

C'est probablement en mémoire de cet événement que la statue du Prince des Apôtres a remplacé, sous Sixte-Quint, celle de l'empereur païen sur la colonne Trajane. Cette colonne est le seul reste de l'antiquité romaine qui nous ait été conservé dans son entier. Ses proportions sont fort belles et on les a reproduites

à peu près exactement dans la colonne Vendôme. Elle se compose de vingt-trois blocs de Carrare si parfaitement unis qu'elle paraît être d'une seule pièce. Elle est comme revêtue extérieurement d'un bas-relief en spirale qui en fait vingt-trois fois le tour ; c'est un poème en marbre qui célèbre les victoires de Trajan sur les Daces.

Les deux mille cinq cents figures qui se meuvent dans cet immense bas-relief représentent dans un style fier et correct tous les épisodes d'une histoire militaire; c'est une sculpture non pas héroïque, mais historique, dit Armengaud, et sans être sublime comme celui des métopes et des frises du Parthénon, le càractère en est grand et mâle. Au-dessus du chapiteau est une petite terrasse à balustrade laquelle on monte par un escalier tournant, évidé dans le bloc. Le piédestal est orné de trophées, d'aigles et de guirlandes d'un travail accompli, et recouvrait les cendres de Trajan renfermées dans une urne d'or. Sa statue en bronze doré couronnait autrefois cette colonne ; Sixte V la fit remplacer par celle de saint Pierre, le vrai protecteur de la cité des Papes, de sorte que l'immortel Pêcheur de Galilée peut, de ce sommet, contempler le sceptre brisé des maîtres du monde et les ruines accumulées à ses pieds, tandis qu'il tient à toujours entre ses mains les clefs qui ouvrent les portes de l'inamissible royaume.

Allons maintenant saluer sur la place *Colonna*, l'Apôtre des Nations dont la statue en bronze doré brille au sommet de la colonne Antonine, élevée par le sénat à l'empereur Marc-Aurèle en l'honneur des victoires qu'il avait remportées sur les Marcomans, les Quades et autres peuples germaniques.

« Le nombre, raconte Franz de Champagny, était pour les Barbares. Marc-Aurèle se laissa envelopper. Le soldat romain, dévoré par la soif, devenait incapable de combattre. Dans cette extrémité, le commandant des cohortes prétoriennes vint trouver le général. — « César, lui dit-il, la Légion Mélinite, qui fait partie du corps d'armée, est composée de chrétiens auxquels rien n'est impossible. » — « Faites-les mettre en prière, lui répond Marc-Aurèle. » — Ces six mille hommes en prière et les bras étendus formaient un spectacle si étrange, que les Barbares qui, à cette heure-là, s'avançaient pour attaquer l'armée romaine, s'arrêtèrent tout surpris. C'est alors qu'une pluie abondante commença à tomber sur l'armée; mais, dit un auteur païen lui-même, la pluie qui inondait les Barbares semblait s'enflammer comme de l'huile; les hommes et les chevaux brûlaient ; quelques-uns dans leur désespoir se blessaient de leur épée pour éteindre le feu avec leur sang et ils se jetaient au milieu des Romains où l'eau seulement était rafraîchissante. En mémoire de ce fait, l'armée proclama Marc-Aurèle empereur pour la septième fois, et le prince voulut que la Légion Mélinite s'appelât désormais *Légion Fulminante*. Il ne s'en tint pas là ; ayant fait part au sénat de l'événement miraculeux, il publia un édit pour faire cesser la persécution contre les chrétiens. »

Ce ne fut pas au vrai Dieu qu'on rendit hommage de la délivrance de l'armée, mais à Jupiter qu'on figura donnant la pluie aux Romains et lançant la



ROME. — La Colonne Trajane.

foudre sur les Barbares. L'erreur a disparu et la colonne subsiste, attestant la réalité du fait. Elle se compose de vingt-huit blocs en marbre blanc, plus le chapiteau et la base, et elle mesure vingt-neuf mètres soixante de hauteur. Le pape Sixte V, à qui rien de grand n'était étranger, la fit relever en 1589. A la place de la statue de Marc-Aurèle, on voit celle de saint Paul, conquérant autrement glorieux, et le monument chante en ces termes sa destinée nouvelle : « Je suis maintenant triomphale et sacrée, portant le disciple vraiment pieux du Christ qui, par la prédication de la croix, triompha des Romains et des Barbares. »

La place Colonna touche celle de Monte-Citorio. Des pèlerins catholiques éprouvent un serrement de cœur à la vue du superbe palais qu'Innocent XII destina autrefois aux tribunaux, et où siège, aujourd'hui au mépris de tout droit, un Parlement composé des pires ennemis de l'Eglise. Ce qui console de cette profanation sacrilège, c'est de plus que la Papauté est sortie victorieuse de crises bien autrement redoutables.

Un des ornements de cette place est un obélisque à hiéroglyphes, qui fut apporté d'Héliopolis à Rome par Auguste, et y servit d'aiguille à un cadran solaire du Champ-de-Mars. Pie VI le déterra en 1789 et l'érigea à la place qu'il occupe aujourd'hui. On plaça sur son sommet une boule de bronze avec une flèche ; elle est perforée par le milieu pour donner passage, à midi précis, aux rayons du soleil.

⁂

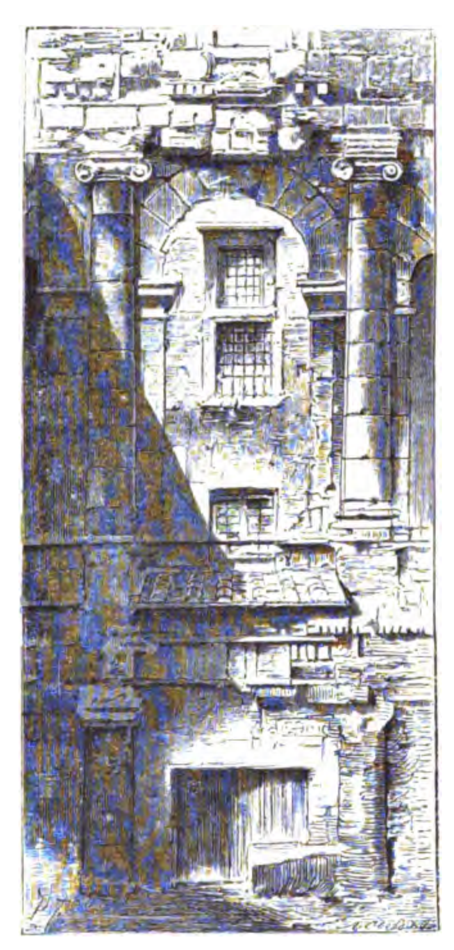
Que dirons-nous du *CORSO* qui est tout près des monuments dont nous venons de parler ?

Le Corso est la rue principale de Rome, celle que recherchent de préférence vers le soir les équipages et les promeneurs ; elle a un kilomètre et demi dans toute son étendue. Les palais des familles patriciennes la décorent, et d'antiques églises y sont encastrées comme des joyaux dans un écrin de prix. En des temps meilleurs, le Corso était l'arène où se livrait un gigantesque tournoi. Dès le matin du Carnaval, les balcons et les fenêtres se couvraient de draperies, de banderoles, d'étendards, de guirlandes pendant en festons. A une heure après-midi, cent mille jouteurs entraient en lice. Les armes défensives pour les femmes étaient des dominos blancs, pour les hommes des blouses, pour tous un filet métallique destiné à garantir le visage. Les engins de guerre étaient des boulettes blanches appelées *confetti*, espèces de dragées en plâtre ou en farine qui se brisaient en frappant, et blanchissaient tout ce qu'elles touchaient. Il y avait aussi des bouquets de fleurs pour les privilégiés. En quelques heures, indigènes et étrangers ressemblaient sur la rue à une forêt d'oliviers couverte de neige. Rome était devenue pour un jour semblable à une vierge folle.

Au milieu de ces ébats, il n'y avait pas une querelle, pas un homme ivre, pas une risée. Aussi, Louis Veuillot disait-il alors des Romains : « C'est un peuple de grande ville sans grossièreté, qui ne hue point les gens dans la rue, qui n'insulte point les femmes et les prêtres, qui n'a point de chansons obscènes ni dans sa pensée des images ordurières à déposer sur les murs. »

Hélas ! aujourd'hui les réjouissances du Corso n'ont plus cette note de franche gaieté, cet innocent et folâtre abandon que tolérait le gouvernement paternel des Papes. Les Piémontais y ont apporté les folies carnavalesques que l'Eglise dénonce comme indignes d'un peuple chrétien. Le Corso des vieux Romains regrette ses beaux jours d'autrefois.

Le *THÉATRE DE MARCELLUS*, près de la place *Montanara*, commencé par César, fut terminé par Auguste qui le dédia à son neveu Marcellus. Trente mille spectateurs pouvaient, dit-on, y trouver place. Il n'en reste aujourd'hui que deux étages : l'inférieur, d'ordre dorique, est en partie enseveli ; l'étage supérieur, d'ordre ionique, est le mieux conservé. Les arcades sont maintenant obstruées par le mur et les fenêtres des maisons modernes qui ont remplacé l'édifice. Ce qui en reste a toujours été regardé par Vitruve et tous les architectes comme un modèle de bon goût. Au XI[e] siècle, les Pierleone en firent une forteresse dans laquelle mourut Urbain II. Le *Théâtre de Marcellus* devint ensuite la propriété des Savelli qui le détruisirent en partie pour y élever un palais appartenant aujourd'hui au prince Orsini, duc de Gravina. Sous les arcades du vieux théâtre d'immondes échoppes sont venues s'installer, qui déparent et déshonorent ce survivant d'un autre âge.



Le Théâtre de Marcellus.

Le *Ghetto* est ici tout près ; c'est le quartier des juifs. Cosmopolites, sans foyer, sans patrie, souvent traîtres aux pays qui leur donnaient asile, usuriers, accusés d'attentats odieux, les fils d'Israël ont vu souvent se lever contre eux peuples et rois. Or, quand on les chassait de partout, ces parias de la civilisation chrétienne trouvaient un refuge jusque dans les palais épiscopaux et les cloîtres des abbayes, et les Papes leur offraient une protection si efficace que les Juifs appelaient Rome leur paradis. Ils sont là parfaitement chez eux, trafiquant tout à leur aise dans le bas et dans le haut commerce, en attendant le Messie; et grâce à la tolérance du gouvernement pontifical, personne ne les a jamais inquiétés. Les Papes leur imposaient seulement une légère obligation, celle d'assister une

fois l'an à un sermon prêché pour eux; de plus, ils avaient fait dresser à l'entrée Ghetto un grand Christ peint à fresque avec cette inscription : « *Tota die, exp manus meas ad populum incredulum et contradicentem;* tout le jour j'ai é mes mains vers le peuple incrédule et contradicteur. » L'Eglise ne prétend violenter ces pauvres égarés; mais elle voudrait les sauver, et elle les appel la vérité par ses deux voix les plus douces et les plus persuasives: par la c de JÉSUS et par la parole de vie. C'est là l'une des preuves les plus frappa de cette douce tolérance qui a toujours été dans les habitudes romaines. T le monde sait en effet que l'Inquisition, dont on a fait à dessein un épou tail sinistre, n'a jamais versé une seule goutte de sang à Rome [1].

***

Il ne faudrait pas moins que la vie d'un centenaire pour connaître à tous les monuments de Rome. Tout y est grand, tout y est remarquable, to est revêtu d'un caractère d'antique majesté ou de puissance déchue. Portes, taines, obélisques, théâtres, aqueducs, palais, temples, jardins, tout y sol l'attention du voyageur, de l'artiste et du savant. Les seules fontaines de R mériteraient une description particulière,non seulement par leur décoration so très belle, mais encore par la limpidité et la qualité de leurs eaux. Qu'il suffise de mentionner la fontaine de l'*Acqua felice* avec la statue colossa Moïse; les trois fontaines monumentales de la place Navone; la fontain Trévi qui jette par la bouche de Tritons de marbre l'*Acqua virgine*, eau v ainsi nommée parce qu'une jeune fille en indiqua la source à des soldats a Peuple unique au monde que ce peuple qui, dans ses usages les plus vulg conserve un luxe de roi et des allures de conquérant, peuple dont on a pu que les eaux dont il s'abreuve lui arrivent sur des arcs de triomphe.

Il nous faut au moins citer les célèbres chevaux du *Monte Cavallo*, qui colent sur la place du Quirinal: œuvre digne d'un élève de Phidias, sin Phidias lui-même.

---

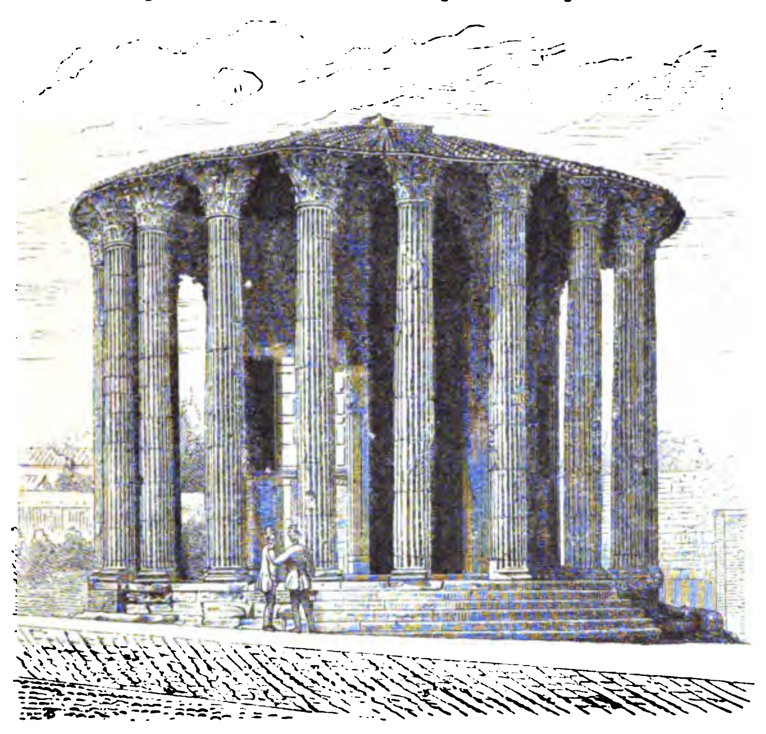
1. Lamennais a tracé du Juif un remarquable portrait : « Quand JÉSUS-CHRIST expira, il annonça du la croix à l'univers sauvé, ce grand et éternel accomplissement de la loi éternelle : tout est consommé. A fut consommé pour le Juif. Un sceau fut mis sur son cœur, sceau qui ne sera brisé qu'à la fin des siè existence tout entière n'avait été qu'un long prodige. Un nouveau miracle commence, miracle toujours l miracle universel, et qui manifestera jusqu'au dernier jour l'inexorable justice et la sainteté du Die peuple osa renier.

Sans principe de vie apparent, il vivra; rien ne pourra le détruire, ni la captivité, ni le glaive, ni le temp Isolé au milieu des nations qui le repoussent, nulle part il ne trouvera un lieu de repos. Une force inv presse, l'agite et ne lui permet pas de se fixer. Il porte en ses mains un flambeau qui éclaire le monde e lui-même est dans les ténèbres. Il attend ce qui est venu; il lit ses prophètes et ne les comprend pas; sa écrite à chaque page des livres qu'il a l'ordre de garder, fait sa joie. Tel que ces grands criminels dont pa quité, il a perdu l'intelligence; le crime a troublé sa raison. Partout opprimé, il est partout. Au n l'outrage, il oppose une stupide insensibilité. Rien ne le blesse, rien ne l'étonne : il se sent fait pour le ch la souffrance et l'ignominie sont devenues sa nature. Sous l'opprobre qui l'écrase, de temps en temps, il s tête, il se tourne vers l'Orient, verse quelques pleurs, non de repentir, mais d'obstination; puis il re courbé, ce semble, par le poids de son âme, il poursuit, en silence, sur une terre où il sera toujours étr course pénible et vagabonde. Tous les peuples l'ont vu passer; tous ont été saisis d'horreur à son a était marqué d'un signe plus terrible que celui de Caïn; sur son front une main de fer ava déicide!...... »

(*Essai sur l'Indifférence*, L. III, ch. III.)

Le *TEMPLE DE VESTA* mérite aussi une mention. C'est un temple rond, d'une exquise élégance, situé sur les bords du Tibre. Il était ouvert de tous côtés et se composait seulement d'un petit dôme porté sur vingt colonnes cannelées, de marbre blanc et d'ordre corinthien. Une dame qui demeurait près de là ayant vu un jour une boîte flotter sur le Tibre la fit recueillir, et lorsqu'elle en souleva le couvercle, un vif rayon de lumière vint frapper ses regards; elle regarda au fond de la boîte mystérieuse, et y vit une image de la sainte Vierge. L'événement s'ébruita, la Madone fut déposée en grande pompe dans le temple des vestales qui s'appela dès lors *Santa Maria del sole.*

Auprès de ce temple, il en est un autre, peut-être plus intéressant encore,



Le temple de Vesta.

du moins par son antiquité, c'est celui de la *Fortune virile*, élevé par Servius Tullius, sixième roi de Rome, à la Fortune qui d'esclave l'avait fait roi : c'est aujourd'hui une église dédiée à sainte Marie l'Egyptienne.

Que n'aurions-nous à dire encore des autres monuments de Rome antique dus aux rois, à la République ou aux empereurs? C'est à chaque pas qu'on heurte sur le sol romain des souvenirs augustes ou néfastes immortalisés par la pierre et par le marbre, car les ruines mêmes n'ont pas toujours disparu... *non etiam periere ruinæ.*

Temples, théâtres, tombeaux, palais, colonnes, obélisques, forums, portiques, thermes, cirques, aqueducs, colombaires, attestent la puissance et la grandeur de

la vieille Rome qu'on tend aujourd'hui à faire disparaître de plus en plus, pour faire une capitale moderne avec des palais ensoleillés, des avenues ombreuses, des squares fleuris, des maisons badigeonnées, des cafés resplendissants. Et bientôt la Rome antique sera condamnée à ne plus voir que des moines à sandales, revenants attardés d'un âge perdu, et des antiquaires, admirateurs naïfs des murailles qui croulent et des pierres qui parlent.

« Presque tous les quartiers de Rome, disait Mgr Gerbet avant les récentes entreprises, sont parsemés de vieux monuments que la religion, la charité, la gloire lui ont légués. Obligée de garder sur elle ces joyaux des siècles, elle ne saurait se prêter avec la même facilité que d'autres capitales aux arrangements modernes pour le percement des rues et l'élargissement des voies publiques. L'archéologie a le pas, chez elle, sur la géométrie rectiligne. Rome est plus dévote aux grands souvenirs qu'aux grandes rues. Pardonnez cette superstition à la ville des Césars et des Papes; c'est une faiblesse vraiment romaine. »

Les nouveaux maîtres de Rome n'ont pas jugé bon de tenir compte de cette respectable faiblesse, et la Ville Eternelle *s'haussmanise* de plus en plus. Mais il faut en faire l'aveu, elle ne gagne pas à cette transformation qui ne la rend ni plus belle ni plus intéressante aux yeux des amis de l'art et des amis de la religion.

***

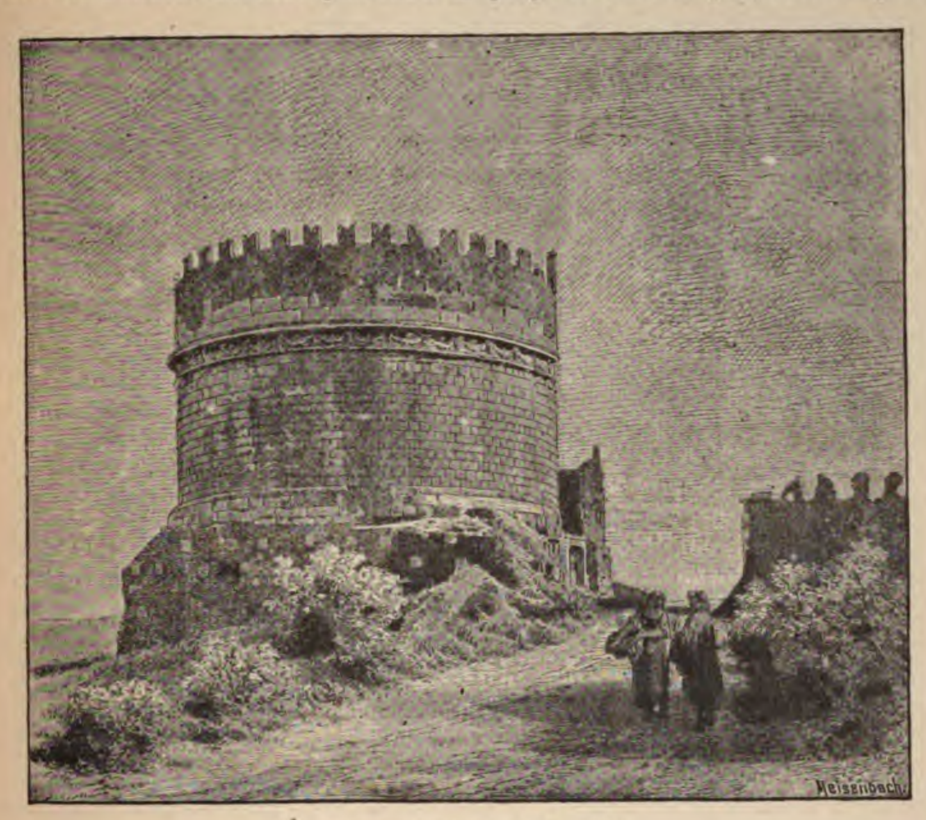
Nous ne pouvons clore ce chapitre sans faire une excursion jusqu'à la voie *Appienne* et dans la campagne romaine.

Commencée par le censeur Claudius Appius, l'an 312 avant notre ère, la voie Appienne partait de la porte Capène pour aboutir à Brindes. Son étendue totale comptait 558 kilomètres. Elle était bordée de milliers de tombeaux et de columbaires qui, confondus à la longue avec le sol de la campagne romaine, ont été relevés par Pie IX sur un espace de cinq à six milles. Ainsi lorsque les triomphateurs romains, les armées d'Orient, les ambassadeurs étrangers venaient de Terracine à Rome, ils devaient marcher entre deux rangées de sépulcres et traverser la cité des morts avant d'arriver à la cité des vivants. On aperçoit encore çà et là les vestiges des grandes dalles dont elle était pavée, ainsi que des trottoirs *(margines)* où cheminaient les piétons. Cette route militaire a servi de type aux nombreuses voies de communication qui, comptant les milles à partir de la borne d'or du Forum, rayonnaient de Rome sur tous les pays conquis ou à conquérir.

« Dans l'histoire de Rome païenne, dit le P. Marchi, la voie Appienne porte le titre superbe de reine des voies romaines, *regina viarum*. Elle en est digne, car elle surpasse toutes ses rivales par sa grandeur; aucune n'est bordée d'aussi beaux édifices et d'aussi magnifiques tombeaux ; aucune n'a été foulée par un aussi grand nombre de nations vaincues, et n'a été le témoin d'autant d'événements fameux. L'histoire de la Rome chrétienne donne à la même voie des titres de gloire incomparablement plus solides, plus justes, plus indiscutables qu'à toute autre. Nous devons la saluer du nom de reine des voies chrétiennes, à cause du nombre

et de l'étendue des cimetières, à cause surtout du nombre et de la célébrité de ses martyrs. »

A en juger par les ruines que nous avons sous les yeux, ces monuments funéraires devaient être grandioses. Un des plus remarquables est celui de Cécilia Métella, vaste tour ronde qui n'a pas moins de dix-neuf mètres d'élévation et qui est toute revêtue de marbre blanc. Ce mausolée servit de forteresse au moyen âge, comme l'indiquent les crénaux surajoutés à l'entablement. Non loin de là s'étendent les jardins de Salluste, devenus plus tard la propriété de Sénèque ; c'est là que le



Tombeau de Cecilia Metella.

philosophe romain reçut de Néron, son ancien élève, l'ordre de se donner la mort en s'ouvrant les veines.

On voit en outre le long de cette célèbre route, le *septizonium* de Géta, le temple de Bacchus, le cirque Romulus, les restes du bois sacré qui ombrageait la fontaine de la nymphe Egéric, le mont Testaceus, la pyramide de Cestius, le tombeau des Scipions, le temple de Jupiter, les tumuli des trois Horaces, le tombeau de Gallien, etc.

Quand, à l'aide des récits d'Horace, de Pétrone, d'Ovide, de Juvénal, on reproduit la physionomie de cette grande artère où, le soir, refluait toute la vie de Rome,

et qu'on est là seul, au milieu de ces tombeaux abandonnés, sur ce vieux pavé trois fois millénaire, dans ce morne silence, en face de ce paysage d'un autre monde, n'entendant que la cigale qui jette ses cris stridents à la solitude, n'apercevant que des tertres délaissés, des masses de fragments qui, semblables à des fantômes, se dressent mélancoliquement entre les cyprès, et des débris informes où planent des souvenirs incertains, on éprouve une profonde sensation du néant des grandeurs humaines : *Vanitas vanitatum et omnia vanitas !*

Tout n'est que vanité ! Capitaines heureux,
Peuples venus de loin et s'égorgeant entr'eux.
Sceptre du monde entier, politiques habiles,
Artistes et savants, citadelles et villes,
Tout passe ! L'homme même, acharné destructeur,
Brise l'œuvre étonnant dont sa main fut l'auteur !

C'est sous cette impression sans doute que Châteaubriand écrivait à M. de Fontanes : « Figurez-vous quelque chose de la désolation de Tyr et de Babylone dont parle l'Ecriture ; un silence et une solitude aussi vastes que le bruit et le tumulte des hommes qui se pressèrent jadis sur ce sol. On croit y entendre retentir cette malédiction du prophète : « *Venient tibi duo hæc subito in die una, sterilitas et viduitas.* Deux fléaux t'accableront à la fois dans un seul jour : la stérilité et le veuvage. » Vous apercevez çà et là quelques bouts de voie romaine dans les lieux où il ne passe plus personne, quelques traces desséchées des torrents d'hiver; ces traces vues de loin ont elles-mêmes l'air de grands chemins battus et fréquentés, et elles ne sont que le lit desséché d'une onde orageuse qui s'est écoulée comme le peuple romain. A peine découvrez-vous quelques arbres; mais partout s'élèvent des ruines d'aqueducs et de tombeaux, ruines qui semblent être les forêts et les plantes indigènes d'une terre composée de la poussière des morts et des débris des empires. Point d'oiseaux, point de laboureurs, point de mouvement champêtre, point de mugissements de troupeaux, point de villages. Un petit nombre de fermes délabrées se montre sur la nudité des champs, les fenêtres et les portes en sont fermées ; il n'en sort ni fumée, ni bruit, ni habitants. Une espèce de sauvage presque nu, pâle et miné par la fièvre, garde ces tristes chaumières, comme les spectres qui, dans nos histoires gothiques, défendent l'entrée des châteaux abandonnés. Enfin l'on dirait qu'aucune nation n'a osé succéder aux maîtres du monde dans leur terre natale et que ces champs sont tels que les a laissés le soc de Cincinnatus ou la dernière charrue romaine. »

Le spectacle n'a guère changé, malgré les efforts du gouvernement italien. La campagne romaine, couchée et silencieuse dans ses grands souvenirs, est grave jusque dans ses joies ; elle n'a pas la vive animation de nos paysages français. Néanmoins il ne faudrait pas croire que ce soit un désert stérile. On y voit çà et là de luxuriantes prairies et de vastes emblavures ; mais en plusieurs endroits le labour produit des exhalaisons méphitiques, et on se contente d'y laisser croître une herbe rare et menue que paissent en liberté des troupeaux de bœufs aux grandes cornes, de chèvres au long poil et de cavales à demi sauvages.

qu'un jour toutes ces galeries formeraient ensemble une longueur de 875 kilomètres, qu'ils deviendraient des refuges où un grand nombre de chrétiens subiraient le martyre, et des lieux de pèlerinage célèbres où se presserait la foule des fidèles de la Catholicité.

Plusieurs archéologues ont voulu voir dans ces immenses excavations d'anciennes carrières d'où avaient été extraits, pendant des siècles, les matériaux de construction de la Rome antique. Cette idée est aujourd'hui définitivement abandonnée. Les travaux du P. Marchi et du Commandeur de Rossi prouvent que les Catacombes



UN FOSSOYEUR, peinture murale aux catacombes Saint-Calliste.

ont été creusées sur un plan spécial pour l'usage auquel elles étaient destinées. Leur structure ne permet pas de les confondre soit avec les *arénaires* d'où les Romains extrayaient la *pouzzolane* pour le ciment, soit avec les *latomies* ou carrières d'où ils tiraient la pierre à bâtir. Tandis que les carrières étaient des excavations irrégulières et largement ouvertes pour donner passage aux chariots et aux bêtes de somme, les Catacombes, au contraire, présentent des passages très étroits, le plus souvent rectilignes, se coupant à angle droit. Les parois verticales dans lesquelles devaient être déposés les corps, en forment pour ainsi dire la partie principale.

La construction de la Rome souterraine fut confiée à la corporation des fos-

comme un monastère, d'avoir autour d'elle un enclos paisible ; la ville hospitalière qui tient à offrir à toutes les grandes infortunes, à celles du cœur, comme à celles du trône, une retraite pleine de majesté et de tendresse, la ville des ruines qui n'a pas seulement des musées mais qui est elle-même un musée gigantesque, serait très mal à l'aise, très sottement assise dans l'atmosphère enfumée et bruyante de Birmingham et de Manchester. Il lui faut cette banlieue en repos qui a la majesté du désert sans en avoir l'âpreté, et dans laquelle on ne rencontre guère que des troupeaux, des aigles et des tombeaux. Cette solitude de prairies qui enveloppe de silence et de paix le grand cloître de la chrétienté lui va bien. »

Aussi chercherait-on en vain une capitale qui eût des alentours plus favorables à la prière, au recueillement, aux études sérieuses, aux pensées graves. Les artistes, les peintres, les littérateurs y cherchent des inspirations qui naissent à chaque pas des pierres, des arbres, des perspectives et des ruines. On y rencontre partout des noms répétés par les écrivains et chantés par les poètes ; partout des souvenirs augustes et de pieuses émotions.



CHAPITRE V. — Rome souterraine.

Découverte des Catacombes. — Leur origine chrétienne. — Condition sociale de l'Eglise aux premiers siècles. — Topographie générale des Catacombes. — Une cérémonie funèbre aux Catacombes. — Martyre de saint Etienne Ier. — M. le Commandeur de Rossi et un professeur anglican. — Epitaphes, inscriptions, peintures, symboles, allégories, scènes liturgiques, images hiératiques, enseignements des Catacombes.



E 31 mai 1578, moins d'un siècle après la négation radicale du dogme catholique par Luther, un éboulement fortuit se produisit dans un terrain situé à trois milles de Rome, sur la voie *Salaria*. L'excavation révéla toute une ville souterraine qui s'étendait comme un labyrinthe, sans qu'on pût en déterminer les limites: sorte d'Erèbe chrétien, vaste cité des morts, ensevelie sous la cité des vivants. C'était l'une des sept Catacombes remontant à l'ère apostolique, le κοιμητήριον (cimetière), désigné dans les martyrologes sous le nom de Priscilla, femme du sénateur Pudens, ce patricien dont nous avons parlé pour dire qu'il avait reçu dans son palais et fait asseoir sur sa chaise curule le Pêcheur de Galilée. « Rome tressaillit en apprenant, rapporte Baronius, que ses faubourgs recélaient des cités enfouies, colonies chrétiennes datant de l'époque des persécutions, nécropoles immenses de martyrs. Ce qu'on n'avait pu connaître jusque-là que par la lecture des auteurs anciens, ou conjecturer vaguement par le petit nombre de substructions demeurées accessibles, apparaissait maintenant dans sa majestueuse réalité. Ce fut un cri d'admiration universelle. » Rouvertes par hasard, les Catacombes ne devaient plus se fermer. La Providence avait préparé Antonio Bosio pour en être le Christophe Colomb. Il s'y ensevelit vivant durant les trente-trois dernières années de sa vie et y découvrit d'inappréciables trésors. Plus tard, le P. Marchi donna à l'étude scientifique de ces cryptes sacrées une impulsion définitive; et de nos jours, l'éminent Commandeur J.-B. de Rossi continue de déployer une ardeur infatigable à explorer la *Rome souterraine chrétienne*, et à grossir en même temps le faisceau de preuves indéniables et lumineuses qui contribuent si puissamment à la démonstration de l'apostolicité et de la divinité de l'Eglise.

« Par sa merveilleuse force d'induction unie à une science profonde des antiquités romaines, M. de Rossi est parvenu, affirme M. de Ségur, à débrouiller le chaos des Catacombes, à y porter la lumière de l'évidence. Il a retrouvé l'emplacement de ces innombrables paroisses du martyre et de la mort, la direction de leurs rues, le nom de leurs chapelles, l'histoire de leurs grands tombeaux, de leurs illustres reliques, et son ouvrage *Roma sotterranea cristiana*, est un des plus beaux monuments élevés par la science et le génie catholiques à la gloire de l'Eglise et au triomphe de la vérité. »

Aujourd'hui, si l'on mettait bout à bout tous les sentiers déjà visités des Catacombes, ils formeraient un chemin qui pourrait traverser l'Italie, de Turin jusqu'au détroit de Messine. Or, tous ces sentiers sont creusés entre deux rangs de tombes, et ces tombes sont presque toutes consacrées à des martyrs. Deux sociétés sont en présence dans cette obscurité mystérieuse, toutes deux se disputant l'empire du monde. Ce sont les victimes qui ont vaincu; les martyrs ont renversé les Césars, les morts ont appelé leurs bourreaux à la vie et avec eux toutes nos sociétés modernes. Les bataillons de JÉSUS-CHRIST, couchés dans la poussière du tombeau, attestent à tous les regards la réalité des persécutions, leur étendue, et le nombre prodigieux des athlètes tombés dans l'arène.

Les Catacombes, avec leurs trésors de saintes dépouilles, constituent en quelque sorte les archives du Christianisme, le berceau de l'histoire ecclésiastique; et si l'Eglise tire de cette mine féconde l'or des reliques précieuses dont elle décore les autels du monde entier, l'archéologie et l'iconographie en extraient les diamants dont elle perfectionne et enrichit l'apologétique chrétienne.

Pour nous faire une idée de ces mystérieux souterrains et de leur destination, transportons-nous par la pensée dans la ville des Césars, aux jours de sa splendeur, au IIe ou au IIIe siècle de notre ère. Rome est l'orgueilleuse dominatrice de l'univers à laquelle obéissent douze cent mille citoyens. Tous les trésors de la terre, toutes les merveilles de l'art, dépouilles opimes de l'univers vaincu, y sont accumulés. Sous son ciel d'azur, le soleil fait briller l'or des basiliques, le marbre des palais, le dôme des temples; mais ce luxe éblouissant cache une profonde dépravation. Quoique maîtresse du monde, la ville est l'esclave déchue, honteuse et déshonorée de la superstition et du vice. L'ennemi irréconciliable du genre humain, Satan, s'y est fait ériger des autels, et c'est lui qu'on adore sous le nom des faux dieux dont les statues envahissent les temples, les thermes, les forums et jusqu'aux maisons des particuliers. Si l'humanité avait été condamnée à périr, il semble que le Père du mensonge n'aurait pu choisir un quartier général plus favorable à ses desseins pervers; que si, au contraire, elle devait être sauvée, c'était là aussi qu'il fallait engager la lutte suprême d'où devaient sortir triomphantes la vérité et la vertu.

Or, sous les vertes prairies de la campagne romaine travaillaient en silence de mystérieux ouvriers dont la pioche laborieuse creusait dans le tuf rougeâtre un immense et inextricable labyrinthe de galeries. C'étaient les soldats du Christ, dit Dom Wolter, qui, entreprenant le siège de la métropole du paganisme, lui faisaient une ceinture de Catacombes, comme pour l'étreindre par un vaste système de forteresses. C'est dans ces camps retranchés qu'ils s'exerçaient et se préparaient au combat; c'est de là qu'ils partaient, animés d'un saint enthousiasme, pour les luttes du martyre. Aussitôt la victoire remportée et la palme cueillie, on rapportait comme trophées aux Catacombes les corps des héros chrétiens. On déposait avec eux dans la même sépulture les insignes et les instruments du martyre, comme on avait enseveli autrefois les guerriers avec leurs armes. Mais chaque goutte de leur sang était la semence d'une nouvelle armée de

soldats chrétiens, jusqu'au jour où l'étendard de la Croix, planté par l'empereur Constantin, flotta sur le Capitole, et que Rome devint le centre vivant d'un monde renouvelé, le cœur destiné à verser les flots de la foi et de l'amour de Dieu dans toutes les veines de l'humanité.

Pendant les trois premiers siècles de l'Eglise, les Catacombes ont servi à divers usages, mais avant tout c'étaient des cimetières. Les Actes des Martyrs les désignent presque toujours par ce nom qui, en grec, signifie *dortoir*. Immenses dortoirs en effet que ces cinquante cimetières que recouvre la campagne romaine et où dorment, dans l'attente de la glorieuse résurrection, plusieurs millions de martyrs, de vierges et de confesseurs!

Membres du Christ et temples du Saint-Esprit, ils étaient destinés à resplendir un jour dans la gloire divine, et on les couchait comme une semence dans le champ bénit, ou plutôt, selon le mot plus expressif des premiers chrétiens, on les y *déposait*, comme on dépose un trésor en lieu sûr. C'étaient moins des morts que de vaillants athlètes se reposant des fatigues de la journée, et attendant dans la paix que vienne l'aurore, et que la trompette angélique sonne le réveil.

Il ne sera pas hors de propos de rappeler ici quelle était la situation légale des premiers Chrétiens. Comme, selon Tertullien, ils étaient les proches parents des Juifs, adorant leur Dieu et invoquant l'autorité de leurs prophètes, ils vécurent d'abord à l'ombre du judaïsme dont la légalité n'était pas contestée. La haine de leurs prétendus coreligionnaires ne tarda pas à les dénoncer, et il advint que, à partir du règne de Néron, l'épée de la loi fut constamment suspendue sur leur tête. Non seulement le droit pénal romain ne les protégeait pas, mais il leur défendait même d'exister: *Non licet vos esse.* Toutefois cette rigueur ne s'étendait pas aux emplacements religieux que la loi déclarait inviolables. Et, d'après le droit commun, ils purent continuer à user de leurs cimetières en toute liberté.

On sait du reste de quel respect l'antiquité entourait les tombeaux. A Rome, la loi tenait pour sacré l'emplacement d'une sépulture et défendait qu'il pût jamais être vendu. Ces terrains funéraires appartenaient indistinctement soit à des particuliers, soit à des associations de pauvres gens qui se réunissaient tous les mois pour payer une cotisation, dans le but d'assurer mutuellement leurs funérailles. Les sociétaires se rendaient à certains jours anniversaires près des tombeaux de leurs compagnons, et il n'était pas rare qu'ils y prissent leurs repas en commun.

De telles règles s'adaptèrent parfaitement aux mœurs de la communauté chrétienne. Les Romains convertis choisirent dans leurs villas des sépultures d'une étendue suffisante pour pouvoir les transformer en cimetières. Les corps des pauvres, des infirmes, des esclaves furent admis à y reposer sans distinction de rang auprès des nobles, comblés des dons de la fortune. Les illustres matrones ne furent pas les moins empressées à offrir leurs domaines pour y ensevelir les chrétiens, surtout les martyrs. Les noms des cinquante Catacombes découvertes jusqu'à ce jour suffisent pour en justifier. On voit par là combien se trompent les écrivains qui disent que la religion chrétienne ne fit de prosélytes que parmi le peuple.

comme les distances se raccourcissent par l'absence d'objets intermédiaires da la solitude de l'Océan. »

Et l'éminent évêque qui était en même temps orateur et poète, rendait en ses impressions dans la langue des dieux.

LE CHANT DES CATACOMBES.

Hier j'ai visité les grandes Catacombes
Des temps anciens ;
J'ai touché de mon front les immortelles tombes
Des vieux chrétiens ;

Et ni l'astre du jour, ni les célestes sphères,
Lettres de feu,
Ne m'ont jamais fait lire en plus grands caractères
Le nom de Dieu !

Un ermite au front noir, à la tête blanchie
Marchait d'abord,
Vieux concierge du temps, vieux portier de la vie,
Et de la mort ;

Et nous l'interrogions sur les saintes reliques
Du grand combat
Comme on aime écouter sur les combats antiques
Un vieux soldat.

Un roc sert de portique à la funèbre voûte ;
Sur ce fronton,
Un artiste martyr dont les anges sans doute
Savent le nom,

Peignit les traits du Christ, sa chevelure blonde,
Et ses grands yeux
D'où s'échappe un rayon d'une douceur profonde
Comme les cieux.

Plus loin sur les tombeaux j'ai baisé maint symbole
Du saint adieu ;
Et la Palme, et le Phare, et l'Oiseau qui s'envole
Au sein de Dieu,

Jonas après trois jours sortant de la baleine
Avec des chants,
Comme on sort de ce monde après trois jours de peine
Nommés le temps.

C'est là que chacun d'eux près de sa tombe prête,
Spectre vivant,
S'exerçait à la lutte ou reposait sa tête
En attendant !

Pour se faire d'avance au jour du grand supplice
Un cœur plus fort,
Ils essayaient leur tombe et voulaient par prémice
Goûter la mort.

Bien sombre était la nuit, la caverne bien sombre,
Quand si souvent
La faim et la pitié s'y rencontraient dans l'ombre
En s'embrassant !

Près d'un enfant sans pain la mère consternée
Restait sans voix,
Et, l'œil brillant d'espoir, de sa main décharnée
Montrait la croix !

Et quand l'enfant disait: Le soleil, ô ma mère,
Astre si beau,
Reviendra-t-il bientôt chauffer de sa lumière
Mon froid berceau ?

Sa mère répondait qu'une aurore inconnue
Bientôt luirait,
Et qu'un ange de Dieu sur son aile étendue
Le bercerait.

J'ai sondé d'un regard leur poussière bénie,
Et j'ai compris
Que leur âme a laissé comme un souffle de vie
Dans ces débris ;

Que dans ce sable humain qui dans nos mains mortelles
Pèse si peu,
Germent pour le grand jour les formes immortelles
De presqu'un Dieu.

Lieux sacrés où l'amour pour les seuls biens de l'âme
Sut tant souffrir,
En vous interrogeant j'ai senti que sa flamme
Ne peut mourir ;

Qu'à chaque être d'un jour qui mourut pour défendre
La Vérité,
L'Etre éternel et vrai pour prix du temps doit rendre
L'Eternité !

C'est là qu'à chaque pas on croit voir apparaître
Un trône d'or,
Et qu'en foulant aux pieds des tombeaux, je crois être
Sur le Thabor !...

Descendez, descendez au fond des Catacombes,
Aux plus bas lieux.
Descendez, le cœur monte, et du haut de ces tombes,
On voit les cieux !

Je me reporte souvent aux Catacombes, dit à son tour le P. Lacordaire. C'est là ıd mon espérance chancelle, que je retrouve l'énergie de mon âme et ce qu'il d'empire pour porter le fardeau de l'inconnu ; je me représente tout ce peuple :ur caché sous la Rome triomphale d'Auguste et de Trajan... Après de ;s jours, courbés sous le jeûne et le silence, on leur apportait le soir entre

l'ombre de la nuit et la clarté des flambeaux, le corps supplicié de quelques-uns d'entre eux. Ils voyaient de leurs yeux et touchaient de leurs mains les sillons que la torture avait creusés dans les faibles membres que rien n'avait protégés contre la puissance de l'empire... Chaque corps était une assise de la cité de Dieu, le fondement de la victoire future... C'est ainsi que se passèrent trois siècles, les plus beaux siècles du monde. »

Oui, lorsque la persécution sévissait à outrance et ne laissait plus de sécurité aux chrétiens, les Papes invitaient leur famille spirituelle à descendre dans ces profondes retraites, ainsi que la poule appelle ses poussins sous ses ailes à la vue de l'oiseau de proie. « Venez, disait le Pape saint Clément, troisième successeur de saint Pierre, rassemblez-vous dans les cimetières. Nous voulons y lire les saintes Ecritures, entonner des cantiques en l'honneur des martyrs et des saints qui ont quitté ce monde ; nous voulons prier pour nos pères qui sont morts dans le Seigneur, et offrir dans nos chapelles et sur nos tombeaux, le saint Sacrifice de l'Eucharistie qui est agréable à Dieu, et conduire, aux derniers chants des psaumes, ceux qui meurent pour la foi. »

Ainsi donc, pendant que les hauts lieux étaient envahis par le prince des ténèbres, les fidèles du Christ descendaient dans les entrailles de la terre, pour y trouver la lumière « qui illumine tout homme venant en ce monde ». Et les mystérieux refuges créés pour les morts, offrant asile aux vivants, présentaient alors des spectacles à ravir les Anges. Ces hypogées s'illuminaient soudain de clartés saintes et joyeuses, et se parfumaient des vapeurs de l'encens ; dans les longues avenues, les foules chrétiennes se tenaient silencieuses, pendant que dans un carrefour central où tous les regards pouvaient atteindre se tenait, devant un tombeau le Pontife romain, le Grand-Prêtre de la nouvelle Alliance. Il était là au centre de la lumière et de l'amour, tandis que la couronne de ses prêtres, de ses diacres, de ses lecteurs, de ses exorcistes, de ses fidèles l'entourait comme une couronne de cèdres sur le Liban. Parfois les hymnes sacrées s'élevaient du sein de la foule et, des couloirs profonds, s'échappaient comme d'un orgue puissant de divines harmonies. Tous ces proscrits de la société païenne éclataient en transports surnaturels et les corps des martyrs tressaillaient d'allégresse sur leurs couches sanglantes.

Puis le souverain Docteur élevait la voix pour enseigner le dogme immuable et la morale intègre ; il promulguait les règles de la sainte Discipline, proclamait les noms des nouveaux Confesseurs de la foi et encourageait les vivants à imiter les morts. Après cette auguste homélie, le Pontife poursuivait le Sacrifice interrompu, faisait descendre JÉSUS-CHRIST lui-même dans l'abîme des Catacombes pour le donner ensuite à ces robustes chrétiens que toute la puissance césarienne ne pouvait incliner devant les faux dieux; ils se munissaient de l'Eucharistie, les vaillants champions de la plus sainte des causes, comme d'un Viatique suprême, et ils sortaient de là, affirme saint Jean Chrysostome, comme des lions intrépides, respirant le feu de la divine charité. Ces ferventes Communions des premiers fidèles, attestées par les témoignages unanimes des Pères, le sont également par une

étrange accusation des païens. Ils publiaient, en effet, que les chrétiens, retirés dans des sépulcres, immolaient de petits enfants pour s'en nourrir. Evidemment, il s'agissait du Banquet eucharistique mal entendu. Oui, ils se nourrissaient de cette chair du divin Enfant, chair adorable qui alimente les âmes depuis dix-huit siècles et dont JÉSUS-CHRIST lui-même dit: «*Ma chair est vraiment une nourriture.*»

Les Catacombes protégeaient encore d'autres rites sacrés: les baptêmes des catéchumènes, les consécrations des diaconesses et des vierges, les ordinations des diacres, des prêtres, des évêques. Toute la vie catholique était là concentrée sous la terre; et comme le Christ était demeuré trois jours dans son tombeau, l'Eglise resta trois siècles dans le sien. Mais un jour la lumière captive fit irruption au dehors, et les enfants de Dieu recouvrèrent la liberté dans la ville et dans le monde. Alors on vit la terre se couvrir rapidement de la *blanche robe des églises*, et les Catacombes cesser d'être la sépulture des martyrs et l'asile des mystères chrétiens. Néanmoins ils demeuraient des lieux sacrés où les chrétiens se rendaient en pèlerinage. Saint Jérôme nous apprend que lorsqu'il faisait ses études à Rome, il avait coutume de les visiter chaque dimanche, en compagnie de plusieurs jeunes gens de son âge. « Pleins de recueillement, rapporte-t-il, nous traversions ces cavernes qui sont creusées dans la profondeur de la terre. De tous côtés se trouvent des couloirs innombrables qui se croisent dans toutes les directions. Des milliers de morts sont enterrés jusqu'aux voûtes des murs latéraux. Une faible lumière, qui pénètre rarement par les ouvertures qu'on a pratiquées à la surface de la terre, dissipe un peu les ténèbres dans lesquelles on s'enfonce en marchant lentement et quelquefois en rampant sous la terre. En parcourant ces cryptes creusées dans les profondeurs de la terre, on pourrait s'appliquer à soi-même ce mot du Prophète: *qu'ils descendent tout vivants dans les abîmes.* Dans la nuit dont ces souterrains vous entourent, vous vous rappelez ce vers de Virgile: « Ici tout fait frissonner, et le silence même y est plein d'épouvante. »

Horror ubique animos, simul ipsa silentia terrent. (Æn. II, v. 755.)

Transportons-nous nous-mêmes par la pensée dans quelqu'un de ces mystérieux souterrains à l'époque où la persécution sévissant avec plus de rage obligeait les premiers chrétiens à y chercher un refuge. Un char attelé de deux chevaux vient de pénétrer sous la voûte ténébreuse d'une *arenaria* abandonnée; c'est le char des morts, auxiliaire indispensable durant les jours douloureux où la colère des tyrans fauchait sans répit les tendres épis dans le champ de la jeune Eglise. Les *fossores* revêtus des habits de leur ordre descendent le corps que les fidèles veilleurs des morts ont ramassé tout sanglant au lieu de l'exécution. Un fossoyeur, déjà blanchi par l'âge, éclaire les porteurs et les conduit par un escalier dérobé sur le chemin de la nécropole chrétienne. Là, prêtres et fidèles saluent par des chants graves et contenus la dépouille du héros, et le cortège funèbre s'ébranle. Dans ces corridors silencieux retentit, suave comme un chant d'outre-tombe, la divine psalmodie dont les solennels accents se réper-

cutent à travers les galeries. Les flambeaux scintillent sur le tuf lithoïde comme des milliers d'étoiles qui s'éteignent soudain pendant que les paisibles habitants des sépulcres forment de chaque côté une haie d'honneur au nouveau concitoyen qui leur arrive. Sous les mobiles reflets de lumière, on voit briller comme des emblèmes transparents d'or et d'argent, les briques jaunes et les plaques de marbre blanc qui ferment l'entrée des tombeaux; on y lit, pour ainsi dire, les répons des versets psalmodiés par le chœur qui passe, dans ces inscriptions touchantes et ces symboles gracieux qui parlent d'espérance et d'immortalité. Quand c'est un martyr qui habite le *loculus* silencieux, le plus enviable des bijoux en signale la présence: une ampoule de verre, d'argile ou d'onyx remplie du sang généreux répandu pour le Christ (1). Une petite lampe aromatique

1. L'analyse chimique a prouvé que les ampoules contenaient du sang, ainsi que Leibnitz lui-même l'avait déjà constaté. Saint Gaudence y fait allusion lorsqu'il dit: « Nous conservons recueilli dans le gypse le sang qui témoigne de leur martyre; *quorum sanguinem tenemus gypso collectum.* » L'ampoule est donc le signe authentique du dévouement des premiers soldats de notre sainte Religion, et un tel signe suffit à rendre vénérables les sépultures sans inscription de ceux dont les noms ne sont connus que du Christ, suivant l'expression du poète Prudence. Saint Ambroise retrouve au IVe siècle les corps des saints Gervais et Prothais. Or à quel signe les reconnaître? Si une inscription tumulaire avait été gravée sur leur tombeau, elle n'existait plus à ce moment. Cependant saint Ambroise a constaté les signes requis pour la reconnaissance des corps saints: *Inveni signa convenientia.* Et quels sont ces signes? *Du sang en quantité: Sanguinis plurimum. Sanguine tumulus madet.* Il a retrouvé le sang triomphant des héros de la foi: *Apparent cruores triumphales,* c'est assez pour établir l'authenticité des précieuses reliques. Ambroise n'a pas encore parlé: *adhuc nobis silentibus,* mais dès que la présence du sang a été constatée, le peuple glorifie les martyrs: *Sic sancti Martyres eminere cœperunt. (S. Ambros. epist. ad Marcellinam.)*

Saint Gaudence, évêque de Brescia, reçoit de saint Ambroise un peu de ce sang trouvé au tombeau des martyrs dont nous venons de parler: « Ne demandons rien de plus, dit-il, car *nous avons le sang qui est le témoignage de leur passion. (Serm. in Dedicat. Basil. SS. 40 Martyrum.)*

« Un ange étant apparu au saint évêque Sabinus, afin de lui révéler le corps de saint Antonin, martyr, lui donna pour indice le vase rempli de sang placé près du généreux Confesseur: *Urceum quoque ejus sanguine plenum in testimonium. (S. Anton., pars* II, c. XIV, tit. 15. — Gaume. *Les Trois Romes,* t. IV, p. 474.)

Prudence, qui publia ses poésies en l'an 505 de notre ère, nous fournit encore un témoignage écrit en faveur de la même thèse. S'adressant à saint Laurent dans son hymne troisième de sainte Eulalie, il s'écrie: Nous ne pouvons dans notre Espagne voir placés *devant nos yeux* les restes de votre sang:

Nec sanguinis vestigia
Videre coram possumus;

mais si nous ne pouvons aller là où est votre corps, nous regardons le ciel où habite votre âme. Voilà nettement indiqué l'usage de Rome de mettre en dehors du sépulcre et comme sous les yeux des fidèles: *videre coram,* le sang versé par le martyr dont le corps repose dans l'intérieur du tombeau.

Voilà des témoignages écrits très clairs et remontant à l'âge qui a immédiatement succédé à celui des martyrs. De plus, en établissant l'authenticité des reliques par la présence du sang, saint Ambroise et ceux que nous avons cités après lui ne fournissent aucune preuve de la connexité qui existe entre l'une et l'autre, tant cette connexité est admise de tous et hors de toute contestation. Aussi Scognamiglio, custode à Rome des Saintes Reliques, dit-il dans la préface de son ouvrage *de la fiole de sang,* « que c'est une tradition antique et jamais interrompue, remontant d'âge en âge jusqu'aux premiers jours de l'ère chrétienne, qui a appris à l'Eglise romaine que ce n'étaient point toutes les tombes des chrétiens, mais celles seulement des martyrs qu'on avait distinguées par ce signe de gloire pour redire à la postérité que ce sang avait été versé pour JÉSUS-CHRIST et pour attester la fermeté des martyrs à défendre la foi et leur courage à subir la mort. *(De phiala cruenta. Præfatio.)*

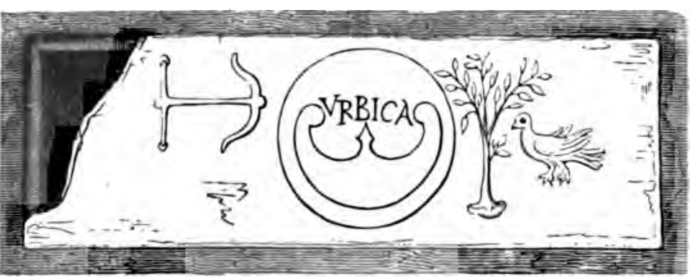
C'est pourquoi l'Eglise de Rome n'a jamais mis en doute l'authenticité du martyre enduré par ceux dont le tombeau était honoré d'une fiole de sang; les restes précieux trouvés dans ces *loculi,* elle les a placés sans hésitation sur les autels, parce qu'elle voyait en eux les reliques des héros de la foi; et elle n'a jamais laissé battre en brèche la tradition tant de fois séculaire qui lui fait envisager la fiole de sang comme un signe indubitable de la mort endurée pour le Christ.

Une discussion s'étant en effet élevée à ce sujet, le 10 avril 1668, sous Clément IX, la Congrégation Romaine, qui fut plus tard appelée des Saintes Reliques, déclara que la palme et le vase portant des traces de sang devaient être regardés comme des signes *tout à fait indubitables* du martyre: *Censuit palmam et vas illorum sanguine tinctum pro signis* CERTISSIMIS *habenda esse.*

De nouvelles difficultés ayant été soulevées, Pie IX ordonna de soumettre encore une fois la question à un examen d'autant plus sévère qu'il s'agissait de distinguer des fausses reliques celles qui pouvaient être proposées à

en forme de colombe, de poisson ou de barque, veille sans bruit, sentinelle discrète, sur l'athlète endormi pour symboliser la lumière indéfectible de l'éternel séjour.

Cependant on arrive à l'emplacement réservé au défunt. Par honneur pour les martyrs, les *fossores* ont préparé mieux qu'une simple niche dans ces ambulacres où les corps symétriquement rangés semblent reposer comme les voyageurs bercés par le roulis dans les hamacs d'un navire ; ils ont creusé dans le tuf granuleux une sorte de sarcophage, un *arcosolium*. Les nécrophores s'arrêtent et déposent leur précieux fardeau. L'amitié a placé sur ce front victorieux une couronne de lauriers et le pontife achève la *bénédiction*. De pieuses lèvres couvrent encore de baisers la sainte dépouille qu'on introduit dans la sépulture préparée ; à côté l'on dépose une urne d'aromates dont l'odeur suave, image du parfum de la sainteté, embaume le tombeau et la crypte. Mais bientôt ce tombeau deviendra la table eucharistique où l'évêque célébrera le Sacrifice de la nouvelle Alliance en l'honneur du nouvel élu.



Loculus fermé par une plaque de marbre, portant un nom propre URBICA, et des symboles : la colombe, volant vers un arbre, représentant l'âme se dirigeant vers le paradis ; une ancre symbolisant la croix (Catacombes de Saint-Calliste).

La sainteté inséparable des lieux de sépulture et la crainte de s'exposer à des dangers de toute sorte dans ces labyrinthes inconnus, donnaient à ces refuges souterrains, nous l'avons dit, toute la sécurité désirable contre les ennemis du nom chrétien. On signale néanmoins des circonstances dans lesquelles ces hypogées cessèrent d'être inviolables. Ainsi sainte Emérentienne fut lapidée dans une crypte, sainte Candide précipitée par un *luminare*, ou lucernaire, saint Sixte II mis à mort pendant qu'il célébrait les saints Mystères. Peu de temps auparavant,



Fiole, ayant servi à conserver le sang des martyrs. Une palme est gravée sur le verre lui-même ou sur le ciment (Catacombes de Saint-Calliste).

la vénération des fidèles. Or, par un décret en date du 10 décembre 1863 et approuvé par Sa Sainteté elle-même, la Congrégation des Rites déclara que les fioles de verre ou d'argile teintes de sang, que l'on trouve placées au dedans et au dehors des sépultures des Catacombes, doivent être regardées comme le signe du martyre ; *Phialas vitreas aut figulinas sanguine tinctas, quæ ad loculos sepultorum in sanctis cæmeteriis vel intus vel extra ipsos reperiuntur, censeri debere martyrii signum.*

Et certes quel signe plus expressif et plus éloquent les chrétiens des premiers siècles pouvaient-ils adopter pour distinguer les tombes des martyrs? Aussi les premiers chrétiens mettaient-ils un soin extrême à recueillir les moindres gouttes de ce sang précieux, afin d'en former comme un magnifique trophée sur la tombe du vainqueur et de l'empourprer en quelque sorte de son sang.

[illegible]

[illegible]

[illegible] sur un siège de [illegible] sur son petit [illegible] à flots pressés [illegible] commence les saints [illegible] ; il [illegible]

[illegible] à ses propos me-[illegible] Pas de doute; [illegible] en leur apportant [illegible] Ils se livrent violemment [illegible] ce dramatique épisode, [illegible] de la crypte sacrée. Le Pape [illegible] persécuteurs, et les soldats ne sortent de leur [illegible] sur son trône. C'est alors que la [illegible] l'épée nue, et fait une glorieuse victime de [illegible] le Sacrifice.

Un jour, M. de Rossi dont le nom, devenu européen, n'a plus besoin d'éloges, conduisait dans la catacombe de Sainte-Priscille un professeur anglican de l'université d'Oxford. Parvenus à un arcosolium dont le plafond était orné de peintures décoratives admirablement conservées, l'éminent Commandeur dit à l'étranger : « Pourriez-vous fixer approximativement la date de cette fresque ? — Je [illegible] de Pompéi, répondit le docteur protestant. J'en ai étudié les peintures. Celle-ci me paraît absolument de la même époque. — Vous avez raison. Les deux peintures, celle de Pompéi et celle de la catacombe sont sœurs, et partant

nous avons sous les yeux un monument de la fin du premier siècle ou du moins incontestablement des premières années du second. » L'Anglais fit un signe d'assentiment. La date très connue de l'éruption du Vésuve qui ensevelit sous une montagne de laves la ville de Pompéï est celle de 79 de l'ère chrétienne. Il considérait donc avec grande attention les volutes de feuillage et de fleurs que le pinceau d'un artiste inconnu avait capricieusement jetées sur la voûte de l'arcosolium. — « Regardez maintenant », dit M. de Rossi; et, abaissant sur la paroi du mur latéral la flamme de sa torche, il faisait remarquer au savant professeur une délicieuse Vierge tenant l'Enfant JÉSUS dans ses bras. — Reconnaissez-vous cette image, demanda-t-il au visiteur? — C'est une peinture de Marie, répondit celui-ci. — Eh bien! il y a trois mois, reprit M. de Rossi, cette galerie tout entière était obstruée sous le sable dont les premiers chrétiens eux-mêmes l'avaient comblée, selon leur usage, quand toutes les tombes étaient occupées. Voilà donc un monument de l'Eglise primitive, et il atteste l'antiquité du culte de la sainte Vierge.» Le docteur anglican demeura longtemps en silence, promenant la lumière de son flambeau sur chacune des lignes de cette figure merveilleusement exhumée. Enfin il releva la tête et laissa tomber de ses lèvres cette parole qui résumait toutes les péripéties d'une lutte intérieure : « *Antiqua superstitionum semina* (1)! » — Dites plutôt avec saint Cyprien, répliqua l'illustre archéologue: « *O tenebras ipso sole lucidiores* (2)! »

La foi catholique est en effet le soleil qui resplendit dans l'obscurité des Catacombes. Du fond des *cubicula* où dormirent des familles entières comme dans un dortoir commun, du fond des *loculi*, ces tombeaux qui ressemblent à des berceaux superposés et qui furent en effet des berceaux d'immortalité, il semble qu'il s'échappe des voix aimées et connues, des voix fraternelles qui chantent un triomphe : le triomphe de la vérité sur l'erreur, du Christ et de son Eglise sur les puissances conjurées de l'Enfer.

Chose remarquable! tandis que dans les sépulcres patriciens de la voie Appienne tout est désolation et néant, dans les tombeaux chrétiens, au contraire, la mort est féconde, elle fait germer la vie: *ex morte vita.* De ces sépultures sacrées surgit la vie de la foi avec les monuments primitifs qui l'affirment, la vie de la piété avec les reliques des saints. Aussi bien ce sépulcre de l'Eglise martyrisée est-il éminemment glorieux : *Sepulcrum ejus gloriosum.*

Il n'en est pas moins plein d'enseignements précieux et de hautes leçons. La sainte Eucharistie, la Communion, la Confession, le culte des images, l'invocation des Saints, le culte de la sainte Vierge, la prière pour les morts, le jugement, la résurrection de la chair, tout le dogme catholique est là, symbolisé par des fresques qui remontent à la grande ère des Martyrs, voisine de celle des Apôtres. Le protestant de bonne foi qui descend aux Catacombes en doit sortir catholique; la vérité lumineuse, indéniable crie du sein de la muraille, *de pariete clamabit!*

1. Antiques semences des superstitions!
2. O ténèbres plus claires que le soleil même!

Et, de fait, par permission divine, jusqu'à l'apparition néfaste de Luther et de Calvin, les Catacombes obstruées et fermées étaient demeurées dans l'oubli. Mais à peine les protestants se furent-ils élevés contre l'Eglise romaine, l'accusant d'avoir corrompu le Christianisme primitif, que la Providence permit la réouverture des Catacombes, et l'Eglise put dire avec autorité aux réformateurs: « Venez et voyez! Le Christianisme primitif, il est là écrit en caractères authentiques sur les tombeaux des martyrs, et ce Christianisme est le mien jusqu'à un iota. »

De plus, cette vaste cité des morts couchée sous la cité des vivants, c'est le reliquaire immense où l'Eglise puise les dépouilles bénies dont elle enrichit le monde.

La Révolution avait, par les guerres religieuses et sociales des temps modernes, profané, brûlé, anéanti les reliques des Saints, et sans reliques on ne pouvait pas relever les autels; d'autre part, de nouvelles chrétientés se formaient en Amérique, en Océanie, dans l'extrême Orient. Or, il fallait des reliques pour fonder des églises, car toute église est édifiée pour abriter l'autel, et l'autel repose sur les restes des saints. Rome donc a ouvert ses Catacombes; et de ce *trésor excellent*, elle tire les *richesses anciennes* qu'elle envoie aux jeunes églises de tout l'univers. Ces richesses n'apportent pas avec elles le bien-être matériel, mais ce qui vaut mieux, la vertu, la charité, l'amour du devoir, la sainteté.

Tantôt c'est une jeune vierge, comme sainte Philomène, la chère petite sainte du curé d'Ars, « l'aimable princesse du Paradis », qui se relève de sa tombe glorieuse avec sa blanche couronne de lis, pour prêcher la pureté angélique; tantôt c'est une mère, comme sainte Theudosie, la vaillante Gauloise, qui sort de son sépulcre après un sommeil de quinze siècles, pour rappeler aux mères chrétiennes de notre France la douceur, la fidélité, le bon exemple, la vigilance.

Decora lux æternitatis auream
Diem beatis irrigavit ignibus.

On voit au musée de Latran une suite d'inscriptions que M. de Rossi (1) a trouvées et classées par ordre de siècles, et qui forment un catéchisme complet recueilli sur le tombeau des martyrs, et pour ainsi dire écrit avec leur sang. Tous nos dogmes et toutes nos pratiques chrétiennes, les sujets bibliques comme les scènes liturgiques: tout est là, gravé sur ces marbres séculaires contemporains des Apôtres et de leurs successeurs immédiats, tout vit et parle dans cette poussière éternelle des Catacombes.

Nous trouvons d'abord dans ces inscriptions tumulaires damasiennes et les graffites, des preuves palpables du dogme qui a le plus de rapports avec leur destination, à savoir la Communion des saints. Que disent-elles en effet? Que les justes *rapatriés* vivent éternellement dans la paix, qu'ils sont admis dans la maison du Seigneur, dans la gloire du Christ, où ils brillent d'un éclat semblable à celui des astres. Lisons quelques épitaphes: *Vivis in gloria Dei et in pace... In luce*

1. La fixation de la date des inscriptions tumulaires sera le mérite immortel de M. de Rossi qui a réussi à formuler des criteriums certains et des règles sûres pour la chronologie des épigraphes.

Domini susceptus... Natus est in æternum... In cælo coruscat... Cæli tibi patent... Bibes in pace!... Voilà la mélodie à la fois douce et forte qui s'échappe des tombeaux souterrains, et qui apporte la consolation au cœur de ceux qui attendent encore dans les larmes la fin de leur exil. Quelle solennelle protestation contre ces novateurs du XVIe siècle qui condamnent les trépassés à attendre jusqu'au jugement dernier dans *le vestibule du ciel*, l'éternelle félicité! De plus on rencontre souvent au-dessus des *arcosolia* des images de martyrs, les bras élevés dans l'attitude de la prière, et à l'entrée de leur tombe vénérée on lit : « *Prie pour nous... intercède pour tes parents... implore pour ta sœur... sois notre intercesseur !* »

C'est ainsi que l'amour survit à la mort, cherche et trouve les élus qui, dans la gloire céleste, ne sont pas de simples spectateurs sans crédit et sans compatissance pour leurs frères encore en lutte sur la terre. Et ce n'étaient pas là seulement des hommages privés, mais une pratique universelle approuvée par l'Eglise, un culte public, officiel, liturgique.

N'accumulons pas les preuves épigraphiques. Les peintures, les symboles idéographiques, les images allégoriques nous en réservent d'autres non moins probantes.

A l'encontre de la Synagogue, si sévère pour les représentations qui lui semblaient idolâtriques, l'Eglise admit dès le début les décorations symboliques dans ses sanctuaires. Il n'était pas à craindre pour la race des martyrs qu'ils vinssent à tourner les créatures de Dieu en abominations, et en embûches pour leurs âmes.

Aussi les premiers chrétiens, dans un sentiment de respect pour leurs morts, non moins que dans un élan d'admiration envers leurs frères, s'empressèrent-ils d'orner leurs sépulcres des plus intéressants emblèmes.

LE POISSON SUR UN TRIDENT, symbole du Christ mourant sur la Croix. — Catacombes de Saint-Calliste.

Un des plus fréquents est l'*ancre* comme symbole de l'espérance et comme symbole de la croix. Pour lui donner cette dernière signification, sans attirer l'attention des païens, l'artiste traçait une simple barre transversale sur la tige principale. Abel, Isaac, Isaïe, Job, le serpent d'airain, le palmier avec les agneaux étaient des images du Crucifié ; de même la cithare ou la lyre marquée d'une double croix. C'est pourquoi, lorsque le chantre sybillin, Orphée, est représenté attirant à lui par les sons de sa lyre les animaux, les arbres et les rochers de la forêt, il figure le divin Amant de nos âmes qui, sur la lyre de la croix, a entonné « un chant nouveau », dont la suave mélodie attendrit et captive les cœurs les plus rebelles, selon cette parole prophétique : « Quand je serai élevé de terre, j'attirerai tout à moi. » La colombe, et en général les petits oiseaux, sont le symbole de l'âme fidèle parvenue au séjour du bonheur, tandis que l'agneau est le symbole du chrétien encore sur la terre, et membre du troupeau dont JÉSUS est le pasteur. Un autre symbole qu'on retrouve partout dans les Catacombes, symbole étrange en apparence, mais le plus connu et le plus transparent pour les fidèles, c'est le poisson qui représente le Christ. Ces images et d'autres en assez

grand nombre, que l'on dirait presque empruntés au système hiéroglyphique, forment, en se groupant ensemble, une sorte d'écriture mystérieuse, connue des seuls initiés. Ainsi, l'ancre jointe au poisson, signifie l'espérance dans le Fils de Dieu: *Spes in Christo.* De même, la colombe qui s'envole avec un rameau d'olivier désigne l'âme du chrétien, mort en paix, *in pace*, et qui monte au séjour des cieux. Ainsi encore le poisson, portant le pain, cache le grand secret du Christ se donnant en nourriture dans la Communion; et le poisson, nageant à côté d'un navire, ou soutenant le navire, c'est l'image du Christ gouvernant lui-même son Eglise, la barque de Pierre. Un des plus importants symboles des premiers siècles, c'est le monogramme du Christ. Qu'on ne s'étonne pas de trouver rarement aux Catacombes la croix elle-même avant le IV[e] siècle. Les premiers chrétiens, tout en faisant un usage continuel du signe du salut, redoutaient de le voir exposé aux outrages des païens, et ils n'avaient garde de le représenter ostensiblement sous une forme qui eût suscité leur mépris (1).

La seconde classe de peintures, celle des *allégories*, a été inspirée aux premiers artistes chrétiens par les paraboles si touchantes de l'Evangile. Le symbolisme s'étend et se développe, l'art s'épanouit et s'élève. Le peintre a voulu, ce semble, remettre en scène le divin Maître lui-même et faire revivre ses leçons en représentant tantôt une vigne aux rameaux vigoureux, tantôt un laboureur qui fait la vendange ou recueille sa moisson, et tantôt encore un pêcheur avec ses filets. Les fidèles aimaient ces images pleines pour eux d'enseignements féconds, mais celle qu'ils préféraient et qu'on retrouve partout, peinte avec art au plafond des chambres sépulcrales, naïvement sculptée sur les flancs des sarcophages, moulée sur l'argile des lampes funéraires, gravée sur les anneaux, ciselée sur les médailles, c'est la parabole du *bon Pasteur.*

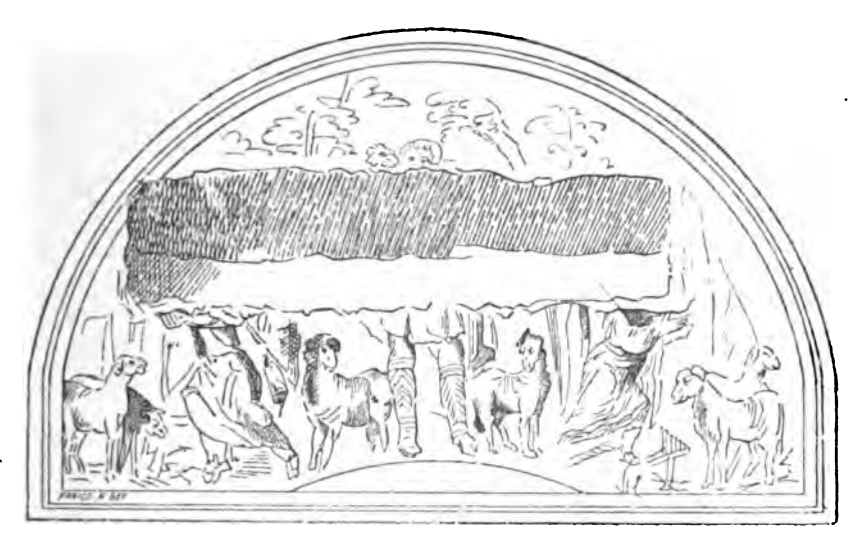
Aussi la verve des pieux artistes s'est-elle exercée à la reproduire en mille manières diverses. Ici, le bon Pasteur se tient vigilant au milieu du troupeau; là, au contraire, il abandonne le troupeau fidèle pour courir après la brebis égarée; parfois c'est un bélier, image du pécheur, qu'il rapporte avec tendresse sur ses épaules. Ailleurs, le Pasteur est entre ses Apôtres Pierre et Paul devant lesquels sont groupées les brebis. D'un rocher jaillit une eau vive que les acolythes du Sauveur recueillent pour la distribuer au troupeau. Plusieurs brebis reçoivent avec joie la rosée bienfaisante, d'autres y semblent indifférentes, d'aucunes même, incapables de se détacher de la terre, continuent à brouter l'herbe des champs. Toute cette scène est saisissante d'émotion pieuse et communicative, tant l'auteur a su habilement interpréter la parabole évangélique. D'autres fois, le bon Pasteur est représenté dans un verger verdoyant et fécond : c'est l'emblème du Paradis qui avait

1. Du reste, les chrétiens portaient le nom de *Crucicolæ*, adorateurs de la croix, et des fouilles récentes au palais des Césars sur le Palatin ont fait découvrir la salle d'école (pædagogium) des pages impériaux. Les murs sont couverts d'inscriptions du II[e] et du III[e] siècle pleines de haine contre le nom chrétien. C'est ainsi qu'une caricature représente un personnage à tête d'âne attaché à une croix et un jeune homme adorant à la manière antique, en portant la main à la bouche. Au-dessus, on lit en caractères grecs : *Alexamène adore son Dieu!* Amère et ignoble dérision !

Les païens accusaient aussi les premiers chrétiens d'imiter le festin de Thyeste dans leurs agapes.

apparu à sainte Perpétue, dans une vision, sous l'image d'un jardin délicieux, avec le Pasteur debout au milieu, paraissant attendre ses brebis dans ce séjour fortuné. Riante image, dont la vue rafraîchissait l'âme des pauvres chrétiens chaque jour menacés des ardeurs dévorantes du martyre. Bien que cette manière de traiter les sujets allégoriques de l'Evangile fût tout idéaliste, le divin Berger n'est jamais dépourvu néanmoins des attributs traditionnels, houlette, flûte de roseau, vase de lait : détails caractéristiques qui donnent à ces compositions une grande saveur d'antiquité.

La série des sujets bibliques est beaucoup plus riche et plus variée que celle des paraboles. Cependant les sujets choisis dans le vaste champ des Ecritures sont restreints et en petit nombre. C'est que, dans la pensée de l'Eglise qui les impose à l'artiste, ils doivent être encore des symboles, plus complets et plus



Le bon Pasteur, les apôtres et les brebis. — Catacombes de Saint-Calliste.

concrets que les signes purement idéologiques, mais tendant au même but : l'expression figurée du Christianisme. Aussi les histoires bibliques qui ont fourni ces compositions cent fois répétées, toujours d'après un même type, forment un cycle presque invariable de sujets empruntés tour à tour et par analogie à l'Ancien et au Nouveau Testament. Ainsi Noé dans l'arche, recevant la colombe qui lui apporte une branche d'olivier, est souvent remplacé par un enfant, quelquefois même par une femme. Ce n'est donc pas le Noé historique que l'on a voulu représenter, mais plutôt le chrétien sauvé dans l'arche de l'Eglise par les eaux du Baptême, et recevant du Saint-Esprit le don de la paix divine. Daniel dans la fosse aux lions, les trois jeunes Hébreux dans la fournaise, étaient souvent figurés, comme d'illustres exemples propres à encourager les martyrs du Christ. Selon saint Augustin, ces images annonçaient à l'Eglise qu'un jour elle sortirait triomphante de ses douloureuses épreuves.

sur lequel un homme couvert du pallium rougeâtre des ascètes étend sa main bénissante, tandis qu'en face de lui, une *orante* tient les mains élevées. Il est impossible de ne pas reconnaître là une éloquente figure de la Consécration eucharistique, d'autant que dans cette même crypte on en trouve comme une lumineuse explication dans le sacrifice typique d'Abraham, dépeint ici avec cette particularité qu'Abraham et Isaac sont debout, les bras étendus et priant, à la manière du prêtre et des fidèles, afin de placer le sacrifice sanglant à l'arrière-plan et le sacrifice eucharistique non sanglant au premier plan.

JÉSUS, pain divin et vin qui fait germer les vierges, est représenté encore sous bien d'autres emblèmes: la manne tombant d'un nuage, Elie nourri par un pain céleste, Habacuc transporté par un ange, de Bethléem (maison du pain) dans la fosse aux lions, les noces de Cana, les agapes (ombres du grand banquet céleste), des raisins et des épis recueillis par des génies, enfin un vase de lait « béatifiant » entre une brebis et un bélier.



Représentation symbolique du Sacrifice Eucharistique, peinture aux Catacombes de Saint-Calliste.

Quelle profondeur, quelle candeur et quelle sagacité dans toute cette symbolique [1]. Quelle richesse et quelle variété de sujets! et quel énergique témoignage s'y révèle en faveur du culte et du dogme catholiques ! La présence réelle, la transsubstantiation, la matière du sacrifice, le rit sacramentel, la communion sous une seule espèce, le viatique [2], tout ce qui concerne le mystère eucharistique est là. La craintive sollicitude de l'Eglise primitive en voilait l'adorable majesté pour éviter toute explication erronée et toute profanation ; mais le doux et sacré mystère n'en restait pas moins l'objet de la vénération profonde et du véhément amour des premiers chrétiens, que les tourments les plus affreux ne pouvaient décider à rompre le silence sur ce point en face des païens. Qui ne connait sous ce rapport la fin héroïque du jeune et sublime Tarsitius ?

On aimerait à retrouver dans les Catacombes, dans celles surtout qui furent les plus voisines des temps apostoliques, quelque image que l'on pût regarder comme

1. La coutume connue de donner aux fidèles dans les jours de persécution, le pain eucharistique et son précieux sang, pour l'emporter dans leurs maisons, paraît être constatée par la découverte de plusieurs custodes ou pyxides en forme de tourelles, dont quelques-unes sont munies d'une lampe qui correspond à notre lampe perpétuelle du sanctuaire.

2. Ne dirait-on pas qu'un des grands artistes de nos jours, un de nos chefs d'école, M. Ingres, a connu et longtemps étudié toute cette épopée naïve et qu'il y a trouvé le secret de ces teintes plates, de cette austère unité de ton qui distinguent ses ouvrages, en même temps qu'une grande intelligence du sens chrétien ?

le portrait authentique du divin Sauveur ou de sa sainte Mère, mais il n'en existe pas. Si l'on trouve des figures du Christ plus caractérisées que celles des symboles dont nous avons parlé, surtout avec le nimbe, on peut être assuré qu'elles ne datent point des premiers siècles ; elles furent introduites aux siècles de la paix. C'est sans doute à cette époque qu'il faut rapporter la tête en terre cuite qui a été découverte naguère à Sainte-Agnès et que tout le monde connaît. Ce beau type a surpris nos plus grands peintres, les a ravis et profondément émus ; en le voyant pour la première fois, M. Ingres versa des larmes d'admiration ; il lui semblait qu'un merveilleux alliage du génie grec et de l'inspiration chrétienne avait pu seul produire cette figure tout à la fois si suave, si majestueuse, si fine, si attirante.

Quant aux objets curieux extraits des Catacombes, ils sont sans nombre, et plusieurs musées en possèdent de belles collections. Ces objets, conservés intacts dans le tuf des souterrains, sous le scellé des tombeaux, ont presque tous par cela même une date certaine et sont presque tous aussi antérieurs à l'époque de Constantin. Les rites des cérémonies religieuses, les usages des premiers chrétiens, les formes de leur hospitalité, nous sont révélés de la manière la plus intéressante par ces débris précieux: vases, camées, lampes, tessères, jouets d'enfants, instruments de torture, ampoules encore rouges du sang des martyrs. Le plus souvent ils étaient comme enchâssés dans la chaux qui scellait les sépulcres. La main d'un parent ou d'un ami avait voulu donner ce témoignage d'affection à un être regretté, ou bien se réserver le moyen de reconnaître plus facilement une tombe préférée. Les coupes en verre doré sont particulièrement remarquables. Par un art dont ils paraissent avoir eu presque seuls le secret, les Romains revêtaient d'une feuille d'or une lame de verre sur laquelle on dessinait, à la pointe, des figures modelées par des hachures légères. Cette lame, ajustée au fond du vase, y était soudée par l'action du feu, et la dorure, se trouvant ainsi entre deux verres, pouvait se conserver des siècles, protégée par l'épaisseur de ce double fond. C'est ainsi que sont arrivés jusqu'à nous, gravés sur une matière si fragile, des figures naïves, de gracieux symboles, et ces tendres souhaits du chaste amour ou de la franche amitié qu'on inscrivait au fond des coupes : Soyez heureux ! Vivez en paix ! JÉSUS soit avec vous ! *Dulcis anima vivas ! Vita tibi !* etc.

Disons un mot maintenant du temple catholique lui-même dont on retrouve dans les Catacombes le type primitif et l'invariable forme. Comme le bourgeon s'ouvre pour livrer passage à la fleur, ainsi, dit Dom M. Wolter, la crypte souterraine est devenue en se développant la splendide basilique. L'une et l'autre couvrent de leurs voûtes les tombeaux des martyrs et les reliques des saints. La courbure si simple de l'arcosolium est devenue l'arc triomphal de l'abside; la modeste *cathedra* avec le banc des prêtres s'est transformée en un trône entouré du *presbyterium;* les chambres sont maintenant de vastes nefs à colonnes; le *luminare* s'est élancé en coupoles majestueuses et en flèches élégantes. Encore aujourd'hui l'autel a ordinairement la forme d'un tombeau et renferme toujours des reliques; il est surmonté du baldaquin superbe et du tabernacle scintillant,

séjour. J'ai pensé alors à moi-même avec confusion; j'ai rougi en songeant que j'étais chrétienne comme celles qui, jeunes et faibles comme moi, oubliant ce qu'il y avait du bonheur sur la terre, n'ont dans ce lieu demandé à Dieu que la gloire d'y mourir pour lui. J'ai comparé mes prières avec les leurs, et je les ai trouvées bien indignes. Dans ce moment j'ai désiré partager leur sort, j'ai dit du moins sincèrement dans mon cœur que j'achèterais volontiers une partie de leurs vertus au prix de tout mon bonheur dans ce monde, et j'ai demandé à Dieu que cette prière ne fût point l'effet d'un enthousiasme passager, mais qu'il la rendit sincère et durable. Nous sommes sortis des Catacombes par l'escalier qui y conduisait les chrétiens, et c'est en y arrivant que j'ai senti à la fois dans mon âme toutes les impressions différentes que je venais d'éprouver successivement. Les marches sont les mêmes que leurs pas ont touchées en allant au supplice. J'aurais voulu me prosterner et en baiser l'empreinte! J'aurais voulu ne pas quitter cette place et y pleurer sans contrainte; je sens que *là* j'aurais pu exprimer les sentiments qui remplissaient mon cœur. Je pensais alors que les jeunes filles qui ont monté ces degrés pour aller mourir héroïquement me voyaient du haut du ciel et priaient pour moi, qui leur ressemble si peu. J'aimais à songer qu'elles voyaient dans mon cœur ce que je ne pouvais articuler, et qu'elles protégeaient ma prière. Je me sentais indigne de mettre les pieds où s'étaient posés les leurs, et cependant c'est avec un sentiment de douceur inexprimable que j'ai monté ces marches qu'elles ont gravies avec autant de calme et plus de bonheur que moi, quand la mort les attendait en haut.

« Trop de pensées inondaient mon âme, je n'ai pu résister au besoin d'embrasser avec ardeur cette pierre sacrée avant de rentrer dans l'Eglise. En y revenant, je m'y suis mise à genoux; j'aurais voulu y rester bien longtemps. Je venais de ressentir des transports qu'aucun moment de ma vie ne m'avait fait comprendre. Je les devais à la religion dans laquelle j'ai eu le bonheur de naître, et j'avais besoin d'en remercier Dieu et de lui demander que toute ma vie fût l'expression de ma reconnaissance et de mon amour pour lui ! »



CHAPITRE VI. — Rome artistique.

Les Musées. — Le Vatican. — La Papauté. — Léon XIII. — La Garde-Suisse. — La chapelle Sixtine. — La chapelle Pauline. — La chapelle de Nicolas V. — Les Loges de Raphaël. — Les Stanze. — La salle de l'Immaculée-Conception. — La Pinacothèque. — Quelques mots sur Raphaël. — Les Arrazi. — Musée Chiaramonti. — Musée Pio-Clementino. — La Bibliothèque vaticane. — Musée du Capitole. — Musée de Latran. — Galerie Borghèse. — Galeries Chigi, Sciarra, Colonna, Doria, Farnèse, Farnésine, Spada, Corsini, Barberini, Rospigliosi, Camuccini. — Rome nouvelle.



E toutes les religions qui ont jamais existé, dit Châteaubriand, la religion chrétienne est la plus poétique, la plus humaine, la plus favorable à la liberté, aux arts et aux lettres. Le monde moderne lui doit tout, depuis l'agriculture jusqu'aux sciences abstraites, depuis les hospices pour les malheureux jusqu'aux temples bâtis par Michel-Ange et décorés par Raphaël. » Oui, l'Eglise a toujours aimé, protégé, encouragé les arts; cette vérité est surtout palpable à Rome. Témoins ces églises ornées des plus belles productions du génie humain inspiré par la foi, témoins ces palais peuplés des chefs-d'œuvre de la peinture et de la statuaire, témoins ces musées que la patience et la générosité des Papes ont remplis d'incomparables merveilles.

Aussi bien Rome a-t-elle l'air d'une grande dame qui reçoit ses admirateurs dans un palais bruni par les siècles, et dans lequel se sont peu à peu accumulés les ornements sans nombre, tableaux, statues, bustes antiques, meubles sculptés, joyaux de tout style et de toute époque. A les examiner, on peut suivre son histoire, et la vénérable patricienne est fière de ces trésors qui attestent son antique gloire et sa noble origine.

D'ailleurs, c'est une remarque plus d'une fois faite, le goût, le culte des arts est si inhérent à cette race italienne qu'il semble que nul d'entre eux n'en soit privé. Il n'est pas rare de rencontrer, dans la Péninsule, des valets, des gardiens de musée qui aiment passionnément les arts et en parlent en connaissance de cause. « En Italie, on a l'enthousiasme pour les talents, disait Madame de Staël; la chaleur qu'ils ont en eux-mêmes leur fait trouver du plaisir dans le sentiment de l'admiration. » Il y a mieux; ils ne sont pas seulement artistes d'intelligence et de sentiment, quelquefois ils les ont réellement, et en toute vérité peuvent s'écrier: « Moi aussi, je suis peintre! » L'Eglise non seulement protège l'art, mais elle l'honore. Mgr Gaume nous a esquissé le récit des fêtes qui accompagnèrent la découverte du *Groupe de Laocoon*, sous Jules II. On aurait dit que Rome célébrait une victoire; les cloches étaient en branle, les prêtres faisaient la haie et le marbre merveilleux, couvert de fleurs, fut transporté en triomphe au Vatican au milieu d'un peuple enthousiaste; les poètes le célébrèrent à l'envi, et le Pape offrit au

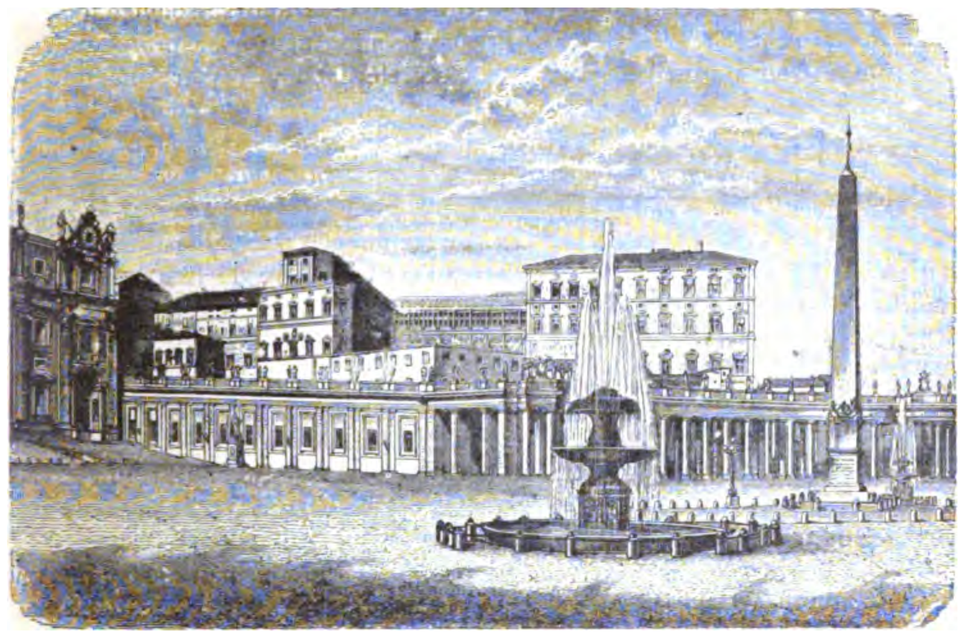
plus méritant un manuscrit de Platon. Pourquoi s'en étonner? L'art n'est-il pas l'expression du beau, et « plus une âme est pure et éclairée, a-t-on dit, plus le laid lui est antipathique. » Or une âme pure c'est une âme religieuse: dans une belle œuvre, la Religion nous fait voir un reflet de la beauté divine.

Il n'y a pas seulement, à Rome, les musées des monuments publics, du Vatican, du Latran, du Capitole ; beaucoup de palais particuliers sont célèbres par leurs galeries, souvent mieux garnies que celles de plus d'une capitale.

Les princes — les princes de jadis — qui habitaient ces palais, étaient presque des souverains et jouissaient comme tels du privilège de l'immutabilité de succession. Ils se transmettaient de génération en génération avec leur rang, les biens qui composaient un fonds de richesse artistique dont ils étaient plutôt les dépositaires que les véritables propriétaires. La législation, qui consacrait le droit d'aînesse, empêchait que les bibliothèques, statues, tableaux fussent partagés et éparpillés par le monde, au grand détriment de l'art plus encore que de l'Italie. Les chefs-d'œuvre ne pullulent pas à la façon du grain qu'on jette au vent et qui germe partout où il trouve une goutte de rosée et un rayon de soleil. L'Italie était l'école des beaux-arts de l'Europe ; les artistes de l'Europe allaient s'y former, s'y parfaire. Il était juste que grâce à la sage prévoyance des Papes, cet honneur n'émigrât pas au profit d'une nation étrangère. Hélas! la Révolution en a jugé autrement, et l'Italie a déjà ressenti les désastreux résultats de la nouvelle loi des successions établissant l'égalité des partages. « Plus de droit d'aînesse, plus de chef de famille, remarque justement E. Loudun ; par conséquent, plus de maison de famille; plus de maison de famille, donc plus de meubles de famille, de tableaux de famille, de bijoux de famille. Tout doit être partagé, divisé. Comment le cinquième fils d'un prince, qui ne reçoit que le cinquième de la fortune paternelle, conservera-t-il le palais de ses ancêtres? Pour tenir son rang, il vendra les chefs-d'œuvre de sa galerie, il dépeuplera sa villa de ses antiques, il livrera aux brocanteurs ses marbres, ses meubles sculptés, ses mosaïques, ses médailles, ses portraits même de famille. Encore quelques années, et ces musées des princes romains, ces villas, libéralement ouvertes aux étrangers, aux artistes de toutes les nations, qui venaient étudier, copier, admirer des œuvres immortelles, seront vides de leurs plus belles toiles. Elles auront été dispersées dans les cinq parties du monde: cette *Vierge* de Raphaël exilée au musée de l'Ermitage, ira grelotter dans les glaces de la Russie; un lord anglais achètera ce Michel-Ange ou ce Vinci, et les enfouira dans son château du Northamptonshire où ils sécheront d'ennui, solitaires et invisibles; un *barnum* américain colportera ces Véronèse et ces Titien à travers les villes neuves des Etats-Unis, s'enrichira en deux ans à les exposer devant les foules qui défileront au tourniquet de sa baraque, et finira par les vendre à un marchand de bestiaux qui les estimera d'autant plus qu'ils lui auront coûté plus de dollars. »

Tout est musée dans la ville des Césars et de Léon X, qui est elle-même le plus admirable de tous les musées où les dieux de l'Olympe côtoient les saints du Paradis. « J'ai veu ailleurs, disait Montaigne, des maisons ruinées et des sta-

tues, et du ciel et de la terre, et si cependant ne sçauroy revoir le tombeau de cette ville si grande et si puissante que je ne l'admire et révère. J'ai eu cognoissance des affaires de Rome longtemps avant que je l'aye eue de celle de ma maison; je sçavais le Capitole et son plan avant que je sceusse le Louvre, et le Tibre avant la Seine... » Depuis Montaigne, Rome s'est enrichie, loin de s'appauvrir, en monuments et en chefs-d'œuvre. Ni la guerre avec ses horreurs, ni la barbarie avec ses ténèbres n'ont entamé la grandeur romaine. L'histoire y est écrite en bas-reliefs sublimes, et les héros de l'antiquité y apparaissent çà et là dans leurs toges et leurs chlamydes de marbre, comme un peuple immobile au milieu d'un peuple agité. Tous les débris de l'art ensevelis dans le torrent des siècles ont été exhumés par la sollicitude éclairée des Souverains Pontifes, et cet



Le palais du Vatican.

ensemble prodigieux de monuments, d'obélisques, de statues, de tableaux est si étonnant pour les yeux, si accablant pour la mémoire que tout d'abord on ne sait à quoi s'arrêter ni qu'admirer. Aussi conseille-t-on avec sagesse aux visiteurs de la Ville Eternelle de se réserver pour chaque jour une petite dose d'enthousiasme; par ainsi, l'âme s'ouvre peu à peu à la perception de tant de beautés et l'admiration, tout d'abord impossible, devient bientôt presque une lassitude; du moins cette méthode a-t-elle l'avantage de laisser se photographier dans l'esprit tout un album de souvenirs précieux que plus tard, aux jours de repos, l'on retrouve avec un charme toujours nouveau, *olim meminisse juvabit!*

***

Le *VATICAN* est, sans aucun doute, le premier palais de Rome et probablement du monde entier. Par un glorieux contraste, il s'élève sur l'emplacement même

des jardins témoins des orgies de Néron et des massacres de chrétiens. C'est moins un palais qu'un pêle-mêle d'édifices plus ou moins réguliers, auxquels ont mis la main les plus grands architectes : les deux San Gallo, Bramante, Michel-Ange, Raphaël, Dominique Fontana, Maderne, le Bernin. Les trois étages qui composent cette construction royale, la plus vaste de toutes, renferment le nombre à peine croyable de onze mille chambres, des salles immenses, des chapelles, des galeries, huit grands escaliers et deux cents autres plus petits. « Dans cette ville de Rome, dit le chanoine de Bléser, encore toute remplie du souvenir et du nom des Césars, il y a deux maisons qui attirent les chrétiens, la maison de Pierre et la maison du Pape, et l'une et l'autre sont la maison de Dieu. Dans Rome, on serait tenté de penser qu'il n'y a qu'un seul homme : le Pape. » Tous ceux qui pensent, tous ceux qui se souviennent, tous ceux qui aiment Dieu et JÉSUS-CHRIST se sentent émus en prononçant son nom ; ils se trouvent meilleurs quand ils se relèvent après s'être inclinés sous sa bénédiction. Les héritiers de la haine de Caïphe, de la jalousie d'Hérode, de la couardise de Pilate et de l'aveuglement des Juifs crient avec une satanique unanimité : *Nous ne voulons pas qu'il règne sur nous ; nous n'avons pas d'autre roi que César.* Et ils demandent sa mort en hurlant : *Enlevez-le, enlevez-le, crucifiez-le !* Pourquoi cet amour sans exemple et cette haine sans seconde ? C'est que le Pape est plus qu'un homme, il est le Vicaire de JÉSUS-CHRIST, le successeur de saint Pierre, le Patriarche universel, le Père des pères, la bouche et la tête de l'apostolat, le refuge des évêques, le Pasteur des pasteurs, le lien de l'unité. Les Saints Pères lui donnent ces noms. Lorsque le choix de Dieu a tiré de la foule le Pontife nouvellement élu, le premier cardinal-diacre, en présence du peuple, prononce ces paroles suprêmes : « Reçois la tiare aux trois couronnes ; tu es le Père des princes et des rois, le Pasteur de l'univers et le Vicaire ici-bas de Notre-Seigneur JÉSUS CHRIST. » Désormais sa force n'est pas dans tel ou tel pays, elle est dans la parole de Dieu et dans sa conscience. Il n'y a pas de force au monde qui n'échoue devant la conscience de cet homme seul. Tel est l'hôte du Vatican qui, depuis le vingt février 1878, s'appelle Léon XIII, Pontife magnanime qui, par les grandes qualités de son esprit et de son cœur, a droit à la respectueuse admiration de ses sujets et à l'amour de ses enfants. Théologien de premier ordre, profond penseur, poète élégant, diplomate consommé, Mécène des arts, des lettres et des sciences, doué d'une merveilleuse pénétration politique « et d'une angélique piété précédant un courage d'airain » [1], il subjugue ses ennemis mêmes par l'ascendant de son génie et de sa vertu. Il dirige avec tant de sagesse et de fermeté la barque de Pierre au milieu des périls sans cesse renaissants, il est si bien l'homme de la situation et de son temps qu'on est porté à penser avec Legouvé que lorsque la Providence « a besoin d'un guide ou d'un chef pour l'humanité, elle frappe cette terre privilégiée et en fait jaillir un grand homme ». Pour nous qui avons eu l'honneur d'approcher plus d'une fois

1. Lacordaire.

cette majesté douce et rayonnante, nous ne saurions en donner un plus fidèle portrait que celui-ci fait par le chroniqueur Flodoard, dépeignant ainsi Léon XIII dans la personne d'un de ses illustres prédécesseurs, Léon VII :

......Sed minime assuetam linquit decoramine curam
Deditus assiduis precibus, speculamine celsus,
Affatu lætus, sapiens atque ore serenus...

« Les honneurs ne changèrent rien à la sainteté de sa vie. Sa vigilance était infatigable, ses prières continuelles. D'un accès toujours facile, il était affable sage et bienveillant dans ses paroles. »

Il semble que Malachie en le désignant par ces mots : *lumen in cœlo*, ait vu dans cet homme de Dieu un Pontife dont le nom doit briller comme une constellation dans les annales du Christianisme, et voilà pourquoi il l'a décoré de cette appellation mystérieuse. Et de fait, sur combien de questions Léon XIII n'a-t-il pas déjà jeté les éclairs de son génie et de sa foi ? N'est-il pas pour le monde des âmes en détresse un flambeau dans le ciel, toujours brillant, toujours ardent, *lucerna lucens et ardens* ? Un jour le cardinal Pie s'écriait : « O Roi de la cité sainte, je ne sais pas où pourront vous jeter les orages de demain ; mais je sais que hier vous contempliez autour de votre trône cinq cents têtes couronnées au-dessus desquelles planait votre tête ceinte du triple diadème... Et quand ensuite j'ai regardé au visage les autres grandeurs de la terre, je me suis senti le droit et la satisfaction de pouvoir vous dire : Vous êtes beau par dessus tous les enfants des hommes ; votre siège a pour lui les siècles. O Roi très puissant, ceignez votre épée et avec cette beauté qui n'est qu'à vous, reprenez votre marche et régnez ! »

Oui, régnez, ô Léon, ô Pontife, ô Père ! Nous sommes allés à vos pieds déposer nos hommages d'amés et féaux sujets. Votre souveraine royauté nous est apparue un jour tenant du ciel et de la terre, du temps et de l'éternité, et nous nous sommes écriés dans l'élan de nos cœurs ravis et reconnaissants : « Oh ! Hérode ne se doutait pas qu'en revêtant le Christ JÉSUS de la robe blanche de dérision, il préparait pour le Vicaire et le représentant de Celui-ci sur la terre, la robe blanche de la gloire. Si vous partagez quelquefois la passion du divin Maître, si les méchants en veulent à cette robe intacte de la Papauté, réjouissez-vous aujourd'hui, ô digne successeur de Pierre, de l'honneur rendu à votre beau vêtement. Nous sommes ici les envoyés de la France entière, pour reconnaître votre royauté divine et humaine, pour déclarer à la face du monde catholique qu'il n'y a aucune autre puissance ici-bas qui puisse vous être comparée. Daignez recevoir l'hommage de notre amour et de notre dévouement absolus à cette robe immaculée du Christ dont vous êtes revêtu !... »

La garde-suisse qui fait le service aux portes du Vatican porte un costume pittoresque dont le modèle fut, dit-on, dessiné par Michel-Ange. Officiers et soldats, tous ont la tête couverte d'un casque en cuivre avec cimier en crin blanc ; ils portent une collerette à double rang, blanche, empesée et à tuyaux. Un justau-

corps retroussé sur la hanche, bouffant sur les épaules, d'une étoffe à larges bandes bleues, jaunes et rouges, une culotte de même étoffe et des bas également bariolés ; ils sont armés d'une hallebarde à pique et à double croissant, semblable à celle de nos suisses d'église. Le général qui les commande est, aux jours de cérémonie, cuirassé, casqué, empanaché et enrubanné ni plus ni moins qu'un guerrier du temps de Henri II.

Il fallait au palais des Papes, à la résidence de celui dont l'autorité s'étend spécialement sur les cœurs et les intelligences, une double consécration, celle des arts et des sciences pour compléter en quelque sorte celle que la religion lui avait donnée. Aussi Bramante, Michel-Ange, Raphaël vinrent-ils comme Augustin, Charlemagne, Chrysostome, Bossuet, Fénelon faire cortège en la personne de son Vicaire, au Roi immortel des siècles, au Dieu des sciences de qui provient tout don excellent et qui donne le génie.

Ainsi donc à l'ombre de la superbe coupole qui abrite le tombeau du Batelier de Génésareth, s'élève le palais de ses successeurs. Il renferme les plus riches musées et la plus belle bibliothèque du monde. Les chefs-d'œuvre de la statuaire antique ornent ses galeries ; les chefs-d'œuvre de la peinture décorent ses chapelles et ses loges ; il contient les archives de l'univers. Tout est vivant dans cette immense demeure du Père commun de tous les fidèles, qui a presque les proportions d'une ville. Ses larges escaliers qui montent entre deux rangs de colonnes, s'allongeant en perspective indéfinie, ne suffisent plus à certains jours pour livrer passage aux pèlerins venus de tous les pays pour déposer leurs hommages aux pieds du Vicaire de JÉSUS-CHRIST, entendre sa parole et recevoir sa bénédiction.

Des premières tombes placées dans les grottes vaticanes est sortie comme une végétation monumentale dont la grandeur et la magnificence attestent le triomphe de Pierre sur Néron. « Le voilà ce terrible Vatican ! On le croirait vide : quelques gardes à la porte, quelques humbles serviteurs, quelques voyageurs qui viennent chercher une bénédiction, quelques petits secrétaires, et puis rien. Néanmoins ils ne se trompent pas ceux qui dirigent leurs efforts contre ces murs dont la majesté désarmée ne renferme que les nobles forces et les nobles richesses de l'esprit (1). »

⁂

Ce qu'il faut voir tout d'abord au Vatican c'est la chapelle *SIXTINE* avec la célèbre fresque de Michel-Ange représentant le *Jugement dernier*. Le premier aspect de cette peinture immense, qui ne mesure pas moins de quarante pieds de largeur sur cinquante de hauteur, produit un sentiment de terreur et de malaise dont on ne revient pas facilement (2). C'est qu'en effet, l'esprit ne s'habitue pas tout de suite à ce chaos de nudités qui montent et qui descendent, à ce spectacle des squelettes réveillés par la trompette des anges, et comparaissant dans ces suprêmes assises du genre humain, pour y entendre l'arrêt irrévocable du Juge incorruptible

1. Le *Parfum de Rome*.
2 Après l'avoir vu, Henri Regnault écrivait qu'il sortait de la Sixtine à demi mort.

Aucune œuvre peut-être n'a soulevé tant de critiques ni suscité tant d'éloges. C'est le produit d'une imagination fantastique en proie à un délire sublime ; c'est la création d'un puissant esprit hanté par les visions de l'éternité. La lecture assidue de la *Divine Comédie*, les sanglantes tragédies dont l'Italie était alors le théâtre, avaient rempli le cœur de Michel-Ange de sombres harmonies. En lisant l'épopée du Dante, il dessinait en marge les scènes que chantait le poète gibelin, pour les reproduire ensuite sur les murs de la Sixtine. C'est là qu'il a pris les couleurs de sa palette, et en le contemplant on croirait entendre l'écho de la malédiction divine : *Lasciate ogni speranza*, laissez toute espérance !

Cette page grandiose et terrible à la fois est la traduction originale du *Dies iræ.* Elle se divise en onze groupes ou scènes principales qui toutes portent l'empreinte d'un inexprimable effroi. Tout en haut, deux groupes d'anges sans ailes portent les divers instruments de la Passion. Au-dessous, le Christ, la main levée, l'air menaçant, prononce la malédiction des réprouvés ; la Vierge elle-même, saisie d'effroi, se serre contre son Fils, et les saints s'empressent d'exposer aux yeux du souverain Vengeur de tous les crimes, les instruments de leur supplice, tandis qu'on voit des élus qui s'embrassent et des amis qui semblent se féliciter d'avoir échappé à l'éternelle réprobation. Immédiatement au-dessous se déroulent sur une ligne horizontale trois autres groupes où Michel-Ange a déployé le plus d'énergie et d'audace, en même temps qu'une étonnante facilité à triompher de l'impossible. Pendant que les assesseurs du juste Juge montrent aux trépassés le livre de la Loi ouvert, et que sept anges sonnent de la trompette, on aperçoit d'une part les réprouvés en proie aux anges rebelles, dans le désespoir le plus poignant qu'ait rêvé l'imagination du poète le plus sombre, et d'autre part des ressuscités qui montent au jugement d'un vol plus ou moins pesant, selon le fardeau plus ou moins lourd de leurs péchés. Un rayon de miséricorde brille dans ce groupe sublime où l'on distingue un élu tendant la main à un pécheur frémissant d'angoisse. Les trois dernières scènes se passent sur la terre. Les morts secouent leurs suaires et se revêtent de formes humaines ; dans une caverne, qui représente le Purgatoire, il ne reste que quelques démons désespérés de n'avoir plus personne à tourmenter ; Caron, l'affreux nautonier du Styx, debout sur sa barque, en chasse à grands coups d'aviron les damnés tremblants que saisissent des diables armés de griffes tranchantes (1).

Passons condamnation sur cette étrange réminiscence mythologique, sur ces nudités—voilées en partie par Daniel de Volterre—sur ces exagérations, ces violences

1. Le regard s'arrête forcément sur un personnage qui occupe le bas du tableau. Ses oreilles d'âne, son visage ignoble, le serpent qui l'étreint, tout indique qu'il est puni pour un vice infâme et puni par où il a péché. L'artiste a peint ici Blaise de Césène, maître des Cérémonies du Sacré-Palais, et voici pourquoi. Un jour que ce Blaise accompagnait Paul III qui était venu voir le *Jugement dernier* encore inachevé, il se permit de dire qu'un tel ouvrage était plutôt digne de figurer dans une auberge que dans une chapelle. Le propos fut rapporté à Michel-Ange qui, peu flatté de la critique du messer, fit de mémoire son portrait et le plaça en enfer, enlacé d'un serpent monstrueux, et sous les traits de Minos indiquant aux réprouvés l'abîme qui leur est réservé; de là réclamations du maître des Cérémonies et vives instances auprès de Paul III.— Où es-tu placé ? demanda le Pape. — Dans l'enfer, Très-Saint-Père. —Si Michel-Ange t'avait mis en Purgatoire, répliqua le spirituel Pontife, j'aurais pu t'en délivrer, mais je ne puis rien en enfer, *in inferno nulla est redemptio.*

d'attitude, sur ces colosses charnus, cette exubérance matérielle, la pantomime toute païenne du Christ, le luxe inutile et déplacé d'anatomie que l'Arétin critiquait si amèrement. Les visiteurs chrétiens pourraient reprocher encore à Michel-Ange d'avoir fait trop minime part à la miséricorde, et observer que la frayeur de la Vierge n'est pas vraisemblable, que le visage des élus ne respire guère le ravissement et la béatitude, enfin que la même vigueur musculaire anime des figures où devrait paraître la seule force divine. Mais ne serait-il pas possible que certains de ces défauts fussent plutôt apparents que réels ? Cette confusion du tableau, voulue ou non, n'est-elle pas une image de la confusion et du bouleversement de la nature à cette heure effrayante de l'agonie du monde ? Cette teinte uniforme et terne, ces lueurs blafardes, ne semblent-elles pas représenter, selon la réflexion du président de Brosses, le désordre des éléments qui signalera le jour suprême ?

On nous saura gré d'abriter ici notre jugement derrière celui d'un auteur compétent : « Cette œuvre (le *Jugement dernier*) étonne plus qu'elle ne charme, et malgré la majesté du Sauveur qui d'un geste souverain chasse les réprouvés, malgré la grâce charmante de quelques groupes d'élus qui s'élancent vers le ciel avec une allégresse toute divine, la violence des mouvements et des attitudes, l'exagération des formes, les convulsions des damnés, laissent une impression plus pénible qu'agréable. Il y a cependant des épisodes admirables dans ce poème du Dante de la peinture et de l'architecture. La crainte, les remords, l'horreur d'Adam et d'Eve à la vue des crimes et des souffrances, conséquences fatales de leur faute originelle, sont rendus avec une puissance et une énergie sans pareilles, et je ne connais rien de plus saisissant que l'expression de désespoir d'un damné qui, accroupi, regardant devant lui avec une fixité terrible déjà pleine d'éternité, et rongeant ses poings crispés est entraîné dans l'abîme par un démon pendu à ses pieds. L'impression dominante, à mon sens, de cette œuvre gigantesque, c'est après l'admiration pour le génie de Michel-Ange, le regret qu'il ait fait une place si large à l'enfer, une place si restreinte au paradis. Les élus ne sont que l'accessoire, les damnés occupent tout le premier plan, et le sombre génie du vieux peintre florentin semble avoir méconnu la miséricorde inépuisable du Dieu-Sauveur pour ne songer qu'aux effets terribles de sa justice. C'est comme si, dans le chant du *Dies iræ*, on s'arrêtait aux premières strophes où respire la terreur des jugements de Dieu, en supprimant les accents pleins d'une divine tendresse qui font renaître l'espérance et la joie dans les cœurs épouvantés. Tel est le *Jugement dernier* de Michel-Ange ; il m'apparaît comme une traduction littérale et janséniste, bien que Jansénius ne fût pas encore né, de la mystérieuse parole de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST : « Il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus [1]. »

« Michel-Ange, dit à son tour Cartier, est une figure unique dans l'histoire de l'art, un maître qui ne reçoit d'inspiration de personne, si ce n'est des divines beautés de la Bible dont il fit une étude approfondie ; aucun artiste, après lui, ne peut suivre ses traditions hardies, ses conceptions colossales. Son génie est resté seul,

1. *Un Hiver à Rome.*

sauvage, solitaire comme la statue de Moïse qui le personnifia. Son talent se forma dans les jardins des Médicis où il étudia les statues antiques et se passionna pour l'anatomie. Le beau lui apparut dans le corps humain et son idéal fut le gigantesque. Il ne traita que des sujets religieux, mais il revêtit de muscles ses pensées, sans se douter de l'inconvenance de ses nudités. »

Michel-Ange, on le sait, paraît peu soucieux
D'aller chercher toujours son idéal aux cieux ;
Mais il est un Titan par l'audace et la force.
Lorsqu'il allume un œil ou qu'il modèle un torse,
Quand il conçoit un drame, effrayant créateur,
C'est Dante ! Il a son vol et monte à sa hauteur.
Ce qui surtout fascine en cet *homme aux quatre âmes*
Ah ! c'est qu'il porte au cœur toutes les saintes flammes.
C'est l'artiste-soldat indomptable et sans peur,
Et le poète ardent sculptant un vers vengeur.
Mais Michel-Ange hélas ! trop païen par tendance
Trop hardi, du grand art causa la décadence (1).

Quand il entreprit par les ordres de Jules II la voûte de la chapelle Sixtine, Michel-Ange n'avait encore jamais peint ; il ignorait même les procédés de la fresque. Mais Jules II insista avec une opiniâtreté toute romaine, si bien que l'artiste enfermé seul dans la chapelle, broyant lui-même ses couleurs, put en vingt mois achever cette décoration qui n'est rien moins qu'un chef-d'œuvre. Qu'admirer ici davantage, ou cette énergie d'un Pape déjà avancé en âge ou la ténacité de ce profond génie qui débute ainsi dans un art qui lui est inconnu ?

Les *Prophètes* et les *Sybilles* sont particulièrement remarquables. Il semble que l'Ecriture ait produit sur leur auteur cette puissance d'inspiration qui a fait que le peintre s'est identifié avec le génie des prophètes, qu'il les a vus grands, fiers, pensifs, attristés et qu'il en a fait des êtres surhumains dont le type ne se trouve nulle part. D'ailleurs Michel-Ange, au dire de madame de Staël, est le peintre de la Bible comme Raphaël est le peintre de l'Evangile. Quant aux Sybilles, leur physionomie, leur attitude, leur ajustement n'ont rien de la vie commune ; et semblent appartenir à un monde idéal. On croirait voir leur poitrine haleter sous le souffle du Dieu inconnu : *Deus ! ecce Deus !* Grandioses et terribles, ces mystérieuses créatures ont quelque chose d'imposant qui séduit et enchante.

Les sujets du plafond sont tirés de la Genèse. Le premier est rempli par l'image du Père Eternel se balançant dans les airs, et paraissant emporté par un souffle véhément; au second tableau, le Tout-Puissant chasse le Génie du Chaos ; le troisième représente la création de l'homme. « Toutes ces compositions, au jugement d'Armengaud, sont marquées au coin d'une grandeur inusitée, d'une originalité puissante et fière ; le langage du peintre y a reproduit le laconisme sublime des versets de la Genèse. » « La chapelle Sixtine, si l'on en croit L. Veuillot, est un prodige d'audace et de dessin. La voûte surtout est d'un effet écrasant : les Titans

1. *Théa*, par le P. Sernin-Marie de Saint-André.

celle du nouveau. Les autres ont été peints, d'après les dessins du maître, et sous ses yeux, par ses élèves, de 1516 à 1518. Il ne faudrait pas moins d'un volume pour décrire ces compositions tour à tour imposantes, graves, simples, pathétiques, mais qui ont beaucoup souffert des reîtres du connétable de Bourbon quand ils casernèrent au Vatican.

Les arabesques des pilastres ne sont pas moins remarquables. Raphaël aidé par Jean d'Udine, y a imité, comme un grand homme sait le faire, les *Grotesques* des thermes de Titus découverts de son temps, de manière à faire circuler l'agrément et la vie sur des piliers inertes. A côté de fleurs qui tombent en dentelles ou courent en grappes festonner les murs, des rosaces chimériques enroulent avec grâce ou garrottent de chaînes odorantes une jeune Sylphide. Tel panneau se décore d'un délicieux groupe de fraîches naïades, tel autre nous fait voir des psylles, des aspioles, des gnomes, des goules, de vieux satyres ou des follets du soir courant à l'aventure. Il semble qu'on ne saurait aller plus loin et avec plus de discrétion dans le domaine de la fantaisie, et que le peintre ait épuisé les merveilleuses ressources de son génie dans ce vaste système d'ornementation où la philosophie n'est pas absente, où la sagesse se fait jour à travers les romanesques fictions de la folie.

« A l'imitation de Dante dans la *Divine Comédie*, Raphaël, dans les peintures des Loges, a admis la combinaison des deux éléments païen et chrétien. Ainsi dans l'histoire de la création du premier homme, le chérubin des Livres Saints est prosterné en contemplation devant la majesté de son Créateur, tandis qu'autour d'Adam on voit des Amours luttant contre des Harpies: image de l'homme tombé du ciel, et luttant misérablement, après son péché, contre la grâce divine. Dans l'embrasement de Sodome et de Gomorrhe, il a figuré des monstres tels que la nature n'en produisit jamais. Ailleurs, ce sont des figures d'invention, pour expliquer Salomon ou les joies de la famille. M. Passavant, qui a étudié si habilement le génie des peintures de Raphaël, insiste avec raison sur leur caractère symbolique, et il montre que celui qui n'est pas initié à cette philosophie de l'art, dont Dante est le père, risque de se tromper en attribuant au naturalisme de la Renaissance cet amour du mythe qui brille éminemment dans les créations de Raphaël, et qui bien loin d'être la glorification de l'antiquité fabuleuse, n'est destiné qu'à faire ressortir par le contraste la vérité chrétienne (1). »

⁂

Il n'y a qu'un pas des Loges aux *Stanze* ou *CHAMBRES DE RAPHAËL*. L'architecture en est massive et le jour n'y entre que par des carreaux en losange dans le goût du moyen âge. En suivant l'ordre des temps, la première des Chambres est celle *della Segnatura* (2) que le jeune protégé de Bramante décora sur l'ordre de Jules II ; c'était en 1508, et Raphaël n'avait que vingt-cinq ans. En entreprenant ce vaste travail, la pensée du jeune artiste, pas plus que son pinceau, n'allait au

1. Audin, *Vie de Léon X*.
2. C'était là que les Souverains Pontifes signaient les Brefs et les Décrets.

hasard. Il avait lu Platon et la Bible, et il devait demander des inspirations aux grands esprits qui brillaient alors à la cour de Rome. Ce qu'il veut rendre, c'est la grande épopée chrétienne, se déroulant à travers les âges, avec son alternative de luttes et de triomphes passagers qui préparent son triomphe final. Rien ne manque à ce vaste poème biblique, ni une action grandiose, portant dans ses flancs les destins de l'humanité, ni des personnages héroïques, ni les puissants obstacles, ni le merveilleux. Et quand les ennemis sont vaincus, que Rome triomphe et que sa parole et ses lois sont partout reçues, toutes les grandes lumières viennent se grouper autour du Saint-Sacrement. La Philosophie, la Jurisprudence, la Poésie viennent faire cortège à JÉSUS vainqueur ; les Muses désormais chrétiennes chantent ses louanges, et semblent indiquer à l'harmonieux aveugle des rives du Mélès un sujet plus digne de ses accents. Telle est la synthèse et le touchant symbolisme des Stanze.

« Cette décoration, observe R. Ménard, présente une unité de vues et une élévation de pensées qui en font une œuvre hors ligne et profondément individuelle... Au milieu de ses vastes compositions, Raphaël a placé ces belles figures allégoriques qui, par l'élévation du style et la beauté idéale des formes, ont élevé l'art moderne à la hauteur de l'art antique. Il avait à craindre pour ses décorations des difficultés sans nombre. Jamais peut-être aucun artiste n'a eu à remplir des tableaux d'une forme aussi ingrate, puisque plusieurs sont coupés par une porte qui entre dans le tableau. Raphaël a montré dans l'ordonnance une telle souplesse, qu'il semple que cette forme bizarre soit inhérente à la pensée de l'artiste. Enfin un système ornemental enrichi de petits tableaux en grisaille, vient compléter ce vaste ensemble, qui est peut-être ce que l'art a enfanté de plus merveilleux. »

Le peintre donc voulait manifester sous ses divers aspects le développement de la raison humaine, connaissant Dieu par la *Théologie*, cherchant les secrets de la nature et de l'âme par la *Philosophie*, s'élevant par la *Poésie* au-dessus des réalités terrestres, enfin réglant les intérêts du monde et les relations des hommes par la *Jurisprudence*. Telles étaient les données abstraites qu'il s'agissait de rendre sensibles aux yeux, et que Raphaël a su traduire sous les formes les plus séduisantes et les plus expressives à la fois.

Pour figurer la Théologie, l'artiste a représenté dans une sorte de concile tous les Pères de l'Eglise qui avaient pris part aux controverses sur l'Eucharistie ou qui avaient écrit sur cet auguste Sacrement, vie de l'Eglise et soleil des âmes ; c'est la *Dispute du Saint-Sacrement*, qu'il faudrait plutôt nommer la Consécration du Saint-Sacrement. La partie supérieure représente le ciel ; au sommet le Père Eternel bénissant et entouré d'anges ; au-dessous le Fils, assis sur les nuages, montrant ses plaies, et accompagné de sa Mère et de son Précurseur ; plus bas la colombe divine dans une auréole de lumière et quatre anges tenant ouverts le livre des Evangiles. Le Paradis est complété par une double série de saints, tant de l'ancienne que de la nouvelle Loi, qui sont assis sur des nuages tout remplis de têtes d'anges. En bas, sur un autel dont le parement est brodé au nom de Jules II, la sainte Hostie est exposée dans un ostensoir d'or en forme de soleil.



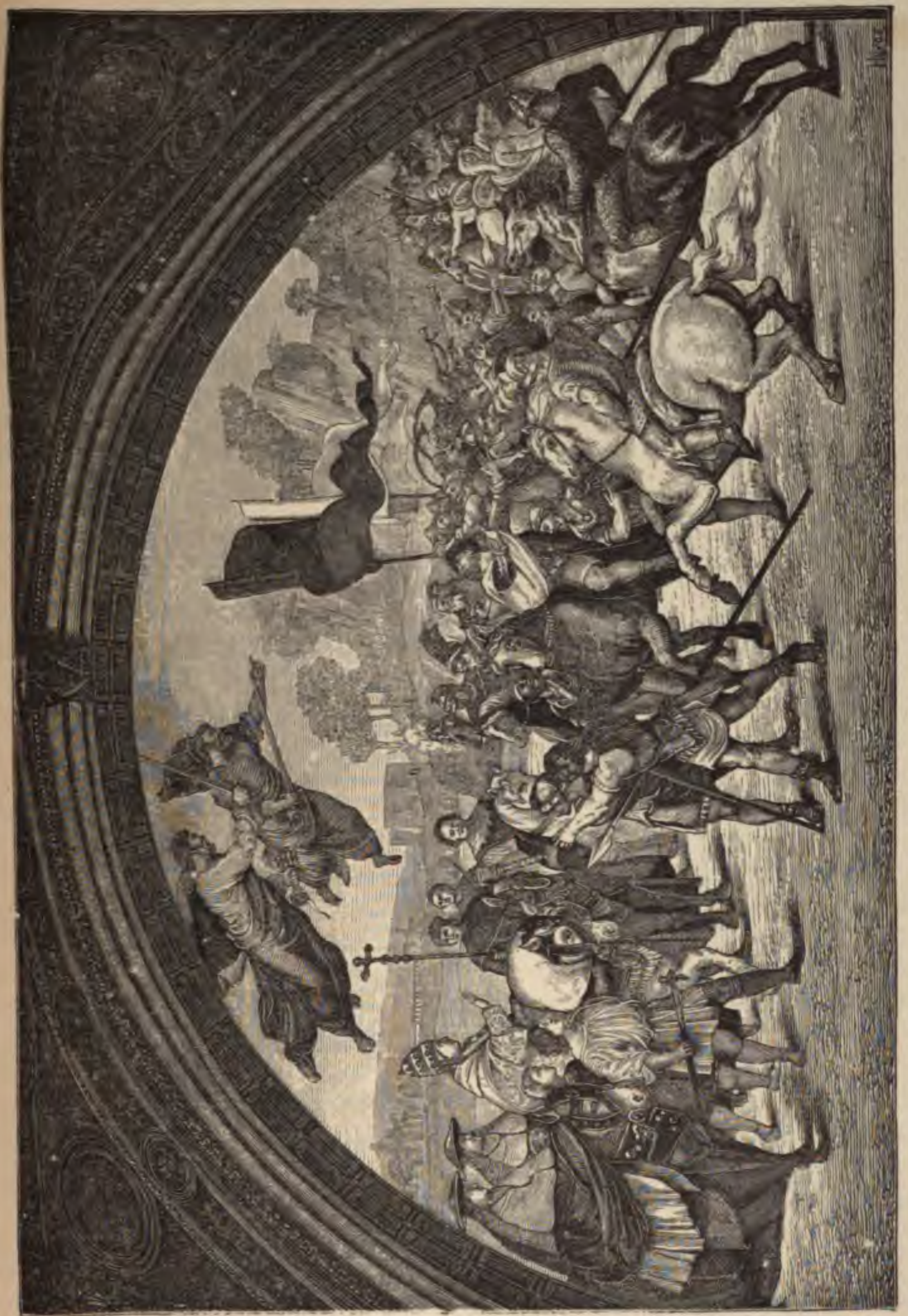
HÉLIODORE CHASSE DU TEMPLE, d'après une fresque de Raphaël, au Vatican.

éclata au Borgo, c'est-à-dire dans la cité Léonine. Le saint Pontife se montre sur la Loggia de Saint-Pierre et d'un signe de croix arrête les flammes. Tel est l'épisode qu'il fallait rappeler. D'autres n'eussent pas manqué de nous faire voir des toits croulants, des gerbes de feu, des tourbillons de fumée. « Raphaël, au lieu d'étaler l'incendie dans toute son horreur physique, remarque Armengaud (1), n'en a représenté qu'une petite partie, et à l'exemple des grands artistes de l'antiquité, c'est avec des figures humaines qu'il a composé son récit plutôt qu'avec des objets inanimés, de sorte que le tableau parle à l'imagination beaucoup plus qu'aux yeux, et produit une impression d'autant plus profonde qu'elle est plus morale. C'est donc ici le mouvement des figures qui est surtout admirable : les unes apportent de l'eau, les autres s'enfuient au hasard, égarées par la peur. Les femmes échevelées et à demi nues songent à leurs enfants. Ici, on en voit une qui du haut d'un mur va jeter son enfant emmaillotté dans les bras du père ; là, c'est un jeune homme qui porte sur ses épaules un vieillard et qui est suivi de sa femme et de son fils, comme le pieux Enée porta jadis son père Anchise durant l'incendie de Troie. Çà et là, des femmes qui n'ont plus d'espoir qu'en Dieu lèvent les mains au ciel, ou se tournent avec leurs enfants vers le saint Pontife pour implorer son secours ; et les groupes du devant se trouvent ainsi naturellement liés à la scène du fond. Cependant un vent violent qui agite les draperies et que l'on croit sentir au désordre des chevelures, va propager l'incendie et rendre inutiles tous les efforts humains ; aussi les malheureux qui ne croient pas, ou ne songent point à l'efficacité de la prière, se sauvent-ils sans se donner le temps de prendre un vêtement quelconque ; c'est là ce que représente si vivement la figure entièrement nue de ce jeune homme qui, suspendu par l'extrémité des mains au haut d'un mur, va se laisser tomber à terre. »

Les autres tableaux de cette Chambre trahissent l'exécution des élèves que Raphaël formait et disciplinait pour répondre aux offres princières qui de toutes parts sollicitaient son génie. C'est ainsi qu'il a dû se contenter de donner l'esquisse de la *Justification de Léon III*, du *Couronnement de Charlemagne* et de la *Victoire remportée sur les Sarrasins au port d'Ostie par Leon IV*.

La quatrième Chambre porte le nom de *Salle de Constantin*. Les fresques qui la décorent font revivre les divers épisodes de la vie de l'illustre fils de sainte Hélène : la bataille du Ponte Molle, l'apparition du Labarum, le baptême du vainqueur et l'abandon de Rome au Pape saint Sylvestre. *La Victoire de Constantin sur le tyran Maxence* fut la dernière œuvre sortie des mains de Raphaël, encore fut-elle achevée par Jules Romain. On ne pouvait mieux rendre le caractère héroïque de cette grande rencontre où l'on se bat corps à corps, où chacun ne trouve de salut que dans son propre courage, où des épisodes touchants font contraste à des scènes de terreur. La mort vint interrompre ce grand travail. Le séduisant artiste qui avait su étonner Jules II et charmer Léon X, qui ne comptait que des admirateurs et des amis parmi les grands hommes de son temps, à peine parvenu

1. *Les Galeries publiques de l'Europe.*



SAINT LÉON-LE-GRAND arrêtant Attila, d'après une fresque de Raphaël, au Vatican.

La *PINACOTHÈQUE* ne compte que quarante-sept tableaux, mais quels tableaux! Ils sont presque tous de premier ordre et la réputation de quelques-uns est européenne. Le Louvre les a possédés pour la plupart en vertu du traité de Tolentino, mais en 1815, les Alliés nous les ont repris avec onze cents autres.

La *Transfiguration* est sans contredit la plus haute expression du génie de Raphaël et la dernière limite de l'art humain, au dire de certains auteurs. C'est un poème merveilleux qui dénote un talent hors de pair, un *faire* sublime, comme on dit aujourd'hui. Néanmoins il est permis de se demander si le peintre croit au miracle qu'il a voulu retracer. Il croit avant tout qu'il faut choisir et ordonner des attitudes, oserions-nous dire avec Henri Taine. Examinez plutôt par le détail chacun des personnages. L'homme qui lève le bras pour désigner le Thabor, celui qui contient le possédé semblent poser en acteurs, ainsi que le fait remarquer l'auteur de *Rome nouvelle;* celui qui est assis avec un grand livre en main songe à montrer son pied gentiment dessiné ; la jeune belle femme à genoux et qui n'est autre que la Fornarina, paraît fière de montrer son épaule bien découplée. Les apôtres sur la montagne sont disposés symétriquement en groupe, comme si un photographe les eût priés de se placer ainsi. Elie et Moïse ont l'air en quelque sorte — qu'on nous pardonne cette comparaison — avec leurs jambes déployées de deux gymnasiarques en exercice. Et le Christ lui-même qu'est-il autre chose qu'un corps irréprochable en qui l'artiste a parfaitement tout rendu, excepté la divinité?

Quoi qu'il en soit de cette critique quelque peu humoristique, on ne peut songer sans émotion que le peintre d'Urbin enlevé par une mort prématurée, dut laisser à Jules Romain le soin d'achever ce tableau qu'il avait préparé, à la prière du cardinal Jules de Médicis, pour lutter avec Michel-Ange qui, de son côté, dessinait la Résurrection de Lazare que devait peindre Sébastien del Piombo, le premier coloriste de l'époque. Six cent trente-cinq ducats, environ trois mille cinq cents francs de notre monnaie, auraient été la rémunération de l'artiste que la postérité s'est chargée de rétribuer plus amplement. La *Transfiguration* ornait l'église de Saint-Pierre-in-Montorio avant de figurer au Louvre où elle fut estimée un million cinq cent mille francs.

La Communion de saint Jérôme du Dominiquin, commandée à l'illustre fils du cordonnier de Bologne par un prêtre animé d'un sentiment de commisération, fut payée à l'artiste besogneux deux cent cinquante francs. Les experts du Louvre l'estimèrent cinq cent mille francs. Ce tableau a un grand mérite de coloris, mais il est surtout remarquable par les attitudes et l'expression des divers personnages. On a critiqué avec raison la nudité du saint, mais d'ailleurs quelle tendresse divine, quelle sainte impatience dans ce regard mourant! Comme cette poitrine se dilate et se gonfle à la vue du Bien-Aimé! *Sitivit anima mea ad Deum fortem vivum.* Ce n'est plus aujourd'hui cet homme plein de force et d'éloquence qui naguère, à Rome, foudroyait l'hérésie; il s'est enseveli dans les déserts, y a consumé sa vieillesse dans les austérités de la pénitence et, sa dernière heure approchant, il a voulu se faire porter à l'église pour y recevoir au milieu de ses frères le Viatique du grand voyage d'où l'on ne revient plus. Le contraste si frappant

des suprêmes défaillances du corps et des saintes ardeurs de l'âme fait tout le charme sublime et touchant de cette auguste scène que contemplent des anges au gracieux sourire, en attendant l'âme du moribond. Recueillons sur ce sujet les impressions de l'auteur du *Parfum de Rome*, un grand peintre, lui aussi à sa manière. « Impossible de se figurer saint Jérôme communiant et mourant autrement que ne l'a fait le Dominiquin. La foi et l'amour soutiennent le vieil athlète; il voit Celui qu'il aime, il va le posséder. Toute la composition est admirablement entendue. Le saint ne voit que le Dieu qu'il adore, il le voit plus encore des yeux de son âme que des yeux de sa chair où la flamme s'éteint. Les autres personnages, et le prêtre lui-même, regardent moins Dieu que le saint. Tous, à différents degrés sont remplis de respect. Dans le prêtre, ce sentiment est mêlé de condescendance, le respect du diacre est plus humble, celui des autres est absolu. La femme pieuse qui baise la main de saint Jérôme est la figure même de la vénération. La couleur est pleine, lumineuse, vraie ; elle ne tient que sa place, ne fait aucun écart qui dérange la majesté de cette scène calme, attendrie et sublime. »

La *Madone de Foligno* ou Vierge du Donataire est le troisième joyau de la salle que nous visitons. Peinte en 1512, pour Sigismond Conti, secrétaire de Jules II, elle fut transportée plus tard par sa nièce à Foligno où elle resta pendant plus de deux cents ans. Le Louvre l'a possédée : les experts lui assignèrent une valeur de huit cent mille francs. La Vierge assise sur des nuages dans une gloire de forme ronde et de couleur d'or est entourée d'anges qui voltigent et forment le concert du Fils de l'Eternel; l'Enfant sur les genoux de Marie relève un coin de son manteau d'azur. Tous deux abaissent un regard de bienveillance sur le donataire Sigismond, agenouillé et présenté par saint Jérôme. Saint Jean-Baptiste avec l'expression d'un prophète inspiré désigne le Sauveur que contemple saint François en extase. « L'attitude des deux personnages à genoux est admirable, dit Bléser; quant à la sainte Vierge elle représente moins la Mère de Dieu qu'une femme gracieuse; l'Enfant-JÉSUS est d'un mouvement un peu trop recherché et ne nous rappelle guère l'Enfant Dieu. » Aussi n'est-on pas disposé, même sur la foi de certains auteurs, à s'enthousiasmer pour cette Madone et surtout à se prosterner devant elle pour la prier. Assurément elle est gracieuse et sympathique, mais cette charmante jeune mère qui d'un geste pudique et timide retient son enfant sur ses genoux par une jolie ceinture bleue semble trop préoccupée, dit un spirituel critique, du souci de le voir s'échapper pour aller jouer en bas avec l'amour mignon qui tient la tablette de la dédicace.

Raphaël est à coup sûr le peintre le plus parfait, le plus admirable qui se puisse voir, dirons-nous encore avec l'abbé Cailhat ; il a eu des rivaux, des imitateurs et des élèves qui l'ont égalé pour bien des choses; mais qui pourrait lui être comparé pour la grâce et pour la noblesse, pour la fraîcheur du style et pour la fécondité du pinceau? Qui comme lui a su comprendre l'antique? Personne. C'est là une chose qu'il faut hautement proclamer; mais est-ce là tout? Le peintre n'a-t-il pas une mission comme le poète, comme le prédicateur? Ne

lettres ; aussi bien il fallait montrer à ses détracteurs que nul plus qu'elle n'a cherché, aimé, honoré le vrai, le bien et le beau.

Ici, à la voix des Souverains Pontifes, sont venus se grouper, comme pour rendre témoignage au vrai Dieu, ces dieux de l'antiquité païenne, exhumés de la vieille Rome. Il est intéressant de traverser ces splendides galeries, au milieu de tout un monde d'empereurs, de consuls, de capitaines, de rois, en se rappelant que la douce main des Papes s'est étendue sur tous ces vaincus pour les sauver au nom de l'art. A les voir ainsi immobiles on dirait que toutes ces divinités trop longtemps honorées d'un culte insensé, ont été pétrifiées dans leurs formes au moment où la grande voix des Apôtres a ébranlé le trône des Césars.

Le musée *Chiaramonti*, ainsi nommé du nom de famille de Pie VII qui le fit organiser par Canova, se compose d'un vaste corridor et d'une aile moderne, le *Braccio nuovo*, ouvert par Pie VII. Dans ces deux galeries sont réunies près de huit cents statues qui, à elles seules, suffiraient à faire la réputation d'une autre ville que Rome. Signalons les plus renommées : les bustes de Domitien, de Trajan, de Titus, d'Auguste, l'*Athlète* qui tient de la droite un strigile et de la gauche un dé, l'*Amazone*, la *Pudicité*, la *Minerve Medica*, le *Faune au repos*, *Diane chasseresse*, le *Centaure*, la *Femme acéphale*, la *Vénus du Vatican*, et enfin le groupe colossal du *Nil* entouré de seize petits lutins, rappelant les seize coudées de sa crue et dont le Louvre possède une reproduction. L'antiquité où il semble que tout fut grand, vices et vertus, revit plus imposante dans ces images mutilées que dans les descriptions des historiens et des poètes.

Le musée *Pio-Clementino*, fondé par Clément XIV et par Pie VI, son successeur, n'est pas moins admirable par le nombre de ses chefs-d'œuvre, la richesse de ses ornements et la régulière majesté de ses proportions. Il est divisé en huit parties principales : *Cour du Belvédère*, *Salle des animaux*, *Gallerie des Statues*, *Salle des bustes*, *Chambre des musées*, *la Rotonde*, *Salle de la Bige*, *Galerie des Candélabres*. Des sarcophages en marbre avec des bas-reliefs merveilleusement sculptés, des baignoires en granit égyptien, en porphyre, exhumés des thermes de Caracalla et de Dioclétien, montrent à quel degré de splendeur en étaient arrivés les Romains. Il n'est pas dans l'art de fragment plus remarquable que le *Torse du Belvédère :* semblable au tronc majestueux d'un chêne, le dieu mutilé, Hercule au repos, souple et robuste à la fois, paraît se reposer des grands travaux qui lui ont valu l'immortalité de l'Olympe. Michel-Ange se disait élève du *Torse*, et Raphaël s'efforça de le reproduire dans sa Vision d'Ezéchiel.

La plus célèbre des antiques est l'*Apollon du Belvédère*, découverte vers la fin du XVe siècle sur les rivages de la mer, dans les ruines d'Antium. L'idéal du beau pour le sculpteur ne consiste-t-il pas dans l'équilibre rythmé des formes prises par parties et présentées collectivement ? Or, ce problème si ardu semble avoir reçu une solution magnifique dans cette merveilleuse production dont l'auteur nous est inconnu. Le fils de Latone est représenté au moment où il vient de lancer une flèche inévitable au serpent Python, et il a gardé toute

la sérénité d'un dieu qui combat sans colère et triomphe sans effort; le grand air de jeunesse, de sérénité, de fierté noble et digne que revêt cette idéale figure, son port, sa démarche, tout annonce un des heureux habitants de l'Elysée: *incessu patuit deus.* « L'ignorant qui le regarde, observe Eméric David, s'émeut, se passionne, trouve en soi pour l'admirer un sens qu'il ne se connaissait pas; l'homme savant dans les arts, chaque fois qu'il le considère, reconnaît avec étonnement qu'il n'en avait pas senti la perfection ; plus il a de connaissances, plus il y découvre de finesse, de vérité, de grandeur, de beautés toujours nouvelles. »

Mentionnons ensuite l'*Apollon Musagète*, la *Vénus accroupie*, l'*Antinoüs du Belvédère*, le *Méléagre*, les *deux Pugilateurs* de Canova, *Discobole*, l'empereur *Nerva*, *Jupiter Sérapis*, *Ménélas*, le poète *Ménandre*, *Uranie*, *Terpsichore*, et arrivons au *Laocoon*, œuvre de trois artistes rhodiens, miracle de l'art, selon Michel-Ange.



Tête d'Apollon du Belvédère.

Ce groupe se compose de cinq morceaux, mais si habilement réunis que Pline crut n'en voir qu'un seul, *ex uno lapide.* Il fut trouvé en 1506, sur l'Esquilin, dans les ruines du palais de Titus, fêté et célébré par tous les poètes, Sadolet en tête. On ne saurait mieux rendre la lutte sublime d'une âme héroïque et d'un corps torturé par un implacable ennemi. L'amour paternel exhale à peine un gémissement contenu par la dignité du héros et la résignation du prêtre d'Apollon. Aussi M. de Bonald a-t-il pu dire : « La douleur de Laocoon est toute chrétienne. Il ne jette pas comme dans l'Enéide d'épouvantables cris. Sa bouche reste fermée, son œil seul parle en regardant le ciel, et ce langage paternel déchire le cœur... Il y a là une douleur ineffable de père, une résignation sublime, une beauté calme qu'aucun sculpteur n'a jamais pu reproduire. »

C'est la traduction en marbre de Virgile, et on se demande en face de ce groupe sublime si l'artiste n'a pas vaincu le poète ([1]).

1. Enéide, Livre II. Nous reproduisons ici le récit de Virgile traduit par Delille.

Laocoon offrait un pompeux sacrifice,
Quand deux affreux serpents sortis de Ténédos
(J'en tremble encore d'horreur) s'allongent sur les flots.
....

Deux chanoines de la collégiale déposent, ces jours-là, sur l'autel le buste en argent du saint renfermant son crâne. Les deux fioles antiques, pleines de son sang coagulé et conservées précieusement dans un ostensoir d'argent, sont retirées d'une cachette fermée par une porte d'argent massif pratiquée derrière le maître-autel et placées devant l'insigne relique. Parfois le miracle s'opère en quelques minutes, d'autres fois il se passe une heure et plus avant que le sang des ampoules devienne liquide et vermeil. Pendant ce temps la foule prie, mais la dévotion des Napolitains n'a rien qui ressemble à l'oraison de quiétude de sainte Thérèse. On entend d'abord un murmure confus de voix suppliantes; peu à peu, avec un *crescendo* que la foi et l'amour rendent magnifiques, ce murmure s'accentue, il vibre, il éclate. Les femmes lèvent leurs bras vers la statue du saint qu'elles conjurent avec larmes en lui donnant de petits noms d'amitié, et bientôt une immense clameur remplit la vaste église. Ce désordre, ce bruit, ces cris surprennent d'abord l'étranger ; mais il y a dans cette foi passionnée quelque chose de si saisissant que les plus indifférents ne tardent pas à partager l'émotion générale. Quand le sang, devenu liquide, bondit en gros bouillons dans le reliquaire, un chanoine s'écrie en le montrant au peuple : *sanguis liquidus, sang liquide !* Alors aux prières ferventes, aux invocations pressantes de la foule, succède un long cri d'enthousiasme, le *Te Deum* s'échappe de milliers de poitrines, l'orgue et les voix prennent de ces inflexions émues communiquées par l'enthousiasme, et le frisson du divin court dans cette multitude de croyants. La bannière est aussitôt hissée sur l'une des tours de la cathédrale, vingt et un coups de canon sont tirés en rade, les navires se pavoisent, et toutes les cloches de la ville se mettent en branle ; le soir, il y a illumination générale et concert. Aux temps du royaume des Deux-Siciles, tous les corps de l'Etat ainsi que la famille royale assistaient à cette fête d'un éclat incomparable. Voilà le fait qui se répète périodiquement depuis je ne sais combien de siècles et en présence de je ne sais combien de milliers de témoins de toute condition, de toute religion et de tout pays.

« Voltaire et Lavoisier ont voulu mordre à cette fiole, dit Alexandre Dumas, peu suspect en fait de crédulité religieuse, et comme le serpent de la fable, ils y ont usé leurs dents. Est-ce un secret gardé par les chanoines du Trésor et conservé de génération en génération depuis le quatrième siècle ? Cette fidélité même, on en conviendra, est plus miraculeuse que le miracle. J'aime donc mieux croire tout bonnement au miracle, et pour ma part, je déclare que j'y crois. » — L'auteur des *Mousquetaires* avait résidé longtemps à Naples où il exerçait les fonctions de surintendant des musées nationaux. — D'ailleurs on pourrait dire à ceux qui douteraient de ce miracle que Baronius appelait insigne et perpétuel, *insigne ac perenne*

— Si cela était, il y aurait une ébullition continue, et l'on ne constaterait pas cette ébullition se faisant, cessant, puis reparaissant à intervalles.

— C'est le résultat de la chaleur produite par les baisers appliqués sur la relique.

— Non, car le sang ne se donne à baiser qu'après la liquéfaction.

— C'est un courant électrique, un fil métallique.

— Ce serait un plus grand miracle ; car les ampoules sont à la vue de tous et personne n'a jamais aperçu le moindre fil.

— C'est un mystère.

— Pour les libres-penseurs, c'est un mystère, soit ! mais pour nous, c'est un miracle.

miraculum : si vous n'y croyez pas, allez-y voir. La liquéfaction miraculeuse est tellement certaine que le clergé de Naples s'empresse de faire placer les étrangers de manière à la bien voir de leurs yeux, et à s'assurer qu'il n'y a ni illusion ni supercherie.

La sacristie du *Trésor*, à la cathédrale, renferme de précieux témoignages de la piété séculaire des particuliers et des rois de Naples envers saint Janvier ; on y conserve entre autres reliques insignes le *bâton de saint Pierre*. D'après la tradition, le Prince des Apôtres arriva à Naples, l'an 42 de JÉSUS-CHRIST. Une pieuse femme, lui ayant offert l'hospitalité dans sa maison, reçut en échange le bienfait de la foi. Saint Pierre venait à peine de quitter cette demeure pour se diriger vers Rome, que le mari de la dame, Asprenus, fut saisi d'un mal violent. Un serviteur courut après l'Apôtre qui, pour toute réponse, remit à l'esclave son bâton. Le malade, l'ayant pris entre ses mains, fut guéri sur l'heure. Asprenus devint le premier évêque de Naples. Le bâton est renfermé dans un étui d'argent percé de distance en distance d'ouvertures qui permettent de le voir; il est rond, en bois d'olivier.

Parmi les trois cents églises de Naples, une des plus intéressantes est *Saint-Dominique*. Le grand saint Thomas d'Aquin aimait à y prier et c'est là qu'il a puisé, au pied du tabernacle, cette incomparable science qui fera toujours l'admiration des vrais savants. On y vénère le grand crucifix qui adressa la parole au Docteur Angélique après qu'il eut composé le magnifique office de la Fête-Dieu, où l'on trouve la théologie la plus exacte unie à la piété la plus tendre et à la poésie la plus élevée : *Bene scripsisti de me, Thoma ; quam mercedem recipies?* Vous avez bien écrit de moi, Thomas, dit le divin Maître ; quelle récompense désirez-vous ? » — « Nulle autre que vous-même, Seigneur, *Non aliam nisi te, Domine,* » répondit le saint, qui s'était senti soulevé de terre. Le Crucifix noirci par le temps peut avoir un mètre et demi de hauteur, et de la bouche du Sauveur on voit sortir les paroles citées plus haut et qui furent peintes aussitôt après que le saint Docteur les eut entendues. « Thomas, dont les écrits recevaient l'approbation du Ciel et les applaudissements de la terre entière, habitait comme le dernier de ses frères une humble cellule. Cette chambre où il composa l'office du Saint-Sacrement, où il vécut pendant les quinze mois qu'il enseigna la théologie à Naples, a été transformée en chapelle, sans perdre sa forme primitive. Elle est petite, faiblement éclairée, et divisée par une cloison à laquelle est suspendue la cloche qui appelait les écoliers du Docteur Angélique. Au-dessous est la classe même où il donnait ses leçons ; on y voit encore un débris de sa chaire. Cette salle est oblongue et reçoit le jour par trois croisées. Le traitement du puissant professeur était par mois de six ducats ou vingt-cinq francs de notre monnaie. » C'est Mgr Gaume qui parle ainsi.

Saint-Pierre ad Aram marque aux générations le lieu précis qu'habita le prince des Apôtres durant son séjour à Naples ; on y conserve la table sur laquelle il offrit les saints Mystères. *Saint-Paul Majeur* possède les corps sacrés de saint

Gaétan de Thienne et de saint André Avellino qui furent la gloire de leur Ordre, les modèles des prêtres et les bienfaiteurs de leur patrie.

Parmi les autres églises de Naples, l'artiste chrétien visite avec intérêt l'*Incoronata*, *Sainte-Lucie*, *Sainte-Claire*, *Saint-Sévère*, le *Gesu Nuovo* où l'on vénère les restes précieux du B. P. de Jéronimo ; et, entre toutes, l'église de *Saint-Martin des Chartreux* qui est le sanctuaire des arts comme l'Italie en est le temple. Située sous les murailles du fort Saint-Elme, c'est-à-dire dans une position admirable, cette église était jusqu'ici la propriété séculaire des enfants de Saint-Bruno



LE VESUVE.

qui s'étaient plu à l'embellir. Les marbres les plus rares, découpés avec un goût parfait, en forment le brillant pavé ; Lanfranc, Stanzoni, l'Espagnolet, Guido
[illegible] ichi les voûtes et les chapelles des chefs-d'œuvre de leur
[illegible] pitre, les panneaux, les sièges sculptés, les mosaïques
[illegible] superbes cloîtres du couvent sont supportés par des
[illegible] vrent sur le golfe de Naples. De là on jouit d'un
[illegible] pieds, la ville entière étale ses rues, ses palais,
[illegible] rdins, et tout alentour surgissent des noms
[illegible] onde de souvenirs : le Pausilipe, Misène,

Ischia, Pouzzoles, Baïes, Cumes, Portici, Herculanum, le Vésuve, Pompéi, Castellamare, Sorrente, Capri. C'est un panorama féerique, le plus magnifique de l'Europe, et qui serait le plus beau du monde, si celui de Constantinople ne lui était, dit-on, supérieur.

Naples n'a rien à envier aux autres grandes cités européennes en fait d'établissements consacrés à la charité. Qu'il nous suffise de citer l'*Albergo reale dei poveri* palais royal des pauvres, et le grand hôpital tenu par nos Sœurs grises, d'origine franc-comtoise. Des écoles, des bibliothèques nombreuses, de riches musées sont ouverts au public studieux. Au musée *nazionale* — autrefois *museo Borbonico*, ainsi nommé des Bourbons, ses fondateurs — on a réuni toutes les œuvres d'art, les statues, les fresques, les inscriptions, les poteries découvertes dans les ruines de Pompéi et d'Herculanum : ces collections qui forment un trésor unique au monde, nous font connaître les usages des Romains du premier siècle de notre ère, car elles renferment tous les objets capables d'initier un homme du dix-neuvième siècle aux plus intimes secrets de la vie domestique, civile et religieuse d'un monde enseveli depuis deux mille ans.

Une ascension au Vésuve est le complément nécessaire d'un voyage à Naples. Un chemin de fer funiculaire établi à la base même du cône volcanique sur une longueur de huit cents mètres environ facilite la montée, qui néanmoins n'est pas sans fatigue ni péril. M. Eugène Loudun en avait conservé un fâcheux souvenir quand il écrivait : « On maudit l'absurde idée qu'on a eue de monter au Vésuve, pour faire comme tout le monde, pour aller voir, quoi ?— Si le volcan ne fume pas, un trou, un peu plus grand que les trous qu'on trouve partout, ou s'il fume, rien du tout, si ce n'est des torrents de fumée qui empestent, vous aveuglent, vous font tousser et vous font fuir... Vous voilà enfin arrivé ; votre premier mouvement est de vous asseoir. Le cratère est à trois pas devant vous ; vous n'en feriez pas même un pour le voir. Vous êtes venu pour cela cependant ; vous vous levez donc, vous regardez la bouche béante du monstre. Il y en a qui se paient la fantaisie d'y descendre pour pouvoir dire : « Je suis descendu *dans* le Vésuve ! »

Le cratère a bien des fois changé de forme. Actuellement il présente deux sommets séparés par un vallon semi-circulaire qui, vu de Naples, produit l'effet d'une profonde gerçure : c'est l'*Atrio del Cavallo*.

Depuis l'épouvantable catastrophe, le Vésuve a fréquemment vomi des laves et des cendres ; souvent même il se dégage du volcan des vapeurs abondantes et des gaz qui projettent par la force d'expansion une grande quantité de pierres de tout volume. « Lors des éruptions, nous apprend M. Joanne dans son *Guide*, la fumée s'élève du cratère sous la forme d'une colonne perpendiculaire jusqu'à une hauteur de trois mille mètres, et s'élargit à son extrémité supérieure d'une façon qui la fait ressembler à un pin. Les pluies de cendres et de petits fragments de pierres ponces dits *lapilli*, durent quelquefois plusieurs jours. Elles durèrent douze jours dans l'éruption de 1822, observée par M. de Humboldt. La vapeur d'eau chaude lancée à cette hauteur de trois mille mètres se condense dans une atmosphère plus froide, et cette brusque condensation augmente la tension élec-

trique; des éclairs sillonnent en tous sens la colonne de cendres et on entend le roulement du tonnerre distinct du bruit du volcan. Parfois, sous l'influence de la pression intérieure, la montagne se crevasse et la lave coule par des bouches ouvertes bien plus bas que le cratère. La lave conserve sa chaleur interne quelquefois pendant des années entières, étant recouverte à la surface de scories qui sont de mauvais conducteurs de la chaleur. » Mais en tout cas les éruptions éclatent rarement tout d'un coup; elles s'annoncent généralement par des signes précurseurs qui permettent aux habitants d'aviser à leur salut. Les sources et les puits tarissent, le sol est pris de convulsions, des bruits souterrains se font entendre, les animaux, surtout ceux qui vivent dans les terriers, se mettent à errer avec effarement, et des pluies de pierres et de cendres précèdent le grand courant de laves. Il en fut ainsi en 1861, époque de la dernière grande éruption.

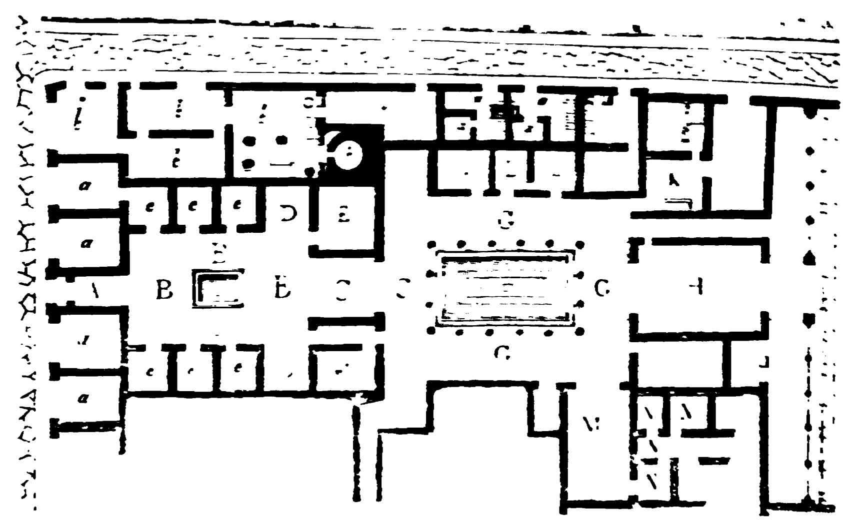


Du Vésuve descendons à *POMPÉI*, cette autre attraction de l'Italie, l'ancienne Pompéia des Romains, où Cicéron possédait une villa et qui était le rendez-vous des plus illustres personnages de Rome et de l'Empire. Qui ne connaît la lamentable fin de cette cité riche et prospère alors peuplée de trente à quarante mille habitants? Pline le Jeune, témoin oculaire, l'a racontée en termes émouvants.

Au mois de novembre de l'année 79, pendant que la population pompéienne est en fête, tout à coup le sol s'ébranle, de sourds gémissements font présager une catastrophe imminente. Bientôt en effet une pluie abondante de cendres et de pierres ponces vole dans les airs et répand la désolation et la terreur dans les rues de la voluptueuse cité. D'épaisses ténèbres enveloppent la population comme dans un voile immense; c'est une nuit soudaine qui vient usurper l'empire du jour. De toutes parts retentissent les cris des femmes et des enfants fuyant en désordre. Les uns s'empressent de regagner leur maison pour en retirer les objets les plus précieux, les autres se réfugient dans les temples; le plus grand nombre s'enfuient affolés sur le rivage de la mer ou dans l'intérieur des terres. De violents incendies ne tardent pas à se déclarer sur plusieurs points à la fois, des flammes sinistres consument les habitations, et tout en dissipant l'obscurité, ajoutent encore à l'horreur du tableau. Les monuments s'écroulent en écrasant les fuyards sous les débris de colonnes et de murailles. — Cependant le nombre relativement peu considérable de cadavres retrouvés dans les ruines de l'infortunée cité, nous prouve que beaucoup d'habitants parvinrent à échapper au cataclysme.— Dans le même temps, des crêtes gigantesques du Vésuve s'échappent avec violence des jets d'eau bouillante. Ces ondes brûlantes en roulant dans les rues forment bientôt une boue liquide, recouvrant la ville entière au point que l'on en perdit plus tard tout vestige. Au commencement de notre siècle, on a commencé à l'exhumer des décombres au milieu desquels elle était ensevelie. Une cité, cité silencieuse est là tout entière dans l'état où l'ont laissée ses infortunés habitants surpris par la catastrophe la plus terrible qu'ait enregistrée l'histoire, depuis la fin non moins tragique de Sodome et de Gomorrhe.

L'amateur d'antiquités profanes ne pouvait guère autrefois se représenter la

vie des anciens, qu'à l'aide de quelques notions incomplètes et de quelques rares monuments détériorés. Mais voilà que soudain Pompéi, appartenant tout à fait à l'antiquité, s'éveille d'un sommeil dix-huit fois séculaire et secoue le manteau de cendres qui l'a tout à la fois ensevelie et préservée. C'est comme si l'horloge du temps se fût subitement arrêtée pour elle et eût seulement repris sa marche après des siècles et des siècles écoulés. Parcourons, si vous le voulez bien, cette ville étrange dont les monuments et les maisons semblent avoir été décapités par une faux immense qui en aurait abattu les toits et les étages pour ne laisser debout que des fûts de colonne, des pilastres qui n'ont plus rien à soutenir et des arcades isolées. On dirait un quartier de ville à demi construite. On se fait ainsi une très juste idée de la voie publique et même du rez-de-chaussée des maisons, des boutiques, des *atrium*, des péristyles, etc..., et l'on reste frappé de trois traits



PLAN DE LA MAISON DE PANSA.

caractéristiques de cette ville antique : l'étroitesse des rues, l'exiguïté des chambres, les vastes dimensions des places et des théâtres. Les rues, un peu plus larges que celles de Venise, se coupaient presque toutes à angle droit ; elles étaient pavées de grandes dalles comme aujourd'hui encore à Florence, à Gênes, à Pise, à Naples, et elles sont profondément entaillées par les roues des chars que dirigeaient des cochers renommés pour leur adresse et leur patience. De chaque côté, des trottoirs très élevés et très étroits étaient réservés aux piétons qui ne s'y attardaient point à causer, mais passaient vite, sous les flèches de feu d'Apollon. Les rues étaient bordées par des demeures plus ou moins somptueuses et par des boutiques aux devantures élégantes, où l'on voit encore les noms des marchands et les divers symboles de leur profession.

Donnons ici, d'après l'auteur des *Derniers jours de Pompéi*, quelques détails sur la manière dont les maisons de cette ville, l'une des plus importantes de la Cam-

panie, étaient construites. Nous avons d'ailleurs vérifié par nous-même l'exactitude de cette description topographique.

On entre communément par un étroit passage appelé *vestibulum*, dans une salle le plus souvent entourée de colonnes, et à laquelle communiquent plusieurs chambres à coucher. Au milieu de la salle est un réservoir quadrangulaire destiné à recevoir l'eau de pluie qui arrive par une ouverture pratiquée dans le toit. Ce réservoir appelé *impluvium*, et près duquel se trouvaient quelquefois placées les images des dieux lares, était particulièrement sacré pour les anciens. Le foyer hospitalier, si souvent mentionné par les poètes latins, ne se composait à Pompéi que d'un brasier mobile. Dans un coin reculé, on voyait une caisse de bois entourée de cercles de fer ou de bronze, et qui, fixée par des clous sur un socle en pierre, semble avoir servi aux mêmes usages que nos coffres-forts. C'était dans cette salle ou *atrium*, décorée d'un bassin de marbre avec une eau jaillissante, que l'on recevait communément les clients et les visiteurs d'un rang inférieur.

VASES trouvés à Pompéi.

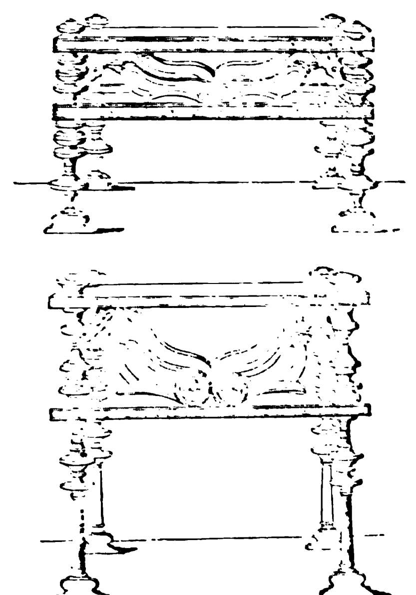
En face de l'entrée et à l'autre extrémité de la salle se trouvait un grand salon de réception (*tablinum*), dont le parquet était ordinairement orné de riches mosaïques et les murs couverts de magnifiques peintures. Là se conservaient les archives de la famille ou celles de la charge publique que remplissait le propriétaire du lieu. De cette chambre, on passait, d'un côté dans un cabinet destiné aux objets rares et précieux, et de l'autre dans la salle à manger (*triclinium*).

Toutes ces pièces s'ouvraient sur une colonnade oblongue qu'on appelait *péristyle*, et où se terminait la maison, si cette maison était petite. Au milieu de cette colonnade il y avait toujours un petit jardin, et à droite et à gauche on voyait plusieurs portes qui conduisaient à des chambres à coucher et à un second *triclinium*.

Dans une grande maison, le centre du péristyle présentait une fontaine ou un bassin pour les poissons, et à l'extrémité se trouvait quelquefois un salon de tableaux ou *pinacotheca*. Ensuite seulement venait le *viridarium* ou jardin. Le premier et le second étage, qui ne régnaient que sur une partie de la maison, comprenaient généralement la chambre des esclaves. Les salles du rez-de-chaussée étaient petites. On recevait ordinairement les étrangers dans le péristyle ou dans le jardin, et comme on invitait rarement à dîner plus de neuf personnes

à la fois, les salles à manger n'avaient pas besoin d'être spacieuses. Les murs étaient peints avec luxe, quoique avec peu de goût. Les habitants de Pompéi aimaient surtout les couleurs vives et les dessins fantastiques. Ainsi ils peignaient souvent la partie inférieure de leurs colonnes d'un rouge éclatant, et laissaient le reste sans couleur; et quand le jardin était petit, ils cherchaient à le faire paraître plus grand, en représentant sur la muraille de clôture des arbres, des temples et autres objets semblables.

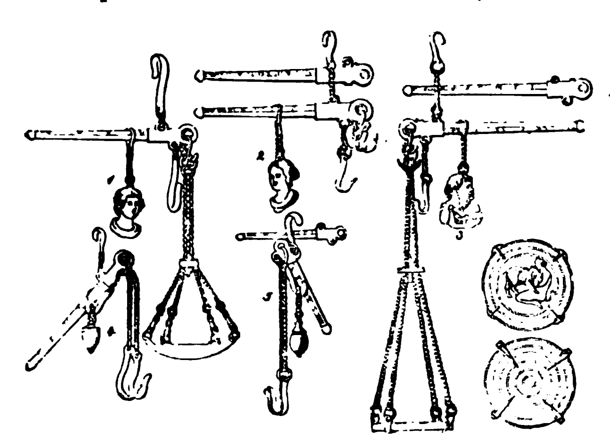
Devant la porte d'entrée, le maitre faisait graver sur un pavé en mosaïque la parole du salut : *Salve* ou *Have*. Un esclave attaché par le pied défendait la maison. Quelquefois il était remplacé par un chien, et on lit souvent sur le seuil des demeures pompéiennes : *Cave canem*, gare au chien! Les pièces de l'habitation privée étaient séparées des précédentes, mais elles n'avaient pas une seule fenêtre sur la rue, la lumière et l'air n'y pénétraient que par l'*atrium*. La vie privée était complètement murée.


SIÈGES trouvés à Pompéi.

Vous pouvez pénétrer dans ces habitations désertes, parcourir toutes ces pièces nues dont néanmoins les murailles ont conservé des fresques si fraîches et le pavé, des mosaïques si intactes qu'on croit entrer dans une maison bâtie d'hier ; on est tenté de s'asseoir en attendant le retour des maîtres... absents depuis plus de dix-huit cents ans. « Partout solitude profonde, dirons-nous avec Mgr Gaume, silence solennel, qu'interrompent à peine le colloque fugitif du cicerone et de l'étranger venu de loin pour visiter cette nécropole ; ou le pas du vétéran, ruine ambulante qui veille sur les remparts ; ou la pioche du fossoyeur qui déterre lentement quelques coins de la cité ensevelie toute vive, et bien mieux conservée sous sa couverture de cendres que la momie égyptienne dans son triple rang de bandelettes parfumées. »

Au premier regard on s'étonne que les anciens aient donné des proportions si restreintes à leurs appartements. On se l'explique en se rappelant qu'ils passaient la plus grande partie de leurs journées sous de vastes portiques, au théâtre, au forum, aux thermes, au temple; la vie de famille leur était à peu près inconnue. C'est qu'en effet la femme est l'âme du foyer domestique. Or, à Pompéi comme dans les autres villes du monde païen, la femme était une puissance méconnue que le Christianisme seul a révélée, une esclave dont il a brisé les fers. O femmes chrétiennes, rendez grâces au Fils de Marie qui vous a relevées, honorées, ennoblies, et par son sublime Evangile a revendiqué votre place de compagne et d'amie au foyer domestique !

Mais ne faut-il pas regretter qu'on ait dépouillé les édifices de Pompéi de tout ce qui pouvait sur place et *de visu* initier le visiteur aux us et coutumes de ses habitants ? Meubles, outils, ustensiles de ménage, sièges, amphores, armes, bijoux, colliers, objets de toilette, ont été recueillis pour enrichir le musée national de Naples où ils sont classés, rangés, étiquetés, numérotés dans des armoires vitrées, sans que rien leur donne un sens et en fasse comprendre l'usage. Pourquoi avoir enlevé de l'habitation du chirurgien ses innombrables instruments à découper, scier, percer, disséquer, broyer le pauvre corps humain ? Les ceps destinés à enserrer les pieds des criminels eussent été mieux dans le *petit local* réservé aux malfaiteurs. On aurait aimé voir dans l'*atrium*, prête à sortir, la voiture aux chèvres, en bronze, pour les enfants; dans la salle à manger les rince-bouche; dans la cuisine, les fourneaux économiques presque semblables aux nôtres ; dans le poulailler, les œufs de marbre faits pour exciter la poule à pondre et lui ôter la tentation de becqueter les siens. Dans une écurie, encore attaché au râtelier, était un âne, un squelette d'âne avec son mors en bronze : image mélancolique de la triste destinée de ce patient souffre-douleurs, oublié là et y mourant sans bouger. Ici, on a découvert le cadavre d'un avare étouffé dans la cachette où il venait chercher son trésor avant de s'enfuir ; là, celui d'une sentinelle armée du casque et de la cuirasse, la lance dans la main droite, et qui avait péri à son poste plutôt que d'enfreindre la discipline militaire; plus loin, celui d'un esclave couché près d'une massue dont il s'était servi pour essayer d'enfoncer la porte de la maison de ses maîtres subitement convertie en prison. Dans le temple d'Isis, un prêtre des faux dieux tenait en mains des objets précieux offerts à la déesse dont les oracles étaient si renommés dans la Grande-Grèce (1); un autre était armé d'une hache de sacrificateur ; un troisième, assis devant une table, le couteau en main, achevait son festin.

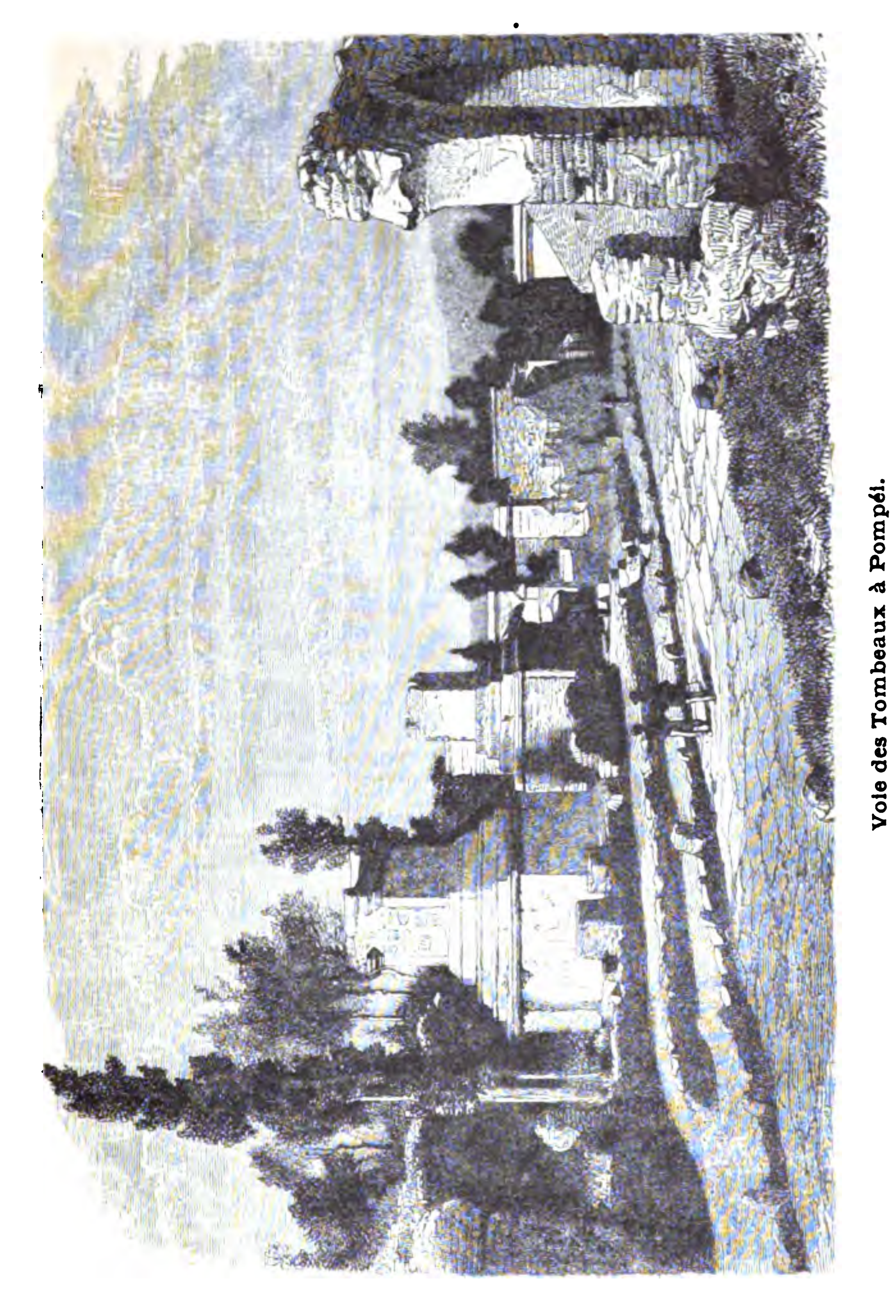


BALANCES trouvées à Pompéi.

Toute cette ville a un aspect étrange et terrifiant. C'est un squelette gigantesque, c'est le palais de la mort. Ah ! si du moins ce n'était que la mort temporelle ! Mais c'est une tout autre mort qui remplit d'horreur le visiteur chrétien. La chaîne scellée au mur près de la porte d'entrée et à laquelle on attachait comme un chien de garde l'esclave de la porte, *janitor*, les squelettes des gladiateurs dans l'amphithéâtre d'où les craquements sinistres et la pluie de feu du Vésuve expul-

1. Ainsi s'appelait l'Italie méridionale à cause des nombreuses colonies grecques qui s'y étaient établies.

sèrent subitement les spectateurs ; les abominables idoles qu'on y trouve tout alentour, les peintures lascives et les symboles révoltants, signes d'une profonde

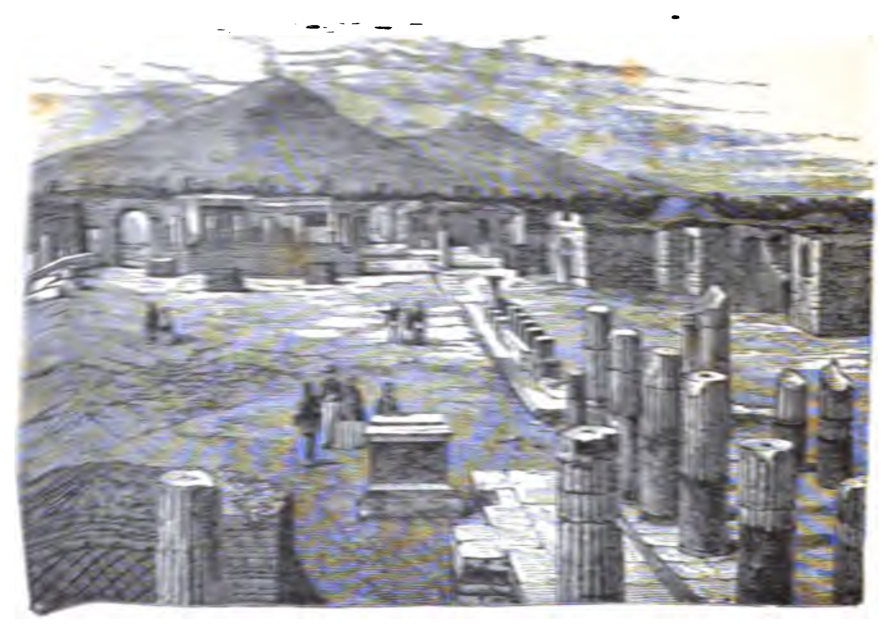


Voie des Tombeaux à Pompéi.

dépravation, et que l'on rencontre à chaque pas dans les rues, dans les temples, dans les appartements privés et jusque dans les tombeaux : tout cela fait frisson-

[illegible] indéfinissable vous étreint en [illegible] et on a hâte de fuir cette [illegible] accentue d'une manière si [illegible] les redoutables sont vos jugements [illegible].

[illegible] Mgr Gaume, bien différente [illegible] sous les coups des [illegible] l'épouvantable catastrophe [illegible] ensevelie sous une couche [illegible] plus seulement dans les



Forum.

livres, dans des souvenirs et dans des ruines, mais dans une réalité palpable, le paganisme tel qu'il était, voluptueux, cruel, égoïste.

« C'est à peine si le quart de ton enceinte est découvert, et déjà nous avons compté neuf temples, deux théâtres, un amphithéâtre, des thermes, deux *forums*, une basilique, une caserne ; pas un hôpital !! Partout dans tes temples, dans tes carrefours, dans tes rues, dans tes maisons, des idoles monstrueuses et des peintures obscènes, vivants témoins de l'infamie de ton culte et de l'abomination de tes mœurs ; puis, dans le luxe et dans la distribution même de tes habitations, le sensualisme abject, l'égoïsme et l'absence de la vie de famille. Adieu, Pompéi ! page de l'effrayante histoire du monde païen, tu en apprends plus sur la dégradation de l'humanité que tous les livres des sages. Grâce à toi, le miracle *qui* régénéra l'univers resplendit à mes yeux d'un éclat plus vif que le beau soleil qui brille sur ta tombe entr'ouverte... »

Pourtant, au milieu de cette Babylone, il est à croire que Dieu comptait quelques élus. Un signe sacré, trouvé dans la maison de Pansa, semble prouver qu'il y avait des chrétiens à Pompéi. Nous savons d'ailleurs que saint Pierre avait passé à Naples en 44 et que saint Paul trouva des frères à Pouzzoles en 59. Est-il croyable que vingt ans après le passage de saint Paul, et trente-cinq ans après celui de saint Pierre, une ville aussi importante que Pompéi, si rapprochée de Naples, ne possédât aucun adepte de l'Evangile?



Il est sur cette terre d'Italie si riche en souvenirs bénis et en reliques précieuses un joyau incomparable qui fait l'admiration des peuples, un sanctuaire vénéré que les pèlerins du monde entier continuent de vénérer chaque jour ; nous avons nommé la *SANTA CASA* de *Lorette*. C'est un édifice de quelques pieds de longueur, simple comme la demeure du pauvre, et plus précieux pourtant que les palais des rois ; ou plutôt c'est une maison royale aussi : elle a abrité avec le dernier rejeton de la race de David, le Roi du ciel et la Reine des anges, JÉSUS, Marie, Joseph, cette Trinité de la terre. « C'est la maison, pour nous servir des expressions d'une Bulle célèbre, où la bienheureuse Vierge Marie a été conçue, où elle a grandi, où à la parole de la salutation de l'ange, elle a conçu le Sauveur du monde ; où elle a nourri son fils d'un lait versé par le ciel même dans son sein virginal; où elle l'a élevé ; où elle se reposait dans la prière lorsque arriva son assomption du siècle pervers à la gloire des cieux. Cette demeure fut la première église consacrée par les Apôtres à la gloire de Dieu et à l'honneur de la Bienheureuse Vierge Marie. Les anges la transportèrent de Nazareth sur les côtes de la Dalmatie, et de là au territoire de Recanati, où depuis bientôt six siècles le monde chrétien la vénère: c'est la *Santa Casa*, la sainte maison de Lorette. »

En effet, par un prodige des plus étonnants dont l'histoire fasse mention, les modestes murailles qui avaient abrité tant de mystères et tant de vertus à Nazareth, la cité des fleurs, furent arrachées de leurs fondations par les anges et transportées en une seule nuit d'orient en occident.

Voici comment l'auteur de *Rome et Lorette* résume tout ce qui a été dit sur l'authenticité de la Sainte Maison. « Le miracle de la translation de la maison de la Sainte Vierge de Nazareth à Tersatz en Dalmatie, en 1291 ; puis de ce lieu dans la marche d'Ancône, aux environs de Recanati, sur l'autre rive de l'Adriatique, en 1294; et enfin quelque temps après, sur la colline qu'elle occupe aujourd'hui, est aussi clairement constaté qu'il est possible de le désirer. Sans parler de l'autorité de la tradition et de l'autorité du fait en lui-même, qui laisse difficilement supposer une supercherie, la seconde translation est attestée par un saint canonisé, le B. Nicolas de Tolentino, l'une des gloires de l'ordre de Saint-Augustin. Les chrétiens apprécieront la valeur d'un tel témoignage ; il n'en est point de valable pour qui voudrait le récuser. Ni le temple magnifique où les fidèles vont vénérer et toucher ce miracle, ni le Saint-Sacrifice qu'on y célèbre tant de fois tous les jours depuis tant de siècles, ni la vraie dévotion d'une multitude de

saints et de grands hommes, ni le trésor de grâces et d'indulgences que le Saint-Siège a, presque sans interruption, profusément ouvert en ce lieu béni, ne pourront, je le sais bien, convaincre les prétendus esprits forts qui vivent au milieu des merveilles de la création sans vouloir reconnaître que le Dieu créateur de toutes choses peut faire des miracles que leur intelligence ne s'explique pas. Pour nous catholiques, l'Eglise nous laisse sur ce point liberté complète; nous pouvons douter, mais il nous est doux de croire. Oui, cela non seulement nous est doux, mais encore cela nous est aisé. Il ne nous vient point à l'esprit que Dieu veuille tromper notre piété, ni notre amour. S'il n'avait point ordonné à ses anges d'apporter au cœur du monde catholique cette maison qui fut le théâtre du premier mystère de notre salut, il aurait su en faire disparaître la trompeuse image; et autant il lui serait facile d'anéantir un vain simulacre, autant sans doute il lui a été facile de donner à notre vénération ces pierres saintes, du moment qu'il entrait dans ses impénétrables desseins d'abandonner aux infidèles le sol, autrefois béni, qui les avait d'abord portées. »

C'est une incontestable vérité qu'il répugne à la Providence souverainement sage de faire servir les témoignages surnaturels de sa puissance à induire les hommes en erreur. Aussi la mémorable parole qui a inspiré l'établissement divin du Christianisme — *Domine, si error est, a te decepti sumus* — signifie précisément que l'erreur est impossible là où Dieu intervient par des actes éclatants et prodigieux à l'appui de ce qu'il veut faire connaître avec sûreté. Or, cet infaillible principe s'applique à l'authenticité du miracle de la *Santa Casa*, soit qu'on se place au point de vue des grâces particulières et sans cesse renouvelées qu'y reçoivent les fidèles, soit que l'on considère les prodiges stables et permanents qui attestent, aux yeux de tous, l'origine de cette maison bénie. De là une double série de merveilles, aussi rigoureusement constatées que supérieures à toutes les lois ordinaires de la nature. Bien longue et bien édifiante sans doute serait l'histoire de ces merveilles, guérisons prodigieuses, conversions plus prodigieuses encore, grâces d'état et autres signes manifestes des bénédictions réservées aux pèlerins de Lorette, non moins que des châtiments redoutables infligés aux profanateurs. Mais l'intervention toute spéciale de la Providence pour imprimer au sanctuaire de Lorette un cachet surnaturel correspondant à son origine et à ses souvenirs sacrés, nous est révélée avec une irrésistible évidence par un fait qui n'est guère moins surprenant que le miracle de la translation et qui d'ailleurs, permanent de sa nature, est aussi absolument certain qu'inexplicable en lui-même : la Sainte Maison repose sans fondations, sans appui d'aucune sorte sur le sol inégal de l'antique route de Recanati, contrairement aux lois de l'architecture et malgré les tremblements de terre si fréquents en Italie, telle qu'elle y parut à la fin du XIIIe siècle et telle aussi que l'y ont reconnue depuis lors deux constatations solennelles. De plus, il est facile de voir que le Christ de bronze placé sur la porte de la sainte chapelle a été comme dévoré par les baisers des pèlerins, et que le marbre s'est profondément creusé sous les genoux des fidèles tout alentour de la sainte demeure; tandis que les murailles sacrées,

continuellement couvertes depuis tant de siècles des baisers brûlants de la foi et de l'amour, ne paraissent pas avoir subi la moindre altération. N'est-il pas évident qu'une force secrète les soutient et les conserve?

Au reste, l'action divine est là palpable et indéniable.

Bien vite, en effet, le béni sanctuaire aurait reçu de lamentables atteintes de l'indiscrétion des pèlerins si, enhardis par l'impunité, ils eussent considéré les reliques de la Sainte Maison comme un trésor que chacun pouvait s'approprier. Or, une loi protectrice, édictée non seulement par les Souverains Pontifes, mais sanctionnée par d'éclatants miracles, veille à l'intégrité des saintes murailles et empêche d'en emporter la moindre parcelle. Au lieu des faveurs et des miracles que l'on attendait d'une relique aussi précieuse, des maladies inconnues, des châtiments mystérieux, des disgrâces de toute nature sont venus frapper les transgresseurs, jusqu'à ce qu'ils aient restitué leur pieux larcin. Dans la partie de la Sainte Maison désignée ordinairement sous le nom de *Santo-Camino*, on voit, outre la pierre célèbre rapportée par l'évêque de Coïmbre en 1562, un grand nombre de sachets de soie remplis de poussière, quelques grains de ciment, quelques fragments de pierre rendus, dans des circonstances analogues, à la sainte demeure que Dieu se montre jaloux de conserver intacte à travers les siècles. Montaigne, qui les avait observés déjà nombreux au seizième siècle, en fait mention dans son *Voyage en Italie.*

Ainsi dans toute l'histoire du sanctuaire de Lorette resplendit l'admirable intervention de la Providence; on y voit un tel enchaînement de merveilles, une démonstration si lumineuse de tous les détails, qui s'expliquent d'ailleurs et se justifient les uns les autres, qu'il est raisonnablement impossible de garder le moindre doute à ce sujet. De plus, qui oserait nier la tradition ininterrompue, les sentiments de foi et de piété si vifs et si profonds qu'on éprouve en cet auguste sanctuaire, la reconnaissance pour les bienfaits reçus qui attestent avec toute la force de l'autorité et du consentement universel le grand miracle permanent de Lorette?

Un jour, vers la fin du siècle dernier, un noble représentant de cette antique aristocratie vénitienne qui porta si haut et maintint si longtemps la gloire et la prospérité de sa patrie, vint en pèlerinage à Lorette, accompagné de sa famille et d'un grand nombre de serviteurs. Lorsqu'il se fut acquitté de ses dévotions, dans l'intérieur de la Sainte Maison, avec la piété la plus exemplaire, il fit appeler tous les gens de sa suite et, leur désignant du doigt la lampe d'or massif offerte à la sainte Vierge par la sérénissime République, il leur adressa d'un air grave cette parole, la seule qui tomba de ses lèvres au cours de cette visite : « Regardez, mes enfants, c'est ainsi que pensaient nos anciens ! »

Montrant aux hommes de notre temps et à ceux qui viendront après nous ces éloquents témoignages de la piété de nos aïeux, du pouvoir et de la bonté de Marie, l'Eglise, comme le vieux sénateur vénitien, n'a qu'un mot à leur dire : « Enfants, telle était la foi de vos pères ! » Ceux-là ne seraient pas dignes de leurs ancêtres, que l'exemple de leur générosité laisserait froids et indifférents.

Après cela, il nous serait facile de donner les preuves qui, pour tout homme

[illegible] que nous venons d'exposer jusqu'à
[illegible] nombreuses ; elles rempliraient
[illegible] preuves d'autorité ; témoignage
[illegible] ; témoignage de quarante-six
[illegible] actes publics et par des décisions
[illegible] s'est prononcé par les miracles les
[illegible] approfondi des diverses preuves
[illegible] ation, il en est une plus forte
[illegible] ceux qui ont fait le pèlerinage
[illegible] que ressent quiconque a l'in-
[illegible] On éprouve dès en entrant
[illegible] attendrissement. Vous croiriez
[illegible] passer encore JÉSUS et sa Mère,
[illegible] leurs regards aimants s'arrêter
[illegible] ne saurait rendre ce que vous
[illegible] une joie pure, pleine, sur-
[illegible] une conviction contre
[illegible] ne prévaudra jamais.
[illegible] aperçoit enfin, non pas
[illegible] lorsqu'il lit au fronton
[illegible] le grand pontife Sixte-
[illegible] Maison de la Mère de
[illegible] qu'il n'est plus besoin
[illegible] pour constater ce que
[illegible] La Sainte Maison
[illegible] qu'elle n'exciterait
[illegible] Qu'est-ce donç
[illegible] dans cette humble
[illegible] que mêlé parmi ses
[illegible] monde, les yeux
[illegible] Verbe fait chair de-
[illegible] *Magnificat anima*
[illegible] quand il monte à
[illegible] tremblantes le
[illegible] dans le sein de
[illegible] yeux fermés, à la
[illegible] exagération ? Je
[illegible] les impressions
[illegible] et des yeux,
[illegible] dix-neuf siècles en
[illegible] que votre foi ne

[illegible] est renfermée

dans une vaste et magnifique église où elle tient lieu en quelque sorte de maître-autel. On pénètre dans cette église par trois portes en bronze très remarquables. Elles sont couvertes de bas-reliefs qui rappellent, s'ils ne l'égalent, cette porte du baptistère de Florence que Michel-Ange trouvait digne d'être mise à l'entrée du Paradis. Celle du milieu, plus haute et plus large que les autres, présente sur ses deux battants les principaux faits de l'Ancien Testament mis en rapport avec ceux du Nouveau : d'un côté, la figure et la prophétie, de l'autre, la réalité et l'événement. Les pages de la grande épopée chrétienne qui n'ont pu être écrites sur la porte du milieu ont trouvé place sur les portes latérales, dans de superbes médaillons entourés d'arabesques. Comme complément, ou plutôt comme présage des traditions sacrées, ces tableaux sont accompagnés par les statuettes des Sibylles. Et quel est le terme où vient aboutir cette longue suite de siècles? Quel est le but de tous les oracles et de toutes les promesses ? Levez les yeux au frontispice, un groupe divin vous répondra ; dans les bras de sa Mère l'Enfant JÉSUS disant : « C'est moi le principe et la fin, l'alpha et l'oméga de toutes les prophéties et de tous les événements du monde antique. »

L'église a la forme d'une grande croix latine dont le centre est surmonté de cette coupole qui fait de si loin battre les cœurs et pleurer les yeux des pèlerins. Elle a trois nefs, dont les deux latérales se prolongent en déambulatoire autour du chœur. Au milieu s'élève la Sainte Maison, en sorte que douze autels forment à la Reine des Apôtres une avenue triomphale, et neuf autres, représentant les neuf chœurs des Anges dont elle est aussi la Reine, lui font une couronne de gloire. Ces chapelles sont toutes plus belles les unes que les autres ; elles pâlissent cependant devant les magnificences du Baptistère. Les fonts, qui ont coûté 80.000 francs, sont faits d'un grand vase de bronze à demi pyramidal, au sommet duquel s'élève la statue du Précurseur baptisant le Sauveur du monde. Autour des fonts sacrés se trouve représenté en relief tout ce qui, dans l'Ancien et le Nouveau Testament, rappelle le Sacrement de la régénération chrétienne. Quatre statuettes d'un travail exquis sont placées aux quatre coins du monument pour exprimer les merveilleux effets du baptême. La première représente la Foi avec cette devise : « Elle ne saurait être trompée, *Nescia falli* » ; la seconde, l'Espérance avec ces mots : « Elle ne saurait être ébranlée, *Nescia flecti* » ; la troisième, la Charité avec cette inscription: « Elle ne saurait être divisée, *Nescia scindi* » ; la quatrième, la Persévérance avec cette légende : « Elle ne saurait être brisée, *Nescia frangi.* » C'est tout un traité sur le premier des Sacrements. Au-dessous de ces statues sont quatre médaillons qui approprient ce baptistère à l'église de Lorette. On peut y suivre les diverses stations de la Sainte Maison, d'abord traversant dans les airs la mer Adriatique, puis s'arrêtant dans le bois des Lauriers, pour passer de là dans la terre des deux frères de Recanati, et venir enfin se fixer dans le lieu où elle repose aujourd'hui.

Au centre de l'église, au-dessous de la grande coupole, s'élève le revêtement de marbre qui recouvre, sans les toucher, les murailles de la *Santa Casa* : écrin précieux renfermant la sainte relique ; pages immaculées sur lesquelles le ciseau

des plus grands artistes a gravé l'histoire de Celui et de Celle qui ont sanctifié, l'un par sa conception, l'autre par sa naissance, tous deux par leur vie, l'humble demeure que ce reliquaire renferme. Des colonnes partagent en intervalles égaux les pages de ce magnifique album. Dans ces intervalles sont représentés les faits de la grande histoire : la Nativité, le Mariage, la Purification, la Mort et l'Assomption de la Vierge, la Nativité du Sauveur, l'Adoration des bergers et des Mages. Entre chaque couple de colonnes on a ménagé une double niche : la première pour tous les Prophètes, la seconde pour les Sibylles qui ont chanté les gloires de la Vierge Marie. A la façade occidentale, celle qui regarde la grande nef, est adossé l'autel de l'Annonciation, au-dessus duquel se trouve l'étroite fenêtre grillée qui éclaire la sainte demeure. On l'appelle communément *fenêtre de l'Ange*, non point, comme quelques personnes l'ont cru, parce que l'ange serait entré par là pour saluer la sainte Vierge, mais probablement à cause du bas-relief de l'Annonciation qui la surmonte. C'est ce travail exécuté par Sansovino, que Vasari proclamait une œuvre divine : « Cette maison de la Vierge, habitée par son Fils, s'écriait-il dans son enthousiasme, revêtez-la de diamants et de perles orientales. Que seront tous ces trésors en comparaison de tels chefs-d'œuvre ! »

Du côté du revêtement de marbre opposé à l'autel de l'Annonciation, c'est-à-dire à la façade orientale, on s'arrête pour lire la belle inscription gravée par ordre de Clément VIII, et qui renferme en quelques lignes toute l'histoire du miraculeux habitacle.

Enfin on entre dans la *Santa Casa* proprement dite, par deux portes latérales qui se trouvent près de l'extrémité occidentale. Elle mesure trente pieds de longueur, treize de largeur, et à peu près autant d'élévation. Ses parois ont un pied deux pouces d'épaisseur ; elles sont faites de simples pierres rouges comme de la brique, et rendues toutes luisantes par les baisers des fidèles. On a vainement cherché semblables pierres dans toutes les contrées environnantes, tandis que c'est la pierre ordinaire des carrières de Nazareth. Les murailles sont isolées du revêtement de marbre ; nulles fondations ne les soutiennent, et même d'un côté, à cause de l'inégalité du terrain, elles ne touchent point au sol. Aussi, au témoignage des plus habiles architectes, la conservation seule de cette maison, debout dans des conditions pareilles, est un miracle perpétuel. Le plafond, autrefois uni et parsemé de petites étoiles dorées, était surmonté d'un toit en plan légèrement incliné. Il a été remplacé sous le pontificat de Paul III, au XVIe siècle, par une voûte élégante dont le fond bleu céleste est découpé en petits carrés également parsemés d'étoiles d'or. En construisant cette voûte, on laissa au milieu de sa partie supérieure une ouverture de forme ovale pour faciliter la circulation de l'air dans la sainte chapelle, où la multitude des cierges et l'affluence des pèlerins rendaient la respiration pénible.

Au couchant se trouve la fenêtre de l'Annonciation, garnie d'une grille en bronze ciselé. Au-dessus on a placé l'antique croix grecque apportée avec la *Santa Casa ;* une toile tendue sur le bois a reçu l'image du Christ peinte à la manière orientale. Vers le fond de la sainte chapelle, du côté opposé à la *fenêtre de l'Ange*

mais non adossé à la muraille, s'élève l'autel qui est celui-là même sur lequel a célébré saint Pierre. Il a été recouvert d'un bois rare et d'ornements précieux. A gauche de l'autel est la sainte armoire apportée aussi avec la maison et renfermée maintenant dans un buffet moderne. Là sont conservées deux petites écuelles qui servirent aux usages de la Sainte Famille. Enfin, derrière l'autel, à droite, est une autre porte par laquelle on entre dans la partie où se trouve ce qu'on appelle le *Santo Camino*, c'est-à-dire la cheminée de la *Santa Casa*, et à côté de la cheminée se présente une petite excavation pratiquée dans la muraille, comme on en voit encore dans les maisons des pauvres ; on y conserve une troisième tasse ou écuelle semblable aux précédentes, et qui servit aussi à l'Enfant JÉSUS. Elle est en terre cuite et le vernis en est détaché en quelques endroits ; elle est recouverte de ciselures d'or sur lesquelles sont gravés les mystères de l'Annonciation et de la Nativité du Sauveur. On l'offre à baiser aux pèlerins qui s'empressent d'y déposer pour les faire bénir chapelets et médailles. Au-dessus de la sainte cheminée, dans une niche, on vénère une antique statue de la Vierge Mère, en cèdre du Liban, ouvrage de saint Luc qui était tout à la fois écrivain, peintre, sculpteur et médecin.

Telle est la maison qu'habitait la sainte Vierge à Nazareth. C'est ici, *hic*, dans ce réduit étroit et incommode, que le Verbe a daigné se faire chair dans le sein de Marie pour habiter parmi nous : *Hic Verbum caro factum est.* Cette inscription qu'on lit en lettres d'or sur l'autel, frappe les yeux du prêtre célébrant les saints Mystères. Ce mot *hic* a pour le cœur un charme, une suavité qu'on ne peut bien éprouver et comprendre que sur les lieux mêmes. C'est ici vraiment, se dit-on, le théâtre de l'un des plus grands mystères qui se soient accomplis sur la terre et dans les cieux, et muet d'admiration on se prosterne pour bénir dans le silence de l'adoration les merveilleuses inventions de l'amour d'un Dieu.

Il y a 1866 ans, une ambassade incomparable se préparait là-haut ; et, tressaillant d'un légitime et saint orgueil, l'archange quittait le céleste séjour. Radieux, il a pris son essor ; où va-t-il ? Sans s'arrêter aux grandes cités de Rome et d'Athènes, sans donner même un regard aux splendeurs des royales demeures, il vole à Nazareth, en Galilée, vers une pauvre maison, de modeste apparence.

Et cette maison où descendit l'Archange, la voici : *Hic Verbum caro factum est !*

Et dans cette demeure, pauvre elle-même, humblement cachée, inconnue du monde, une jeune fille priait; c'était sa maison natale, le modeste toit de ses pères. Et cette vierge s'appelait Marie. Plein de respect, l'ange la salua; il lui émit le vœu de la Trinité Sainte. Et alors il y eut un moment où, dans ce réduit ignoré, le salut du monde, les décrets éternels furent en toute réalité suspendus aux lèvres de l'humble vierge. Enfin un *fiat* non moins puissant que celui de la création enfante une plus étonnante merveille : « Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole ! » Et aussitôt les cieux s'ébranlent, des légions d'anges descendent pour faire cortège au Fils de Dieu, et le Verbe divin, sans quitter le sein de son Père où il demeure éternellement, prend un corps et une âme semblables aux nôtres dans le sein de Marie.

La maison où ces prodiges s'accomplirent, la voici : *Hic Verbum caro factum est!* Voici, à n'en pas douter, l'asile où le Créateur des mondes habita sous une forme visible parmi les hommes. Voici le seuil qu'il a si souvent franchi, le foyer où il venait s'asseoir, les murailles qui ont vu sa pauvreté, son travail, qui ont entendu sa voix si suave, la voix de sa Mère et celle de son Père nourricier. Oh ! si ces pierres pouvaient parler ! Si elles pouvaient redire au monde ce qu'elles savent du grand mystère dont elles furent si longtemps les témoins !

Comme les historiens et les savants, les poètes ont aussi célébré la maison de Lorette. Qu'on nous permette de citer ces doux vers que la *Santa Casa* a inspirés à M. Octave Ducros de Sixt :

Pauvre maison où Marie
D'un Fils divin prenait soin,
A genoux, l'âme attendrie,
Je te contemplais de loin.

C'est donc ici qu'ils vécurent,
Me disais-je. J'écoutais
Ce que les pierres murmurent,
Pour ne l'oublier jamais.

O sainte enfance ! ô tendresse,
Sourires de mon Sauveur,
Durs travaux de sa jeunesse,
Abaissement et grandeur !

Ici trente ans, sans relâche,
Celui qui créa les cieux
D'un mot, sur son humble tâche
Se courba silencieux.

Et trente ans, silencieuse
Devant ce Fils adoré,
Ta prière, femme heureuse,
Monta sur ce toit sacré.

Non, non, de ces murs antiques
Nul ne devrait approcher,
Seules des mains angéliques
Sont dignes de les toucher.

Les anges qui les portèrent,
En chantant prirent leur vol,
Et les lauriers s'inclinèrent
Quand leur pied toucha le sol.

Et les lauriers et les anges
Ont fait ce que nous ferons ;
Comme eux chantons ses louanges
Et comme eux courbons nos fronts.

Ta main pourtant me relève ;
Tu me dis d'entrer chez toi ;
Mère, ce serait un rêve,
Si JÉSUS n'était en moi !

Mais tu veux que je t'honore
Comme il t'honora jadis.
Eh bien ! j'obéis encore :
Ma mère, accueille ton fils !



BOLOGNE est située au pied de collines peu élevées, dans une plaine dont la fertilité lui a fait donner le surnom de *Bologna-la-Grassa*. Une ceinture de remparts, longue de six kilomètres, percée de douze portes, entoure cette ville. Les rues sont bordées de maisons à arcades. Bologne fut annexée en 1859 au royaume d'Italie dont elle forme maintenant un des centres les plus importants. Bâtie par les Gaulois et successivement la proie des Lombards, de Pépin, de Charlemagne, des Vénitiens et des Allemands, la cité bolonaise se vit encore déchirée par les discordes civiles jusqu'au moment où elle se donna au Saint-Siège. Sous le gouvernement paternel des Papes, elle vécut paisiblement jusqu'en 1848, époque à laquelle les Autrichiens entrèrent dans ses murs, après un bombardement de huit jours. Avec ses beaux édifices, avec sa Collégiale de San-Petronio, avec ses deux tours carrées au sommet desquelles le regard étonné s'étend par un temps serein de l'Adriatique à la Méditerranée, avec ses palais Lambertini, Bevilacqua, Caprara, Ranuzzi, Mareschalchi, Albergotti, avec ses vastes couvents et ses innombrables églises, la grave et studieuse Bologne s'impose à l'admiration du voyageur.

La tour des *Asinelli*, la plus haute de l'Italie, dépasse de quelques pieds la flèche du dôme des Invalides. La *Garizenda* n'a que quarante-huit mètres. Ce qui les rend toutes deux fort curieuses, c'est leur inclinaison qui pour l'une dépasse trois pieds et pour l'autre huit. « Elles ne sont pas belles, prétend E. Loudun : l'une penche à droite, l'autre à gauche et en avant. Elles ont assez l'air de deux vieilles dames fort caduques et fort avariées qui s'arrêtent et causent ensemble courbées sur leurs cannes. »

L'Université de Bologne, la plus ancienne de l'Italie, est une des plus célèbres du monde. Fondée en 425 par l'empereur Théodose, elle mérita d'avoir pour protecteur Charlemagne lui-même. Il serait trop long de rappeler tous les grands hommes qu'elle a produits ; leurs noms montrés avec orgueil aux étrangers sont un encouragement perpétuel pour les jeunes générations qui viennent là s'initier aux nobles labeurs de l'esprit.

Entre toutes les églises il faut remarquer ici 1) *Saint-Paul*, où se trouve le tombeau de la princesse Elisa Bacciochi, sœur de Napoléon. 2) *Saint-Pétrone* où Cassini établit sa première méridienne et où l'on admire les *Sibylles* des portes et de magnifiques vitraux. 3) L'église *del Corpus Domini* ou *della Santa* pour dési-

gner sainte Catherine de Bologne qui vécut là et y repose depuis quatre siècles, assise sur un trône dont la grâce égale la richesse. Son corps momifié, toujours intact, conserve toute sa flexibilité, et chacun peut se convaincre *de visu* que les membres de la sainte, unis sans aucun artifice, se soutiennent par eux-mêmes ; toutefois la carnation générale est noirâtre, excepté à la partie inférieure de la joue droite qui reçut le contact des lèvres du divin Enfant. C'est là un miracle évident, perpétuel, tangible, devant lequel croulent toutes les objections des incrédules. 4) *Saint-Dominique*, où repose sous un splendide autel en marbre blanc, d'un travail exquis, l'illustre rejeton des Gusman, le sauveur de l'Europe méri-



BOLOGNE.— Palais du Podestat.

dionale, et avec saint François d'Assise, la colonne de l'Eglise au treizième siècle, le grand saint Dominique. « Bologne, dit le P. Lacordaire [1], s'est toujours distinguée par son zèle pour le grand concitoyen que la mort lui avait donné. En 1267, elle transporta son corps, du tombeau sans sculptures où il reposait, dans un tombeau plus riche et plus orné. Cette seconde translation eut lieu par les mains de l'archevêque de Ravenne, en présence de plusieurs autres évêques, du Chapitre général des Frères Prêcheurs, du podestat et des anciens de Bologne. Le cercueil fut ouvert, et le chef du saint, après avoir reçu les baisers des évêques

1. *Vie de saint Dominique.*

et des Frères, fut présenté à tout le peuple du haut d'une chaire élevée en dehors de l'église Saint-Nicolas. En 1383, le cercueil fut ouvert une troisième fois, et la tête fut placée à part dans une urne d'argent, afin que les fidèles pussent jouir du bonheur de vénérer ce précieux dépôt. Enfin, le 16 juillet 1473, les marbres du monument furent enlevés de nouveau et remplacés par des sculptures dans le goût du quinzième siècle. Elles sont l'ouvrage de Nicolas de Barri et représentent divers traits de la vie du saint. Je ne les décrirai pas. Je les ai vues deux fois, et deux fois en les regardant à genoux, j'ai senti à la douceur de ce tombeau qu'une main divine avait conduit celle de l'artiste et forcé la pierre d'exprimer sensiblement l'incomparable bonté du cœur dont elle couvre la poussière. Depuis lors cette glorieuse sépulture n'a point été touchée, et trois siècles ont passé sans qu'un œil humain ait aperçu les sacrés ossements qu'elle contient, ni même le bois du cercueil. Le monde n'était plus digne de semblables apparitions. »



Les tours penchées à BOLOGNE.

5) *Saint - Etienne*, monument curieux à tous égards, est composé de sept églises réunies dont la première remonte au IVe siècle. « Si je connaissais un archéologue admirateur sincère et désintéressé de notre art chrétien, dit Mgr Gaume, je lui conseillerais d'aller s'établir à Bologne et d'étudier chaque jour, pendant une année entière, l'église Saint-Etienne. *Atrium*, fontaines sacrées, architecture de tous les styles, chapelles de toutes les formes, vieilles fresques du XIIe et du XIIIe siècle, peintures naïves pleines de vie et de mouvement, madones, *ex-voto*,

tombeaux de saints; il trouverait là un véritable musée, dont chaque objet forme une page de l'histoire de l'art, depuis l'origine du Christianisme jusqu'à nos jours. En sortant de ce monument que je crois unique au monde, il verrait encore, suspendue au mur extérieur, l'antique chaire à prêcher d'où l'on annonçait l'Evangile au peuple assemblé sur la place publique. »

On voit dans une chapelle attenante à un couvent de Dominicaines une relique touchante qui se rapporte à un fait miraculeux de la vie de saint Dominique: c'est la table sur laquelle deux anges vêtus de blanc déposèrent des pains mystérieux en un jour de disette, pendant que Dominique, assis à cette table priorale, tenait levés vers Dieu les yeux du cœur, par une prière instante.

Enfin, sur la cime élancée d'un mont solitaire s'élèvent le svelte clocher et la brillante coupole de *Notre-Dame de la Garde*, qui possède une image miraculeuse de la sainte Vierge, peinte par saint Luc. Un portique en maçonnerie composé de six cent trente-cinq arcades, la plupart ornées de peintures et d'inscriptions pieuses, unit la ville au sommet de la sainte montagne. Ces superbes arceaux conservent les noms des personnes qui les ont fait construire, et ce n'est pas sans émotion qu'on y lit ceux des diverses corporations d'artisans dont les épargnes ont contribué à cette route merveilleuse qui conduit à la *Source des grâces.*

Chaque année la Reine de la montagne descend dans la ville et y passe trois jours. Sa marche est un vrai triomphe; les habitants de Bologne et ceux de toute la province accourus à la fête composent le cortège. Le cardinal-archevêque attend l'aimable Princesse à la porte de la ville, dont il lui présente les clefs. Après l'avoir reçue avec tous les honneurs dus aux têtes couronnées, il la porte lui-même à l'église de Saint-Pierre, où elle reste quarante-huit heures environnée nuit et jour des hommages empressés d'un peuple immense. Le troisième jour, elle visite la cathédrale où elle donne sa bénédiction. De là, elle reprend le chemin de son palais aérien, d'où elle protège l'heureuse cité qui s'étend à ses pieds.

Son retour n'est pas moins pompeux que sa venue; il a lieu dans les premiers jours de mai. Or, il faut avoir vu l'Italie pour comprendre tout ce qu'ajoutent de charmes et de splendeurs à cette fête brillante et les beautés du printemps et la pureté du ciel. Cette vision d'un monde supérieur a passé, et tout ce peuple italien est heureux, et ces imaginations si vives, et ces cœurs si inflammables sont de nouveau sanctifiés par de chastes images, par de pieuses émotions, et l'*esprit* a remporté une victoire de plus sur les *sens.*

« A l'Italie surtout le culte de la Reine des vierges est nécessaire. De là, sans aucun doute, les fêtes, les symboles, les inscriptions, les usages variés et nombreux qui vous y rendent Marie présente à tous. Que le touriste léger ou impie ne voie dans ce fait universel qu'une superstition misérable, cela étonne peu: celui qui doute de tout ne se doute ordinairement de rien. Quant à l'observateur judicieux, il y découvre avec admiration une des plus belles harmonies du Christianisme [1]. »

1. *Les Trois Rome*, t. I.

Le Musée bolonais possède de fort belles toiles. Il suffit de mentionner le *Martyre de sainte Agnès*, du Dominiquin, la *Madone della pietà*, du Guide, et surtout la *Sainte Cécile* de Raphaël qui a fait pousser cette exclamation à Vasari : « En vérité, si d'autres tableaux s'appellent des peintures, il faut trouver un autre nom pour qualifier ces figures de Raphaël où l'on sent frémir la chair, palpiter la vie. »

Le voyageur qui entre à *VENISE* après la chute du jour, observe Mgr Gaume, se croit transporté dans quelque cité fabuleuse des *Mille et une Nuits*. Une ville su-



VENISE. — Grand Canal.

perbe, vaste, populeuse, assise au milieu de la mer, sans qu'on aperçoive pour lui servir de base, ni une motte de terre ni une pointe de rocher ; de longs canaux bordés de maisons et de palais dont les fondements sont cachés dans les flots, tandis que la façade, semi européenne, semi orientale, s'élance majestueusement dans les airs ; un silence lugubre que ne trouble ni le pas des chevaux ni le mouvement des voitures, mais seul le bruit monotone des rames qui frappent en cadence la tranquille surface des ondes ; le son varié d'harmonieuses sonneries, les mille voix criardes de tout un peuple qui encombre plusieurs centaines de ponts, et passe rapidement au-dessus de votre tête ; des gondoles aux couleurs sombres, qui parcourent en tous sens les longues sinuosités des lagunes ; les falots de ces voitures



VENISE. Place Saint-Marc et le Campanile.



Le Pont des Soupirs à VENISE.

[illegible] ce singulier spectacle [illegible] impression qui a le privilège [illegible] la merveilleuse histoire de cette cité jadis si redoutée et si célèbre.

> [illegible]
> [illegible]
> [illegible] sur la terre et sur l'onde.
> [illegible] du commerce du monde.
> [illegible]
> [illegible] le Doge [illegible]
> [illegible]
> [illegible]
> [illegible]
> [illegible]
> [illegible]
> [illegible] la haute République.

Un autre spectacle non moins ravissant est celui dont on jouit, à l'aurore, du haut du *clocher de Saint-Marc.* Les premiers feux du jour en se reflétant dans les vastes lagunes, répandent sur la cime des vagues des teintes purpurines et chatoyantes qui feraient croire que de précieux tissus recouvrent la surface des ondes; des miasmes salins emplissent l'air d'une réconfortante fraîcheur; puis le roi des astres sort de sa couche humide pour inonder de lumière l'antique Venise avec ses dômes, ses campaniles, ses palais, ses colonnes, ses portiques, ses façades grecques arabes, byzantines. A l'orient, s'étend l'Adriatique semée d'îlots groupés avec grâce autour de l'imposante cité; au nord, les cimes blanchies des Alpes du Frioul; à l'occident, les vertes campagnes du Padouan et du Vicentin; au midi, la Brenta et ses bords si peuplés et si riches. Au premier coup d'œil, cette cité enchanteresse ne ment pas à son antique renommée. Il y a, en effet, quelque chose de magique dans ce groupe pittoresque d'édifices somptueux érigés sur une plaine liquide, reflétés, baignés sans cesse par les flots; l'esprit hésite tout d'abord à attribuer aux seuls efforts de l'homme ce merveilleux triomphe sur les éléments.

Venise c'est la ville silencieuse par excellence; car, dans ces petites rues coupées à tout instant par des canaux sur lesquels filent les gondoles et par des ponts où l'on n'accède souvent qu'au moyen de degrés, il n'y a pas une voiture, pas un chien, pas un cheval, pas une brouette. Madame de Staël prétend qu'on n'y voit même pas une mouche! Donc pas de bruit: le silence, le sempiternel silence qui a fait donner à la Venise actuelle le nom de ville morte. Et pourtant ce silence-là a bien son charme, le poétique silence des nuits d'été sur les lagunes. Ecoutons Eugène Loudun qui l'a goûté en artiste: « A demi couché dans une gondole qui glisse sur les flots tranquilles, enveloppé d'un air où rien ne bouge, sous la coupole bleue du ciel semé d'étoiles qui dansent leur valse légère, votre pensée et vos regards s'élèvent vers l'éther infini et oublient la terre; ce silence, loin de vous peser, complète le repos de tout ce qui respire; il ne s'impose pas, on l'accueille comme un hôte désiré; on en jouit, on le savoure et si l'on souhaitait qu'il cessât, ce serait pour

écouter une voix, comme celle d'Elvire sur le lac, chantant la fuite des heures, ou le refrain de nos mères sur la fragilité de la félicité humaine:

Félicité passée
Qui ne peut revenir,
Tourment de ma pensée,
Que n'ai-je, en vous perdant, perdu le souvenir?

Il y a pourtant, à Venise, un endroit animé, c'est la place Saint-Marc qu'on a comparée à la grande salle d'un palais magnifique. C'est le *salon de l'Europe*, a-t-on dit; on y vient en effet de toutes les parties du monde, on s'y donne rendez-vous, on s'y rencontre, on s'y assied, on y cause, comme dans un salon, et un salon princièrement décoré. Autour de vous, sur trois côtés des palais à arcades et sur le quatrième, la basilique de Saint-Marc éblouissante de marbre, d'or et de mosaïques. En retour, la *Piazetta*, comme un petit salon à côté d'un grand, avec son Palais des Doges à façade de marbre blanc et rose, au toit tout dentelé d'arabesques. Çà et là se dressent des statues, des groupes, des colonnes, apportés de siècle en siècle et disposés avec art. Ici, un joli petit palais de marbre, la *Loggia* ciselé comme un coffret; là, des lions accroupis, en porphyre, sur lesquels sautent les enfants; plus loin, deux colonnes portant sur leur fût léger, l'un la svelte statue de saint Théodore avec son crocodile, l'autre le lion ailé de Saint-Marc; puis la mer qui s'allonge en deux grands bras pour enserrer tous ces palais qu'elle baigne et qu'elle reflète. On dirait une salle de fête, et c'en fut une un jour du XVI[e] siècle, où le Sénat reçut le roi de France Henri III, dans cette place dont le pavé était couvert de tapis d'Orient, et sur laquelle était tendu un immense *velarium* semé d'étoiles d'or. Et comme dans un salon aussi une horloge d'un curieux mécanisme, au haut d'une tour brillante de vives couleurs, et des oiseaux familiers, les *pigeons de Saint-Marc*, connus de toute l'Europe, qui vont, viennent, voltigent, becquettent sans effroi autour des étrangers, et de toutes les corniches s'abattent par volées quand, au coup de deux heures, une main libérale répand, chaque jour, sur les larges dalles, le grain abondant.

Outre la place Saint-Marc, il y a encore à Venise un autre point animé en tout temps, le Grand Canal. Là, il y a toujours du mouvement, mais calme et non point bruyant comme dans nos rues de Paris: c'est la maîtresse voie de la ville qui va de la gare à la mer, sépare Venise en deux parties et les fait communiquer par son pont du *Rialto*, ce fameux pont anguleux en marbre blanc et bordé de boutiques vertes. Là, tout aboutit, tout vient, tout passe, c'est le boulevard, mais un boulevard où les landaus sont des gondoles et les maisons qui le bordent des palais, et quels palais! Des façades sculptées du haut en bas, des balcons ajourés, des frises en dentelles, des colonnes majestueuses, de longues galeries ornées des chefs-d'œuvre du Tintoret et du Titien, ces maîtres d'une fécondité prodigieuse, enfin de vastes péristyles où du haut de leurs piédestaux les bustes des grands hommes vous regardent passer.

« Venise, remarque madame de Staël, est la ville où il y a le plus de société. » Or,

sur cette place, dans ce salon, on se rencontre, on s'installe et l'on cause; on cause de ce qu'on a vu hier et de ce qu'on verra demain. On dit les musées, les églises qu'on a visités, les tableaux qu'on a admirés, les peintures de Saint-Roch, travail colossal de l'infatigable Tintoret, qui a couvert de peintures un palais; la belle statue du capitaine Colleoni, par Verocchio, si bien campé à cheval, sur la place Saint-Jean et Saint-Paul; les bains du *Lydo*, qui n'est plus un désert, comme au temps où Byron y galopait à cheval, et où mène aujourd'hui une allée de jeunes arbres qui sera demain une avenue ombreuse. En face de vous, le Palais des Doges vous rappelle le *Conseil des Dix* (en réalité ils étaient dix-sept), aux jugements sans appel, et si secret que le garde de ses archives ne devait savoir ni lire ni écrire. C'est là que se trouvent ces prisons aux noms effrayants, les *Plombs*, tout au haut du palais, et où furent incarcérés l'aventurier Casanova de Singalt et Silvio Pellico; les *Puits*, où vous êtes descendu hier, cachots sombres et bas, où l'on vous a montré le guichet par lequel on passait sa maigre pitance au condamné; les *Plombs* sous le ciel brûlant, sous les flèches du soleil, les *Puits* creusés au-dessous de l'eau, également délétères par l'obscurité, l'humidité et le manque d'air; et le *Pont des Soupirs* — quel nom éloquent! — qui menait du tribunal à ces prisons, antichambres de la mort. Tout cela, les *Plombs*, les *Puits*, le *Pont des Soupirs*, le jugement, la condamnation et la peine, à vingt pas l'un de l'autre, dans le palais même, sous la main de cette aristocratie, qui était aussi une République!

Et l'on se remémore alors l'histoire de Venise, ce passé si brillant, si dramatique, si glorieux, presque féerique, ses flottes, son *Bucentaure*, ce superbe navire de passage, où le doge montait chaque année, le jour de l'Ascension, pour la célébration de son mariage symbolique avec la mer. Il disait en jetant son anneau dans les flots: « Nous t'épousons, ô mer, en signe de notre vraie et perpétuelle souveraineté! » Quel orgueil, et quel défi lancé au monde! On se rappelle ces grandes familles patriciennes, Contarini, Tiepolo, Michieli, Falieri, Dandolo, Justiniani, Bracadino, Bembo, etc., dont douze, descendant des tribuns qui avaient élu le premier doge au huitième siècle, s'appelaient les *douze Apôtres*, et quatre autres les *quatre Evangélistes;* et le *livre d'Or*, où se faisaient inscrire les rois; et l'impériale domination de cette République sur les continents et sur les îles, sur la Grèce, Chypre, la Crète; et sa politique, « modèle achevé d'une habileté perverse »; et ses conquêtes et ses héros, Moncenigo, Foscari, Morosini, Cornaro, Dandolo, l'amiral aveugle, qui, à quatre-vingt-quatorze ans, menait les croisés à la conquête de Constantinople; et les doges qu'on décapitait sur l'*escalier des Géants*, et cette fin non moins extraordinaire: Venise donnée à l'Autriche par le premier Bonaparte, et au Piémont par le second!

L'on se souvient aussi de ces histoires créées par les poètes, et qui ont autant de vie et de réalité que l'histoire même: Othello, le *More de Venise*, Shylock, le *Marchand juif*, le *Souper des sept rois détrônés*, qui « sont venus passer le carnaval à Venise ». Histoires tragiques, touchantes, héroïques, filles naturelles de Venise et qui, dit bien Eugène Loudun, entourent son nom, son souvenir et son image

d'une poétique auréole, semblable à une gaze lumineuse, à travers laquelle on voit scintiller les étoiles.

***

La basilique de *Saint-Marc* serait-elle le seul monument de Venise, que cette ville serait encore le plus digne but du pèlerinage du monde, et mériterait cent fois le tribut d'admiration payé à sa renommée. Mélange d'architecture grecque, romane, gothique, musée de dépouilles opimes apportées du Péloponèse, de Constantinople, de l'Espagne, de la Syrie et de toutes les contrées où les doges faisaient flotter leurs pavillons; galerie splendide de peintures nationales, *Saint-Marc* résume à sa manière toute l'histoire de la puissante République. Lorsqu'on en franchit le seuil, remarque avec raison Mgr Gaume, on éprouve un sentiment analogue à celui de la reine de Saba, témoin des magnificences de Salomon. A la vue de ces voûtes d'or, de ce pavé de jaspe et de porphyre, de ces cinq cents colonnes de marbre précieux, de bronze, d'albâtre, de vert antique et de serpentine, de ces bas-reliefs en bronze, chefs-d'œuvre de Sansovino, de Titien Minio, de Zuccato, de Pietro Lombardo, on reste muet d'admiration. Le demi-jour qui éclaire toutes ces merveilles porte au recueillement et on se prosterne pour adorer le Dieu qui permet que les plus belles œuvres des hommes soient consacrées à sa gloire. Comme tous les grands peuples ont été des peuples religieux, ainsi leurs plus beaux monuments sont des monuments sacrés. Nous ne pouvons qu'indiquer ici la fameuse *Pala d'oro*, ou *Icone byzantine*. C'est une mosaïque en émail sur lames d'or et d'argent incrustée de ciselures, de perles, de camées et de pierres précieuses. Elle présente dans une suite de compartiments symétriques, les principaux faits de l'Ancien et du Nouveau Testament, de la vie de saint Marc, des apôtres, des prophètes, avec des inscriptions grecques et latines. C'est un ancien monument de l'art en Orient et l'un des plus rares exécuté à Constantinople vers la fin du dixième siècle.

Le Trésor de la basilique est un des plus riches reliquaires du monde. On y voit des vases sacrés, des patènes, un antipendium couvert de pierres dures orientales, plusieurs morceaux de la vraie Croix, un clou, l'éponge, le roseau, instruments de la Passion du Sauveur, le couteau qui servit au Fils de Dieu lors de la Cène et sur le manche duquel on distingue quelques lettres hébraïques; enfin deux candélabres, chefs-d'œuvre de l'orfèvrerie byzantine, qui mériteraient seuls qu'on visitât ce splendide Trésor.

Les autres monuments religieux de Venise sont relativement peu intéressants.

Voici l'église *Saint-Zacharie* avec les glorieux restes du père de saint Jean Baptiste. Sa façade, en style de la Renaissance, est assez remarquable. L'église *Sainte-Marie-du-Salut* avec sa belle coupole fut élevée en mémoire de la cessation de la peste, en 1630; au reste, l'intérieur de l'édifice est très commun. Les deux plus beaux sanctuaires, après Saint-Marc, sont indubitablement l'église des Jésuites, ornée de marbres précieux, de riches incrustations et de quelques tableaux du Titien et du Tintoret et la chapelle des *Scalzi* ou des Carmes De-

chaussés qui est également de la plus grande richesse. Quant à l'église *Saint-Jean et Saint-Paul*, on peut l'appeler, à juste titre, le Panthéon de Venise, car elle abrite les mausolées de plusieurs doges et de généraux dont le courage a honoré le drapeau vénitien. A l'exception de ces tombeaux plus ou moins artistiques, l'église n'offre rien qui soit digne d'attirer l'attention du visiteur.

Disons quelques mots d'un sanctuaire assez modeste par lui-même, mais intéressant par le souvenir qui s'y rattache : *Santa-Maria-Formosa*. Au dixième siècle, c'était la coutume à Venise, le jour de la Chandeleur, de célébrer un grand nombre de mariages à Saint-Pierre *di Castello*. Les heureux couples se rendaient en grande pompe dans cette église, où le patriarche les bénissait. En 943, des pirates de l'Istrie formèrent l'audacieux projet de s'emparer des fiancées. Ils se cachèrent pendant la nuit dans les îlots sur lesquels s'éleva plus tard l'arsenal, jusqu'au moment où le cortège arrivant à Saint-Pierre, ils fondirent sur cette foule désarmée et s'emparèrent des jeunes filles. Le doge Candiano, témoin de l'outrage, appelle aussitôt le peuple aux armes ; on s'élance à la poursuite des ravisseurs qui sont atteints et taillés en pièces dans les lagunes du *Caoslo* et les captives, ramenées en triomphe par leurs époux, viennent avec eux rendre grâces à Dieu dans l'église Saint-Pierre. Or, parmi les vengeurs de cette perfidie, se distinguèrent les habitants du quartier *Santa-Maria-Formosa*. Le doge se les fit présenter, loua leur belle conduite et les pria de lui demander une faveur. « Que vous veniez, lui dirent-ils, avec la dogaresse et toute la seigneurie visiter notre église, chaque année, à pareil jour, et nos vœux seront accomplis! — Mais s'il pleuvait? répliqua le doge. — Eh bien ! nous vous donnerons un chapeau pour vous couvrir; et si vous avez soif, nous vous donnerons à boire. » Depuis lors, fidèles à leurs promesses, les principaux habitants du quartier *Santa-Maria-Formosa* présentaient au doge deux chapeaux dorés et deux flacons de Malvoisie, le jour de la Chandeleur, au moment où il mettait le pied sur le seuil de leur église.

Aux beaux jours de la République vénitienne, les églises servaient de théâtre à de magnifiques cérémonies appelées *Andate ;* ces solennités consistaient dans des visites d'apparat imposées aux doges par les lois de l'Etat, en commémoration de quelque grand événement. Un luxe incroyable était alors déployé dans ces fêtes de quartier, où toute la ville assistait avec empressement.

Enfin, allons vénérer une relique de saint François de Sales, parcelle notable de son cœur conservée dans l'église de la *Visitation*. A la mort du saint évêque de Genève, son cœur fut déposé dans le couvent de la Visitation de Bellecour à Lyon ; mais avant d'être renfermé dans la boite de plomb destinée à le contenir, il fut remis entre les mains de sainte Chantal, et un fragment s'en détacha qui est aujourd'hui à Nevers. Quant à la partie la plus considérable du cœur précieux, déposée d'abord dans l'église de la Visitation de Bellecour, elle fut placée plus tard dans un reliquaire d'argent, puis dans une châsse magnifique en or, présent de Louis XIII. Lorsque les Religieuses de Bellecour abandonnèrent leur monastère, pendant la tourmente révolutionnaire, elles se réfugièrent

dans la ville des doges, emportant avec elles le précieux dépôt qui se trouve ainsi actuellement à Venise.

Ne quittons pas la reine des mers sans visiter les îles qui l'entourent comme d'une ceinture verdoyante. Le *Lydo*, longue digue de sable dont les flancs protègent l'antique cité contre la fureur des vagues, est la promenade favorite des étrangers. Des bateaux à vapeur portent continuellement du quai des Esclavons à cette île délicieuse de nombreux passagers. Des jardins anglais, des kiosques, des bosquets à l'aspect d'autant plus agréable qu'ils sont plus rares ici, donnent au *Lydo* un charme tout particulier. Si nous traversons de nouveau les lagunes, nous aborderons à *Saint-Lazare* des Arméniens. Ce couvent, fondé par Méchitar, après la peste de Morée, est habité par une colonie d'infatigables cénobites occupés sans relâche à la publication et à la diffusion des livres religieux écrits dans les divers dialectes des langues asiatiques. La bibliothèque du monastère compte un grand nombre de manuscrits orientaux fort précieux par leur antiquité.

Le commerce vénitien était au moyen âge le grand levier de la puissante et redoutée République. Venise était alors le vaste entrepôt où l'Europe venait s'approvisionner des productions de l'Asie. Mais la découverte d'un passage aux Indes par le Cap de Bonne-Espérance,aussi bien que la rivalité des navires gênois, porta au négoce de l'opulente cité un coup dont il ne devait point se relever.Cependant malgré les efforts de Trieste pour accaparer toutes les transactions commerciales de l'Adriatique, Venise a conservé de son ancien monopole la spécialité des glaces et des verroteries en tout genre. Ses principaux établissements de verrerie sont situés à *Murano*, l'une des îles les plus importantes des lagunes. Les glaces de Venise avaient acquis autrefois une réputation méritée encore de nos jours. A notre époque, on souffle les glaces seulement à Venise et en Allemagne ; ailleurs on les coule. En outre, les ouvriers vénitiens filent le verre comme on file chez nous la soie et le coton. Il est curieux de voir la dextérité de ces fileurs d'un genre à part ; d'une main, ils tiennent un petit bâton de verre fondant sur une lampe à alcool, de l'autre, ils enroulent la matière vitrifiée réduite à une extrême ténuité sur la roue d'un rouet. Avec ces fils ainsi préparés, on confectionne des tissus dont la finesse va jusqu'à l'emporter sur les étoffes de soie.

Venise, après avoir été la capitale d'un Etat très florissant, compte seulement de nos jours cent vingt-cinq mille habitants. Qui dira le degré de puissance et de splendeur où la porta son génie maritime ? Au quinzième siècle surtout, époque la plus brillante pour elle, son drapeau flottait depuis les Alpes jusqu'à Ravenne et Rimini, depuis Bergame et Brescia jusqu'en Istrie. Toute la côte de Dalmatie, Zante qu'elle avait enlevée aux Catalans, Lépante, Patras, Argos, Candie, Chypre reconnaissaient son autorité. Pendant plus d'un siècle les Vénitiens soutinrent avec une persévérance infatigable la guerre contre les Gênois jaloux de leur empire sur les mers. Cette République lutta aussi avec avantage contre les empereurs d'Allemagne, remporta des succès signalés contre l'empire grec et plus tard contre les Turcs. Mais depuis le traité de Passarovitz, en 1719, dont les clauses lui enlevaient la Morée, Venise déclina rapidement et



VENISE. — Place Saint-Marc et le Campanile.



Le Pont des Soupirs à **VENISE.**

d'un goût exquis, représentant les principales actions du *Semeur de miracles*, canonisé par Grégoire IX, en 1232, un an seulement après sa mort. On admire surtout le miracle de la jeune fille des environs de Padoue étouffée dans un



L'église Saint-Antoine à PADOUE.

bourbier et ressuscitée par le saint ; la conversion de l'hérétique Aloardine ; saint Antoine remettant à un jeune homme le pied qu'il s'était coupé après avoir frappé sa mère.

L'humble et glorieux franciscain sauva un jour Padoue menacée par le féroce Esselin *da Romano*, monstre altéré de sang. Par la double autorité de sa parole et de sa vertu, il l'arrêta, le confondit, le rendit immobile de terreur; et l'on vit le nouvel Attila, devenu doux comme un agneau, tomber à genoux devant l'envoyé de Dieu et lui demander grâce. Padoue était sauvée. Toute la Romagne retentit alors des louanges du thaumaturge dont le nom vole de bouche en bouche et que le Pape fait venir à Rome. C'était l'an 1230. La Ville Eternelle était pleine d'étrangers accourus aux saints Lieux pour gagner l'indulgence de la Croisade. Antoine parle sa langue maternelle à tous ces peuples qui ne la connaissaient pas et se fait comprendre de tous, si bien que Grégoire IX, ravi d'admiration, fait de lui cet éloge unique dans l'histoire : « C'est l'arche des deux Testaments, c'est l'arsenal des divines Ecritures. *Arca utriusque Testamenti et divinarum Scripturarum armarium.* » Comment s'étonner après cela de l'enthousiasme qu'Antoine suscitait partout sur ses pas, de la désolation et des sanglots de toute la ville quand retentit le soir du 13 juin 1231, cette nouvelle d'une catastrophe prématurée : le saint est mourant! le saint est mort!

Outre une immense quantité de reliques insignes, on conserve au Trésor de la basilique de Padoue la langue intacte et vermeille du saint qui remua plus d'âmes et plus profondément que les orateurs les plus vantés. Elle fut trouvée dans cet état miraculeux, en 1263, par saint Bonaventure, venu à Padoue pour présider à la translation des reliques du thaumaturge franciscain. A la vue de ce prodige que rendait incontestable la dissolution des autres parties du corps, le Docteur séraphique s'écria : « *O lingua benedicta, quæ Dominum semper benedixisti et alios benedicere fecisti, nunc manifeste apparet quanti meriti exstitisti apud Deum !* »

On ne peut quitter ce lieu béni sans raviver dans son cœur une dévotion restée populaire en Orient comme en Occident, malgré le protestantisme et l'incrédulité qui, dans les derniers siècles, ont englouti tant de pieux usages. Nous voulons parler du pouvoir que saint Antoine avait reçu de Dieu en sa vie et qu'il semble avoir conservé après sa mort, non seulement de guérir les malades, mais encore de consoler les affligés en leur faisant retrouver les objets perdus.



De Venise à Milan on traverse les luxuriantes plaines de la Lombardie dont la fertilité ne le cède en rien aux contrées les plus florissantes de notre France. Les maisons, les clochers, les villages se succèdent dans les champs blancs de riz, jaunes de maïs, verts de saules, où çà et là des groupes d'hommes et de femmes, les pieds nus, le rateau sur l'épaule ou la bêche à la main, vous regardent passer, pareils à des pasteurs antiques aux vêtements pittoresques, et semblant, comme disait Dupaty « plutôt célébrer des jeux et des fêtes que s'occuper de travaux rustiques ». Partout sur cette terre plantureuse, des ruisseaux aux eaux limpides qui ajoutent la grâce et la fertilité à la fécondité naturelle du sol, des troupeaux de grands bœufs bondissant dans les pâturages, des arbres de toute essence, des fruits de toute sorte, des céréales abondantes, des vignes grimpant sur les arbres

pour former des guirlandes, des arceaux, des portiques et des colonnades qui s'allongent sombres et mystérieuses comme les nefs d'un temple champêtre. C'est le Paradis terrestre, s'écriait Constantin Paléologue; il fait songer au berger de Virgile, au vétéran des légions romaines à qui Auguste, ce dieu terrestre, avait donné après la guerre une portion de ces champs fortunés.

Tityre, tu patulæ recubans sub tegmine fagi,
. . . .
O Melibæe, Deus nobis hæc otia fecit!

Et aussi l'on se rappelle Bonaparte, général de vingt-six ans, montrant du haut des Alpes cette magnifique Lombardie à ses soldats et leur disant: « Vous êtes mal nourris, mal vêtus. Je vais vous conduire dans les plus fertiles plaines du monde. De riches provinces, de grandes villes seront en votre pouvoir. Vous y trouverez honneur, gloire et richesse! » Ce langage d'un maître et d'un conquérant ne fut pas vain, on le sait, et toute cette Lombardie est pleine encore du souvenir et des exploits du moderne César.

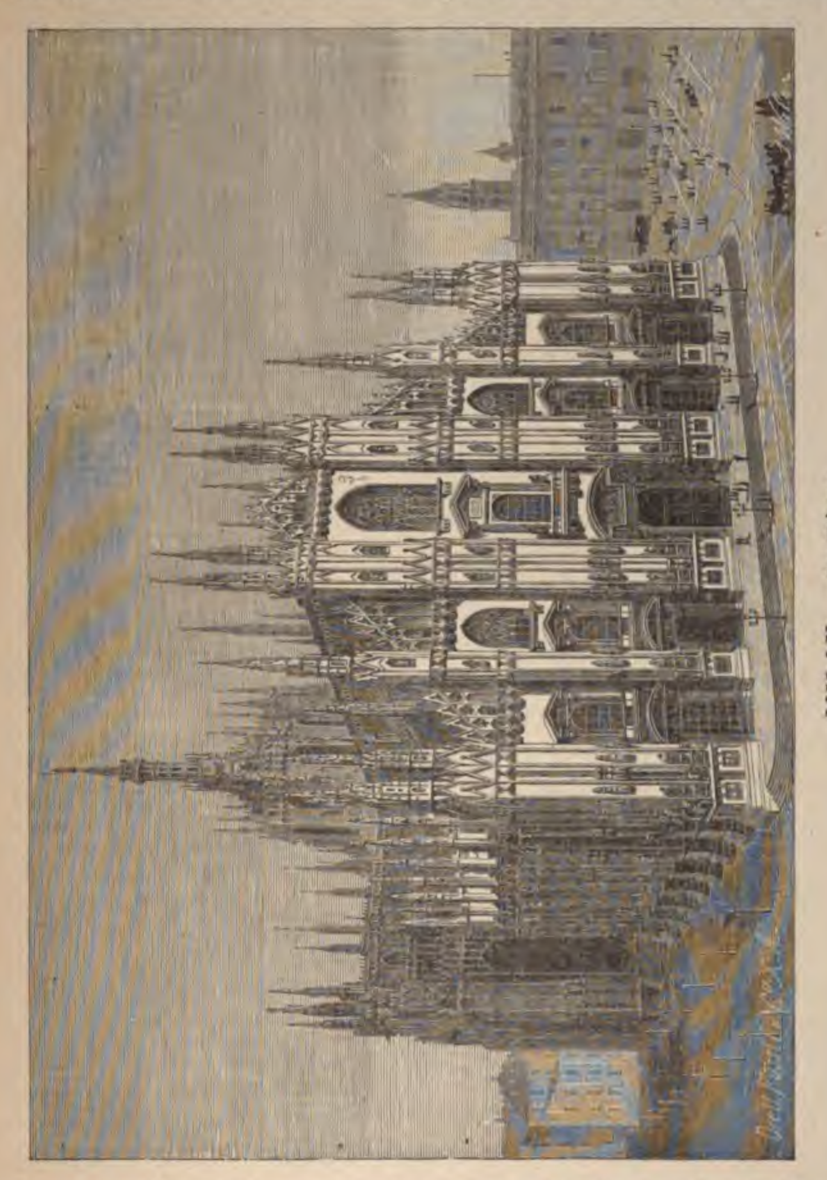
Après avoir traversé Vérone, toute hérissée de forts et de fortins, on distingue la hauteur de Solferino, centre de nos opérations militaires durant la fameuse Campagne de 1859. Au sommet de la colline, une chapelle avec façade en mosaïque renferme les ossements de sept mille soldats tombés pendant la sanglante bataille. Non loin de là une tour se dresse majestueuse qui domine la contrée, on la nomme l'Espionne de l'Italie. De l'autre côté de la voie ferrée, en quittant Desenzano, on longe le lac de Garde, le plus grand de l'Italie. De jolies barques aux voiles multicolores rasent la surface de l'onde limpide et ressemblent assez bien à ces beaux papillons nuancés de mille couleurs qui voltigent au printemps dans nos prairies.

Le voyageur qui a parcouru l'Italie, éclairé du double flambeau de la science et de la foi, a vu l'histoire du monde ancien et du monde moderne se dérouler à ses regards dans leurs drames les plus solennels. Et cette terre si féconde en savants, en artistes et en saints lui est apparue comme une terre privilégiée parce qu'elle reçoit plus immédiatement les influences salutaires de Rome, tête et cœur du mouvement catholique. Or, dit Mgr Gaume, parmi les cités d'Italie, il en est une qui semble réfléchir plus parfaitement toutes les gloires, et ressentir plus efficacement toutes les influences de la ville, mère et maîtresse de toutes les autres; j'ai nommé *Milan*.

La gloire de cette opulente cité, c'est son incomparable cathédrale, éblouissante merveille de marbre blanc avec ses six mille statues et ses onze mille aiguilles que vous diriez découpées dans un bloc de neige des Alpes. Aussi arracha-t-elle des cris de surprise et d'admiration aux soldats du général Bonaparte.

Parmi les sanctuaires élevés à la gloire de la sainte Vierge, le plus beau de l'Italie, et probablement du monde, c'est le *Dôme* de Milan. Cette église, depuis ses fondements jusqu'au sommet de son plus haut clocher, est toute éclatante de

marbre. C'est une floraison en marbre qui s'épanouit, monte, s'élance en feuilles, en fleurs, en volutes, en arceaux; c'est une forêt de flèches légères, d'obélisques aériens, de pinacles ciselés. Les richesses qu'elle renferme sont incalculables. Une



MILAN. — Le Dôme.

seule de ses chapelles, celle où repose le corps de saint Charles Borromée, contient pour six millions d'argent, d'or et de pierres précieuses. Ses cinq nefs ressemblent aux allées d'une profonde forêt; et pourtant le chef-d'œuvre de l'édifice n'est pas l'intérieur, mais le sommet. Montez ces quatre cent quatre-vingt-six mar-

ches, et quand vous serez là-haut, dominant ce jardin de marbre aux mille et mille blanches fleurs, entouré de ces cent trente-six clochers découpés en dentelle, au milieu de ces myriades innombrables de saints de toute nation qu'on a mis dans toutes les niches, dans tous les angles, sur toutes les saillies, sur tous les frontons et qui se dressent comme un peuple vêtu de blanc sur l'azur du ciel, lorsque vous aurez atteint le pied de l'aiguille élancée qui balance dans les airs la Vierge Immaculée, reine de ce séraphique empire, alors ébloui vous vous demanderez si, la fiction du Dante s'étant réalisée pour vous, vous n'avez pas une vision du Paradis sous les yeux. Puis, quand la voix de votre guide, quand la rencontre de quelques visiteurs vous rappelleront à la réalité, vous vous demanderez encore si, pour s'éloigner des fanges de la terre, tous ces saints, formant le cortège de Marie, ne vont pas avec elle, du haut de leur piédestal aérien, s'élancer vers les cieux. Longtemps j'avais rêvé le spectacle de ce Dôme, et je ne l'avais pas rêvé plus beau. Trois fois j'y suis monté, et toujours avec des émotions nouvelles, avec une intarissable admiration. La dernière fois, c'était vers la fin du jour, le soleil allait se coucher derrière les sommets inaccessibles des Alpes; à gauche, j'avais les Apennins; à droite, les montagnes du Tyrol avec leurs cimes neigeuses; à mes pieds, la grande ville arrosée par deux rivières, l'Adda et le Tessin, majestueusement assise au milieu d'une plaine immense, émaillée de villes, de villages, de villas somptueuses, coupée par mille canaux gracieux; et sur tout ce magique panorama l'astre-roi qui jetait ses derniers rayons et semblait, lui aussi, quitter à regret le monument splendide. C'est un des plus beaux souvenirs et une des plus grandes impressions de ma vie! Quand le culte de la Vierge Marie, quand le Catholicisme n'aurait fait qu'inspirer des œuvres capables de rivaliser ainsi avec les plus belles œuvres de Dieu, on devrait déjà tomber à genoux pour le bénir. Comparez à la basilique de Milan les quatre murs froids et nus qu'on appelle un temple protestant, et vous sentirez, mieux que par de longs raisonnements, de quel côté doit être Dieu, c'est-à-dire l'éternelle *Vérité*, dont *le Beau est la splendeur*.

On regrette de ne pas trouver à l'intérieur du splendide édifice le naïf et le fouillé du XIIIe siècle; néanmoins on ne peut se défendre, en y pénétrant, de la religieuse impression qu'on éprouve dans nos vieilles cathédrales du moyen âge. Un nouveau peuple de statues placées dans une longue ceinture de niches anime ces profondes nefs et forme le cortège du Dieu qui repose au tabernacle. Le baptistère où l'on baptise par immersion, est formé d'un grand bassin de porphyre qui provient des Thermes de Maximien Hercule. Les stalles qui entourent le chœur sont regardées comme une véritable œuvre d'art, à l'égal de celles de la cathédrale d'Amiens. Au-dessus du maître-autel on conserve un des clous de la vraie Croix porté en procession par saint Charles, pendant la terrible peste de 1576. Derrière le chœur se trouve la statue colossale de saint Barthélemy qui fut écorché tout vif, comme on sait, et qu'on voit là dans toute l'horreur de son supplice. On célèbre dans cette basilique les offices selon le rite ambrosien, rite qui a conservé plusieurs des cérémonies vénérables de l'antiquité chrétienne.

Dans la sacristie on voit plusieurs objets de la maison de saint Charles reli-

gieusement conservés, entre autres deux mitres, une crosse, un calice et plusieurs anneaux. Les deux grandes statues en argent massif de saint Ambroise et de saint Charles enrichies de pierreries redisent bien haut la vénération des Milanais pour leurs illustres archevêques. La seule statue de saint Ambroise a coûté, dit-on, un million. Des chandeliers en argent massif de trois mètres de haut destinés à orner l'autel majeur dans les grandes solennités ont été offerts par l'illustre famille des Borromée.

Terminons notre visite par la chapelle souterraine où repose la dépouille mortelle de saint Charles, l'héroïque archevêque dont Milan n'oubliera jamais le sublime dévouement. En apercevant ce mot *Humilitas*, devise du magnanime prélat et de son illustre famille, qui brille sur le magnifique tombeau d'un saint devant lequel le monde lui-même reste muet d'admiration, le chrétien se rappelle la promesse du divin Maître : « *Qui se humiliaverit exaltabitur*, celui qui s'humilie sera élevé. » La châsse est d'argent avec des panneaux en cristal de roche et des moulures en vermeil ; le saint archevêque est revêtu de ses habits pontificaux enrichis de diamants ; sa tête ornée de sa mitre repose sur un coussin d'or. « En contemplant les traits de cette grande figure qui domina le XVIe siècle et qui domine encore le clergé moderne, on bénit la Providence, toujours fidèle à veiller sur l'Eglise ; et on lui demande de tirer de ses trésors quelqu'un de ses grands saints dont les besoins actuels réclament si impérieusement la puissante activité (1). »

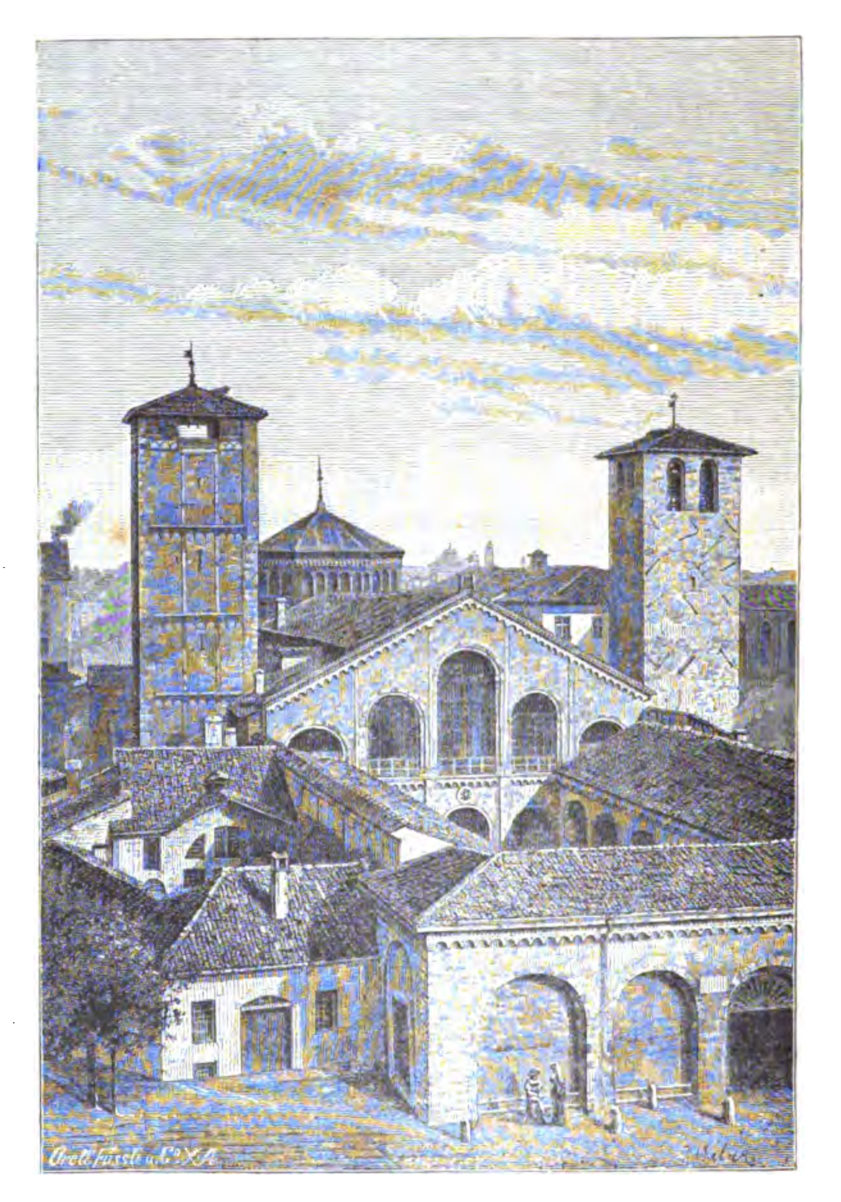
L'église *Saint-Ambroise*, dont la fondation remonte à l'an 387, est un des plus anciens monuments du Christianisme. Avant d'y entrer on trouve le portique quadriforme qui servait de station aux premiers ordres de pénitents. Voici le seuil sacré sur lequel saint Ambroise arrêta Théodose se présentant, environné de la pompe impériale, après le massacre de Thessalonique. Ces pierres pourraient redire les nobles et courageuses paroles du pontife au prince coupable. On sait que l'empereur se soumit, confessa publiquement sa faute, et resta exclu de l'assemblée des fidèles jusqu'à ce que sa pénitence fût accomplie. O le sublime et touchant spectacle ! Qui nous rendra des Ambroise et des Théodose?

Au fond du *Presbyterium* se trouve la chaire pontificale en marbre blanc, du haut de laquelle Ambroise rompait à son peuple le pain de la parole divine. Il expliquait les saintes Ecritures simplement, mais avec noblesse, évitant la controverse et remplaçant l'érudition par de fines et ingénieuses allégories. De là, il pouvait apercevoir parmi ses auditeurs les plus assidus le jeune Augustin qui, touché par la suave et pénétrante parole du saint évêque, allait bientôt se rendre à Dieu et aux larmes de sa pieuse mère. C'est ainsi qu'il eut l'honneur de ramener à la vérité ce gigantesque athlète de la foi qui fut en même temps le génie le plus vaste et le cœur le plus aimant peut-être qui ait honoré l'Eglise et l'humanité.

Une crypte renferme les reliques de saint Ambroise avec celles des saints Gervais et Protais.

1. *Les Trois Rome.*

Une des principales œuvres artistiques de l'église supérieure est le *paliotto* d'or ou antipendium du maître-autel, merveilleux travail d'orfèvrerie du dixième



MILAN. - Eglise Saint-Ambroise.

siècle. L'abside du chœur attire les regards sur une belle mosaïque du neuvième siècle.

Enfin le trône pontifical de saint Ambroise, siège en marbre de la plus



grande simplicité, nous parle encore du saint archevêque. Rappelons dans quelles circonstances Ambroise reçut le fardeau épiscopal. A la mort de l'évêque arien Auxence, la ville de Milan se divisa en deux factions. La fermentation des esprits était telle qu'on craignait une sédition. Le gouverneur de la ville, Ambroise, se rend à l'église et adresse à l'assemblée un discours plein de sagesse et de modération. Il parlait encore, lorsqu'un enfant s'écria : Ambroise évêque ! A ce cri, toute l'assemblée, ariens et catholiques, mus par un même et mystérieux sentiment de concorde, s'écrie : Ambroise évêque ! Et malgré lui, malgré ses efforts pour se dérober, on lui impose le fardeau de l'épiscopat. De gouverneur, Ambroise devient donc évêque de Milan. Elevé par une volonté supérieure sur cette chaire épiscopale que nous avons sous les yeux, le nouveau pontife ne se regarde plus comme un homme du monde. Tout entier aux besoins de son troupeau, il se montrait d'une fermeté inébranlable lorsqu'il s'agissait de la cause de Dieu et de son Eglise. Quand les flots de la persécution mugissaient contre lui, le saint se réfugiait dans sa cathédrale. « C'était, dit Mgr Bougaud, un spectacle tout divin de voir au sanctuaire de son église ce vieillard en qui se personnifiaient tous les droits de la conscience, demeurer invincible quoique désarmé, et le courroux de la plus grande puissance qui fût alors expirer impuissant aux marches du parvis. » L'impératrice Justine, au nom de son fils Valentinien, régnait alors. Toute dévouée aux intérêts des ariens, cette princesse avait envoyé demander, aux approches de Pâques de l'année 385, la basilique Porcienne en dehors des murs de la ville, pour les ariens qui la réclamaient afin d'y célébrer leur office. Ambroise répond qu'il ne livrera jamais le temple de Dieu à ses ennemis. Ayant tout à craindre de la part des hérétiques, le saint évêque s'était retiré dans la basilique ; le peuple du reste ne quittait pas l'église; il s'y pressait fidèle autour de son évêque, y passait même les nuits armé et menaçant. La basilique ambrosienne étant comme la plupart des églises de cette époque, entourée de plusieurs bâtiments extérieurs, chambres, salles, portiques, jardins, où l'on pouvait, sans manquer à la bienséance, manger, boire et dormir. Cette espèce de siège, nous apprennent les hagiographes, avait lieu aux environs de Pâques. Ce fut alors que, pour occuper saintement de si longues heures, Ambroise introduisit dans l'église de Milan le chant alternatif des psaumes, tel que le pratiquait déjà l'Orient, et qui depuis s'est répandu dans l'Occident tout entier. Et afin de varier et d'animer ce chant, il crut devoir y ajouter des hymnes qu'il composa pour la circonstance et qui achevèrent d'enthousiasmer le peuple. Nous avons encore la plupart de ces hymnes, et jamais on ne se douterait qu'elles ont été improvisées au milieu du bruit des armes, parmi les clameurs d'une populace inquiète, et par un homme qui ne savait pas le matin, s'il prendrait dans la journée le chemin de l'exil ou de la prison. Voici, par exemple, l'hymne du réveil :

Pour chanter ici tes louanges,
Notre zèle, Seigneur, a devancé le jour.
Nous voulons dire avec les anges
Le bien qu'à tes élus réserve ton amour !

Lève-toi, soleil adorable,
Qui de l'éternité ne fais qu'un heureux jour,
Fais briller à nos yeux ta clarté secourable,
Et répands dans nos cœurs le feu de ton amour.

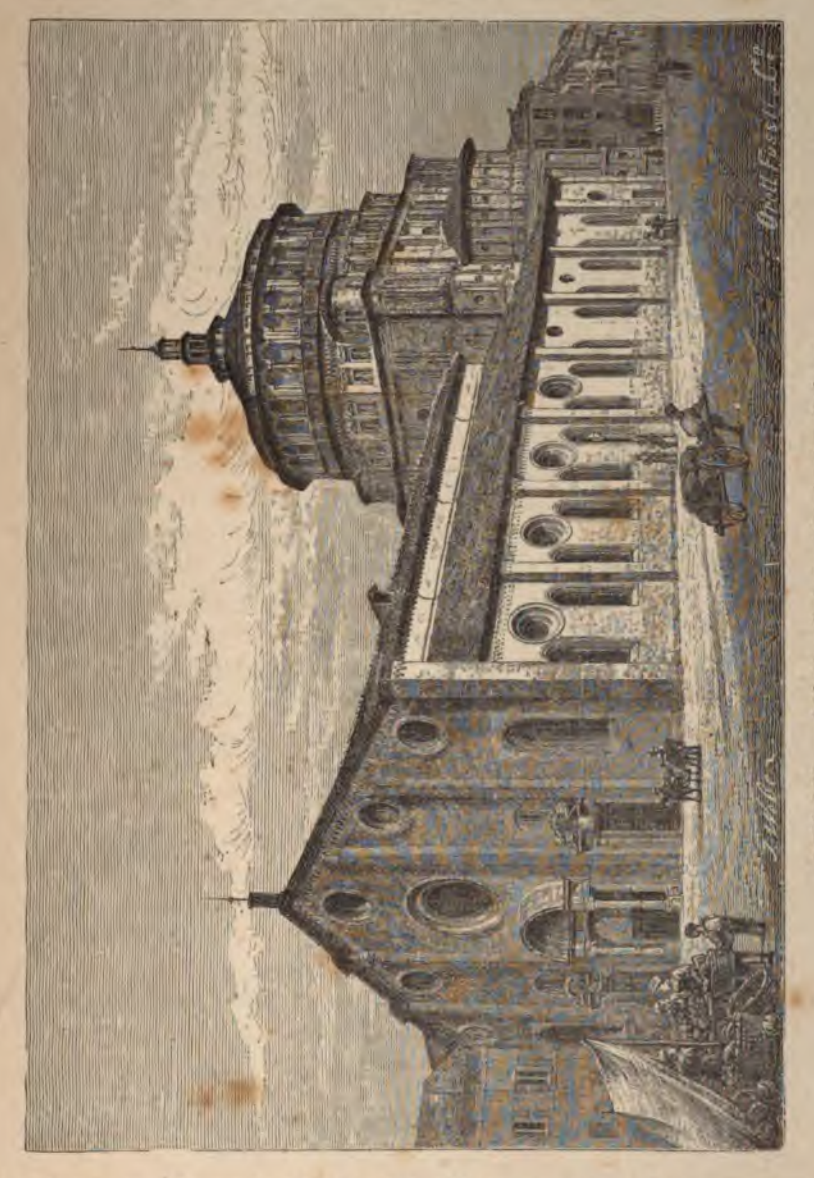
« Quand on pense, remarque ici Mgr Bougaud, à ce qu'était la poésie à cette époque, et qu'on la voit renaître si jeune et si fraîche sur les lèvres d'un vieillard, on entrevoit quelque chose du charme qui devait s'attacher à toute la personne du saint évêque. »

Quittons cet antique sanctuaire et transportons-nous par la pensée au baptistère, dans la nuit du Samedi-Saint au jour de Pâques de l'an 387. Cet édifice, où un des plus illustres docteurs de l'Eglise, saint Augustin, reçut la vie spirituelle, était octogone et situé tout proche de la basilique. Comme tous les baptistères de l'Eglise primitive, il était dédié à saint Jean-Baptiste, le précurseur du Messie; il a été depuis consacré à saint Augustin et la construction primitive a été remplacée par une petite chapelle. Quoi qu'il en soit, retournons à l'antique baptistère où le fils de Monique va recevoir la régénération spirituelle. Ses amis l'entourent ; sa mère, qui depuis longtemps l'a baptisé de ses larmes, regarde avec une douce émotion l'eau sainte préparée pour le sacrement. « Ambroise arrive, il s'agenouille et la cérémonie commence. Sur un signe du grand évêque, le catéchumène s'approche et salue, les yeux tournés vers l'Orient, la lumière qui se lève enfin dans son âme. Il entre ensuite dans la cuve sacrée, s'y plonge trois fois, et trois fois il en sort en s'écriant : « Je crois en Dieu, je crois en JÉSUS-CHRIST, je crois au Saint-Esprit. » Ambroise alors lui ouvre les bras et versant l'eau sainte sur sa tête humiliée : « Je te baptise, lui dit-il, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. » Augustin régénéré revêt la longue tunique blanche, symbole de l'innocence qui vient de lui être rendue; il prend à la main un cierge bénit, image de la foi qui éclairera désormais sa vaste intelligence. Il s'avance à l'autel et il y reçoit pour la première fois le Dieu qui renouvelle sa jeunesse, qui inspire son génie et agrée, avec son repentir, l'hommage de ses forces, de sa plume et de sa voix. Chantez maintenant, ô Ambroise, chantez! Augustin peut vous comprendre et vous répondre. L'évêque se lève, et les mains tournées vers le Ciel, il improvise le premier verset du *Te Deum :* O mon Dieu, ô mon Maître, nous vous louons et nous vous bénissons! Augustin se lève à son tour pour célébrer le Père que toute la terre adore : *Te æternum Patrem omnis terra veneratur.* Et s'animant l'un l'autre comme deux séraphins en extase, ils continuent ce cantique sublime dans lequel la foi, la reconnaissance et l'amour, volant comme de leurs propres ailes, vont emprunter le langage des anges et en rapporter à la terre l'inimitable et brûlante poésie [1]. »

L'église *San-Lorenzo,* près du Corso, présente dans son atrium seize colonnes corinthiennes antiques. Ces restes vénérables faisaient partie, croit-on, du péri-

1. Mgr Bougaud, *Vie de sainte Monique.*

style des thermes d'Hercule construits par l'empereur Maximien. L'église Saint-Laurent s'étant écroulée en 1573, saint Charles Borromée la fit reconstruire sur les dessins de Pellegrini. La forme de ce temple est octogone ; les peintures et les autres ornements ne répondent guère à son architecture.



MILAN. — L'église Sainte-Marie des Grâces.

Saint-Eustorge a de quoi satisfaire l'archéologue et le pèlerin par la vaste et noble chaire qui retentit des accents de saint Pierre martyr, de l'Ordre de Saint-Dominique, et par son tombeau, chef-d'œuvre de l'art au XIVe siècle. Tandis

qu'Antoine de Padoue mettait en fuite par l'éclat de ses miracles l'erreur et la tyrannie, Pierre, entouré de la vénération et de l'amour des foules, arrachait des milliers d'âmes aux griffes du manichéisme et succombait enfin victime de son dévouement à toute épreuve et de son intrépide courage à défendre la foi chrétienne.

La coupole de *Sainte-Marie delle Grazie* nous attire et nous rappelle le souvenir de Léonard de Vinci. Le couvent contigu à cette église renferme, en effet, les précieux vestiges de la *Cène* du grand artiste. Quoique Léonard de Vinci soit né près de Florence, Milan se glorifie d'avoir été la patrie adoptive de cet homme de génie. Travailleur infatigable, doué d'une facilité étonnante, Vinci excella non seulement dans la peinture, mais encore dans la sculpture, la musique, la poésie et la mécanique. Lorsque Louis XII occupa le Milanais, en 1508, Léonard construisit un lion automate qui se présenta de lui-même au souverain émerveillé; aussi l'inventeur fut-il comblé de largesses. Ses poésies étaient estimées, mais comme il arrive aux artistes, il improvisait le plus souvent et ses essais poétiques n'ont pas été retrouvés. Léonard de Vinci bâtit des aqueducs, dirigea de grands travaux hydrauliques sur le Tessin, éleva de nombreuses fortifications dans le Milanais; mais la peinture fut toujours son art de prédilection. De toutes ses œuvres, la plus belle sans contredit est la *Cène*, peinte à fresque dans le réfectoire des Frères Prêcheurs de Milan. Ce chef-d'œuvre qui coûta six années de travail à l'auteur, a été bien endommagé par l'humidité. En 1652, les Pères Dominicains mutilèrent une partie du tableau, afin d'agrandir la porte d'entrée de leur réfectoire. En 1796, l'invasion française apporta son contingent d'injures à la célèbre fresque; malgré la vénération que professait pour elle Napoléon, malgré l'ordre exprès d'exempter ce réfectoire de logement militaire, un général en fit une écurie. Les Milanais purent voir avec douleur des soldats français pousser la barbarie jusqu'à jeter des briques, des pierres, des balles à la tête de Notre-Seigneur et de ses Apôtres. En 1853, des tentatives de restauration ont permis de fixer cette peinture qui s'exfoliait de jour en jour, et la salle, également réduite depuis longtemps à un état d'abandon regrettable, a été remise à neuf. Une statue monumentale a été érigée par la ville de Milan à la gloire du grand artiste; à chaque angle du soubassement, quatre de ses disciples semblent encore écouter les leçons de l'habile et bien-aimé maître.



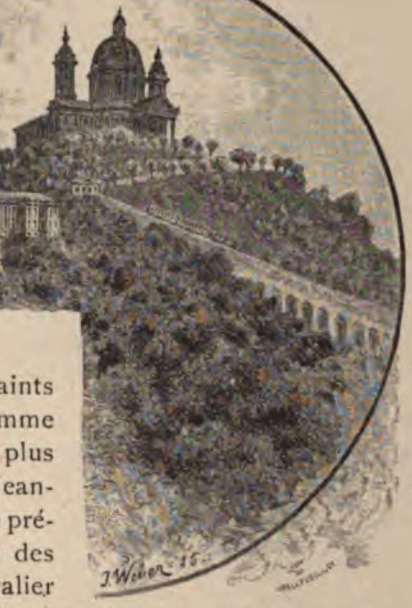
MILAN. — Pont Saint-André, Navigleo.

Les monuments civils de Milan ne le cèdent ni en nombre ni en magnificence à ceux dont nous venons de parler. Qu'il suffise de nommer l'admirable *arc de la Paix* ou du Simplon. Elevé primitivement par le conseil municipal de Milan

en l'honneur de Napoléon, il est orné de superbes colonnes et de bas-reliefs en marbre. Un char, traîné par six chevaux, portant la statue allégorique de la Paix, couronne l'édifice ; quatre autres chevaux se dressent aux angles de la plate-forme. La route du Simplon, ouvrage gigantesque entrepris par les ordres de l'empereur, débouche sous cet arc de triomphe, au centre de la vaste place d'armes, dont l'un des côtés est borné par l'Arène, cirque grandiose établi sous la domination française, à l'imitation des arènes romaines. Cette construction de forme elliptique a un diamètre de plus de trois cents mètres ; ses dix rangs de gradins peuvent contenir trente mille spectateurs. L'arène se remplit d'eau à volonté en douze heures et se trouve ainsi transformée en naumachie. — Milan possède aussi une foule d'établissements scientifiques, littéraires et artistiques. De ses deux bibliothèques publiques, l'une, celle de la *Bréra*, renferme plus de cent mille volumes; l'autre, la célèbre bibliothèque ambrosienne, fondée par le cardinal Borromée est enrichie de plus de cent soixante mille ouvrages et de quinze mille palimpsestes et manuscrits.

⁂

Même après avoir visité les principales villes de la Péninsule, on ne voit pas sans intérêt *TURIN*. L'ancienne capitale de la Ligurie avec ses larges rues tirées au cordeau, ses places superbes et ses majestueux édifices, avec le large fleuve qui l'arrose à pleins bords et la ceinture de verdoyantes montagnes qui l'entoure, ne manque ni de charme ni de majesté.



TURIN. — La Superga.

La pieuse cité a bâti cent dix églises à ses saints et à ses martyrs qu'elle honore à juste titre comme ses pères, ses bienfaiteurs et ses patrons. La plus remarquable est *il Duomo* dédié à saint Jean-Baptiste, et qui possède le *saint Suaire.* Cette précieuse relique, apportée d'Orient au temps des Croisades, par Geoffroy de Charny, chevalier champenois, rappelle le vœu de François Ier à Marignan ; après la victoire, on vit en effet le roi de France se rendre à pied de Lyon à Chambéry, où était alors le saint Suaire, pour y rendre grâces au Dieu des batailles. Le sanctuaire de la *Consolata* est tout resplendissant d'or et de marbre, ainsi que des mille témoignages de confiance et d'amour offerts à la Reine des grâces par les pieux Turinois.

Aux environs de la ville il faut voir le temple imposant *della gran Madre di Dio*, majestueux ex-voto des décurions de la cité en reconnaissance du retour de Victor-Emmanuel chassé de ses Etats par la Révolution française ; et l'église de la *Superga*, le Saint-Denis des rois de Piémont : leurs tombeaux sont peut-être plus brillants que ceux de nos princes, mais par là même manquent de cette tristesse grave et majestueuse qui sied si bien aux palais de la Mort.

Nous aimerions, si la place ne nous était mesurée, parler des établissements de charité si nombreux et si prospères à Turin. Toute misère y a son asile, toute infortune y trouve une consolation ; qu'il nous suffise de citer l'*Albergo Regio di Virtù*, la *Casa del Soccorso ;* l'*Œuvre des Rosines*, la *Petite Maison de la Providence*, l'hospice *Cottolengo* et les institutions admirables de Don Bosco, ce thaumaturge de la charité au XIXe siècle.

Le musée du palais Madame renferme une collection égyptienne qui n'a pas sa pareille en Europe. « Je ne sais, dit Mgr Gaume, quel saisissement on éprouve au milieu de ce monde éteint depuis trois ou quatre mille ans. Les statues des rois et des dieux ; les fresques et les peintures des tombeaux qui représentent les usages de la vie intime, militaire et agricole ; des charrues, un joug pour les bœufs, des flèches, un casque, un cimeterre de bronze, deux petits chiens d'ivoire, dont un tient encore le fil qu'il dévidait il y a trente siècles ; des souliers en cartonnage de toile ; les momies qui vous montrent des prêtres, des rois, des princes auxquels il ne manque, pour être vivants, que le mouvement et la chaleur ; tout cela fait admirer la science d'un peuple sans rival dans l'art d'imprimer à ses œuvres les plus simples comme les plus gigantesques le cachet de l'immortalité.



TURIN. — Place du Palais **Madame.**

« Toutefois, à ce premier sentiment succède bientôt une profonde pitié. Voyez les dieux devant lesquels se prosternait la plus savante des nations! Embaumés, comme leurs adorateurs, ces dieux immortels sont des bêtes de toute espèce : des ibis, des chacals, des cynocéphales, des éperviers, des poissons, des crocodiles, de jeunes taureaux portant sur le front le signe caractéristique du bœuf Apis. Qu'est-ce donc que l'homme abandonné à lui-même ?

« Des nombreuses statues, les plus magnifiques sont celles d'Osymandias, haute

de plus de quinze pieds, et du grand Sésostris, haute de six à sept pieds. La dernière, en basalte noir à taches blanches, passe pour le chef-d'œuvre de l'art égyptien. Assis sur son trône en habits militaires, le roi tient à la main un sceptre recourbé. Sa physionomie est douce et fière, la pose pleine de dignité ; les mains sont parfaites et les pieds d'une juste proportion. Turin doit cette collection à l'un de ses enfants, le chevalier Drovetti, longtemps consul au Caire. Honneur à son intelligent et généreux patriotisme! »

L'habitant de Turin, aussi bien d'ailleurs que tout voyageur à quelque nation qu'il appartienne, ne doit pas dépenser toute sa compassion pour les sujets des Pharaons, mais songeant aux dieux qu'adoraient ses ancêtres, il doit bénir et vénérer les Apôtres qui, au prix de leur sang, ont répandu dans le monde avec les salutaires enseignements de l'Evangile, les bienfaits de la civilisation, fille de la foi.

Et maintenant, empruntant les accents émus de l'auteur des *Trois Rome*, saluons une dernière fois l'Italie, et disons un adieu qui n'est pas sans regret à cette terre privilégiée où nous avons recueilli de si douces impressions et d'où nous emportons de si profonds souvenirs qu'ils ne s'éteindront en nous qu'avec la vie.

« Brillante Ausonie, qui resplendis, parmi les peuples, comme le diamant au front des monarques, tu fus la mère des grands capitaines, des grands poètes, des grands navigateurs, des grands artistes: *Alma Parens magna virum.* Le marbre, le bronze, les métaux précieux, animés au souffle de ton génie, s'élèvent en statues en temples, en palais, en fontaines, en arcs de triomphe, en obélisques, en monuments de tout genre, et couvrent ton sol privilégié, magnifiques et nombreux comme les sapins séculaires qui couronnent les cimes aériennes des Alpes et de l'Apennin. La terre semble, pour toi, avoir échappé à la malédiction primitive; docile à la main, elle produit avec abondance non seulement le pain qui entretient la vie de l'homme, le vin qui réjouit son cœur, la soie qui lui donne un vêtement royal, mais encore les fruits les plus délicieux à son goût, les fleurs les plus douces à son odorat et les plus agréables à sa vue.

« Gracieuse comme la ceinture nuptiale de la jeune vierge, une mer d'azur entoure tes rivages et t'apporte les productions les plus rares des pays lointains. Telle est l'heureuse température de ton climat, que des milliers de malades viennent de tous les points du globe lui demander la guérison, tandis que ton ciel, presque toujours sans nuages, semble jaloux de faire briller d'un éclat immortel toutes les nuances de tes grâces et de ta ravissante beauté. Brillante Ausonie, réjouis-toi! Tu pourras perdre, tu as perdu peut-être d'autres sceptres; mais tant que l'amour des merveilles de la nature et de l'art vivra dans le cœur de l'homme tu seras le premier objet de son ardente curiosité et le terme final de sa légitime admiration. »

Puisse l'Italie, la croyante Italie, se rappeler toujours que le principe de sa vie et l'âme de sa gloire, c'est la religion du Christ dont elle a l'honneur dix-huit fois séculaire de posséder l'auguste et incomparable Pontife! Puisse-t-elle rendre enfin à ce Docteur, à ce Père, à ce Roi, la liberté, l'autorité, l'indépendance qui lui sont

nécessaires, afin que dans les jours mauvais que nous traversons, *dies enim mali sunt*, il répande sans entraves sur le monde la lumière, la justice et la paix!

Le Pape est le Vicaire de l'amour, *Vicarius amoris*. Bénir et consoler, consacrer et enseigner, souffrir et pardonner, demander à Dieu pour tous le bonheur éternel et temporel, voilà toute l'âme de l'Eglise et du Christ résumée dans celle du Pape. Oh! qu'il est beau ce magnanime Patriarche, le Père de la famille chrétienne, le vieillard souverain, quand il passe dans sa majesté douce et grave, aimable et solennelle, répandant à mains pleines sur ses fils prosternés les bénédictions célestes dont il est le dépositaire et le dispensateur!

Son front est couronné de palmes et d'étoiles,
Son regard immortel que rien ne peut ternir,
Pénétrant tous les temps, soulevant tous les voiles,
Eclaire le passé, plonge dans l'avenir.

On aime ce doux et séduisant Pontife, on voudrait demeurer près de lui, et près de lui vivre et mourir. Mais le devoir appelle ailleurs. « *Nous n'avons pas ici-bas de demeure permanente.* » Cette parole de l'Apôtre plane sur la vie comme un doux et mélancolique avertissement. Nous sommes des pèlerins sur cette terre, et les jours de notre pèlerinage s'écoulent rapides et fugitifs comme l'onde. Si aimables, si enchanteresses que soient les rives que nous abordons, il faut les quitter bientôt, et nos bonheurs d'aujourd'hui seront brisés demain par ce mot : Adieu!

Adieu Saint-Père! Adieu Rome, cité bénie de la foi et de la sainteté, terre sacrée où la vie divine fleurit comme dans son sol natal! Incomparable sanctuaire, centre lumineux de la doctrine, arche d'alliance où, sous une garde incorruptible reposent les tables de la Loi, adieu! Mère des âmes, nous emportons avec ta poussière arrosée du sang des martyrs, d'impérissables souvenirs, un amour retrempé et plus fort, un dévouement plus absolu à ta cause. Pardonne à ma petitesse d'avoir loué ta grandeur. J'ai rempli ce devoir avec un cœur aimant et joyeux. Est-il rien de plus doux pour un fils que d'honorer son père, de glorifier sa mère?



TABLE.

Préface... 1

CHAPITRE I. — L'Aller.

La Corniche. — Gênes. — Pise. — Sienne. — Florence. — Assise. 17

CHAPITRE II. — Saint-Pierre. 49

CHAPITRE III. — Rome chrétienne.

Les basiliques *intra muros*. — Les basiliques *extra muros*. — Les sanctuaires dédiés à la Madone. — Les collégiales. — Les églises paroissiales... 71

CHAPITRE IV. — Rome païenne.

Origines de Rome. — Le Panthéon d'Agrippa. — La prison Mamertine. — Le Forum. — Les arcs de triomphe de Septime Sévère, de Titus, de Constantin. — La Voie sacrée. — Le Colisée. — Les Thermes. — Le Palatin. — Le Forum de Trajan. — La place Colonna. — Le Corso. — Le théâtre de Marcellus. — Le Ghetto. — Les fontaines. — Le temple de Vesta. — La voie Appienne. — La campagne romaine. 140

CHAPITRE V. — Rome souterraine.

Découverte des Catacombes. — Leur origine chrétienne. — Condition sociale de l'Eglise aux premiers siècles. — Topographie générale des Catacombes. — Une cérémonie funèbre aux Catacombes. — Martyre de saint Etienne Ier. — M. le Commandeur de Rossi et un professeur anglican. — Epitaphes, inscriptions, peintures, symboles, allégories, scènes liturgiques, images hiératiques, enseignements des Catacombes 183

CHAPITRE VI. — Rome artistique.

Les Musées. — Le Vatican. — La Papauté. — Léon XIII. — La Garde Suisse. — La chapelle Sixtine. — La chapelle Pauline. — La chapelle de Nicolas V. — Les Loges de Raphaël. — Les Stanze. — La salle de l'Immaculée Conception. — La Pinacothèque. — Quelques mots sur Raphaël. — Les Arazzi. — Musée Chiaramonti. — Musée Pio-Clementino. — La Bibliothèque vaticane. — Musée du Capitole. — Musée de Latran. — Galerie Borghèse. — Galeries Chigi, Sciarra, Colonna, Doria, Farnèse, Farnésine, Spada, Corsini, Barberini, Rospigliosi, Camuccini. — Rome nouvelle. ... 213

CHAPITRE VII. — Le Retour.

Naples. — Pompéi. — Lorette. — Venise. — Padoue. — Milan. — Turin... ... 247

ERRATA.



Page	4,	ligne	31,	*lire :*	furent détenus	*au lieu de :*	périrent détenus.
»	129,	»	37,	»	monte	»	monto.
»	150,	»	25,	»	Antium	»	Actium.
»	160,	»	20,	»	dans lesquelles	»	dans laquelle.
»	161,	»	40,	»	pareilles	»	pareils.
»	166,	»	13,	»	construisit	»	construisait.
»	170,	»	39,	»	Egérie	»	Egéric.
»	187,	»	2,	»	qu'elles	»	qu'ils.
»	212,	»	37,	»	ils le sont	»	ils les ont.
»	225,	»	39,	»	ouvert	»	ouverts.
»	271,	»	27,	»	1889	»	1866.
»	282,	»	24,	»	de parade	»	de passage.



Imprimé par la Société Saint-Augustin.

Date Due
